ne et Moderne
VOST-ALLÔ.
elambre, 34
MIENS

Collection G.M.A.
Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
An Anonymous Donor
1935

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/contesdeboccace01bocc

CONTES

DE BOCCACE.

Upper

Contes
DE BOCCACE,

Traduction Nouvelle,

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET ÉCRIVAIN,

PAR ED. RASTOIN-BRÉMOND.

TOME PREMIER.

PARIS.
CAMUZEAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI SAINT-MICHEL, N° 25
1835.

31,6764 35
1° 7°

CONTES

DE BOCCACE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

INTRODUCTION.

L'an 1348, Florence, la plus belle de toutes les villes d'Italie, fut envahie par la peste. Après avoir dévasté diverses contrées de l'Orient, cet horrible fléau s'était jeté sur les rives occidentales, d'où la juste colère de Dieu, sans doute, l'appela dans notre ville. Les magistrats n'oublièrent rien pour mettre les habitans à l'abri de la contagion; mais ni le soin qu'on eut de nettoyer les rues des immondices, ni la précaution de n'y laisser entrer

aucun malade, ni les prières et les processions publiques, ni d'autres réglemens très-sages, ne purent arrêter ses rapides progrès.

O combien de grands palais, de belles maisons, de nobles demeures, auparavant remplies de familles nombreuses, restèrent vides de maîtres et de serviteurs! O combien de races illustres, combien d'opulens héritages, combien de richesses péniblement amassées demeurèrent sans successeurs! Combien d'hommes de mérite, de femmes belles et jolies, de jeunes gens aimables et braves, que Gallien, Hippocrate, ou Esculape lui-même auraient jugés dans l'état de santé la plus parfaite, dînèrent le matin avec leurs parens, leurs compagnons, leurs amis, et soupèrent le soir, aux enfers, avec leurs ancêtres!

Mais écartons ces affligeantes images, et, pour borner là la peinture de tant de malheurs, disons comme, pendant le temps de cette calamité, sept jeunes dames se rencontrèrent, un mardi matin, dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle. Elles portaient toutes, selon la circonstance, des habits de deuil, ainsi que me l'a rapporté une personne

digne de foi, de qui je tiens les principaux détails de mon récit.

J'appellerai la première, qui était la plus âgée, *Pampinée;* la seconde, *Flamette;* la troisième, *Philomène;* la quatrième, *Émilie;* la cinquième, *Laurette;* la sixième, *Néiphile;* et je donnerai, non sans sujet, à la dernière, le nom d'*Élise.*

Dès que ces dames se furent reconnues à la fin de l'office, elles s'approchèrent l'une de l'autre, et formèrent un cercle dans une partie retirée de l'église. Après s'être abordées d'un air bien consterné, elles s'entretinrent naturellement du fléau qui désolait leur patrie. Pampinée, voyant la conversation prendre la plus sombre couleur, se hâta de prendre la parole:

Mes chères amies, vous avez sans doute ouï dire que celui qui use honnêtement de son droit ne fait injure à personne. Rien n'est plus naturel à tout ce qui respire que de chercher à conserver sa vie par tous les moyens légitimes. Les lois le reconnaissent, en absolvant le meurtre même quand on ne l'a commis que pour se défendre. Hé bien! ce que nous venons de faire aujourd'hui

même dans le saint temple, notre conduite d'hier, nos actions de tous les jours, prouvent assez que chacune de nous craint pour ses jours, et la chose est loin de m'étonner. Mais, ce qui me surprend fort, c'est que, douées d'un jugement de femme, nous n'usions pas de quelque remède contre l'objet de nos justes terreurs. Il faut pourtant songer à conserver notre santé et à nous garantir de l'ennui du mieux qu'il nous sera possible.

Pendant qu'elles s'entretiennent ainsi elles voient entrer dans l'église trois jeunes gens. L'un d'eux s'appelait Pamphile; l'autre, Philotraste; et le dernier, Dionéo : tous trois polis, affables et bien faits. Ils étaient venus en ce lieu dans l'espérance d'y rencontrer leurs maîtresses, qui effectivement se trouvèrent parmi ces dames, dont les autres étaient leurs parentes.

On alla dans un endroit de la campagne que le feuillage des arbres rendait impénétrable aux rayons du soleil, où la terre était couverte d'un tapis de verdure, et où l'on respirait un air frais et délicieux. Tous s'étant assis en cercle, selon l'avis de Pampinée :

Le soleil, leur dit-elle, n'est qu'au milieu de sa course, et la chaleur est encore bien vive : ne quittons pas ces ombrages où le doux zéphir semble avoir établi son séjour. Voilà des tables et des échecs pour ceux qui voudront jouer; mais, si mon avis est suivi, on n'y touchera point. Dans le jeu, le plaisir n'est pas réciproque; presque toujours l'un des joueurs s'impatiente et se fâche, ce qui diminue beaucoup l'agrément de son adversaire, ainsi que celui des spectateurs. Ne vaudrait-il pas mieux raconter quelques histoires, dire quelques jolis contes, en fabriquer même, si l'on n'en sait pas? Dans ces sortes d'amusemens, parler et écouter, tout est plaisir. Si vous m'approuvez, chacun de nous pourra raconter sa petite nouvelle avant que le soleil ne soit descendu sur l'horizon, et que les cigales des oliviers aient cessé leurs chants monotones. Je ne veux point cependant forcer en ceci vos inclinations, et je vous laisse entièrement libres, si mon genre de divertissement ne vous agrée, de choisir tout autre qui sera mieux de votre goût.

La compagnie accueillit, à l'unanimité, cette agréable proposition.

Puisque vous êtes tous de mon sentiment, reprit Pampinée, je veux, pendant la durée de mon empire, qu'il soit permis à chacun de choisir le sujet que sa fantaisie lui inspirera. Se tournant alors vers Pamphile, qui était assis à sa droite, elle le pria gracieusement de commencer, et Pamphile obéit en racontant l'histoire que vous allez lire.

NOUVELLE PREMIÈRE.

SAINT CHAPELET.

Il convient, mes chères dames, de commencer toutes choses au nom du souverain Créateur : c'est à moi, qui ouvre la scène, de remplir ce devoir en vous racontant une de ses plus grandes merveilles, et en vous prouvant, par un exemple remarquable, qu'il ne faut jamais désespérer de la divine Providence. Célébrons à jamais sa miséricorde infinie, et abaissons notre esprit devant ses impénétrables volontés. Outre que les choses d'ici-bas sont périssables et de peu de durée, notre vie est encore environnée de soucis, sujette à mille dangers, que nous ne saurions éviter ni même connaître sans une grâce spéciale du Tout-Puissant. Mais il ne faut pas croire qu'il nous accorde ces secours par égard pour notre mérite; nous ne les devons qu'à sa bonté et à l'intercession des bienheureux qui partagent son éternité et sa gloire. Autrefois mortels et fragiles comme nous, ce sont autant d'avocats zélés, toujours prêts à porter nos vœux et nos prières aux pieds du Juge suprême. Nous devons d'autant plus admirer son inépuisable libéralité,

qu'il nous arrive souvent de choisir au ciel des protecteurs qui n'y entrèrent jamais. Mais Dieu, qui lit dans les cœurs les plus cachés, n'ayant égard qu'à la pureté de l'intention, ne laisse pas d'exaucer nos prières. L'histoire suivante confirmera ce que j'avance.

Il y avait autrefois en France un nommé François Musciat, qui, de riche marchand, était devenu un grand seigneur de la cour. Il eut ordre d'accompagner en Toscane Charles Sans-Terre[1], frère du roi de France, que le pape Boniface y avait appelé. Ayant dérangé ses affaires par des dépenses excessives, et voyant l'impossibilité d'y rétablir l'ordre avant son départ, il se détermina à les mettre entre les mains de plusieurs personnes. Une seule chose l'embarrassait; c'était de

[1] Quoique parmi les frères des rois de France, on ne trouve aucun Charles surnommé Sans-Terre, il est évident qu'il s'agit ici de Charles, comte de Valois, frère du roi Philippe-le-Bel, qui fut effectivement appelé en Italie par le pape Boniface VIII, vers l'an 1299.

Ce pontife l'ayant envoyé à Florence, agitée par plusieurs factions, pour tâcher d'y ramener le calme, ce prince chassa de cette ville plusieurs illustres personnages, ennemis du Saint-Siége, parmi lesquels se trouva Le Dante, dont les biens furent pillés, et dont la maison fut rasée. Le poète se vengea du pape et de Charles de Valois en les plaçant tous deux dans l'enfer de sa *Divine Comédie*.

Le comte de Valois mourut à Nogent en 1325.

trouver un homme assez intelligent pour recouvrer les sommes qui lui étaient dues par plusieurs Bourguignons. Il savait que les Bourguignons étaient gens de mauvaise composition, chicaneurs, brouillons, calomniateurs, sans honneur et sans foi[1], tels enfin, qu'il n'avait encore pu rencontrer un homme assez méchant pour leur tenir tête. Après avoir long-temps réfléchi sur cet objet, il se souvint d'un certain Chapelet Duprat, qu'il avait vu venir souvent dans sa maison à Paris. Le véritable nom de cet homme était Chapel; mais, à cause de sa petite stature, les Français lui donnèrent celui de Chapelet, ignorant peut-être la signification que ce mot avait ailleurs. Quoi qu'il en soit, il était connu presque partout sous ce dernier nom.

Ce Chapelet était un si galant homme, que, notaire de sa profession, et notaire peu employé, il aurait été au désespoir si un seul acte eût passé par ses mains sans être entaché de faux. Il en eût fait plus volontiers de pareils pour rien que de valides pour un gros salaire. Avait-on besoin d'un faux témoin? il était toujours prêt; souvent même n'attendait-il pas qu'on l'en priât. Comme on était alors en France fort religieux pour les sermens, et que cet homme ne se faisait aucun scrupule de se parjurer, il gagnait toujours son procès quand le juge était obligé de s'en rapporter à sa bonne foi. Son grand amusement était de semer le trouble et la division dans les familles, et sa plus

[1] Boccace ne confondrait-il pas les Bourguignons avec les Normands de son temps?

grande jouissance de voir souffrir son prochain et d'en être cause. Jetait-on les yeux sur lui pour commettre une mauvaise action? il n'avait rien à refuser. Emporté et violent à l'excès, il blasphémait le nom de Dieu et des saints à la moindre contradiction. Se jouant des oracles divins, méprisant les sacremens, n'allant jamais à l'église, et ne fréquentant jamais que les lieux de débauche et de prostitution, il aurait volé en secret et en public avec la même confiance et la même tranquillité qu'un saint homme aurait fait l'aumône. Aux vices de la gourmandise et de l'ivrognerie, il joignait ceux de joueur passionné et de filou; ses poches étaient toujours pleines de dés pipés. Les petits et les grands avaient également à s'en plaindre; et si l'on souffrit si long-temps ses atrocités, c'est qu'il était protégé de Musciat, dont on redoutait le crédit à la cour.

Ce seigneur de fraîche date s'étant donc souvenu de maître Chapelet qu'il connaissait à fond, le jugea capable de remplir ses vues, et le fit appeler. Tu sais, lui dit-il, que je suis sur le point de quitter ce pays. J'ai des créances sur des Bourguignons, hommes trompeurs et déloyaux, et je ne connais personne de plus propre que toi pour me faire payer. Si tu veux te charger de cette commission, j'obtiendrai de la cour des lettres de recommandation; et, pour tes soins, je te céderai une bonne partie des sommes que tu recouvreras.

Maître Chapelet, que ses friponneries n'avaient point enrichi, et qui se trouvait alors désœuvré, considérant

d'ailleurs que Musciat, son seul appui, était à la veille de quitter la France, se détermina à accepter l'offre, et répondit qu'il se chargeait volontiers de l'affaire. On convint des conditions. Musciat lui remit ensuite sa procuration, et les lettres du roi qu'il lui avait promises.

Ce seigneur fut à peine parti pour l'Italie, que notre fripon arriva à Dijon, où il n'était presque connu de personne. Il débuta, contre son ordinaire, par exposer avec beaucoup de douceur et d'honnêteté, aux débiteurs de Musciat, le sujet qui l'amenait auprès d'eux, comme s'il n'eût voulu se faire connaître qu'à la fin. Il était logé chez deux Florentins, frères, usuriers de leur état, qui, sur la recommandation de Musciat, lui faisaient beaucoup d'honnêtetés.

Peu de temps après son arrivée, maître Chapelet tomba malade. Les deux frères firent aussitôt venir des médecins, et lui donnèrent des gens pour le servir. Ils n'épargnèrent rien pour le rétablissement de sa santé, mais tout fut inutile. Cet homme était déjà vieux, usé par toute espèce de débauches; il ne put résister à son mal. Bientôt les médecins désespérèrent de sa guérison, et déclarèrent qu'il était perdu sans ressource.

Les Florentins, instruits de son état, conçurent de l'inquiétude. Que ferons-nous de cet homme? se disaient-ils l'un à l'autre dans une chambre assez voisine de celle de Chapelet. Que penserait-on de nous si on nous voyait mettre cruellement à la porte un moribond que nous avons si bien accueilli, dont nous avons pris tant de soins, et qui, dans l'état où il est, ne peut

nous avoir donné aucun sujet légitime de plainte? Cependant il nous faut considérer qu'il a été si méchant, qu'il ne voudra jamais se confesser, ni recevoir les sacremens, et que, mourant dans cet état, il sera jeté comme un chien en terre profane. Quand il se confesserait, ses péchés sont en si grand nombre et si horribles, que nul prêtre ne voulant l'absoudre, il serait également privé de la sépulture ecclésiastique. Si cela arrive, comme nous avons tout lieu de le craindre, le peuple de cette ville, déjà prévenu contre nous, ne manquera pas de nous reprocher la mort de cet homme, de se soulever, et de saccager notre maison. Ces maudits Lombards, diront-ils, qu'on ne veut pas recevoir à l'église, ne sont venus ici que pour nous ruiner; bannissons-les de nos murs. Et, peu contente d'avoir mis tous nos effets au pillage, la foule est capable de passer aux voies de fait, et de se charger elle-même d'exécuter la sentence.

Maître Chapelet, qui, comme la plupart des malades, avait l'ouïe fine et subtile, ne perdit pas un mot de cette conversation. Il fit appeler les deux frères. J'ai entendu, leur dit-il, tout ce que vous venez de dire. Soyez tranquilles, il ne vous surviendra aucun dommage à mon sujet. Il n'est pas douteux que, si je me laissais mourir de la façon dont vous l'entendez, il ne vous arrivât tout ce que vous craignez; mais rassurez-vous, j'y mettrai bon ordre. J'ai tant fait d'outrages à Dieu durant ma vie, que je puis bien lui en faire un autre à l'heure de ma mort, sans qu'il en soit ni plus ni moins. Ayez soin seulement de faire venir ici un saint religieux, si tant est qu'il en existe un qui mérite

ce nom : et puis laissez-moi faire. Je vous réponds que tout ira au mieux et pour vous et pour moi.

Ces paroles rassurèrent peu les Florentins; ils n'osaient compter sur la promesse d'un pareil homme. Ils allèrent cependant dans un couvent de cordeliers, et demandèrent un religieux aussi pieux qu'éclairé, pour venir confesser un Lombard tombé malade chez eux. On leur en donna un très-versé dans la connaissance de l'Écriture sainte, et si rempli de piété et de zèle, que ses confrères et tous les citoyens avaient pour lui la plus grande vénération. Il se rendit auprès du malade; et, s'étant assis au chevet du lit, il lui parla avec beaucoup d'onction, et tâcha de lui inspirer du courage. Il lui demanda ensuite s'il y avait longtemps qu'il ne s'était confessé. Maître Chapelet, à qui peut-être cela n'était jamais arrivé, lui répondit : Mon père, j'ai toujours été dans l'habitude de me confesser pour le moins une fois par semaine, et dans certaines occasions je l'ai fait plus souvent; mais, depuis huit jours que je suis au lit, la violence du mal m'a empêché de suivre ma méthode. — Elle est très-bonne, mon enfant, et je vous exhorte à vous y tenir, si Dieu vous fait la grâce de prolonger votre vie. Puisque vous vous êtes confessé si fréquemment, vous aurez peu de chose à me dire, et moi peu à vous demander. — Ah! ne parlez pas ainsi, mon révérend père; je n'approche jamais du tribunal de la pénitence sans ramener tous les péchés que je me rappelle avoir commis depuis ma naissance jusqu'au moment de la confession : ainsi je vous supplie, mon bon père, de m'interroger en détail

sur chaque péché, comme si je ne m'étais jamais confessé. N'ayez aucun égard pour l'état languissant où je me trouve : j'aime mieux mortifier mon corps que de courir risque de perdre une âme qu'un Dieu n'a pas dédaigné de racheter de son sang précieux.

Ces paroles plurent extrêmement au saint religieux, et lui firent bien augurer de la conscience de son pénitent. Après l'avoir loué sur sa pieuse pratique, il commença par lui demander s'il n'avait jamais offensé Dieu avec quelque femme. Mon père, répondit Chapelet, en poussant un profond soupir, j'ai honte de vous dire ce qui en est. — Parlez hardiment, mon fils : soit en confession, soit ailleurs, on ne pèche point en disant la vérité. Sur cette assurance, répliqua Chapelet, je vous avouerai donc que je suis encore, à cet égard, tel que je sortis du sein de ma mère. Ah! soyez béni de Dieu, s'écria le confesseur. Que vous avez été sage! Votre conduite est d'autant plus méritoire, que vous aviez plus de liberté que nous pour faire le contraire, si vous l'eussiez voulu. Mais n'êtes-vous jamais tombé dans le péché de gourmandise? — Pardonnez-moi, mon père! j'y suis tombé plusieurs fois, et en différentes manières : outre les abstinences ordinaires pratiquées par les personnes pieuses, j'étais dans l'usage de jeûner trois jours de la semaine au pain et à l'eau, et je me souviens d'avoir bu cette eau avec la même volupté que les plus fiers ivrognes boivent le meilleur vin, surtout dans une occasion où, accablé de fatigue, j'allais dévotement en pélerinage. Une autre fois j'ai désiré avec ardeur de manger d'une salade que les

femmes cueillent dans les champs ; et j'ai trouvé, un jour, mon pain sec meilleur qu'il ne convient à un chrétien qui se mortifie.

— Tous ces péchés, sont assez naturels et assez légers ; il ne faut pas que votre conscience en soit alarmée. Il arrive à tout homme, quelque saint qu'il puisse être, de prendre du plaisir à manger après avoir long-temps jeûné, et à boire après s'être épuisé par le travail. Il m'est aisé de voir, répondit maître Chapelet, que vous me dites cela afin de me consoler ; mais, mon père, les choses que l'on fait pour Dieu, je le sais, doivent être pures et sans tache, et l'on pèche en agissant d'une autre sorte.

Le père, ravi de l'entendre parler ainsi : Je suis enchanté, reprit-il, de votre façon de penser et de la délicatesse de votre conscience. Mais, dites-moi, ne vous êtes-vous jamais rendu coupable du péché d'avarice, en désirant des richesses plus qu'il n'était raisonnable, ou en retenant ce qui ne vous appartenait pas ? Quel étrange soupçon ! répondit le pénitent. Quoique vous me voyiez logé chez des usuriers, je n'ai, grâce à Dieu, rien à démêler avec eux. Si je suis venu dans leur maison, c'est pour leur faire honte et tâcher de les retirer de leur abominable commerce ; je suis même persuadé que j'y aurais réussi si Dieu ne m'avait envoyé cette fâcheuse maladie. Apprenez donc, mon père, que celui à qui je dois cette vie misérable que je suis sur le point de terminer, me laissa un riche héritage ; qu'aussitôt après sa mort je consacrai à Dieu la plus grande partie du bien

qu'il m'avait laissé, et que je ne gardai le reste que pour secourir les pauvres de Jésus-Christ. Je dois vous dire encore qu'afin de pouvoir leur être d'un plus grand secours, j'entrepris un petit négoce; Dieu m'a béni, mes affaires ont toujours été prospères, mais j'ai constamment donné aux pauvres la moitié de mes bénéfices.

C'est fort bien fait, reprit le religieux; poursuivons : combien de fois vous êtes-vous mis en colère? Oh! cela m'est souvent arrivé, répondit maître Chapelet, et je mérite vos reproches à cet égard; mais le moyen de se modérer à la vue de la corruption des hommes qui violent les commandemens de Dieu et ne craignent point ses jugemens! Oui, je le déclare à ma honte, il m'est arrivé de dire plusieurs fois le jour, au fond de mon âme : Ne vaudrait-il pas mieux être mort que d'avoir la douleur de voir les jeunes gens courir les vanités du siècle, fréquenter les lieux de débauche, s'éloigner des églises, jurer, se parjurer, marcher, en un mot, dans les voies de perdition plutôt que dans celles de Dieu. C'est là une sainte colère, dit alors le confesseur; mais n'en avez-vous jamais éprouvé qui vous ait porté à commettre quelque homicide, ou du moins à dire des injures à quelqu'un, ou à lui faire d'autres injustices? — Comment! mon père, vous qui me paraissez un homme de Dieu, comment pouvez-vous parler ainsi? Si j'avais eu seulement la pensée de faire l'une de ces choses, croyez-vous qu'il m'eût si long-temps laissé sur la terre? C'est à des voleurs et à des scélérats qu'il appartient

de faire de telles actions, et je n'ai jamais rencontré aucun de ces malheureux que je n'aie prié Dieu pour sa conversion.

Que ce Dieu vous bénisse! reprit alors le confesseur. Mais, dites-moi, mon cher fils, ne vous serait-il pas arrivé de porter faux témoignage contre quelqu'un? N'avez-vous pas médit de votre prochain? — Oui, certes, mon révérend père, j'ai dit du mal d'autrui. J'avais jadis un voisin qui, toutes les fois qu'il avait trop bu, ne faisait que maltraiter sa femme sans sujet. Touché de pitié pour cette pauvre créature, je crus devoir instruire ses parens de la brutalité du mari.

Au reste, continua le confesseur, vous m'avez dit que vous aviez été marchand : n'avez-vous jamais trompé personne, d'après la coutume ordinaire des gens de cet état? — Une seule fois, mon père : un homme m'apporta un jour l'argent d'un drap que je lui avais vendu à crédit; ayant mis cet argent, sans le compter, dans une bourse, je m'aperçus, un mois après, qu'il m'avait donné quatre deniers de plus qu'il ne fallait. N'ayant pu revoir cet homme, j'en fis l'aumône à son intention, après les avoir toutefois gardés plus d'un an. — C'est une misère, mon cher enfant, et vous fîtes très-bien d'en disposer de cette façon.

Le père cordelier fit plusieurs autres questions à son pénitent. Celui-ci répondit à toutes à peu près sur le même ton qu'il avait répondu aux précédentes. Le confesseur se disposait à lui donner l'absolution, lorsque maître Chapelet lui dit qu'il avait encore un péché à déclarer. — Quel est ce péché, mon cher fils?

Il me souvient, répond le pénitent, d'avoir fait nettoyer la maison par mon domestique un saint jour de dimanche ou de fête. Que cela ne vous inquiète pas, répliqua le ministre du Seigneur : c'est peu de chose. — Peu de chose, mon père! ne parlez pas de la sorte : le dimanche mérite plus de respect, c'est le jour de la résurrection du Sauveur du monde. — N'avez-vous plus rien à me dire, mon fils? — Un jour, par distraction, je crachai dans la maison du Seigneur. A cette réponse, le bon religieux se mit à sourire, et lui fit entendre que ce n'était point là un péché. Nous, qui sommes ecclésiastiques, ajouta-t-il, nous y crachons tous les jours. — Tant pis, mon révérend père; il ne convient pas de souiller, par de pareilles vilenies, le temple où l'on offre à Dieu des sacrifices. Après lui avoir débité encore quelque temps de semblables sornettes, notre hypocrite se mit à soupirer, à répandre des pleurs; car ce scélérat pleurait quand il voulait. Qu'avez-vous donc, mon cher enfant? lui dit le père, qui s'en aperçut. Hélas! répondit-il, j'ai sur ma conscience un péché dont je ne me suis jamais confessé, et je n'ose vous le déclarer : toutes les fois qu'il se présente à ma mémoire, je ne puis m'empêcher de verser des pleurs, désespérant d'en obtenir jamais le pardon devant Dieu. — A quoi songez-vous donc, mon fils, de parler de la sorte? Un homme, fût-il coupable de tous les crimes qui se sont commis depuis que le monde existe, et de tous ceux qui se commettront jusqu'à la fin des siècles, s'il en était repentant et qu'il eût la contrition que

vous paraissez avoir, serait sûr d'obtenir son pardon en les confessant, tant la miséricorde et la bonté de Dieu sont grandes! Déclarez donc hardiment celui que vous avez sur le cœur. Hélas! mon père, dit maître Chapelet fondant toujours en larmes, ce péché est trop grand. J'ai même peine à croire que Dieu veuille me le pardonner, à moins que, par vos prières, vous ne m'aidiez à le fléchir. — Déclarez-le, vous dis-je, sans rien craindre; je vous promets de prier le Seigneur pour vous. Le malade pleurait toujours et gardait le silence. Il paraît peu rassuré par ce discours; il pleure encore et s'obstine dans son silence. Le père le presse, lui parle avec douceur, et fait de son mieux pour lui inspirer de la confiance; mais il n'en obtient que des gémissemens et des sanglots qui le pénètrent de compassion pour le pénitent. Puisque vous me promettez, lui dit-il enfin en soupirant, de prier Dieu pour moi, vous saurez donc, mon père, vous saurez qu'étant encore petit garçon, je répondis avec maussaderie à..... ciel! qu'il m'en coûte d'achever!..... à ma mère. Ce mot échappé, pleurs aussitôt de recommencer. Alors le confesseur, pour le calmer : Croyez-vous donc, mon enfant, lui dit-il, que ce péché soit si grand? Les hommes blasphèment Dieu tous les jours, et cependant, quand ils se repentent sincèrement, il leur fait grâce. Pouvez-vous douter, après cela, de sa miséricorde? Ayez donc confiance en lui, et cessez vos pleurs. Quand vous auriez été du nombre de ceux qui le crucifièrent, vous pourriez, avec la contrition que vous avez, espérer d'obtenir votre pardon. Que dites-

vous? reprit avec vivacité maître Chapelet. Avoir été maussade pour ma mère! ma pauvre mère, qui m'a porté neuf mois dans son sein, le jour comme la nuit! qui m'a suspendu plus de cent fois à son cou! C'est un trop grand péché, et il ne me sera jamais pardonné, si vous ne priez Dieu pour moi avec toute la ferveur dont vous êtes capable.

Le confesseur, voyant que le malade n'avait plus rien à dire, le bénit et lui donna l'absolution, le regardant comme le plus sage et le plus saint de tous les hommes. Eh! qui ne l'aurait cru? Qui aurait pu imaginer qu'un homme fût capable de trahir à ce point la vérité dans le dernier moment de sa vie? Mon fils, lui dit-il ensuite, j'espère que vous serez bientôt guéri, avec l'aide de Dieu; mais, s'il voulait appeler à lui votre âme pure et sainte, seriez-vous bien aise que votre corps fût inhumé dans notre couvent? — Oui, mon révérend père, et je serais bien fâché qu'il le fût ailleurs, puisque vous m'avez promis de prier Dieu pour moi, et que j'ai toujours eu pour votre ordre une vénération particulière. Mais j'attends de vous une autre grâce : je vous prie, aussitôt que vous serez arrivé dans votre couvent, de me faire apporter, si vous me le permettez toutefois, le vrai corps de notre Sauveur, que vous avez consacré du moins ce matin sur l'autel. Je désire de le recevoir, tout indigne que j'en suis, de même que l'extrême-onction, afin que, si j'ai vécu en pécheur, je meure en bon chrétien.

Le saint homme lui répondit qu'il y consentait volon-

tiers : il loua beaucoup son zèle, lui promit de faire ce qu'il désirait, et lui tint parole.

Les deux Florentins, dans la crainte que maître Chapelet ne les trompât, s'étaient postés derrière une cloison qui séparait sa chambre de la leur; et, prêtant une oreille attentive, ils avaient entendu toutes les choses que le malade disait au cordelier. Quelques-unes faillirent à les faire éclater de rire. Quel homme est celui-ci! disaient-ils de temps en temps. Quoi! ni la vieillesse, ni la maladie, ni les approches d'une mort certaine, ni même la crainte de Dieu, au tribunal duquel il va comparaître dans quelques momens, n'ont pu le détourner de la voie de l'iniquité, ni l'empêcher de mourir comme il a vécu! Mais, voyant qu'il aurait les honneurs de la sépulture, le seul objet qui les intéressât, ils s'inquiétèrent fort peu du sort de son âme.

Peu de temps après, on porta la communion à Chapelet. Son mal augmenta, et cet honnête homme mourut sur la fin du même jour, après avoir reçu la dernière onction. Les deux frères se hâtèrent d'en avertir les cordeliers, afin qu'ils fissent les préparatifs de ses obsèques, et qu'ils vinssent, selon la coutume, faire des prières auprès du mort.

A cette nouvelle, le bon père qui l'avait confessé alla trouver le prieur du couvent, et fit assembler la communauté. Quand tous ses confrères furent réunis, il leur dit que maître Chapelet avait toujours vécu si saintement, qu'il ne doutait pas que Dieu n'opérât par lui plusieurs miracles, et qu'il convenait de recevoir le corps de ce saint homme avec dévotion et révérence.

Le prieur et les autres religieux, également crédules, y consentirent, et allèrent tous solennellement passer la nuit en prières autour du mort. Le lendemain, vêtus de leurs aubes et de leurs grandes chappes, le livre à la main, précédés de la croix, ils vont chercher ce corps saint, et le portent en pompe dans leur église, suivis d'un grand concours de peuple. Le père confesseur monta aussitôt en chaire, et dit des merveilles du mort, de sa vie, de ses jeûnes, de sa chasteté, de sa candeur, de son innocence et de sa sainteté. Il n'oublia pas de raconter, entre autres choses, ce que le bienheureux Chapelet lui avait déclaré comme son plus grand péché, et la peine qu'il avait eu à lui faire entendre que Dieu pût le lui pardonner. Prenant de là occasion de censurer ses auditeurs, il se tourne vers eux, et s'écrie : Et vous, enfans du démon, qui, pour le moindre sujet, blasphémez le Seigneur, la Vierge sa mère, et tous les saints du paradis, pensez-vous que Dieu puisse vous faire miséricorde? Il s'étendit beaucoup sur la charité du défunt, sur sa droiture, et sur l'excessive délicatesse de sa conscience. En un mot, il parla avec tant de force et d'éloquence de toutes ses vertus, et fit une telle impression sur l'esprit de ses auditeurs, qu'aussitôt après le service on vit le peuple fondre en larmes sur le corps de Chapelet. Les uns baisaient dévotement ses mains, les autres déchiraient ses vêtemens, et ceux qui pouvaient en avoir un petit morceau s'estimaient fort heureux. Pour que tout le monde pût le voir, on le laissa exposé tout ce jour-là; et, quand

la nuit fut venue, on l'enterra, avec distinction, dans une chapelle. Dès le lendemain, il y eut une grande affluence de peuple sur son tombeau, les uns pour l'honorer, les autres pour lui adresser des vœux; ceux-ci pour faire brûler des cierges, ceux-là pour appendre aux murs des images en cire conformes au vœu qu'ils avaient fait. Enfin sa réputation de sainteté s'établit si bien dans tous les esprits, que, quelque genre d'adversité qu'on éprouvât, on ne s'adressait presque plus à d'autre protecteur qu'à lui. On le nomma *saint Chapelet*, et l'on poussa l'enthousiasme jusqu'à soutenir que Dieu avait opéré par lui et opérait tous les jours des miracles.

Ainsi vécut et mourut Chapelet Duprat, mis au nombre des saints, comme vous venez de l'entendre. Je ne prétends pas nier qu'il ne jouisse effectivement du sort des bienheureux, quelque déréglée et corrompue qu'ait été sa vie. Dieu peut sans doute, par une grâce spéciale, lui avoir fait sentir, dans ses derniers momens, l'énormité de ses crimes, et l'avoir conduit à une contrition parfaite; mais, comme nous n'en avons aucune connaissance, et que nous ne pouvons juger que sur les apparences, il est plus naturel de le croire plongé dans les abîmes de l'enfer que placé dans le paradis. Nous devons en cela admirer la bonté infinie du Créateur, qui ne laisse pas d'exaucer nos vœux et nos prières, lors même que nous prenons un de ses réprouvés pour notre médiateur auprès de lui. Ainsi, afin que par son secours nous puissions nous garantir du fléau qui désole notre patrie, et qu'il dai-

gne conserver dans la joie notre société, nous louerons sans cesse son saint nom, nous l'invoquerons dans tous nos besoins avec la ferme assurance qu'il exaucera nos prières.

Après ces mots, Pamphile se tut.

NOUVELLE II.

LE JUIF CONVERTI.

La légende de saint Chapelet fit beaucoup rire la compagnie. Les dames furent surtout édifiées des rares vertus de ce bienheureux, mais la nouvelle fut à peine achevée, que la reine, pour se conformer à l'ordre établi, commanda à Néiphile, qui était assise auprès de Pamphile, de prendre la parole à son tour. Cette dame, aussi complaisante que belle, répondit avec un sourire des plus gracieux, et débuta de la sorte :

L'histoire que monsieur vient de raconter montre l'indulgence de Dieu pour nos erreurs quand elles ont leur source dans des mystères supérieurs à notre faible intelligence : le récit que vous allez entendre vous prouvera que la patience avec laquelle il souffre les désordres publics des hommes qui, par état, sont obligés de nous donner des exemples de vertu, est une des plus fortes preuves de la vérité de notre religion.

J'ai entendu dire qu'il y avait autrefois à Paris un fameux marchand d'étoffes de soie, nommé Jean Chevigny, aussi estimable par la franchise et la droiture de son caractère que par sa probité. Il était l'intime ami d'un juif très-riche, nommé Abraham, marchand comme lui, et non moins honnête homme. Connaissant mieux que personne ses bonnes qualités, et voyant avec douleur un si brave homme courir sur le chemin de l'enfer, il crut devoir charitablement l'exhorter à ouvrir les yeux sur la fausseté de sa religion, qui tendait continuellement à sa ruine, et sur la vérité de la nôtre, qui prospérait tous les jours.

Abraham lui répondit que la foi de Moïse était à ses yeux la meilleure et la plus sainte; que, né dans cette loi, il voulait y vivre et y mourir, sans que rien fût jamais capable de changer sa résolution.

Cette réponse ne refroidit point le zèle de Jean de Chevigny. Quelques jours après, il recommença ses remontrances. Il essaya même de lui prouver, par des raisons telles qu'on pouvait les attendre d'un homme de sa profession, la supériorité de la religion chrétienne sur le judaïsme; et, quoiqu'il eût affaire à un homme très-éclairé sur les objets de sa croyance, il ne tarda pas à se faire écouter avec plaisir. Mais c'était le seul résultat de son éloquence; au principal, Abraham se montrait toujours inébranlable. Après bien des sollicitations d'une part, et des résistances de l'autre, le juif, vaincu enfin par la constance de son ami, lui tint un jour le discours suivant :

Tu veux donc absolument, mon cher Jean, que

j'embrasse ta religion? Hé bien! j'y consens; mais à une condition, c'est que j'irai à Rome pour voir celui que tu appelles le vicaire général de Dieu sur la terre, avec ses cardinaux, et étudier leur conduite et leurs mœurs. Si, par leur manière de vivre, je puis comprendre que ta religion soit meilleure que la mienne (comme tu es presque venu à bout de me le persuader), je ne balancerai plus, je te le jure, à me faire chrétien; mais, si je remarque le contraire, ne sois plus étonné de me voir persister avec plus d'ardeur que jamais dans la foi où je suis né.

Le bon Chevigny fut singulièrement affligé de ce discours. O ciel! disait-il, je croyais avoir converti cet honnête homme, et voilà toutes mes peines perdues! S'il va à Rome, il ne peut manquer d'y voir la vie scandaleuse qu'y mènent la plupart des ecclésiastiques, et alors, bien loin d'embrasser le christianisme, il deviendra plus juif que jamais. Puis, se tournant vers Abraham : Hé! mon ami, lui dit-il, pourquoi prendre la peine d'aller à Rome, et faire la dépense d'un si long voyage? Sans te parler des dangers à courir sur mer et sur terre pour un homme aussi riche que toi, crois-tu qu'il manque ici de gens pour te baptiser? Si, par hasard, il te reste encore des doutes sur la religion chrétienne, où trouveras-tu des docteurs plus savans et plus éclairés qu'à Paris? En est-il ailleurs qui soient plus en état de répondre à tes questions, et de résoudre toutes les difficultés que tu peux proposer? Imagine-toi, mon cher Abraham, que les prélats de Rome sont semblables aux nôtres, et peut-être meilleurs, pla-

cés comme ils le sont, sous les yeux et la sainte influence du souverain pontife. Si tu veux donc suivre mes conseils, mon cher ami, tu remettras ce voyage à une autre fois, pour un temps de jubilé, par exemple, et alors je pourrai peut-être t'accompagner.

Je veux croire, mon cher Jean, répondit le juif, que les choses sont telles que tu le dis; mais je n'en persiste pas moins dans ma première résolution; et, encore une fois, je ne changerai jamais de religion, à moins que je ne fasse ce voyage. Le convertisseur, voyant l'opiniâtreté de son ami, comprit qu'il était inutile d'insister davantage. D'ailleurs, comme il n'y mettait rien du sien, il ne s'en inquiéta pas plus qu'il ne fallait; mais il n'en demeura pas moins convaincu que son prosélyte lui échapperait s'il voyait une fois la cour de Rome.

Abraham ne perdit point de temps pour se mettre en route; et, s'arrêtant peu dans les villes qu'il traversait, il arriva bientôt à Rome, où il fut reçu avec distinction par les juifs de cette capitale. Sans communiquer à personne le motif de son voyage, il prit aussitôt de sages mesures pour observer la conduite du pape, des cardinaux, des prélats et de tous les ecclésiastiques. Comme il ne manquait ni d'activité, ni d'adresse, il vit bientôt par lui-même, que, du plus grand jusqu'au plus petit, tous étaient corrompus, adonnés à toute sorte de voluptés naturelles et illégitimes, n'ayant ni frein, ni remords, ni pudeur [1];

[1] Boccace, qui n'aimait point les ecclésiastiqnes, charge peut-être le tableau de la corruption de ceux de son temps. On ne peut

que, par suite de cette dépravation générale des mœurs, les emplois, même les plus importans, s'obtenaient seulement par le crédit des courtisanes et des mignons. Il remarqua encore que, semblables à de vils animaux, ils n'avaient pas de honte de dégrader leur raison par des excès de table; que, dominés par l'intérêt et par le démon de l'avarice, ils employaient les moyens les plus bas et les plus odieux pour se procurer de l'argent; qu'ils trafiquaient du sang humain, sans respecter celui des chrétiens; qu'on faisait des choses saintes et divines, des prières, des indulgences, des bénéfices, autant d'objets de commerce, et qu'il y avait plus de courtiers en ce genre qu'à Paris en fait de draps ou d'autres marchandises. Ce qui ne l'étonna pas moins, ce fut de voir donner des noms honnêtes à toutes ces infamies. Ils appelaient *soin de leur fortune* la simonie ouverte, *réparation des forces* les excès de table dans lesquels ils se plongeaint, comme si Dieu ne connaissait pas la valeur des termes, et qu'on pût le tromper en donnant aux choses des noms différens de leur véritable signification.

Ces mœurs déréglées des prêtres de Rome étaient bien capables de révolter le juif, dont les principes et la

cependant se dissimuler qu'avant la réforme il ne se fût quelquefois introduit de grands désordres dans la cour de Rome; mais, comme l'a remarqué le grand Bossuet, et comme tout lecteur sensé le remarquera, on ne peut en tirer aucune conséquence contre la religion chrétienne. Elle anathématise elle-même ses propres ministres quand ils ne conforment pas leur conduite à la pureté de sa morale.

conduite avaient toujours respiré la décence, la modération et la vertu. Instruit de ce qu'il voulait savoir, il se hâta de retourner à Paris. Jean s'empressa de l'aller visiter; et, après les premiers complimens, il lui demanda, presqu'en tremblant, ce qu'il pensait du Saint-Père, des cardinaux, et généralement de tous les autres ecclésiastiques qui composaient la cour de Rome. Que Dieu les traite comme ils le méritent, répondit le juif avec vivacité; car tu sauras, mon cher Jean, que, si j'ai bien jugé de ce que j'ai vu et entendu, il n'y a pas un seul prêtre, dans cette capitale du monde chrétien, qui ait de la piété, ni une bonne conduite, même extérieure. Le luxe, l'avarice, l'intempérance, et d'autres vices plus crians encore, s'il est possible d'en imaginer, sont en si grand honneur auprès du clergé, que cette cour est plutôt, selon moi, le foyer de l'enfer que le siége principal de ta religion. On dirait que le souverain pontife, et les autres prêtres à son exemple, ne cherchent qu'à la détruire, au lieu d'en être les soutiens et les défenseurs; mais, comme, en dépit de leurs coupables efforts pour la décrier et l'éteindre, elle s'étend de plus en plus, et devient tous les jours plus florissante, j'en conclus qu'elle est la plus vraie, la plus divine de toutes, et que l'Esprit-Saint la protége visiblement. Ainsi, mon cher Jean, ce qui me faisait résister à tes instances est précisément aujourd'hui la cause déterminante de ma conversion. Allons donc de ce pas à l'église, afin que j'y reçoive le baptême, selon les rits prescrits par ta sainte croyance.

A ces dernières paroles, le bon Chevigny, qui s'at-

tendait à une conclusion bien différente, laissa éclater la plus vive joie. Il le conduisit à l'église de Notre-Dame, le fit baptiser, et nommer Jean, en sa qualité de parrain. Il l'adressa ensuite à des hommes très-éclairés, qui achevèrent son instruction. Le nouveau converti fut cité depuis ce jour comme un modèle de toutes les vertus.

NOUVELLE III.

LES TROIS ANNEAUX.

Le conte de la belle Néiphile fut généralement écouté avec plaisir. Après quelques réflexions auxquelles il donna lieu, la reine fit signe à Philomène de parler, et cette dame commença en ces termes :

La nouvelle de notre amie me fait souvenir d'une circonstance très-critique où se trouva jadis un autre juif. La manière dont il se tira d'affaire pourra vous apprendre, mesdames, la manière de répondre aux questions embarrassantes.

Elle nous montrera encore que, si la sottise entraîne souvent les hommes du plus haut rang et de la plus haute naissance dans les extrémités les plus malheureuses, le bon sens, en revanche, sauve leurs inférieurs des dangers auxquels la fortune les expose, et suffit pour assurer leur repos. Une foule d'exemples, qui se renouvellent tous les jours, viennent à l'appui de la

première de ces vérités; mais l'unique objet que je me suis proposé dans mon récit est de vous prouver, par un seul fait et en peu de mots, que le bon sens est ce qu'il y a de plus précieux dans la vie pour nous garantir des accidens fâcheux.

Le sultan Salah-Eddin fut un des plus grands et des plus vaillans hommes de son siècle. Après s'être longtemps distingué par sa prudence et sa valeur, à la tête des armées, et avoir remporté plusieurs victoires éclatantes sur les chrétiens et sur les Sarrazins, il parvint au trône de Babylone. Les diverses guerres que ce prince eut à soutenir, jointes à sa magnificence et à sa libéralité naturelle, épuisèrent ses trésors. De nouvelles affaires lui étant survenues, il se trouva avoir besoin d'une grosse somme d'argent, et, ne sachant où la prendre à l'instant, il se souvint d'un riche juif, nommé Melchisedec, qui prêtait à usure dans la ville d'Alexandrie. Mais la difficulté était de le déterminer à lui rendre ce service : car ce juif était l'homme le plus intéressé et le plus avare de son temps, et Salah-Eddin ne voulait point employer la force ouverte. Contraint cependant par la nécessité, et prévoyant bien les résistances de Melchisedec, il s'avisa, pour l'y contraindre, d'un moyen raisonnable en apparence. Il le mande auprès de sa personne, le reçoit familièrement dans son palais, le fait asseoir auprès de lui, et lui tient ce discours : Melchisedec, plusieurs personnes m'ont di-

tu as de la sagesse, de la science, et que tu es surtout très-versé dans les choses divines : je voudrais donc savoir de toi laquelle de ces trois religions, la juive, la mahométane et la chrétienne, te paraît la meilleure et la véritable.

Le juif, plein de prudence et de sagacité, comprit que le soudan lui tendait un piége, et qu'il serait infailliblement pris pour dupe s'il donnait la préference à l'une de ces trois religions. Il ne perdit point la tête, et avec une présence d'esprit singulière : Seigneur, lui dit-il, la question que vous daignez me faire est belle et de la plus grand importance; mais, pour que j'y réponde d'une manière satisfaisante, permettez-moi de commencer par un petit conte.

Je me souviens d'avoir plusieurs fois ouï dire que, dans je ne sais quel pays, un homme riche et puissant avait, parmi d'autres bijoux précieux, un anneau d'une beauté et d'un prix inestimables. Voulant se faire honneur d'un bijou si rare, il forma le dessein de le faire passer à ses successeurs, comme un monument de son opulence, et ordonna, par son testament, que celui de ses enfans mâles qui se trouverait muni de cet anneau après sa mort fût tenu pour son héritier, et respecté comme tel du reste de sa famille. Celui qui reçut de lui cette bague fit, pour ses successeurs, ce que son père avait fait à son égard. En peu de temps, ce bijou passa par plusieurs mains, lorsque enfin il tomba dans celles d'un homme qui avait trois enfans, tous trois bien faits, aimables, vertueux, soumis à ses volontés, et qu'il aimait également. Instruits des prérogatives

accordées au possesseur de l'anneau, chacun de ces jeunes gens faisait sa cour au père, déjà vieux, pour tâcher d'obtenir la préférence. Le bon homme, qui les chérissait et les estimait tous également, et qui l'avait successivement promis à chacun d'eux, était fort embarrassé de tenir sa parole. Il aurait voulu les contenter tous trois, et son amour lui en suggéra le moyen. Il s'adressa secrètement à un orfèvre très-habile, et lui commanda deux autres anneaux, qui furent si parfaitement semblables au modèle, que lui-même ne pouvait plus distinguer les faux du véritable. Chaque enfant eut le sien. Après la mort du père, il s'éleva, comme on le pense bien, de grandes contestations entre les trois frères. Chacun, en particulier, se croit des droits légitimes à la succession; chacun se met en devoir de se faire reconnaître pour héritier, et en exige les honneurs. Refus de part et d'autre. Alors chacun, de son côté, produit son titre; mais les anneaux se trouvent si ressemblans, qu'il n'y a pas moyen de distinguer quel est le véritable. Procès pour la succession; mais ce procès si difficile à juger, demeura pendant et pend encore.

C'est le cas, seigneur, des lois que Dieu a données aux trois peuples dont vous m'avez fait l'honneur de me parler : chacun croit être l'héritier de Dieu, chacun croit posséder sa véritable loi et observer ses vrais commandemens : savoir lequel des trois est le mieux fondé dans ses prétentions, c'est ce qui est encore indécis, et ce qui, selon toute apparence, le sera long-temps.

Saladin vit, par cette réponse, que le juif s'était habilement tiré du piége où il avait voulu l'enlacer. Compre-

nant qu'il essaierait en vain de lui en tendre de nouveaux, il prit le parti de s'ouvrir à lui sans détour, et même de lui avouer ce qu'il avait résolu de faire dans le cas où sa réponse eût été moins sage. Le juif, piqué de générosité, lui prêta tout ce qu'il voulut; et le soudan, sensible à ce procédé, lui témoigna royalement sa reconnaissance. Après avoir remboursé le juif, il le combla de présens, le retint auprès de sa personne, le traita avec beaucoup de de distinction et l'honora toujours de son amitié.

NOUVELLE IV.

LA PUNITION ESQUIVÉE.

L'aimable Philomène eut à peine achevé de conter son histoire, que Dionéo, son plus proche voisin, n'attendit pas les ordres de la reine pour prendre la parole, et voici de quelle manière il débuta :

Votre intention, en contant des histoires, est de passer agréablement le temps; chacun de nous est dès lors libre, mes belles dames, de dire celle qu'il croit la plus propre à vous égayer. Tel était le sentiment de notre reine avant qu'elle fût revêtue de son autorité; et je n'imagine pas qu'elle ait changé d'avis à cet égard. J'oserai donc, sans craindre le moindre blâme, vous en raconter une plus gaie que celles que vous venez d'entendre. Vous avez vu par quels sages conseils Jean de Chevigny parvint à convertir Abraham, et avec quelle présence d'esprit le juif Melchisedec sut se garantir des surprises de Saladin; vous allez voir à présent par quelle

adresse un moine esquiva une punition très-dure, qu'il avait peut-être méritée.

A Lunigiane, pays voisin du nôtre, se trouve un monastère dont les religieux étaient autrefois, plus qu'aujourd'hui encore, s'il est possible, un exemple de dévotion et de sainteté. Parmi eux vivait un jeune moine en qui les veilles, l'abstinence, la prière, ne pouvaient éteindre les feux d'une imagination trop vive. Étant un jour sorti sur l'heure de midi, pendant que les autres moines faisaient leur méridienne, et se promenant seul autour de l'église, située dans un lieu solitaire, il aperçut une jeune villageoise occupée à cueillir des herbes dans les champs. La rencontre de cette fille, jolie à croquer et d'une taille charmante, fit sur lui la plus vive impression. Il l'aborde, lie conversation avec elle, lui conte des douceurs, et ne tarde pas à se faire écouter avec plaisir. Il la mène dans le couvent, et l'introduit dans sa cellule, sans être aperçu de personne. Dans l'ardeur d'un premier sentiment, on néglige souvent les précautions de la prudence. Nos deux amans firent comme tous ceux de leur âge, ils oublièrent les argus, le monde entier, pour ne penser qu'à eux et à leur amour. Aussi l'abbé, qui après avoir fini son somme, se promenait tranquillement dans le dortoir, fut frappé, en passant devant la cellule, du genre de bruit qu'il y entendit. Il s'approche doucement de la porte, prête une oreille curieuse, et distingue clairement la voix d'une femme.

Son premier mouvement fut de se faire ouvrir ; mais il se ravisa, et comprit qu'il valait beaucoup mieux, de toute façon, qu'il attendît la sortie du jeune frère.

Quoique celui-ci fût fort occupé, et que le plaisir l'eût presque mis hors de lui-même, il crut, dans un intervalle de repos, entendre quelques mouvemens de pieds dans le corridor. Il court vite, sur la pointe des siens à un petit trou, et aperçoit l'abbé. Ne doutant point qu'il n'eût tout entendu, il se crut perdu. La seule idée des reproches et de la punition qu'il allait subir le faisait trembler. Mais, sans laisser apercevoir son trouble et son chagrin à sa maîtresse, il cherche dans sa tête un expédient pour se tirer aux moindres frais de cette cruelle aventure. Après avoir un peu réfléchi, il en trouva un assez adroit, mais plein de malice, qui lui réussit à merveille. Feignant de ne pouvoir garder plus longtemps la jeune paysanne : Je vais, lui dit-il, m'occuper des moyens de te faire sortir d'ici sans être vue d'âme qui vive ; ne fais point de bruit et n'aies aucune crainte ; je serai bientôt revenu. Le moine sort, ferme la porte à double tour, va droit à la chambre de l'abbé, lui remet la clef de sa cellule, ainsi que chaque religieux le pratique avant de sortir du couvent, et lui dit d'un air fort tranquille : Il ne m'a pas été possible, ce matin, de faire transporter tout le bois qu'on a coupé dans la forêt, permettez-moi, mon révérend père, d'aller de ce pas faire apporter le reste.

Cette démarche prouva à l'abbé que le jeune moine ne se doutait de rien. Charmé de son erreur, il fit semblant de tout ignorer, prit la clef, et lui donna permis-

sion d'aller au bois. Dès qu'il l'eut perdu de vue, il rêva au parti qu'il devait prendre. Sa première idée fut d'ouvrir la chambre du coupable en présence de tous les moines, afin qu'ils ne fussent pas ensuite étonnés de la punition sévère qu'il lui ferait subir : mais réfléchissant que la fille pouvait appartenir à d'honnêtes gens, et que même ce pouvait être une femme mariée dont l'époux méritait des égards, il crut devoir, avant toutes choses, aller lui seul l'interroger. Il va donc trouver la belle prisonnière, et, ayant ouvert la cellule avec précaution, il entre et ferme la porte sur lui.

A sa vue, la fille fut tout interdite, toute honteuse, et, redoutant quelque terrible affront, se mit à pleurer. L'abbé, qui la regardait du coin de l'œil, étonné de la trouver si jolie, fut touché de ses larmes; et, l'indignation faisant place à la pitié, il n'eut la force de lui adresser aucun reproche. Le démon est toujours aux trousses des moines : il profite d'un moment de faiblesse pour tenter ce pieux abbé et réveiller en lui des feux depuis long-temps amortis par lâge et les austérités. Il lui présente l'image des plaisirs qu'a goûtés son jeune confrère; et bientôt, malgré les rides de lâge, le saint religieux, éprouvant le désir d'en goûter de pareils, se dit à lui-même : Pourquoi me priverai-je d'un bien qui s'offre à moi ? Je souffre assez de privations sans y ajouter encore celle-là. Ma foi, cette fille est charmante ! Pourquoi n'essaierais-je point de la conduire à mes fins ? Qui le saura ? Qui pourra jamais en être instruit ? Péché secret est à demi pardonné. Profitons donc d'une fortune qui ne se réprésentera peut-être jamais, et ne dédaignons point un

plaisir que le ciel nous envoie. Il s'approche de la belle affligée, prend un tout autre air que celui qu'il avait en entrant, et la prie, avec douceur, de ne point se chagriner : Cessez vos pleurs, mon enfant, je comprends que vous avez été séduite : ne craignez point que je vous fasse aucun tort; j'aimerais mieux m'en faire à moi-même. Il la complimenta ensuite sur sa taille, sur sa figure, sur ses beaux yeux, et il s'exprima de manière à lui laisser entrevoir sa passion. La fille, qui n'était ni de fer ni de diamant, et qui peut-être était résolue à tout plutôt que de laisser ravir sa réputation, se soumit humblement à sa destinée. L'abbé profite de sa facilité pour lui faire mille caresses et lui donner mille baisers plus passionnés les uns que les autres. Il l'attire ensuite près du lit, et, dans l'espoir de lui inspirer de la hardiesse, il y monte le premier. Il la prie, la sollicite de suivre son exemple, ce qu'elle fit, après quelques petites simagrées. Mais, sous prétexte de ne point la fatiguer par le poids de sa révérence, qui, à la vérité, se rapportait parfaitement à sa haute dignité, le vénérable père se soumit à une dépendance que les hommes laissent ordinairement aux dames.

Cependant le jeune moine n'était point allé au bois, il n'en avait fait que le semblant, et s'était caché dans un endroit peu fréquenté du dortoir. Il n'eut pas plus tôt vu son supérieur entrer dans la cellule, qu'il fut délivré de toutes ses craintes. Il s'approcha doucement de la porte, et vit, par un petit trou, connu de lui seul, tout ce qui se passa entre la fille et le très-révérend père.

Lorsque l'abbé en eut fini avec la jeune villageoise,

il la quitta, referma la porte à clef et se retira dans sa chambre. Peu de temps après, sachant que le moine était dans le couvent, et croyant bonnement qu'il revenait du bois, il l'envoya chercher, dans l'intention de le réprimander vivement et de le faire mettre en prison, pour se délivrer d'un rival, et jouir seul de sa conquête. Dès qu'il le vit entrer, il prit un visage sévère, et, après lui avoir lavé la tête d'importance, lui apprit la punition qu'il lui réservait. Le jeune moine lui répondit sans se déconcerter : Mon très-révérend père, je ne suis pas assez ancien dans l'ordre pour en connaître encore toutes les règles. Vous m'avez bien enseigné les jeûnes et les vigiles; mais vous ne m'aviez point encore dit que les enfans de Saint-Benoît dussent donner aux femmes la prééminence et s'humilier sous elles : je le sais à présent, et je vous promets de n'y manquer jamais à l'avenir, si vous me pardonnez une première erreur.

Le père abbé, qui n'était pas sot, comprit tout de suite qu'il avait affaire à plus forte partie. Honteux de sa propre faute, et n'osant lui faire subir une punition qu'il méritait aussi bien que le jeune frère, il lui pardonna de bon cœur, et lui imposa silence sur le passé. Ils prirent ensemble des mesures pour faire sortir en secret la fille du monastère, et vraisemblablement pour l'y faire rentrer.

NOUVELLE V.

LES GÉLINOTTES.

En écoutant la nouvelle de Dionéo, les dames ne purent d'abord s'empêcher de rougir jusqu'aux yeux. Plusieurs furent tentées de l'arrêter ; mais, se regardant ensuite les unes les autres, peu s'en fallut qu'elles n'éclatassent de rire. Elles se retinrent pourtant, et écoutèrent le reste avec un sérieux pénible. Mais, quand le récit en fut achevé, elles reprochèrent au narrateur son peu de retenue, et lui firent entendre qu'il ne conveuait point de conter de pareilles histoires devant des femmes. Après quoi la reine, se tournant vers Flamette assise sur l'herbe à côté de lui, commanda à toute l'assemblée le silence et l'attention ; et cette dame, sans se faire prier davantage, commença de la sorte, avec un visage riant :

Je suis charmée que la nouvelle de Dionéo nous ait mis sur le chapitre des reparties ingénieuses. Je vais vous en rapporter une, faite par une femme de qualité, dont

l'exemple vous montrera que si les hommes donnent une preuve d'esprit et de sens en adressant leurs hommages au-dessus d'eux, les femmes ne sauraient, au contraire, trop se garantir de l'amour des hommes supérieurs à elles par le rang ou la naissance.

Le marquis de Montferrat[1] fut un des plus grands et des plus valeureux capitaines de son temps. Élevé, par son mérite, à la dignité de gonfalonier de l'église[2], il fut obligé, en cette qualité, de faire le voyage de la Terre-Sainte, avec une nombreuse armée de croisés. Un jour qu'on parlait de ses hauts faits à la cour de Philippe-le-Borgne[3], roi de France, un courtisan s'avisa de dire qu'il

[1] Boccace veut parler ici de Conrad, marquis de Montferrat, prince de Tyr, qui, après s'être signalé dans les guerres d'Italie, en faveur du pape, contre Frédéric, crut devoir joindre à ses exploits quelques entreprises contre les infidèles, et partit pour la Palestine à la tête de plusieurs chevaliers, en 1186. Mais l'amour du jeune roi de France pour la marquise, et sa visite à Montferrat, sont une pure fiction : l'histoire fait foi que Conrad ne se maria qu'à Constantinople avec Théodora, sœur de l'empereur Isaac Lange, et plus tard, à Tyr, avec Isabelle, fille d'Amaury, mort roi de Jérusalem, en 1173.

Conrad fut assassiné à Tyr, vers la fin de l'année 1192, les uns disent à l'instigation de Richard, roi d'Angleterre.

[2] Les papes donnèrent le titre de *gonfaloniers de l'église* aux protecteurs qu'ils établirent dans les principales villes du patrimoine de saint Pierre, depuis les guerres contre les empereurs.

[3] Il est évidemment ici question de Philippe-Auguste, qui

n'y avait pas sous le ciel une union plus assortie que celle du marquis et de la marquise sa femme; et qu'autant le mari l'emportait par ses grandes qualités sur les autres guerriers, autant l'épouse était supérieure aux autres femmes par sa beauté et sa vertu.

Ces paroles firent une telle impression sur l'esprit du roi, que, sans avoir jamais vu la marquise, il conçut dès ce moment de l'amour pour elle. Sur le point de partir lui-même pour la Palestine, il résolut de ne s'embarquer qu'à Gènes, pour avoir occasion, chemin faisant, de passer par Montferrat, et d'y voir cette belle personne. Il se flattait qu'à la faveur de l'absence du mari, il pourrait obtenir d'elle ce qu'il désirait.

Philippe ne tarda pas à exécuter son projet. Après avoir fait prendre les devans à ses équipages, il se mit en route avec une petite suite de gentilshommes. A une journée du lieu qu'habitait la marquise, il lui envoya dire qu'il irait dîner le lendemain chez elle. La dame, prudente et sage, répondit qu'elle était très-sensible à cet honneur, et qu'elle ferait de son mieux pour le bien recevoir. Cette visite, de la part d'un si grand monarque qui ne pouvait ignorer l'absence de son mari, parut d'abord l'inquiéter. Elle n'en devinait pas le motif; mais, après y avoir un peu rêvé, elle ne douta point que la réputation de sa beauté ne lui attirât cette distinction. Cependant, pour soutenir la dignité de son rang, elle réso-

s'embarqua en effet à Gènes, en 1190, pour la troisième croisade. Mais je ne vois pas pourquoi Boccace lui donne le surnom de Borgne, qu'aucun de nos historiens ne lui a attribué.

lut de lui rendre tous les honneurs possibles. Elle assembla en conseil les gentilshommes du canton, en les assurant qu'elle s'en référait entièrement à eux pour l'ordre et la pompe de la cérémonie; mais elle ne voulut confier à personne le soin du festin ni le choix des mets qui devaient être servis. Elle donna ordre d'acheter toutes les gélinottes [1] qu'on pût trouver, et commanda à ses cuisiniers de les déguiser de leur mieux, et d'en faire plusieurs services sans y ajouter aucune autre viande.

Le roi ne manqua pas d'arriver le lendemain, comme il l'avait annoncé, et fut honorablement reçu de la marquise. Enchanté de l'accueil qu'elle lui fit, ébloui de sa rare beauté, si fort au-dessus de tous les éloges de la renommée, il ne put contenir dans son cœur l'amour qui le dévorait. Il la combla de flatteries et de protestations passionnées, faibles expressions encore des feux qu'il éprouvait. Pour se délasser, il se retira ensuite dans l'appartement qu'on lui avait préparé; et, l'heure du dîner étant venue, sa majesté et la marquise se mirent seuls à une même table.

La bonne chère, les vins choisis et excellens, le plaisir d'être auprès d'une belle femme qu'il ne se lassait point de regarder, transportaient le roi. S'étant toutefois aperçu, à chaque service, qu'on ne lui servait que des poules préparées, à la vérité, de diverses manières, il parut un peu surpris de cette affectation. Il avait remarqué que le pays produisait d'autres espèces de volailles et même du gibier, et il ne pouvait douter qu'il n'eût dépendu de

[1] Jeunes poules engraissées dans une basse-cour.

la dame de lui en faire servir. L'esprit de galanterie qui le conduisait l'empêcha néanmoins de témoigner aucun mécontentement. Il se félicita même de trouver, dans cette multiplicité de mets composés d'une seule et même viande, l'occasion de hasarder quelques gentillesses auprès de la marquise. Madame, lui dit-il avec un air riant, est-ce que dans ce pays seulement les poules naissent sans coq? faisant sans doute allusion à cette quantité de poules, où il n'avait trouvé ni poulet ni chapon. Non, sire, lui répondit sur-le-champ et avec courage madame de Montferrat; mais les femmes y sont faites comme partout ailleurs, malgré la différence que mettent entre elles les habits et les dignités.

Le roi, sentant toute la force de cette réponse, comprit alors le dessein que s'était proposé la marquise en lui faisant servir tant de gélinottes. Dès ce moment il se tint pour battu, et, jugeant sagement qu'il se compromettrait en vain par de nouvelles attaques, il décida, en prudent capitaine, qu'une prompte retraite était le parti le plus sûr et le plus honorable. Il ne fut pas plus tôt sorti de table, qu'emportant avec lui une passion sans espoir, il remercia tristement la marquise des honneurs qu'il en avait reçus, et reprit aussitôt la route de Gênes.

NOUVELLE VI.

CENT POUR UN.

Toute la compagnie donna des éloges à la sagesse de la marquise de Montferrat, et admira la leçon ingénieuse qu'elle avait fait accepter au roi de France d'une manière si délicate. Émilie, ensuite, pour obéir au désir de sa reine, s'exprima de la sorte avec sa grâce ordinaire :

Je ne veux pas non plus, mesdames, passer sous silence la leçon qui fut faite par un homme du monde à un religieux, rongé d'ambition et d'avarice. Ce trait est aussi plaisant que digne d'être loué.

Il n'y a pas long-temps que, dans notre ville, vivait un cordelier, ayant la charge d'inquisiteur de la foi. Quoiqu'il s'efforçât, à l'exemple de ses confrères, de passer pour un homme plein de sainteté et de zèle religieux, il

était néanmoins beaucoup plus ardent à rechercher ceux qui avaient la bourse pleine que ceux qui sentaient le poison de l'hérésie. Le hasard lui fit rencontrer un homme plus riche d'écus que de science, qui se trouvant un jour dans une société, la tête échauffée par le jus de la treille ou par un excès de satisfaction, s'avisa de dire qu'il avait de si bon vin dans sa cave, que *Dieu même en boirait s'il était au monde.* Ce propos, dit sans malice, fut bientôt rapporté à l'inquisiteur, qui, connaissant la fortune du délinquant, fondit impétueusement sur lui, *cum gladiis et fustibus*, et trouva moyen de bâtir, à cette même occasion, un superbe et immense procès, persuadé qu'il en viendrait plus de florins dans sa poche que de lumière et de secours à la foi du bon homme.

L'accusé, cité et interrogé si ce qu'on avait rapporté à l'inquisiteur était vrai, répondit que oui, et raconta de quelle manière et en quel sens il l'avait dit. Le très-saint père inquisiteur, qui était décidé d'avance à ne pas accepter d'excuses, lui repartit aussitôt : T'imagines-tu, mécréant, que Dieu soit un buveur et un gourmet de vins recherchés comme un Chincillon, ou tout autre d'entre vous tous, qui ne bougez pas du cabaret ? Tu voudrais sans doute nous persuader à présent, par une humilité affectée, que ton cas n'est pas grave : tu te trompes ; et, si nous faisons notre devoir, tu seras condamné à être brûlé. Ces menaces, et plusieurs autres, prononcées d'un ton aussi véhément et aussi dur que s'il eût été question d'un Épicurien qui eût nié l'immortalité de l'âme, ou douté de l'existence de la divinité, jetèrent la terreur dans l'esprit du prisonnier. Après avoir rêvé long-temps

sur sa situation, et cherché quelque expédient pour adoucir la rigueur de la sentence, il imagina de recourir à l'onguent de Plutus, et d'en frotter les mains du père inquisiteur, ne connaissant pas de meilleur remède contre le poison de l'avarice qui ronge presque tous les ecclésiastiques, et principalement les cordeliers, qui ont fait vœu de pauvreté. Quoique Galien n'ait indiqué cette recette dans aucune partie de ses traités, elle ne laisse pas d'être excellente. Le bon homme y eut recours, et fut dans le cas de s'en applaudir. L'onction produisit des effets si merveilleux, que le feu dont il avait été menacé se convertit en un *san-benito*. Il en fut revêtu; et, comme s'il eût dû entreprendre le voyage de la Terre-Sainte, et qu'on eût eu dessein d'en faire une bannière vivante, on peignit sur sa robe une grande croix jaune sur un fond noir, et on le promena solennellement dans toute la ville. Après cette expiation publique, et après surtout une nouvelle friction du merveilleux onguent, l'inquisiteur lui accorda sa liberté, en lui imposant, pour sa dernière pénitence, d'entendre tous les matins la messe à Sainte-Croix, et de venir à l'heure du dîner se présenter devant lui, jusqu'à nouvel ordre.

Pendant que le pénitent remplissait exactement ce qui lui avait été prescrit, il entendit un jour chanter à la messe ces paroles de l'Evangile : *Vous recevrez cent pour un, et posséderez la vie éternelle.* Frappé de ce passage, il lui resta gravé dans la mémoire. Il vint à l'heure accoutumée se présenter au révérend inquisiteur, qu'il trouva déjà à table. Il s'approche, et, interrogé s'il avait entendu la messe, il répond sans hésiter : Oui, mon père. N'as-tu

rien entendu, reprit le cordelier, qui te cause quelque doute, et dont tu veuilles t'éclaircir? — Non, mon révérend père; je crois tout fermement, et n'ai de doute sur rien; si bien que vous me voyez encore tout affligé, pour vous et vos confrères, d'une chose que j'ai entendue. Quoi donc? dit le père inquisiteur. C'est ce mot de l'Évangile, répond le pénitent, où il est dit : *Vous recevrez cent pour un.* Il n'est rien de si vrai, reprit le père; mais je ne vois point là ce qui peut nous attirer de ta part un si grand excès de compassion. Vous allez le connaître, répliqua celui-ci : depuis que je fréquente votre couvent j'ai vu donner aux pauvres qui sont à la porte, tantôt une, tantôt deux chaudières de soupe, faibles restes, à la vérité, de votre repas. Or, si pour chaque chaudière, il vous en est rendu cent dans l'autre monde, vous en aurez tant qu'il n'est pas possible que vous ne soyez tous noyés dedans.

Cette naïveté fit rire les convives de l'inquisiteur, mais lui, qui sentit le trait contre l'avarice et l'hypocrisie des moines, et le reproche indirect de sa conduite, en fut piqué au vif, et aurait volontiers intenté un second procès au bon homme, s'il n'eût craint de révolter le public, qui l'avait déjà blâmé au sujet du premier. Il lui commanda, dans son dépit, de s'éloigner, de ne plus se représenter devant lui, et lui permit de vivre désormais tout comme il l'entendrait.

NOUVELLE VII.

BERGAMIN.

La nouvelle d'Émilie, et les grâces infinies dont elle accompagna son récit, enchantèrent la reine et toute la société : on ne se lassait point d'admirer le bon mot de l'homme qu'on avait affublé du *san-benito*. Après qu'on eut bien ri, chacun fit silence, et Philostrate entra en matière par ces réflexions : C'est toujours preuve d'adresse, dit-il, de frapper au but, même lorsqu'il est fixe et immobile ; mais on a bien plus de mérite de l'avoir atteint, convenons-en, quand on n'a pas eu la facilité de disposer son arme et qu'on a décoché sa flèche, pour ainsi dire, à la volée. Les moines, par exemple, prêtent si fort les flancs aux traits de la censure et de la plaisanterie, qu'on peut tirer sur eux sans crainte de manquer, comme à un but affermi de tous côtés par leurs mauvaises mœurs. Je n'en loue pas moins la manière dont le faux croisé sut ridiculiser l'avarice de l'inquisiteur et la charité hypocrite des religieux, ses confrères, qui

distribuent seulement aux pauvres les vils restes de leur nourriture. Mais je fais plus de cas de la présence d'esprit d'un homme qui, par un conte ingénieux et sous des noms empruntés, reprocha à messire Can de la Scale[1] un trait d'avarice qui fut d'autant plus sensible à ce seigneur, qu'il s'était jusque-là montré libéral et généreux vis-à-vis de tout le monde.

Comme la renommée le publie assez dans l'univers entier, le seigneur Can de la Scale fut un des plus magnifiques

[1] Can-François de la Scala, petit-fils de Martin I, est le premier de sa famille qui fut élevé au gouvernement perpétuel de Vérone, où il fut assassiné en 1272.

Can de la Scala, son successeur, celui dont parle Boccace, se rendit célèbre par plusieurs exploits glorieux dans différentes guerres d'Italie, et mérita le surnom de Grand. Ce prince était libéral, bienfaisant, magnifique et protecteur zélé des savans et des lettres. Il accueillit avec distinction, et combla de bienfaits le Dante, chassé de Florence, sa patrie. Il l'honora de son amitié, et lui en donnait chaque jour de nouvelles preuves, lorsque le Dante se permit, contre lui et ses courtisans, un bon mot qui causa sa disgrâce. Un ami de ce poète, se trouvant avec lui dans le palais, et voyant que le prince et les gens de sa cour caressaient beaucoup un bouffon, lui en témoigna sa surprise : *Pourquoi un homme doué d'autant d'esprit et de raison que vous est-il moins fêté que cet insensé?—C'est que chacun chérit son semblable.* Cette réponse, entendue ou répétée, blessa le prince et lui fit retirer au Dante son amitié et sa protection.

Can-François de la Scala mourut dans le mois de juillet de l'année 1329. C'est de cette famille que les Scaliger prétendaient tirer leur origine.

princes qu'on ait vus naître en Italie depuis l'empereur Frédéric II. Peu d'hommes ont été autant favorisés de la fortune, et ont su se faire plus d'honneur de leurs richesses. Un jour qu'il s'était proposé de donner une fête superbe dans la ville de Vérone, et après avoir fait en conséquence de grands préparatifs, on le vit changer tout-à-coup de résolution pour des motifs qu'on a toujours ignorés. Mais, afin de dédommager les étrangers que le bruit de cette solennité avait attirés en foule à sa cour, il les combla tous de présens et de riches cadeaux. Un seul fut pourtant oublié. C'était un nommé Bergamin, homme agréable, beau parleur, et qui avait des saillies si heureuses, qu'il fallait l'avoir entendu pour s'en former une juste idée. Le prince s'était figuré que cet homme ne valait pas la peine qu'on s'occupât de lui.

Bergamin, qui avait entrepris le voyage de Vérone dans l'espérance d'en retirer quelque profit, voyant qu'on ne songeait point à lui, et qu'il dépensait beaucoup à l'auberge, soit pour lui et ses domestiques, soit pour ses chevaux, commença à s'impatienter et à être de fort mauvaise humeur. Résolu néanmoins à attendre jusqu'à la dernière extrémité, il ne partit point encore, quoique sa bourse fût déjà à sec, et que l'aubergiste ne parût pas homme à se payer de saillies.

Pour paraître avec honneur à la fête, le pauvre Bergamin avait apporté avec lui trois habits fort beaux et fort riches, dont quelques seigneurs lui avaient fait présent. Le premier servit à payer la dépense chez l'hôte, le second suivit bientôt le premier; et il allait même livrer le troisième et partir enfin, lorsqu'il s'avisa un jour

de paraître au dîner de messire Can avec un visage triste et un air rêveur. Qu'as-tu, Bergamin ? lui dit ce seigneur plutôt pour l'insulter que pour s'amuser de ses réponses; qu'as-tu donc ? tu parais avoir du chagrin : ne peut-on en savoir le sujet ?

Bergamin, probablement préparé à cette question, répondit sur-le-champ et sans hésiter :

Vous devez savoir, monseigneur, que Primasse fut non-seulement un très-habile grammairien, mais encore un des plus grands poètes improvisateurs de son siècle. Ses talens et sa profonde science le rendirent si célèbre, que, dans les pays même où il n'avait jamais paru, il n'était question que de Primasse. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances l'amena un jour à Paris. Il y parut dans un triste équipage; car son savoir n'avait pu le garantir de l'indigence, ni lui attirer les encouragemens si rarement accordés au mérite. Il entendit beaucoup parler, dans cette ville, de l'abbé de Cluni, qui, après le pape, passe pour le prélat le plus riche de l'église. On disait des merveilles de sa magnificence, de la cour brillante qui l'entourait, de sa manière somptueuse de faire les honneurs de sa table à tous ceux qui l'allaient voir à l'heure du dîner. Curieux de connaître de près tous les hommes qui se distinguent par quelque grande qualité, Primasse résolut de visiter M. l'abbé. Il s'informe s'il demeurait loin de Paris. Il apprend qu'il habitait une de ses maisons de campagne, située à trois lieues seulement de la ville. Primasse calcula qu'en partant de grand matin il pourrait être arrivé à l'heure du repas. Il se fait enseigner le chemin; mais, dans la crainte de

s'égarer et d'aboutir quelque part où il n'aurait rien à manger, il eut la précaution d'emporter avec lui trois pains, sans s'inquiéter de l'eau qu'il aimait trop peu pour redouter un instant d'en manquer. Muni de cette provision, il se met en route, et va si droit et si bien, qu'il arrive à la maison de plaisance de l'abbé avant le moment du dîner. Il entre, il examine tout, et, à la vue d'une quantité de tables dressées, de plusieurs buffets bien garnis et tous les autres préparatifs, il conclut en lui-même qu'on ne lui a pas exagéré la magnificence du prélat.

Tandis qu'occupé de ses réflexions, et n'osant lier conversation avec personne, il portait partout un œil étonné et curieux, l'heure du dîner arrive. Le maître d'hôtel commande qu'on donne à laver et désigne les places que chacun doit occuper à table. Le hasard fit asseoir Primasse justement vis à-vis la porte par où l'abbé devait entrer dans la salle à manger. Vous noterez, monseigneur, que c'était la coutume chez ce prélat de ne rien servir, pas même le pain, qu'il ne fût lui-même à table. Tout le monde étant donc placé, le maître d'hôtel fait dire à son maître qu'on n'attend que lui pour servir. L'abbé sort de son appartement; mais à peine a-t-il mis un pied dans la salle, que, frappé de la figure et du mauvais accoutrement de Primasse, il fit une réflexion qui ne lui était encore jamais venue dans l'esprit. Voyez donc, dit-il en lui-même, à qui je fais manger mon bien! Puis, reculant un pas, il referme la porte et demande à ceux de sa suite s'ils connaissent cet étranger. Chacun répondit que non.

Primasse, qui n'était pas accoutumé à dîner si tard, et

à qui une longue marche avait aiguisé l'appétit, voyant que l'abbé se faisait trop attendre, tire un pain de sa poche et le mange sans façon. Quelque temps après, le prélat ordonne à un de ses gens de voir si cet inconnu est toujours là. Il y est encore, monseigneur, répond le domestique, et même il mange un morceau de pain qu'il semble avoir apporté. Qu'il mange du sien s'il en a, repartit l'abbé avec un mouvement de dépit, car pour du mien il n'en tâtera pas d'aujourd'hui. Il ne voulait pas toutefois lui faire dire de se retirer, espérant que l'inconnu prendrait ce parti de lui-même. Primasse, qui ne se doutait pas de ce qui se passait, ayant mangé un de ses pains, et voyant que l'abbé ne se pressait pas de venir, tire le second et le mange avec le même appétit que le premier. On en instruit le prélat, qui avait demandé de nouveau si l'étranger était encore à sa table. Enfin Primasse, désespérant de le voir arriver, et n'ayant pu apaiser sa faim par les deux premiers pains, tire le troisième, sans s'inquiéter de l'étonnement qu'il causait autour de lui. L'abbé en est encore informé, et, surpris de la constance de cet homme, fait des retours sur lui-même, et se dit : Quelle étrange idée m'est aujourd'hui venue dans l'esprit? Qui m'a inspiré cette avarice, ce mépris? et sans savoir encore pour qui? Ne m'est-il pas arrivé cent fois d'admettre à ma table le premier venu, sans examiner s'il était noble ou roturier, pauvre ou riche, marchand ou filou? A combien de mauvais sujets, peut-être pires que celui-ci, n'ai-je pas fait politesse? Sur cela il voulut savoir à quel personnage il avait affaire. Ayant appris que c'était Primasse, et qu'il venait pour être témoin de sa

magnificence, l'abbé, qui le connaissait de réputation, rougit de son procédé, et n'épargna rien pour réparer sa faute. Il lui témoigna la plus grande estime, et lui fit tous les honneurs possibles. Après le dîner, il commanda qu'on lui donnât des habits convenables à un homme de son mérite, lui fit présent d'une bourse pleine d'or et d'un très-beau cheval, lui laissant la liberté de passer chez lui autant de jours qu'il voudrait. Primasse, le cœur plein de joie et de reconnaissance, rendit un million de grâces à monseigneur l'abbé de Cluni, et reprit à cheval la route de Paris, d'où il était venu à pied.

Messire Can de la Scale, qui ne manquait pas de pénétration, saisit aussitôt la pensée de Bergamin, et, sans attendre d'autre explication de sa part, lui dit en souriant : Bergamin, tu m'as fait connaître très-honnêtement tes besoins, ton mérite, mon injustice et ce que tu désires de moi. J'avoue que je ne me suis jamais montré avare qu'à ton égard; mais je te promets de me corriger par les mêmes moyens que tu m'as si adroitement indiqués. Cela dit, il fit payer les dettes de Bergamin, lui donna un de ses plus riches habits, une bourse bien garnie, un des plus beaux chevaux de son écurie, et lui permit de demeurer dans son palais aussi long-temps qu'il l'aurait pour agréable.

NOUVELLE VIII.

L'AVARE CORRIGÉ.

Quand on eut suffisamment loué l'adresse de Bergamin, Laurette n'attendit pas les ordres de la souveraine, et, d'un son de voix enchanteur, elle s'exprima en ces termes :

L'histoire que nous venons d'entendre, mesdames, m'engage à vous conter le trait d'esprit d'un seigneur français, pour corriger également du péché d'avarice un négociant immensément riche. Quoique cette petite anecdote ait à peu près le même but que la nouvelle de Philostrate, j'ose me flatter qu'elle ne vous fera pas moins de plaisir.

Il y eut autrefois à Gènes un noble, connu sous le nom de messire Ermin de Grimaldi, qui passait pour le plus riche particulier de l'Italie. Mais autant il était opulent,

autant était-il avare. Il n'ouvrait jamais sa bourse pour obliger qui que ce fût, et se refusait à lui-même les choses les plus nécessaires à la vie; bien différent en cela des autres Génois, qui aimaient le faste et la bonne chère. Il poussa cette ladrerie si loin, que ses compatriotes lui ôtèrent le surnom de Grimaldi, pour lui donner celui d'Ermin l'avare.

Pendant qu'une économie sordide augmentait tous les jours ses richesses, arriva à Gênes un seigneur de la cour de France, nommé Guillaume Boursier : c'était un gentilhomme plein de droiture et d'honnêteté, parlant avec autant d'esprit que d'aisance, généreux et affable envers tout le monde. Sa conduite ressemblait peu à celle des courtisans d'aujourd'hui, qui, malgré la vie la plus dépravée, et l'ignorance où ils croupissent, ne rougissent pas de se qualifier de nobles et de grands seigneurs, et qui auraient plus de raison de se faire appeler du nom de ces animaux à longues oreilles dont ils ont, pour la plupart, les mœurs et la stupidité. Les gentilshommes d'autrefois étaient sans cesse occupés à mettre la paix dans les familles divisées, à favoriser les alliances convenables, à resserrer les nœuds de l'amitié, à secourir les indigens et les malheureux, à prêter leur appui à tous ceux qui le réclamaient; ils se faisaient un devoir et un plaisir d'égayer les esprits mélancoliques et chagrins par des propos aussi joyeux qu'innocens : ils cultivaient leur esprit pour se rendre utiles et agréables dans les cours où ils vivaient, s'appliquaient surtout à réprimer, par une juste censure et avec la douceur d'un père à l'égard d'un enfant, les vices et les travers de leurs inférieurs. Les courtisans

de nos jours font tout le contraire : ils passent leur vie à s'entrenuire, à se susciter des querelles et des haines par des propos ou des rapports malins, à se reprocher les uns aux autres leurs excès et leurs turpitudes. Tour à tour altiers et bas, flatteurs, caressans, tyranniques, injustes, méchans, cruels, on les voit sans cesse dégrader leur noblesse et avalir leur rang. Le plus recherché, le plus chéri, le mieux récompensé d'entre eux, celui qui cumule les premières dignités et les principaux emplois, est, à la honte du siècle, presque toujours le seigneur à qui on a à reprocher le plus de défauts, de vices, et quelquefois de crimes. N'est-ce pas là une preuve évidente que la vertu n'habite plus aujourd'hui sur la terre, puisque les hommes qui sont destinés à lui rendre hommage, à la protéger, à la défendre et à la faire régner, se rangent parmi ses plus vils ennemis?

Mais pour reprendre le sujet de mon récit, dont une juste indignation des mœurs actuelles m'a peut-être trop écarté, je vous dirai que Guillaume Boursier fut visité et honoré de toute la noblesse de Gènes. Il eut bientôt occasion d'entendre parler de l'avarice de messire Ermin et de la vie malheureuse qu'il menait, et il lui prit fantaisie de le voir. Malgré son avarice, Ermin avait conservé un reste de politesse qui lui fit recevoir de bonne grâce messire Boursier, et soutenir convenablement une conversation aussi variée qu'amusante. Il fut si enchanté de l'esprit et des manières de ce gentilhomme, qu'il le mena, avec les Génois qui l'avaient accompagné, à une belle maison bâtie depuis peu par ses ordres, et qu'il voulait lui faire voir. Quand il lui en eut montré les divers ap-

partemens : Monsieur, dit-il, en se tournant vers lui, vous, qui me paraissez si instruit et qui avez vu tant de choses, ne pourriez-vous pas m'en indiquer une qui n'eût jamais été vue, et que je pourrais faire peindre dans la salle de compagnie? Boursier, sentant tout le ridicule de cette demande : Faites-y peindre des éternuemens, lui répondit-il; c'est une chose que personne n'a jamais vue et qu'on ne verra jamais. Mais si vous voulez, ajouta-t-il, que je vous en indique une que les pinceaux peuvent représenter, mais que certainement vous ne connaissez pas, je vous la dirai. Vous m'obligerez, monsieur, lui répondit messire Ermin, qui ne s'attendait sans doute pas à la réponse. — Eh bien! reprit Boursier, faites-y peindre la LIBÉRALITÉ.

Ce mot, ce seul mot, fit une telle impression sur messire Ermin, et le rendit si honteux qu'il prit soudain la résolution de changer de système, et de tenir une conduite différente de celle qu'il avait eue jusqu'alors. Oui, monsieur, répondit-il un peu déconcerté, oui, j'y ferai peindre la Libéralité, et si bien au naturel que ni vous, ni aucune autre personne, quelle que soit sa qualité ne pourra désormais me reprocher que je ne l'ai ni vue ni connue.

En effet, messire Ermin changea tellement de conduite et de sentimens, qu'il fut depuis ce jour-là le plus généreux, le plus honnête Génois de son temps, et celui qui recevait le mieux les étrangers et ses propres compatriotes.

NOUVELLE IX.

LE ROI DE CHYPRE.

La reine n'avait plus d'ordre à donner qu'à Élise ; mais sans l'attendre, cette dame prit la parole, et dit d'un air riant : Mes chères amies, un mot proféré au hasard et sans dessein prémédité est souvent plus efficace pour corriger certaines gens que ne pourraient l'être les remontrances et les reproches les plus vifs. Madame Laurette vient de nous le faire voir par son histoire, et vous le verrez aussi par celle que je vais vous conter en peu de mots. Ces sortes de traits sont bons à retenir, de quelque part qu'ils viennent, parce qu'on peut les appliquer dans l'occasion, et, mieux encore, en faire soi-même son profit.

Du temps du premier roi de Chypre[1], après la con-

[1] En 1191, Richard, roi d'Angleterre, allant à la Terre-Sainte, fit la conquête de l'île de Chypre, et la donna, quelque temps

quête de la Terre-Sainte par Godefroi de Bouillon, une dame de Gascogne alla par dévotion à Jérusalem visiter le saint sépulcre. A son retour elle passa à Chypre, où elle fut insultée et indignement outragée par de mauvais garnemens. Elle s'en plaignit au magistrat, et, n'en ayant obtenu aucune sorte de satisfaction, elle résolut de s'adresser au roi lui-même. Mais on lui dit qu'elle perdrait son temps et ses pas ; que ce prince était si indolent et si peu respecté, que, loin de réprimer les insultes qu'on faisait à autrui, il souffrait tranquillement celles qui lui étaient faites à lui-même; au point que, pour le moindre sujet de mécontentement, on pouvait, avec impunité, décharger son cœur devant lui de la manière la moins révérencieuse et la moins mesurée.

Sur cet avis, la dame, désespérant de pouvoir obtenir la moindre satisfaction de l'outrage qu'elle avait essuyé, se proposa de se venger du moins sur l'indolence et la lâcheté de ce roi. Elle se présenta devant lui, fondant en larmes : Je ne viens pas, sire, lui dit-elle, dans l'espérance d'avoir justice des insultes que j'ai reçues de quelques-uns de vos sujets; je viens seulement supplier votre majesté de m'apprendre comment elle fait pour pouvoir supporter les affronts et les injures

après, à Guy de Lusignan, sous le titre de royaume, pour le dédommager de celui de Jérusalem, qu'il avait perdu dans les guerres de Palestine. Ce fut le premier roi de Chypre. Le portrait qu'en fait Boccace convient assez a Lusignan, qui, pendant tout le temps qu'il fut sur le trône de Jérusalem, ou prisonnier chez les Sarrasins, ou simple chevalier dans les armées chrétiennes, se montra presque toujours faible, sans talens, sans fermeté.

qu'elle essuie tous les jours, à ce qu'on m'a assuré. Peut-qu'à votre exemple, sire, je pourrai souffrir patiemment l'outrage qui m'a été fait, et dont je vous ferais volontiers le cadeau, s'il m'était possible, puisque vous avez une si belle patience pour les endurer.

Le roi, jusqu'alors insensible à tout, ne le fut point à ce discours, et, comme s'il fût sorti d'un profond sommeil, il s'arma de vigueur, commença par punir sévèrement ceux qui avaient offensé cette dame, et fut depuis très-exact à réprimer les attentats commis contre l'honneur de sa couronne.

NOUVELLE X.

LES RAILLEUSES RAILLÉES.

Après l'anecdote de la belle Élise, la reine, voyant que chacun de ses sujets avait rempli sa tâche, se disposa à accomplir la sienne avec une grâce toute féminine. Mes aimables dames, dit-elle, de même que les étoiles sont l'ornement des cieux par une nuit pure et sereine, et que les fleurs embellissent les prairies au joyeux retour du printemps, les bons mots et les anecdotes, cités à propos, font l'agrément et le plaisir de la conversation. C'est à nous, de préférence, qu'il appartient de raconter ces sortes de traits d'esprit, parce qu'ils consistent ordinairement en peu de mots, en laissant aux hommes les histoires de plus longue haleine. Peu de femmes, il est vrai, sont aujourd'hui capables de sentir le mérite d'une saillie ou d'y répondre à propos. Cet aveu, je le fais avec peine, car je ne puis parler contre notre sexe en général sans qu'il n'en rejaillisse quelque

chose sur nous-mêmes; mais, je ne dois pas moins l'avouer, la plupart des dames ont substitué l'amour de la parure et de la frivolité au soin qu'elles prenaient autrefois de cultiver leur raison. Une erreur surtout révoltante, c'est de les voir s'estimer et se croire estimées en proportion du nombre et du prix de leurs atours. La plus chargée de broderies, de pompons et de dorures, pense valoir plus que les autres, sans considérer que, si on revêtait un âne des mêmes ajustemens et de plus riches encore, il ne mériterait pas pour cela d'être honoré autrement que comme un âne. On peut comparer celles qui sont ainsi parées à des statues de marbre propres seulement à parler aux yeux. Muettes, froides, insensibles, elles écoutent tout sans répondre, ou, si elles s'y hasardent, c'est pour faire désirer, à leur honneur, qu'elles eussent gardé le silence. A les croire, il ne convient pas aux femmes d'avoir de l'esprit; et c'est une preuve de vertu que de ne pas savoir s'entretenir avec les gens du grand monde, comme s'il n'y avait d'honnêtes femmes que celles qui se bornent à causer avec leur servante, leur boulangère ou leur blanchisseuse. Croyez-vous, mes chères amies, que, si nous n'étions propres qu'à converser avec ces sortes de personnes, la nature nous eût fait don des mêmes facultés dont elle a doué l'autre sexe? Il est vrai qu'en matière de plaisanteries et de bons mots, comme en toute autre chose, il faut considérer le temps, le lieu où l'on parle, et connaître surtout la trempe d'esprit de la personne à qui l'on s'adresse; car il arrive que telle qui croit faire rire aux dépens d'autrui attire la plaisanterie sur elle-même, pour n'avoir pas bien mesuré ses for-

ces avec celles de son adversaire. Mon histoire vous en fournira peut-être un exemple.

Il n'y a pas long-temps que la ville de Bologne possédait un très-habile médecin, nommé maître Albert. A l'âge de soixante ans, son esprit était encore plein de jeunesse et de fraîcheur; et, en dépit de son corps épuisé par l'âge et l'étude, son cœur n'avait pas plus vieilli que son esprit. Il aperçut un jour, à sa fenêtre, une très-jolie veuve, nommée, à ce que plusieurs personnes m'ont dit, Marguerite Ghisoliéri. Cette dame fit une telle impression sur lui, qu'il perdit dès lors le repos et l'amour de son état. Comme s'il eût été encore dans la vigueur de l'âge, il allait et venait sans cesse, tantôt à pied et tantôt à cheval, sous ses fenêtres; et, s'il avait passé le jour sans la voir, il était sûr de ne pas fermer l'œil de la nuit. La belle veuve ne tarda pas, ainsi que plusieurs autres dames ses voisines, de s'apercevoir de cette affectation et d'en deviner le motif. C'en fut assez pour attirer leurs communes risées sur un homme de cet âge et de cette gravité, qui devenait si follement amoureux, comme si cette passion ne pouvait ou ne devait se faire sentir qu'aux jeunes gens sans expérience.

Un jour de fête, que le docteur continuait ses promenades devant le logis de madame Ghisoliéri, il la trouva assise sur le seuil de sa porte, avec plusieurs de ses amies. La jeune veuve l'ayant aperçu de fort loin, complota aussitôt avec ses compagnes de le bien accueillir, afin d'avoir occasion de rire à ses dépens. Elles se lèvent pour le sa-

luer, et, l'ayant ensuite engagé d'entrer dans une cour pour respirer le frais, elles le régalèrent de confitures, de fruits et de vins excellens. Sur la fin de la collation, elles lui demandèrent, en termes honnêtes et ménagés, comment il avait pu s'éprendre d'une dame qui avait plusieurs soupirans, tous jeunes, aimables, pleins de grâces et de gentillesse.

Le médecin comprit le badinage et en fut piqué; s'adressant aussitôt à la veuve, il répondit d'un ton également poli, mais accompagné d'un sourire malin : Madame, aucune personne sage ne sera étonnée de me voir amoureux, et encore moins de vous qui en valez si fort la peine. Si les années ôtent les moyens de donner de grandes preuves de son amour, elles ne nous enlèvent cependant pas les désirs ni le discernement qu'il faut pour voir ce qui est vraiment aimable; au contraire, notre expérience nous fait mieux distinguer qu'autrefois le mérite et la beauté. Mais voulez-vous savoir ce qui m'a enhardi à vous dévoiler ma passion? C'est, madame, que je me suis plusieurs fois trouvé en divers lieux où j'ai vu des dames goûter avec des poireaux. Quoique le poireau ne soit pas un manger fort délicat, il est certain que la tête est ce qu'il a de moins mauvais et de moins désagréable au goût. Cependant, par un caprice trop ordinaire à votre sexe, j'ai vu plusieurs de ces mêmes dames prendre le poireau par la tête et savourer les feuilles vertes, qui ont pourtant un fort vilain goût. Que savais-je, madame, si en fait d'amans, vous n'auriez pas un semblable caprice? et, dans ce cas, je devais naturellement m'attendre à être préféré à tous les autres.

Ce discours, auquel on ne s'attendait guère, ferma la bouche de la veuve et de ses compagnes. Notre témérité, dit madame Ghisoliéri au médecin, a reçu le juste châtiment qu'elle méritait; je vous prie néanmoins, monsieur d'être bien persuadé que, loin de vous en vouloir, je suis très-flattée des sentimens que je vous ai inspirés. Je fais cas de votre amitié comme de celle d'un homme aimable; ainsi comptez sur ma reconnaissance et sur tout ce qui dépendra de moi pour vous obliger, persuadée que vous n'exigerez rien que d'honnête.

Maître Albert remercia la veuve de ses offres obligeantes. Puis il se leva, prit congé de la compagnie, et se retira avec un sourire ironique. La dame se trouva fort sotte, et se reprocha plus d'une fois d'avoir voulu badiner un homme qui en savait beaucoup plus qu'elle sur l'article de la raillerie. Si vous êtes sages, mes chères amies, vous profiterez de son imprudence.

Le soleil allait se coucher, et la chaleur était fort diminuée lorsque cette dernière histoire fut terminée. Mes chères compagnes, dit alors en plaisantant madame Pampinée, il ne me reste plus rien à faire à présent qu'à nommer celle d'entre vous qui doit me chasser du trône et et y monter à ma place. Mon règne ne devrait, ce me semble, finir qu'à la nuit close, mais, comme en toutes choses il est bon d'avoir du temps devant soi, je vais, dès à présent nommer votre nouvelle souveraine, pour lui lais-

ser le loisir de faire ses dispositions ; si vous m'en croyez, nous choisirons désormais la même heure pour procéder à cette installation. Par ces motifs, et au nom de celui par qui toutes choses existent, et pour le plus grand plaisir de notre société, je choisis et nomme pour la reine de la seconde journée, la très-aimable et très-sage Philomène.

A peine a-t-elle prononcé ces paroles, qu'elle se lève, ôte sa couronne et va la placer très-respectueusement sur le front de la nouvelle reine. Au nom de la société, elle la complimente sur son glorieux avènement, et tous, d'un commun accord, lui jurent obéissance et fidélité.

Madame Philomène, déconcertée des honneurs qu'on lui rendait, laissa d'abord paraître un peu de rougeur sur ses joues ; mais la crainte du ridicule bannit bientôt sa timidité. Elle commença par confirmer les arrangemens et les lois de l'ex-souveraine, et donna ensuite ses ordres pour le souper du jour et le déjeûner du lendemain. Après ces premiers soins donnés aux affaires de l'état, elle réclama de la compagnie un instant d'attention, et parla en ces termes : Malgré le rang élevé où m'a portée l'affection si tendrement aveugle de Pampinée, ne croyez pas, loyaux et amés sujets, que je veuille gouverner d'après mes seules idées. Je me ferai un vrai plaisir de prendre vos conseils et de les suivre, pour l'avantage commun de la société. Je vais donc vous dire, en peu de mots, ce que je me propose de faire, afin que vous en retranchiez ou que vous y ajoutiez ce que bon vous semblera ; disposée, je vous le répète, malgré ma souveraineté, à ne prescrire que ce qui peut vous être agréable. Si mon jugement ne m'abuse, je trouve que rien n'est plus sage

ni plus favorable à nos plaisirs que les règlemens de notre chère Pampinée, et nous devrions, à mon avis, les conserver jusqu'à ce qu'une trop grande uniformité ou telle autre circonstance nous les rende ennuyeux. Ainsi, en suivant l'ordre déjà établi, nous sortirons de ce lieu pour aller courir dans les champs et les prairies. Après le crépuscule, nous souperons aux frais; et, après avoir fait un peu de musique ou pris telle autre récréation, ce sera fort bien fait à nous d'aller nous coucher. Demain, nous nous lèverons avant le soleil pour jouir de la fraîcheur du matin. Il sera libre à chacun, comme il l'a été aujourd'hui, de disposer de son temps à sa guise jusqu'à l'heure du dîner. Après le dîner, nous danserons. Quelques heures de repos suivront la danse; puis nous reviendrons sous ce même ombrage, ainsi que nous l'avons fait aujourd'hui, pour conter des histoires, dont le récit ne me paraît pas moins utile qu'agréable.

Il est une chose à laquelle n'a pu songer Pampinée, qui ignorait hier soir son avénement au trône, mais que je voudrais voir exécuter à l'avenir; c'est de fixer et d'annoncer la veille la matière sur laquelle devront rouler nos nouvelles, afin que chacun de nous ait le temps d'en préparer une bonne et conforme au sujet proposé. Je désire que celui que je vais prescrire pour demain soit du goût de toute l'assemblée.

Vous le savez, depuis le commencement du monde, les hommes ont été les jouets de la fortune, elle a influé et elle influera toujours sur les divers événemens de leur vie : que chacun de nous raconte demain l'histoire d'une personne jetée dans quelque mésaventure, qui, contre

toute attente et par un pur effet du sort, aura eu pour elle un heureux dénoûment.

Tous approuvèrent fort son avis, et promirent de s'y conformer, à l'exception de Dionéo, qui, profitant d'un moment de silence, dit, en s'adressant à la nouvelle reine : Madame, je pense, avec toute cette aimable compagnie, que rien n'est plus sage ni plus digne d'éloges que votre nouvelle ordonnance; mais j'ose vous demander une grâce, et je la désire pour tout le temps que notre société subsistera; c'est de me dispenser de la loi commune, et de me laisser la liberté de raconter la nouvelle que je jugerai la plus agréable; mais, pour qu'on n'imagine pas que je demande cette grâce parce que le fond des histoires me manque, je m'engage dès à présent à dire la mienne toujours le dernier.

La reine, qui le connaissait gai et facétieux, sentant que son but était de les divertir par quelque conte plaisant et gaillard, dans le cas où l'on viendrait à se lasser d'entendre parler toujours le même sujet, lui accorda sans peine, et du consentement de la compagnie, ce qu'il demandait.

Tout le monde s'étant levé, on alla par une allée sablée et bordée de gazon, près d'un clair ruisseau, qui, tombant d'une petite colline, serpentait dans un vallon couvert d'orangers. Les dames s'y arrêtèrent; et, les pieds et les bras nus, se mirent dans l'eau, où elles folâtrèrent jusqu'au soir. L'heure du souper venue, on prit le chemin du château. Le temps du repas se passa fort agréablement. Après qu'on se fut levé de table, la reine fit apporter des instrumens, et ordonna à madame Laurette de

conduire une danse, à madame Émilie de chanter quelques couplets, et à Dionéo, de l'accompagner de son luth. On s'empressa d'obéir. Laurette imagina une danse qu'elle conduisit, et Émilie chanta une tendre ballade où elle peignit le bonheur d'aimer, d'être aimée et de rester fidèle à l'objet de son amour.

Toute la compagnie donna des applaudissemens à une poésie si mélodieuse et si passionnée, mais on réserva pour le tête à-tête les secrètes réflexions qu'elle avait fait naître au fond des cœurs. Après qu'on eut passé une partie de la nuit à danser, il plut à la reine de mettre fin à la première journée. Elle fit allumer les flambeaux, et chacun, par son ordre, se retira dans son appartement.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

SECONDE JOURNÉE.

Les feux du matin commençaient à rougir l'horizon, et les oiseaux, du haut des arbres verdoyans, annonçaient, par leurs ramages, le retour du soleil, lorsque les dames et les trois gentilshommes entrèrent dans le jardin. Les divertissemens de ce jour furent les mêmes que ceux de la veille. On dîna au frais, on dansa, on fit la méridienne, et l'on se réunit ensuite au lieu que nous connaissons. Chacun s'étant assis sur le gazon, dans l'ordre marqué par Philomène, on vit cette belle et charmante reine, le front ceint d'une couronne de laurier, promener sur toute la compagnie le regard le plus gracieux, et commander à Néiphile de prendre la parole. Cette aimable dame ne s'en défendit pas, et d'un visage riant elle s'exprima en ces termes :

NOUVELLE PREMIÈRE.

LE FAUX PERCLUS.

Le métier de railleur est un des plus dangereux ; et mal en a pris souvent à qui a osé l'exercer avec trop de témérité. Je veux vous donner une preuve de cette vérité dans l'aventure suivante :

Il y a peu d'années que vivait à Trévise un Allemand nommé Arrigne, la misère l'avait réduit à l'état de portefaix ; mais, dans son indigence, il s'était attiré l'estime générale par ses bonnes mœurs et sa fervente piété. Qu'il ait réellement vécu en saint ou non, les Trévisans assurent qu'à l'heure de sa mort les cloches de leur grande église sonnèrent d'elles-mêmes. On cria au miracle, et tout le monde disait que c'était là une preuve incontestable de la sainteté d'Arrigne. Le

peuple courut en foule à la maison où il était décédé, et on le porta en la grande église avec la même pompe que si c'eût été le corps d'un canonisé. Les boiteux, les aveugles, les impotens, et généralement toutes les personnes affectées de quelque maladie ou incommodité, y furent amenées, dans la persuasion qu'il suffisait de toucher le corps de saint Arrigne pour être guéri de toute espèce de mal.

Pendant que, de tous les lieux circonvoisins, on accourait à Trévise au bruit de ses miracles, on y vit arriver trois de nos Florentins. L'un se nommait Stechi, l'autre Martelin, et le troisième Marquis. Ils étaient attachés à de grands seigneurs, qu'ils amusaient par leurs singeries et par leur habileté à contrefaire toute sorte de personnages. Les trois nouveaux débarqués, en entrant dans Trévise, furent très-surpris de voir le peuple courir en foule dans les rues. Lorsqu'on leur eut expliqué le sujet de tous ces mouvemens, ils eurent envie d'aller voir cet objet de la curiosité publique. Ils n'eurent pas plus tôt posé leur bagage dans une auberge, que Marquis dit à ses deux camarades: Nous voulons aller voir ce corps miraculeux, c'est fort bien; mais je ne devine pas trop comment nous pourrons y réussir. J'ai ouï dire que la place était couverte de Suisses et d'autres gens armés, postés par la ville pour prévenir le désordre, et que, d'ailleurs, l'église est si pleine, qu'il n'est presque pas possible d'y pénétrer. — Laissez-moi faire, répondit Martelin, qui, plus que les autres, brûlait de voir le nouveau saint, je trouverai le moyen de percer la foule et d'arriver jusqu'à l'endroit

où est le corps. Et comment t'y prendras-tu? répliqua Marquis. Tu vas le savoir. Je contreferai l'homme impotent et perclus : tu me soutiendras d'un côté, et Stechi de l'autre, comme si je ne pouvais marcher seul, et vous ferez semblant de vouloir me mener auprès du saint pour être guéri. Quel homme en vous voyant ne se rangera pas pour nous laisser approcher?

Cette invention plut extrêmement à ses deux compagnons; et, sans délibérer davantage, ils se mirent en chemin. Arrivé au coin d'une rue peu fréquentée, il se tordit les mains, les bras, les jambes, la bouche, les yeux et toute la figure, au point de repousser l'œil le plus aguerri à la laideur. A le voir, on aurait assuré qu'il était réellement perclus de tous ses membres. Cela fait, les deux autres le saisissent, chacun d'un côté, et s'acheminent vers l'église. Contrefaisant les affligés, ils prient, au nom de Dieu, la foule qu'ils rencontrent sur leur passage, de les laisser avancer; à leur voix, les rangs s'ouvrent, et bientôt même les spectateurs, attendris par un tel excès de maux, criaient de toutes parts : *Place, place au malade!* Ils arrivèrent en peu de temps auprès des reliques de saint Arrigne. Un profond silence règne alors dans toute l'église. Les assistans, immobiles et dans l'attente de l'événement, ont les yeux attachés sur le malade. Habile à bien jouer son rôle, celui-ci se fait placer sur le corps saint, Après avoir demeuré quelques momens dans cette position, il commence à étendre peu à peu un de ses doigts, puis l'autre, puis la main, puis les bras, et insensiblement tous les autres membres. A cette vue, l'église re-

tentit de cris de joie et d'admiration ; mille voix s'élèvent au ciel à la louange de saint Arrigne. Le tonnerre aurait grondé sans se faire entendre au milieu de ce concert terrible d'acclamations et d'applaudissemens.

Mais, non loin du corps, se trouva par malheur un Florentin, qui connaissait depuis long-temps Martelin, quoiqu'il n'eût pu d'abord le remettre sous la forme qu'il avait en entrant. Dès qu'il le vit dans son état naturel : Que Dieu le punisse ! s'écria-t-il aussitôt ; qui n'aurait pris ce coquin pour un véritable paralytique ? Quoi ! dirent quelques Trévisans, cet homme n'était pas réellement perclus ? Non certes, répondit le Florentin ; il a été toute sa vie aussi bien tourné et aussi droit qu'aucun de nous, mais c'est de tous les baladins celui qui sait le mieux se défigurer et prendre la forme qu'il lui plaît.

A peine a-t-il achevé ces mots, que plusieurs Trévisans, sans vouloir en savoir davantage, poussent avec force pour se faire un passage à travers la foule ; et parvenus auprès de Martelin : Qu'on saisisse, s'écrient-ils, cet impie, qui vient ici se jouer de Dieu et de ses élus : il n'était point perclus ; il s'est contrefait pour tourner en dérision notre saint et notre foi. Aussitôt ils s'élancent sur lui, le renversent, lui arrachent les cheveux, déchirent ses habits et font pleuvoir sur sa tête une grêle de coups. L'indignation était si générale, que les personnes les moins fanatiques et les plus sages lui lâchaient, les unes un coup de pied, les autres un coup de poing, et que pas un des assistans n'eût cru être homme de bien s'il ne lui eût appliqué quelque soufflet. Marte-

lin avait beau demander grâce et crier miséricorde, on ne se lassait point de le frapper.

Stechi et Marquis, à la vue d'un dénoûment si peu attendu, comprirent que leurs affaires allaient fort mal; et, craignant pour eux-mêmes, ils n'osèrent secourir leur pauvre camarade. Ils prirent même le parti de crier comme les autres : Qu'on assomme ce scélérat! La populace l'aurait infailliblement tué, si Marquis ne se fût avisé d'un expédient qui lui réussit. Comme il savait que tous les sergens de la justice étaient à la porte de l'église, il courut, le plus promptement qu'il lui fut possible, chez le lieutenant du podestat. Justice! monsieur, s'écrie-t-il en se présentant à lui; justice! un filou vient de m'enlever ma bourse, où j'avais cent ducats. Je vous supplie de le faire arrêter pendant qu'il est encore nanti de mon argent. Douze sergens courent aussitôt vers l'endroit où le malheureux Martelin était immolé; ils fendent la presse avec beaucoup de peine, l'arrachent tout meurtri et tout moulu des mains de ces furieux et le mènent au palais.

Un grand nombre de gens s'empressèrent de suivre Martelin. En entendant dire qu'il était arrêté comme un coupeur de bourses, ils crurent avoir trouvé une occasion favorable pour se venger de lui; et chacun s'écria hautement qu'il lui avait volé la sienne.

Sur ces plaintes, le lieutenant du podestat, homme intègre et rigide, le fit entrer dans un lieu retiré, et procéda à son interrogatoire. Mais Martelin, sans être le moins du monde alarmé de sa détention, ne lui répondait que par des plaisanterie. Le juge irrité ordonna de

l'attacher à l'estrapade, où il le fit traiter avec sévérité, dans le dessein de lui arracher l'aveu de ses vols et de le condamner ensuite à être pendu. Après la question, le juge réitéra ses interrogatoires, lui demandant toujours s'il n'était pas vrai qu'il fût coupable des crimes dont on l'accusait. Le malheureux, voyant qu'il ne lui servait de rien de le nier : Monseigneur, dit-il au juge, je suis prêt à confesser la vérité, pourvu que tous ceux qui m'accusent désignent le temps et le lieu où j'ai coupé leur bourse; puis je vous déclarerai ingénûment tout ce dont je suis coupable.

Le juge y consentit volontiers; et, après avoir fait venir quelques-uns des accusateurs, il les interrogea séparément. L'un disait qu'il y avait huit jours passés, l'autre six, l'autre quatre; quelques-uns soutenaient que l'affaire était du jour même. Martelin ayant entendu leurs réponses : Ils ont tous menti! dit-il au juge; et je vais, monseigneur, vous en donner une excellente preuve : il y a quelques heures seulement que je suis entré dans cette ville, où je n'étais point encore venu; et plût au ciel que je n'y eusse jamais mis le pied! A mon arrivée, un mauvais génie m'a conduit à l'église où est exposé le corps du nouveau saint, et où j'ai été maltraité de la façon dont vous pouvez juger par les marques que je porte. Si vous doutez de ce que j'ai l'honneur de vous dire, les officiers du gouverneur, devant lesquels les nouveaux-venus sont obligés de se présenter, son livre, et mon hôte même, vous en rendront témoignage. Si, après ces informations, vous trouvez que j'ai dit vrai, vous êtes trop

équitable pour me faire subir, à l'instance de ces garnemens, un supplice que je ne mérite pas.

Loin de la salle d'audience, Marquis et Stechi, alarmés de la sévérité du juge, et sachant qu'il avait fait donner l'estrapade à Martelin, étaient dans la plus grande inquiétude sur le sort de leur camarade, et ne savaient quel parti prendre pour le tirer de là. Nous avons fait une bien mauvaise manœuvre, disaient-ils : nous l'avons sorti de la poêle pour le jeter dans le feu. Sur cela, ils vont trouver leur hôte, et lui racontent le fait, qui le fit beaucoup rire. Il les mena à un certain messire Alexandre, habitant de Trévise, qui avait beaucoup de crédit sur l'esprit du gouverneur. Après lui avoir également détaillé la mésaventure de Martelin, sans lui cacher la moindre circonstance, ils le prièrent de prendre pitié de son état, et de lui sauver la vie. Messire Alexandre, tout en riant aux larmes de ce récit, alla trouver le gouverneur, et obtint qu'on enverrait chercher Martelin. Ceux qui furent chargés de cette commission le trouvèrent encore à genoux, en chemise, et dans la plus grande consternation, devant le juge, qui se montrait sourd et insensible à toutes ses raisons. Ce magistrat, qui haïssait singulièrement les Florentins, voulait absolument le faire pendre. Il fit même des difficultés pour le céder au gouverneur, et il ne s'y décida qu'après y avoir été contraint par des ordres réitérés et formels.

Aussitôt que Martelin eut paru devant son libérateur, il lui raconta, sans nul déguisement, tout ce qu'il avait fait, et lui demanda, pour grâce spéciale, de le laisser

partir, disant que, jusqu'aux portes de Florence, il croirait toujours avoir la corde au cou. Ce seigneur rit longtemps de cette aventure. Il fit présent d'un habit à chacun des trois compagnons, qui s'éloignèrent sur-le-champ en remerciant le ciel de leur délivrance.

NOUVELLE II.

L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

Les dames rirent à gorge déployée de l'aventure de Martelin. Philostrate ne se lassait pas d'en plaisanter, lorsque la reine lui fit signe que son tour était venu. Il prit aussitôt la parole, et commença ainsi :

Je veux, mes belles dames, vous raconter une histoire sur les devoirs d'un bon catholique. C'est un mélange d'infortunes, de peines et de plaisirs, où vous pourrez trouver plus d'une leçon salutaire. Elle apprendra surtout aux amans l'efficacité de l'oraison de saint Julien.

Au temps où vivait Azzo, marquis de Ferrare, un marchand, nommé Renaud d'Ast, était allé à Bologne pour quelques affaires. Après les avoir terminées, il s'en retournait paisiblement chez lui, lorsque,

RENAUD D'AST

sur la route de Vérone, il rencontra des gens à cheval, qu'il prit pour des marchands, et qui étaient des brigands et des voleurs de grand chemin. Il s'en laissa accoster sans aucune défiance, et consentit volontiers à faire route avec eux. Ces coquins, voyant qu'il était dans le commerce, jugèrent qu'il devait porter de l'argent, et formèrent entre eux le projet de le détrousser aussitôt que le moment serait favorable. Pour éloigner toute crainte de son esprit, ils parlent d'honneur et de probité, affectent de grands sentimens d'honnêteté, et s'empressent de lui montrer de l'estime et de l'attachement, en saisissant toutes les occasions de lui faire politesse.

Renaud, charmé de leurs bons procédés, se félicitait de cette bonne rencontre, d'autant plus qu'il n'avait avec lui qu'un seul domestique, aussi bien monté que lui, mais qui ne lui était d'aucune ressource contre l'ennemi. Tout en causant de choses et d'autres avec ces brigands, la conversation tomba sur les prières qu'on fait à Dieu. Alors un de ces trois messieurs dit à Renaud : Et vous, mon gentilhomme, quelle prière êtes-vous dans l'usage de réciter quand vous êtes en voyage? — A dire le vrai, répondit-il, je ne me pique point de savoir beaucoup d'oraisons : je vis à l'antique et tout simplement. Cependant je vous avouerai qu'en campagne je suis dans l'usage de dire tous les matins, avant de sortir de l'auberge, un *Pater noster* et un *Ave Maria*, pour l'âme du père et de la mère de saint Julien[1], afin d'avoir bon gîte la nuit

[1] Nos vieux poètes désignent ordinairement une bonne auberge,

suivante. Je me suis ordinairement bien trouvé de cette prière. Il m'est plusieurs fois arrivé de tomber dans de grands dangers ; mais je m'en suis toujours tiré, et j'ai toujours rencontré le soir une sûre et excellente auberge. Ma confiance en ce grand saint est si entière, que, si j'omettais de dire ces oraisons, je ne croirais pas être en sûreté pendant le jour, ni trouver une retraite convenable pour passer la nuit. Et ce matin,

un bon gîte, par le nom d'*hôtel de Saint-Julien.* Les légendaires nous apprennent que ce saint, pour expier un crime involontaire, s'était dévoué à recevoir chez lui tous les passans. Après sa mort il devint le patron des voyageurs, et on lui donna le surnom d'*hospitalier.* On l'invoquait pour obtenir un bon gîte, et le matin, le voyageur, avant de se mettre en route, récitait en son honneur une oraison.

Tu as dit la patenostre
Saint Julien à cest matin,
Soit en roumans, soit en latin :
Or tu seras bien ostelé.
Dit. des Herens.

Un autre poète, ayant obtenu un rendez-vous de sa maîtresse et passé la nuit avec elle, dit, en célébrant son bonheur :

Saint Julien, qui peut bien tant,
Ne fist à nul homme mortel
Si doux, si bon, si noble ostel.
Chansons manusc.

Qui prend bonne femme, je tien
Que son ostel est Saint-Julien.
Eust. Desch.

monsieur, avez-vous récité ce *Pater* et cet *Ave?* lui dit alors celui qui l'avait interrogé. Sans doute, répondit Renaud. Tant mieux pour toi, dit alors en lui-même ce scélérat, qui pensait à exécuter son projet; car, si tu y as manqué, il ne tiendra pas à moi que tu ne sois très-mal logé ce soir. Puis élevant la voix : J'ai voyagé, lui dit-il, pour le moins autant que vous; et, quoique je n'aie jamais dit votre oraison, dont on m'a plusieurs fois vanté l'efficacité, il ne m'est cependant jamais arrivé d'être mal logé. Je gagerais même que ce soir je trouverai un meilleur gîte que vous, nonobstant votre oraison. Il est vrai que je suis dans l'usage de réciter, au lieu de cela, le verset *Diripuisti*, ou l'*Intemerata*, ou le *De profundis*, qui, selon ce que me disait ma grand'mère, sont d'une très-grande vertu.

Tout en causant de la sorte, ils continuaient leur route, et les trois coquins ne perdaient point de vue leur projet; ils n'attendaient que le lieu et le moment favorables pour l'exécuter. Après avoir passé à côté d'une forteresse appelée Château-Guillaume, ils s'arrêtent dans un lieu solitaire et couvert, sous prétexte de faire boire leurs chevaux au gué d'une petite rivière, et puis se jettent sur Renaud, lui enlèvent son cheval et ses habits, et le laissent là à pied et en chemise. Tu verras, lui dirent-ils en s'éloignant, si ton saint Julien te donnera un bon logis cette nuit : pour le nôtre, il sera excellent, selon toutes les apparences. Après ces douces paroles, ils passent la rivière et continuent leur route.

Le domestique de Renaud, qui suivait derrière, le

voyant aux prises avec ces brigands, au lieu de voler à son secours, tourna bride sur-le-champ, et galopa jusqu'au Château-Guillaume, où il arriva de nuit. Il alla loger dans une des meilleures auberges, sans se mettre aucunement en peine de son maître.

Renaud, presque tout nu, exposé au froid et à la neige, qui tombait à gros flocons (c'était dans le cœur de l'hiver), maudissait sa destinée, et, voyant qu'il faisait déjà obscur, ne savait quel parti prendre. Transi de froid et claquant des dents, il se tourne de tous côtés pour voir s'il n'y aurait pas dans les environs quelque asile où il pût passer la nuit. Ce pays portait encore l'empreinte des ravages de la guerre; tout était devenu la proie des flammes; si bien que Renaud, n'apercevant ni maison ni chaumière, prit le parti, plutôt que de se laisser mourir de froid, de gagner le Château-Guillaume, ignorant parfaitement que son domestique se fût retiré dans cette forteresse. Il imaginait que, s'il avait le bonheur d'y entrer, le ciel lui enverrait quelque secours. Mais, hélas! comme il était déjà nuit close lorsqu'il y arriva, il trouva les portes fermées et les ponts levés. Le voilà désolé; et j'avoue qu'on le serait à moins. Il court çà et là pour découvrir un endroit où il puisse au moins se garantir de la neige, qui continuait à tomber en abondance. Il aperçut une maison située sur le rempart, qui, en avançant un peu en dehors, formait au bas un petit couvert. Renaud s'y arrêta sans balancer, dans la résolution d'y attendre le jour. Sous cet avancement était une petite porte devant laquelle il y avait un peu de paille. Il la ramassa avec soin, et s'en

forma un lit du mieux qu'il put. Là, accroupi et soufflant dans ses mains engourdies par le froid, il gémit sur son état, et murmure contre saint Julien, de ce qu'il récompense si mal sa dévote confiance. Ce bon saint, qui ne l'avait point perdu de vue, touché de compassion, ne tarda pas à s'occuper de lui chercher un meilleur asile.

Vous saurez que, dans cette maison, dont la saillie servait de couvert au pauvre Renaud, logeait une jeune veuve, jolie et charmante autant qu'il soit possible de l'être. C'était la maîtresse du marquis d'Azzo, gouverneur de la forteresse. Il l'aimait à la folie, et la tenait dans cette maison, afin d'être à la portée de la voir plus à son aise et sans témoins. Le marquis devait précisement aller passer la nuit avec elle. La dame lui avait fait préparer un bain et un souper magnifique. Tout était disposé pour le recevoir, lorsqu'un de ses gens vint annoncer qu'il ne pouvait s'y rendre : des lettres, apportées par un exprès, obligeaient le gouverneur de partir sur-le-champ pour Ferrare. La dame, fâchée d'avoir fait inutilement tant de préparatifs, voulut du moins profiter du bain destiné au marquis. Ce bain était tout près de la porte où gisait le pauvre morfondu. Elle en sortait dans le moment que Renaud s'était placé dans cet endroit; et, ayant entendu ses doléances et le cliquetis de ses dents : Va voir, dit-elle à sa servante, ce que c'est. La fille monte, regarde par la fenêtre, et aperçoit, à la faveur d'une faible clarté, un homme en chemise, assis sur le seuil de la porte. Elle lui demande ce qu'il fait là. Renaud veut lui répondre; mais le

claquement de ses dents ne lui permet pas de bien articuler ses paroles. Ce fut avec beaucoup de peine qu'il parvint à lui faire entendre distinctement ce qu'il était, et à lui conter, en peu de mots, son désastre.

Cette fille, naturellement sensible, courut vite en informer sa maîtresse, et la pria d'avoir compassion de ce malheureux. La dame, non moins humaine, se souvenant qu'elle avait la clef de cette porte, par où passait le marquis quand il ne voulait pas être vu : Va lui ouvrir, lui dit-elle, nous avons de quoi le loger, et de quoi lui faire faire un bon souper. La fille, louant la bonté d'âme de sa maîtresse, se hâte d'aller lui ouvrir ; et, le voyant presque mort de froid, elle le fait entrer dans le bain encore chaud. Vous jugez bien qu'il ne se le fit pas dire deux fois. Le pauvre diable crut ressusciter en sentant cette douce chaleur. Pendant qu'il reprenait ses esprits et ses forces, la charitable dame lui fit chercher un habit parmi ceux de son mari, mort depuis peu de temps. Cet habit lui alla si bien, qu'on eût dit qu'il avait été fait pour lui. Se voyant ainsi vêtu d'un manière décente, et attendant les ordres de sa bienfaitrice, il commença à bénir Dieu et saint Julien de lui avoir envoyé un secours si inattendu, et de l'avoir conduit dans un si bon logis.

La dame, s'étant un peu reposée, se rendit dans une salle au rez-de-chaussée, où elle avait fait allumer un grand feu, et demanda des nouvelles du marchand. La soubrette répond qu'il est habillé, qu'il est bien fait de sa personne, et qu'il a l'air d'un très-galant homme. Dis-lui d'entrer, reprit la dame ; il se chauffera, et nous sou-

perons ensemble, car il y a toute apparence qu'il a besoin de manger. Renaud paraît, fait son compliment en homme bien élevé, et tâche d'exprimer sa reconnaissance du mieux qu'il lui est possible. La beauté de son hôtesse, dont il est frappé, lui rend encore ses bienfaits plus précieux. Il ne se lasse point de la regarder et de l'admirer. La dame, de son côté, trouvant, à sa mine et à ses discours, qu'il était tel qu'on venait de le lui dépeindre, le combla d'honnêtetés, le fit asseoir devant le feu à côté d'elle, et le pria de lui raconter son aventure. Renaud lui en fit le récit dans le plus grand détail. Elle ne douta point de la vérité de ses paroles; car son valet, en arrivant au Château-Guillaume, avait répandu le bruit que son maître avait été volé et peut-être assassiné par une bande de brigands. Cette nouvelle était parvenue jusqu'à la dame.

Pendant leur conversation, la fille avait servi le souper. Renaud eut ordre de se mettre à table; il obéit sans peine, et mangea, comme on peut penser, de fort bon appétit. La dame avait les yeux toujours fixés sur lui. Plus elle le regardait, et plus elle le trouvait aimable. Soit que l'attente du marqnis eût déjà mis ses esprits en mouvement, soit qu'elle fût charmée de la bonne mine, de la jeunesse et des manières agréables de Renaud, elle conçut de la passion pour lui. Quand je profiterais de l'occasion, disait-elle intérieurement, je ne ferais que me venger du marquis, qui s'est moqué de moi. A peine fut-on sorti de table, qu'elle prit sa femme de chambre en particulier pour la pressentir sur ce qu'elle était tentée de faire. Celle-ci, qui lisait

parfaitement dans le cœur de sa maîtresse, lui conseilla de se satisfaire, et fit de son mieux pour lever tous ses scrupules.

La dame alla donc se remettre auprès du feu, où elle avait laissé Renaud, qui, comprenant très-bien ce dont il était question, se félicitait intérieurement de n'avoir pas manqué de dire ce jour-là son oraison. Elle se place vis-à-vis de lui, et après lui avoir lancé plusieurs regards amoureux : D'où vient votre air si pensif? Est-ce que la perte de votre cheval et de vos habits vous afflige? Consolez-vous, vous êtes en bonne maison, et regardez-moi comme votre amie. Au reste, ajouta-t-elle, savez-vous que, sous cet habillement, qui vous va à ravir, il me semble voir feu mon mari, à qui il a appartenu? Savez-vous encore que, d'après cette idée, j'ai été vingt fois tentée de vous embrasser et de vous donner mille baisers? Je vous avoue même que je n'y aurais pas résisté, si je n'avais été retenue par la crainte de vous déplaire.

A ce discours, accompagné d'un ton qui décelait la passion la plus vive, Renaud, rien moins que novice, s'approche de la belle, et lui dit en levant les bras au ciel : Que je serais ingrat, madame, moi qui vous dois la vie, si j'étais capable de trouver mauvais quelque chose qui vous fît plaisir! Satisfaites donc votre envie, embrassez-moi tant que vous voudrez : je vous assure que je m'estimerai très-heureux de vos caresses, et que j'y répondrai de toute mon âme. Il n'eut pas besoin d'en dire davantage. Entraînée par la passion qui la dominait, la dame se jette aussitôt à son cou, et

lui donne mille tendres baisers, que Renaud lui rend avec usure. Après avoir ainsi demeuré quelque temps attachés l'un à l'autre, ils passent dans la chambre à coucher, et se mettent dans le même lit. Je vous laisse à penser les plaisirs qu'ils goûtèrent : je vous dirai seulement que l'oraison en l'honneur de saint Julien produisit des merveilles.

Le jour commençant à poindre, la dame se mit en devoir de congédier le marchand; et pour que personne ne se doutât de l'aventure, elle se contenta de lui donner des habits vieux et déchirés, qu'elle accompagna, en dédommagement, d'une bourse bien garnie. Après lui avoir recommandé le secret, et lui avoir indiqué le chemin qu'il devait prendre pour entrer dans la forteresse, où il ne manquerait pas de trouver son domestique, elle le fit sortir par la petite porte qui donnait dans la campagne.

Quand il fut plein jour, et que les portes furent ouvertes, Renaud, feignant de venir de plus loin, entra dans le Château-Guillaume, et, ayant trouvé l'auberge où était logé son domestique, il prit d'autres habits qu'il avait dans sa malle. Il était sur le point de partir, monté sur le cheval de son valet, lorsqu'il apprit que les trois brigands qui l'avaient volé la veille avaient été arrêtés pour quelque autre crime, et qu'on les conduisait dans les prisons de la forteresse. Il alla trouver le juge: les voleurs ayant tout avoué, on lui rendit son cheval, ses habits et son argent; de sorte qu'il ne perdit, à ce que dit l'histoire, qu'une paire de jarretières que les voleurs avaient égarée. Après cela, Renaud,

rendant grâces à Dieu et à saint Julien de cet heureux dénoûment, monta à cheval, et s'en retourna sain et sauf dans sa patrie. Quand aux voleurs, ils furent tous trois pendus le jour suivant.

NOUVELLE III.

LE MARIAGE IMPRÉVU.

Le récit des aventures de Renaud d'Ast excita l'admiration de l'assemblée. On loua beaucoup la dévotion de cet homme, et l'on bénit Dieu et saint Julien de l'avoir ainsi secouru dans son malheur. On avoua, mais tout bas, que la dame qui l'avait retiré chez elle avait fort bien fait de profiter de l'aventure; mais tandis qu'on s'amusait à causer sur la bonne nuit que Renaud dut passer avec cette jeune veuve, Pampinée, assise à côté de Philostrate, voyant que c'était à son tour de raconter une histoire, se recueillit pour penser à ce qu'elle devait dire; et quand elle en eut reçu l'ordre de la reine, elle commença en ces termes :

Plus on parle, mes chères dames, des révolutions de la fortune, plus cette matière paraît féconde et inépuisable. On cessera d'en être étonné si l'on fait attention

qu'elle dispose à son gré de tout ce que nous imaginons follement posséder en sûreté, qu'elle le fait passer d'une main dans l'autre, comme il lui plaît, n'observant, dans tous les changemens qu'elle opère, aucun ordre, aucun enchaînement dont l'intelligence humaine puisse au moins découvrir les ressorts. Tous les événemens qui se succèdent journellement sous nos yeux nous offrent un témoignage incontestable de cette vérité; les faits dont nous venons d'entendre le récit nous en ont donné des preuves convaincantes; néanmoins, puisqu'il plaît à la reine que cette matière fasse aujourd'hui le sujet de nos entretiens, je vais essayer de vous en donner un nouvel exemple.

Il y eut autrefois, dans notre ville de Florence, un chevalier nommé messire Thébalde, qui, selon quelques-uns, était de l'illustre maison des Lamberti, et, selon d'autres, de celle des Agolanti. Ces derniers n'appuient leur sentiment que sur le train qu'ont mené les enfans de Thébalde, et qui était exactement le même qu'ont toujours tenu et que tiennent encore les Agolanti. N'importe de laquelle de ces deux maisons il sortait : je vous dirai seulement qu'il fut un des plus riches gentilshommes de son temps, et qu'il eut trois fils. Le premier s'appelait Lambert, le second Thébalde, comme lui, et le dernier Agolant; tous trois bien faits et de bonne mine. L'aîné n'avait pas encore accompli sa dix-

huitième année, lorsque le père mourut, les laissant héritiers de ses grands biens.

Ces jeunes gens, se voyant très-riches en fonds de terres et en argent comptant, ne se gouvernèrent que par eux-mêmes, et commencèrent par prodiguer leurs richesses en dépenses purement superflues. Grand nombre de domestiques, force chevaux de prix, belle meute, volières bien garnies, table ouverte et somptueuse; enfin ils avaient en abondance, non seulement ce qui convient à l'éclat d'une grande naissance, mais tout ce qui peut venir en fantaisie à des jeunes gens; c'étaient chaque jour nouveaux présens, nouvelles fêtes, sans parler des tournois qu'ils donnaient à grands frais à certaines époques de l'année.

Un train de vie si fastueux devait diminuer bientôt les biens dont ils avaient hérité. Leurs revenus ne pouvant y suffire, il fallut engager les terres, puis les vendre insensiblement l'une après l'autre, pour satisfaire les créanciers. Enfin ils ne s'aperçurent de leur ruine que lorsqu'il ne leur restait presque plus rien. La pauvreté leur ouvrit les yeux, que la richesse leur avait fermés. Rentrés en eux-mêmes, ils reconnurent leur folie; mais il n'était plus temps. Dans cette fâcheuse circonstance, Lambert prit ses deux frères en particulier : il leur représenta la figure honorable que leur père avait faite dans le monde, la fortune immense qu'il leur avait laissée, et la misère où venaient de les réduire leurs folles dépenses et le peu d'ordre de leur conduite. Il leur conseilla ensuite de vendre le peu qui restait des débris de leurs richesses, et de se retirer dans quelque pays étranger,

pour cacher aux yeux des compatriotes leur misérable situation.

Les frères s'étant rendus à ces représentations, ils sortirent tous trois de Florence à petit bruit et sans prendre congé de personne. Ils allèrent droit en Angleterre, sans s'arrêter nulle part. Arrivés à Londres, ils louent une petite maison, font peu de dépense, et s'avisent de prêter de l'argent à gros intérêts. La fortune leur fut favorable; en peu d'années ils eurent amassé de grandes sommes, ce qui les mit à portée de faire, alternativement les uns les autres, plusieurs voyages à Florence, où ils achetèrent une grande partie de leurs anciens domaines et plusieurs autres terres. Étant venus y fixer de nouveau leur séjour, ils s'y marièrent, après avoir toutefois laissé en Angleterre un de leurs neveux, nommé Alexandre, pour y continuer le même commerce à leur profit.

Établis à Florence, ils ne se souvinrent plus de la pauvreté où leur faste les avait d'abord réduits. La fureur de briller s'empara de chacun d'eux, comme auparavant, et, quoiqu'ils eussent femmes et enfans, ils reprirent leur ancien train de vie sans s'inquiéter de rien. C'étaient tous les jours de nouvelles dettes. Les fonds qu'Alexandre leur envoyait ne servait qu'à apaiser les créanciers. Par ce moyen, ils se soutenaient encore, mais cette ressource devait bientôt leur manquer.

Alexandre prêtait son argent aux gentilshommes et aux barons d'Angleterre, sur le revenu de leurs gouvernemens militaires, ou de leurs autres charges, ce qui lui produisait un grand profit; mais, pendant que nos trois

étourdis, se reposant sur son commerce, s'endettait de plus en plus, la guerre survint, contre toute apparence, entre le roi d'Angleterre et l'un de ses enfans[1]. Cette guerre inattendue mit le désordre dans ce royaume, les uns prenant parti pour le père, les autres pour le fils. Voilà le malheureux Alexandre privé des revenus qu'il percevait sur les places fortes et sur les châteaux où commandaient auparavant ses débiteurs ; le voilà forcé de discontinuer son commerce, faute de fonds. Néanmoins l'espérance de voir bientôt terminer cette guerre, et de pouvoir toucher ensuite ce qui lui était dû, le retenait encore dans ce pays.

Les trois Florentins ne diminuaient rien de leurs dépenses ordinaires, et contractaient tous les jours de nouvelles dettes. Mais, plusieurs années s'étant passées sans qu'on vît l'effet des espérances qu'ils donnaient aux marchands, ils perdirent non seulement tout crédit, mais ils se virent poursuivis et arrêtés par leurs créanciers. On vendit ce qu'ils possédaient, et, comme le produit ne put suffire à payer leurs dettes, on les tint en prison pour le surplus. Leurs femmes et leurs enfans, réduits à la plus affreuse indigence, se dispersèrent de tous côtés.

Alexandre, qui s'impatientait depuis long-temps en

[1] Il est évident que Boccace veut parler du prince Henri, fils aîné du célèbre Henri II, roi d'Angleterre. On sait qu'il fit la guerre à son père, après avoir conspiré contre lui, et qu'il fut soutenu, dans sa révolte, par le roi de France Louis-le-Jeune. C'est, du reste, dans toute cette nouvelle, le seul point où Boccace ai consulté l'histoire et la vérité.

Angleterre, voyant que la paix était encore éloignée, et qu'il courait même risque de la vie, se détermina à revenir en Italie, et en prit le chemin. Il passa par les Pays-Bas. En sortant de Bruges, il rencontra, presqu'aux portes de cette ville, un jeune abbé en habit blanc, accompagné de plusieurs moines, avec un gros train et un gros bagage. A la suite, étaient deux vieux chevaliers qu'Alexandre avaient connus à la cour de Londres, et qu'il savait être parent du roi. Il les aborde, et en est favorablement accueilli. Il leur demande, chemin faisant et avec beaucoup de politesse, qui étaient ces moines qui marchaient devant avec un si gros train, et où ils allaient. Le jeune homme qui est à la tête de la cavalcade, répondit un des milords, est un de nos parens qui vient d'être pourvu d'une des meilleures abbayes d'Angleterre. Comme il est trop jeune, suivant les canons de l'Eglise, pour remplir une telle dignité, nous le menons à Rome, pour obtenir du pape une dispense d'âge et la confirmation de son élection; c'est de quoi nous vous prions de ne parler à personne.

Alexandre continua sa route avec eux. L'abbé, en marchant tantôt devant, tantôt derrière, selon la coutume des grands seigneurs qui voyagent avec une suite, se trouva, par hasard, à côté du Florentin. Il l'examine, et voit un jeune homme bien fait, de bonne mine, honnête, poli, agréable et charmant. Enchanté de son air et de sa figure, il l'engage poliment à s'approcher davantage et à se tenir à côté de lui. Il l'entretient de divers sujets, lui parle bientôt avec une certaine familiarité, et, tout en causant, lui demande qui il est, le pays d'où il

vient, l'endroit où il va. Alexandre satisfit à toutes ses questions, sans lui laisser même ignorer l'état actuel de ses affaires, qu'il lui exposa avec une noble ingénuité. Il termina son récit par lui offrir ses petits services en tout ce qui pourrait lui être agréable.

L'abbé fut ravi de sa manière de parler, facile et gracieuse. Il trouva dans le son de sa voix je ne sais quoi de doux qui allait au cœur. Sentant croître l'intérêt qu'il lui avait d'abord inspiré, il se mit à l'étudier de plus près, et conclut, d'après ses observations, qu'il devait être véritablement gentilhomme, malgré la profession servile qu'il avait exercée à Londres. Il fut touché de son infortune, et lui dit, pour le consoler, qu'il ne fallait désespérer de rien. Qui sait, ajouta-t-il d'un ton plein du plus vif intérêt, qui sait si le ciel, toujours favorable aux hommes de bien, ne vous réserve point une fortune égale à celle dont vous avez joui, et peut-être plus considérable? Il finit par lui dire que, puisqu'il allait en Toscane, où il devait passer lui-même, il lui ferait plaisir de demeurer en sa compagnie. Alexandre le remercia de l'intérêt qu'il prenait à son infortune, et l'assura de la plus entière obéissance à ses moindres désirs.

Pendant qu'ils voyageaient ainsi de compagnie, le jeune seigneur anglais paraissait quelquefois rêveur et pensif. Le Florentin lui devenait chaque jour plus cher, et semblait l'objet de ses rêveries. Après plusieurs journées de marche, ils arrivèrent à une petite ville, où il fut impossible de découvrir une bonne auberge. L'abbé était cependant trop fatigué pour permettre de passer outre.

Alexandre, qu'il avait chargé, dès le premier jour, du soin des logemens, dans un pays inconnu à tous ceux de sa suite, le fit descendre à une maison dont l'hôte avait autrefois été son domestique; il lui fit préparer la meilleure chambre; et, comme l'auberge était fort petite, il logea le reste de l'équipage dans différentes hôtelleries, du mieux qu'il lui fut possible.

Après que l'abbé eut soupé et que tout le monde se fut retiré, la nuit étant déjà fort avancée, Alexandre demanda à l'hôte où il le coucherait. En vérité, je n'en sais rien, lui répondit-il : vous le voyez, monsieur, tout est si plein, que ma famille et moi sommes contraints de coucher sur le plancher. Il y a cependant, dans la chambre de M. l'abbé, un petit grenier où je puis vous mener; nous tâcherons d'y placer un lit, et pour cette nuit vous vous y arrangerez comme vous pourrez. — Comment veux-tu que j'aille dans la chambre de M. l'abbé? elle est si petite, qu'on n'a pu y loger aucun de ses moines. — Il y a, vous dis-je, un réduit où il nous sera facile de placer un matelas. — Point d'humeur; si je m'en fusse aperçu quand on a préparé la chambre, j'y aurais fait coucher quelque moine, et j'aurais réservé pour moi la chambre qu'il occupe. — Il n'est plus temps, reprit le maître du logis; mais j'ose vous promettre que vous serez là le mieux du monde. M. l'abbé dort, les rideaux de son lit sont fermés; j'y placerai tout doucement un matelas et un lit de plume, sur lequel vous dormirez à merveille. Le Florentin, voyant que la chose pouvait s'exécuter sans bruit et sans incommoder le jeune prélat, y consentit, et se

rendit à son gîte le plus doucement qu'il lui fut possible.

L'abbé, qui ne dormait point, et qui était tout occupé des tendres impressions qu'Alexandre avait faites sur son esprit et sur son cœur, l'entendait non seulement se coucher, mais il n'avait pas perdu un seul mot de sa conversation avec l'hôte. Lorsque la maison entière fut rentrée dans le silence, il appelle tout bas Alexandre, et l'invite à venir se coucher auprès de lui. Celui-ci s'en défend par politesse. L'abbé insiste, et, après quelques façons, Alexandre, qui se trouvait en effet fort mal à l'aise dans son réduit, cède enfin à ses instances.

A peine est-il dans le lit, que monseigneur s'empare doucement de ses mains et lui fait mille cajoleries, comme les jeunes filles en usent quelquefois à l'égard de leurs amans. Alexandre en fut tout surpris, et ne sut que penser de ces libertés inconcevables. Le jeune abbé, qui s'en aperçut, se mit à sourire, et, pour le détromper, défait incontinent la camisole avec laquelle il couchait, ouvre sa chemise, et prenant la main d'Alexandre, la porte sur sa poitrine, en lui disant : Bannis de ton esprit, mon cher ami, toute idée déshonnête, et vois à qui tu as affaire. Qui fut surpris? ce fut Alexandre, en trouvant sous ses doigts deux boules d'ivoire qui palpitaient d'amour et de volupté. Revenu de son erreur, et voyant que le prétendu abbé était une femme, il lui rend aussitôt caresse pour caresse, et ne tarda même pas à prendre l'initiative. — Une minute, de grâce, lui dit le faux abbé en l'arrêtant; avant de pousser les choses plus loin, écoutez ce que j'ai à vous dire. A

présent que vous connaissez mon sexe, je ne dois pas vous laisser ignorer que je suis fille, et que j'allais trouver le pape pour le prier de me donner un époux; mais je ne vous eus pas plus tôt vu l'autre jour, que, par un effet de mon malheur, ou de votre bonne fortune, je me sentis aussitôt éprise de vous. Mon amour a fait de tels progrès, qu'il n'est pas possible d'aimer plus que je ne vous aime, et que j'ai formé le dessein de vous épouser de préférence à tout autre. Voyez si vous me voulez pour votre femme; sinon, sortez de ma chambre, et retournez dans la vôtre.

Quoique Alexandre ne connût pas assez bien la dame pour se déterminer si promptement, son grand train et la qualité des gens qui l'accompagnaient lui firent juger qu'elle devait être riche et de bonne maison. D'ailleurs, la trouvant fort aimable et fort jolie, il lui répondit, presque sans balancer, qu'il était disposé à faire tout ce qui pourrait lui être agréable.

Alors la jeune fille s'agenouille sur le lit; et, dans cette attitude, devant une image de notre Seigneur, elle met un anneau au doigt d'Alexandre, en signe de leur foi et de leur mutuelle fidélité. C'était donner bien des droits à l'heureux amant; il les revendiqua tous, et il ne paraît pas qu'on songea à les lui disputer. Avant de se séparer, ils prirent des mesures pour se revoir avec le même secret le reste du voyage; et, quand le jour fut venu, Alexandre se retira dans le petit réduit, et personne ne sut où il avait couché.

Ils continuèrent ainsi leur route, fort contens l'un de l'autre, et arrivèrent à Rome, après plusieurs jours de

marche, non sans avoir pris de nouveaux à-comptes sur les plaisirs du mariage. Quelques jours après, l'abbé, accompagné d'Alexandre et des deux seigneurs anglais, alla à l'audience du pape, et, après lui avoir présenté les saluts accoutumés, il lui parla ainsi :

Très-saint père, vous savez mieux que personne que, pour vivre honnêtement, il faut éviter avec soin les occasions de péché. C'est ce qui m'a engagée à m'enfuir de chez mon père, le roi d'Angleterre, et à venir déguisée sous l'habit que je porte, dans l'intention de recevoir un époux de la main de votre sainteté. Mon père voulut me forcer d'épouser, jeune comme je suis, le roi d'Ecosse, prince courbé sous le poids des années. Toutefois ce n'est pas la répugnance que j'éprouve pour son grand âge qui m'a déterminée à prendre la fuite, c'est la crainte qu'après l'avoir épousé, la fragilité de ma jeunesse ne me fît tomber dans quelque égarement indigne de ma naissance, et contraire aux lois de la religion. Je n'avais pas encore fait la moitié du chemin, pour me rendre auprès de votre sainteté, que la Providence, dont les desseins sont impénétrables, m'a fait rencontrer celui qu'elle me destinait pour mari. C'est ce gentilhomme que vous voyez, ajouta-t-elle en montrant Alexandre : il n'est pas de naissance royale comme moi ; mais son honnêteté et son mérite le rendent digne des plus grandes princesses. Je l'ai pris pour mon époux ; et n'en déplaise au roi mon père, et à tous ceux qui pourraient m'en blâmer, je n'en aurai jamais d'autre. J'aurais pu, sans doute, depuis que j'ai fait ce choix, me dispenser de venir jusqu'ici ; mais, très-saint Père, j'ai cru devoir ache-

ver mon voyage, tant pour visiter les lieux saints de la capitale du monde chrétien que pour vous rendre mes hommages, et vous supplier de vouloir bien faire passer, devant notaire, un contrat de mariage que ce gentilhomme et moi avons déjà passé devant Dieu. Votre sainteté approuvera une union qui était écrite dans le ciel, et de laquelle j'attends mon bonheur. Nous vous demandons votre sainte bénédiction, gage assuré de celle de Jésus-Christ, dont vous êtes le digne vicaire.

Je vous laisse à juger de l'étonnement et de la joie d'Alexandre en apprenant que sa femme était fille du roi d'Angleterre. Sa surprise fut cependant moins grande que celle des deux milords. Ils eurent de la peine à retenir leur dépit, et auraient peut-être maltraité l'italien et outragé la princesse, s'ils se fussent trouvés ailleurs qu'en la présence du souverain pontife. Le pape, de son côté, parut fort étonné de ce qu'il venait d'entendre, et trouva le choix de la dame non moins singulier que son déguisement; mais, ne pouvant empêcher ce qui était résolu et déjà fait, il consentit à tout; puis il consola les milords, leur fit faire la paix avec la dame et avec Alexandre, fixa le jour des noces, et donna ses ordres pour les préparatifs. La cérémonie fut magnifique. Elle se fit en présence de tous les cardinaux et de plusieurs autres personnes de distinction. Le pape avait fait préparer un superbe festin. La dame y parut en habits royaux : tout le monde la trouva charmante, et la combla de complimens et d'éloges. Alexandre en reçut aussi. Il était riche-

ment vêtu, et avait un maintien si noble, qu'on l'aurait plutôt pris pour un prince que pour un homme qui avait prêté sur gages.

Après la cérémonie, les nouveaux mariés partirent pour Florence, où la renommée avait déjà porté la nouvelle de ce mariage. On les y reçut avec tous les honneurs imaginables La dame paya les dettes des trois frères, qui sortirent de prison et rentrèrent dans la possession de tous leurs biens. Elle alla ensuite en France avec son mari, emportant l'un et l'autre l'estime et les regrets de toute notre ville. Ils amenèrent avec eux Agolant, un des oncles d'Alexandre. Arrivés à Paris, le roi de France les accueillit avec beaucoup de distinction. Les deux milords, qui ne les avaient point quittés jusqu'alors, partirent de là pour retourner en Angleterre. Ils firent si bien auprès du roi, qu'ils remirent sa fille dans ses bonnes grâces, et lui inspirèrent de l'estime et de l'amitié pour son gendre. Ce monarque les reçut depuis avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive. Peu de temps après leur arrivée à la cour, il éleva son gendre aux plus hautes dignités, et lui donna le comté de Cornouailles. Alexandre devint si habile politique, qu'il parvint à raccommoder le fils avec le père, qui étaient encore en guerre. Il rendit par ce moyen un service important au royaume, et s'acquit l'amour et l'estime de la nation. Son oncle Agolant recouvra tout ce qui était dû à ses frères et à lui, et, après que son neveu l'eut fait décorer de plusieurs ordres, il revint à Florence chargé de richesses.

Le comte de Cornouailles vécut toujours en bonne intelligence avec la princesse sa femme. On assure même qu'après avoir beaucoup contribué, par sa prudence et sa valeur, à la conquête d'Ecosse, il en fut couronné roi.

NOUVELLE IV.

LANDOLFE.

Madame Laurette, qui était assise à côté de madame Pampinée, commença, sans attendre le commandement de la reine, à parler ainsi :

Je pense, mes aimables dames, que la fortune ne saurait offrir à nos yeux une révolution plus étonnante que de nous montrer sur le trône celui qui était auparavant plongé dans la dernière misère, comme nous l'avons vu dans l'histoire de madame Pampinée. Je crains bien que le souvenir de cette charmante nouvelle ne nuise à l'intérêt de la mienne ; mais, n'en sachant pas d'autre sur ce sujet, j'espère que vous voudrez bien m'accorder votre indulgence.

C'est une opinion généralement adoptée, que le voisinage de la mer, depuis Reggio jusqu'à Gaëte, est

la partie la plus gracieuse de l'Italie. C'est là qu'assez près de Salerne est une longue colline, que les habitans appellent la côte de Malfi, couverte de petites villes, de jardins et de lieux de plaisance. La ville de Ravello est aujourd'hui la plus florissante. C'est dans cette jolie cité que résidait un nommé Landolfe Ruffolo, possesseur d'immenses richesses. Mais la cupidité peut-elle être jamais satisfaite ? Cet homme voulut augmenter encore sa fortune, et son ambition démesurée pensa lui coûter la perte de tous ses biens et celle de sa propre vie.

Après avoir mûrement réfléchi sur la spéculation qu'il méditait, selon la coutume des commerçans, Landolfe acheta un gros navire, y plaça une riche cargaison, et fit voile pour l'île de Chypre. Il y trouva tant de vaisseaux chargés des mêmes marchandises, qu'il se vit obligé de vendre les siennes à bas prix, ou mieux de les donner presque pour rien, afin de pouvoir s'en défaire. Vivement consterné d'une perte, qui l'avait ruiné en si peu de temps, il prit la résolution de mourir ou de se dédommager sur autrui de ce qu'il avait perdu, pour ne pas retourner en cet état dans sa patrie, d'où il était sorti si riche. Il vendit son navire ; et du prix, joint à celui de ses marchandises, il acheta un vaisseau léger, pour faire le métier de corsaire. Après l'avoir armé et très-bien équipé, il s'adonna tout entier à la piraterie, courut les mers, pilla de toutes mains, et s'attacha principalement à donner la chasse aux Turcs. La fortune lui fut plus favorable dans ce nouvel état qu'elle ne le lui avait été dans le com-

merce. Il fit un si grand nombre de captures sur les Turcs, que, dans l'espace d'un an, il recouvra non seulement ce qu'il avait perdu en marchandises, mais il se trouva deux fois plus riche qu'auparavant. Jugeant alors qu'il avait assez de bien pour vivre agréablement sans s'exposer à un nouveau revers de fortune, il borna là son ambition, et résolut de s'en retourner à Ravello avec le butin qu'il avait fait.

Il partit donc, et fit voile vers sa patrie avec ce même vaisseau léger qui lui avait servi à acquérir tant de richesses ; mais à peine fut-il en pleine mer qu'il s'éleva pendant la nuit un vent des plus violens. Les flots se soulevèrent avec fureur, les voiles furent déchirées, et Landolfe, pour éviter une mort prochaine, n'eut d'autres ressources que de se réfugier à la hâte dans un petit port d'une île voisine.

Bientôt après, deux grandes caraques génoises, venant de Constantinople, entrèrent dans ce même port, pour se mettre à l'abri de l'ouragan. Les Génois apprirent que le petit vaisseau appartenait à Landolfe, dont ils connaissaient les immenses richesses par la voie de la renommée. Naturellement passionnés pour l'argent, et avides du bien d'autrui, ils conçurent le dessein de s'en rendre les maîtres. Ils lui fermèrent d'abord le passage ; puis ils mirent à terre une partie de leurs gens, munis d'arbalètes et bien armés, qui se postèrent en un lieu d'où ils pouvaient aisément accabler de traits quiconque aurait osé sortir du vaisseau. Après cela, le reste de l'équipage étant entré dans les chaloupes, s'approcha à force de rames et à la faveur

du vent, et l'on s'empara du petit vaisseau de Landolfe sans coup férir et sans perdre un seul homme. Les honnêtes Génois firent monter le Ravelin sur une de leurs caraques, et, après avoir pris tout ce qui était dans son vaisseau, ils le coulèrent à fond. Le malheureux Landolfe fut mis à fond de cale, et on lui abandonna, pour tout vêtement, un fort mauvais haillon. Le lendemain le vent changea : les Génois voyagèrent vers le Ponant, et naviguèrent fort heureusement pendant tout le jour; mais, à l'entrée de la nuit, il s'éleva un ouragan impétueux, qui, faisant enfler la mer, sépara bientôt les deux caraques. Celle qui portait l'infortuné citoyen de Ravello fut jetée avec violence au-dessus de l'île de Céphalonie, sur des rochers, où elle s'ouvrit et se brisa comme un verre. La mer fut en un instant couverte de marchandises, de caisses et des débris du navire. Tous les gens de l'équipage, qui savaient nager, luttant au milieu des ténèbres contre les vagues agitées, s'attachaient à tout ce que le hasard leur présentait, pour tâcher de se sauver. Le malheureux Landolfe, à qui la perte de sa fortune entière avait fait souhaiter la mort le jour précédent, en eut une peur effroyable quand il la vit si proche. Par bonheur, il rencontra une planche où il se cramponna en priant Dieu avec ferveur de le retirer de ce danger affreux. Il s'y plaça le mieux qu'il lui fut possible, et ne laissa pas d'être le jouet des vents et des flots, tantôt poussé d'un côté, tantôt d'un autre. Il s'y soutint cependant jusqu'à ce que le jour parût. A la faveur de la clarté naissante, il veut regarder autour de lui, et ne voit que mer, que nuages, et une petite

caisse, flottant au gré des eaux ; elle s'approchait parfois de si près, qu'il craignait qu'elle ne le blessât. Dans cette appréhension, il se servait du peu de forces qui lui restait pour la repousser. Pendant qu'il luttait ainsi contre la caisse qui le suivait, un tourbillon furieux s'éleva dans les airs, et, en redoublant l'agitation des vagues, poussa le coffre contre la planche. Landolfe, renversé et forcé de lâcher prise, fut précipité sous les flots. Revenu sur l'eau, et nageant plus de peur que de force, il vit la planche fort loin de lui. Désespérant de pouvoir l'atteindre, il nagea vers la caisse, qui était beaucoup plus proche, et s'y cramponna de son mieux. Il s'étendit sur le couvercle, et se servit de ses bras pour la conduire. Toujours en butte au choc des vagues, qui le jetaient de côté et d'autre, ne prenant, comme on peut se l'imaginer, aucune nourriture, et buvant de temps en temps plus qu'il n'eût voulu, il passa le jour et la nuit suivante sans savoir s'il était près de terre, et ne voyant que le ciel et l'eau.

Le lendemain, poussé par la violence des vents, ou plutôt conduit par la volonté suprême de Dieu, Landolfe, accroché par ses mains à la caisse, aborda à l'île de Gulfe. Une pauvre femme écurait alors sur le rivage sa vaisselle avec du sable. A peine eut-elle aperçu le naufragé, que, ne reconnaissant en lui aucune forme d'homme, elle fut saisie de frayeur, et recula en poussant de grands cris. Landolfe, épuisé, n'eut pas la force de lui dire un mot ; à peine la voyait-il. Cependant, les flots le poussant de plus en plus vers la rive, la femme distingua la forme de la caisse. Elle

regarde alors plus attentivement, et, s'approchant davantage, elle aperçoit des bras étendus; elle distingue un visage, et voit enfin que c'est un homme. Touchée de compassion, elle entre au bord de la mer, qui était tranquille, prend Landolfe par les cheveux, et réussit à l'entraîner sur le rivage. Elle lui détache les mains, fortement accrochées à la caisse, qu'elle met sur la tête d'une fille; et prenant ensuite Landolfe sur son dos, elle le porte à la ville, le met dans une étuve; et à force de le frotter, de le laver avec de l'eau chaude, elle fait revenir la chaleur, et parvient à lui rendre une partie de ses forces. Lorsque la bonne femme comprit qu'il était temps de le sortir de l'étuve, elle l'en retira et acheva de le réconforter avec de bon vin et quelques confitures. Le succès le plus complet couronna des efforts si charitables, et Landolfe recouvra entièrement la vie et la santé. Elle crut alors devoir lui remettre sa caisse, et l'exhorta, du mieux qu'elle put, à oublier son infortune; ce qu'il fit.

Quoique Landolfe ne songeât plus à cet objet, il le prit toutefois, jugeant que, pour peu qu'il eût de valeur, il en retirerait de quoi se nourrir pendant quelques jours; mais, la trouvant fort légère, il eut peu d'espérance. Cependant, impatient de savoir ce qu'elle renfermait, il l'ouvrit de force, en l'absence de la femme, et y trouva quantité de pierres précieuses, dont une partie, mise en œuvre, était richement travaillée. Comme il se connaissait en pierreries, il vit qu'elles étaient d'un très-grand prix, loua Dieu de ne l'avoir point abandonné, et reprit entièrement courage.

Mais, pour éviter un troisième revers de fortune, il pensa qu'il fallait user de finesse, pour conduire heureusement ces bijoux jusqu'à Ravello. Il les enveloppa le mieux qu'il put dans de vieux linges, et dit à la bonne femme que, n'ayant pas besoin de la caisse, elle pouvait la garder, pourvu qu'elle lui donnât un sac en échange; ce qu'elle fit très-obligeamment. Après l'avoir remerciée du service signalé qu'il en avait reçu, il mit son sac sur son cou, et partit. Il monta dans une barque qui le passa à Brindes. De là il se rendit à Trany, où il rencontra plusieurs de ses compatriotes. C'étaient des marchands de soie, qui, après avoir entendu le récit de ses aventures, à l'article de la cassette près, que Landolfe crut devoir passer sous silence, le firent habiller par charité. Ils lui prêtèrent même un cheval, et lui procurèrent compagnie pour aller à Ravello.

De retour dans sa patrie, et se trouvant, grâces au ciel, en lieu de sûreté, il n'eut rien de plus pressé que de visiter son sac. Il examina à loisir les pierreries, parmi lesquelles il vit beaucoup de diamans; de sorte qu'en vendant tous ces bijoux à un prix raisonnable il allait être du double plus riche qu'il ne l'avait jamais été. Quand il s'en fut défait, il envoya une bonne somme d'argent à la femme de Gulfe, qui l'avait retiré de l'eau. Il récompensa également les marchands qui l'avaient secouru à Triany, et il passa le reste de ses jours dans une honorable opulence.

NOUVELLE V.

LE RUBIS.

Les pierreries trouvées par Landolfe, dit madame Flammette (car c'était son tour de parler), me font souvenir d'une histoire aussi féconde en malheurs que celle que nous venons d'entendre. Toute la différence, c'est que les événemens de l'une se sont passés dans le cours de plusieurs années, et que dans ma nouvelle ils sont arrivés dans une seule et même nuit.

Il y eut autrefois à Pérouse (oui, c'était dans cette ville, autant que je puis m'en souvenir) un nommé André de la Pierre, qui faisait commerce de chevaux. Ayant appris qu'ils étaient à bon marché dans la ville de Naples, il mit cinq cents écus d'or dans sa bourse, avec l'intention de s'y rendre pour en acheter un grand nombre. Comme il n'avait jamais perdu de vue le clocher de sa paroisse, il partit avec d'autres marchands, et arriva à Naples un dimanche au soir. Après avoir

LE MAQUIGNON

pris des instructions de son hôte, il alla le lendemain matin au marché aux chevaux, où il en trouva plusieurs à son gré, qu'il n'acheta point cependant, pour n'avoir pu convenir du prix. De peur qu'on imaginât qu'il n'avait pas de quoi les payer, il tirait de temps en temps sa bourse de dessous son manteau, et étalait son argent, comme un sot, aux yeux du public. Dans un moment où il la tenait dans ses mains pour en faire parade, passa à côté de lui, sans qu'il s'en aperçût, une Sicilienne d'une ravissante beauté, mais d'un naturel si compâtissant, qu'elle accordait ses faveurs à qui en voulait et pour ce qu'on voulait. A la vue de cette bourse : Que je serais heureuse, dit-elle au fond de son cœur, si tout cet or m'appartenait !' Et elle continua son chemin.

Il y avait avec cette courtisane une vieille femme, de Sicile comme elle, qui la quitta aussitôt en apercevant André. Elle courut vers le jeune homme, qu'elle connaissait, et l'embrassa avec affection. La courtisane la suivit des yeux, et, la voyant parler à l'homme aux écus, elle s'arrêta pour l'attendre. André, tout surpris de se voir ainsi embrassé dans une ville où il ne connaissait personne, se retourna ; il regarda attentivement cette vieille, et, l'ayant enfin reconnue, il répondit de son mieux aux marques d'amitié qu'elle lui donnait. Celle-ci, enchantée de l'avoir rencontré, lui promit d'aller le voir à son auberge : puis elle prit congé de lui, et alla rejoindre sa compagne. Le maquignon continua de marchander des chevaux ; mais il n'en acheta point de cette matinée.

La jeune fille, à qui la bourse du jeune homme tenait fort au cœur, demanda finement à la vieille qui était cet homme, d'où il était, ce qu'il faisait là, et d'où elle le connaissait. La bonne femme, sans se défier de rien, l'instruisit de tout, aussi bien que l'aurait pu faire André lui-même. Elle lui dit qu'elle avait demeuré avec son père, d'abord en Sicile, ensuite à Pérouse, et ne manqua pas de lui apprendre quel sujet avait conduit le jeune homme à Naples.

La rusée demoiselle, instruite à fond de la famille d'André et du nom de tous ses parens, résolut de se servir de ces renseignemens. Arrivée à sa maison, elle donna de l'occupation à la vieille pour toute la journée, afin de lui ôter le temps d'aller voir le Pérousin; puis, s'adressant à une jeune fille, qui lui tenait lieu de servante, et qu'elle avait très-bien instruite dans l'art de faire de pareils messages, elle l'envoya sur le soir chez André, qu'elle rencontra sur la porte de l'auberge. Elle l'aborde et lui demande s'il ne savait point où était un honnête homme de Pérouse, nommé André de la Pierre, qui logeait là-dedans. Après qu'il lui eut répondu que c'était lui-même, elle le tire un peu à l'écart, et lui dit : Monsieur, une aimable dame de cette ville serait charmée d'avoir, s'il vous plaisait, un entretien avec vous. Ces paroles flattèrent tellement l'amour-propre d'André, qui s'imaginait être un beau garçon, qu'il ne douta point que cette dame ne fût éprise d'amour pour lui. Il répondit donc, sans balancer, qu'il irait la trouver, et il demanda l'heure et le lieu où cette dame jugerait à propos de le recevoir.

Quand il vous plaira, dit la commissionnaire ; elle vous attend chez elle. Puisque cela est ainsi, répliqua André, va-t'en devant, et je te suis. Il la suivit en effet, sans en avertir personne du logis.

Cette petite friponne le conduisit à la maison de la belle, rue Malpertugio, dont le nom seul aurait indiqué à un Napolitain le lieu où on le menait ; mais le jeune Pérousin, qui croyait aller, dans une demeure décente, parler à une honnête femme, entra avec sécurité dans ce mauvais lieu, précédé de la messagère. Il monte après elle. Celle-ci n'a pas plus tôt appelé sa maîtresse et annoncé la visite d'André, que la courtisane paraît au haut de l'escalier pour le recevoir. Au mérite de la jeunesse et à celui de la beauté, cette femme joignait une taille aussi riche qu'élégante et une parure qui annonçait autant de goût que de propreté. Le jeune homme avait encore deux ou trois marches à monter, lorsqu'elle courut à lui les bras ouverts ; elle les serra autour de son cou, et demeura quelques momens sans lui rien dire, comme si l'excès de sa tendresse l'eût empêchée de proférer une parole ; puis, fondant en larmes, elle couvrit son front de baisers, et d'une voix entrecoupée : O mon ami ! lui dit-elle, ô mon cher André ! sois le bien venu ! Et vous, madame, lui répondit André, tout ébahi de recevoir tant de caresses, et vous, soyez la bien trouvée. Elle le prit par la main, et le fit entrer dans un salon, d'où, sans lui parler, elle le fit passer dans sa chambre, qui était parfumée de roses, de fleurs d'oranger et d'autres senteurs. Il y vit un lit superbe, de

très-beaux meubles et des habits magnifiques étalés sur des porte-manteaux, selon l'usage du pays. Novice encore, il fut étonné de cet éclat, et ne douta point qu'il n'eût affaire à une dame de haut parage. Quand ils furent assis l'un et l'autre sur un sopha, placé près du lit, la vertueuse demoiselle lui tint ce discours :

Je comprends, mon cher André, que tu sois étonné de mes caresses et de mes larmes. Tu dois l'être, car tu ne me connais pas, et tu n'as peut-être jamais entendu parler de moi. Mais ta surprise sera bien plus grande en apprenant que je suis ta sœur. J'ai toujours désiré de voir tous mes frères avant de mourir; mais, puisque le bon Dieu me fait la grâce d'en voir un, je suis prête à quitter la vie sans regret aussitôt qu'il lui plaira de m'appeler à lui. Tu n'as sans doute aucune connaissance de ce mystère; je vais te le découvrir en peu de mots.

Tu as pu entendre dire que la Pierre, mon père et le tien, fit autrefois un long séjour à Palerme. Son caractère, naturellement bon et obligeant, lui acquit dans cette ville un grand nombre d'amis, dont plusieurs vivent encore. Parmi eux, ma mère, née de parens nobles, et alors veuve d'un excellent gentilhomme, fut sans doute celle qui eut pour lui le plus grand attachement, puisque, sans être arrêtée par la crainte de son père et de ses frères, et oubliant même son propre honneur, elle vécut avec lui dans une si étroite liaison, qu'elle devint grosse et me donna le jour.

Quelque temps après, notre père, forcé de quitter Palerme et de retourner à Pérouse pour ses affaires,

nous laissa en Sicile, ma mère et moi (je n'étais encore qu'une enfant), sans qu'il nous ait donné depuis, à l'une ni à l'autre, la moindre marque de son souvenir. Je t'avoue que, si le respect qu'on doit à un père ne me retenait, je le blâmerais vivement de son ingratitude envers ma mère, et de son peu de tendresse pour sa fille, qu'il a eue, non d'une servante ou d'une personne méprisable, mais d'une femme honnête, qui, dès la première vue, avait eu la faiblesse de le rendre maître de ses biens et de sa personne. Mais brisons là-dessus ; car il est plus aisé de censurer un mal passé que de le réparer.

Malgré l'abandon de l'auteur de mes jours, ma mère, à qui son mari avait laissé beaucoup de bien, prit un soin particulier de mon enfance, et, plus tard, me maria à un très-honnête gentilhomme de la maison de Gergentes. Pour lui complaire, ainsi qu'à moi, mon époux vint se fixer à Palerme. Zélé partisan de la faction guelfe, il conduisit quelque entreprise secrète avec le roi Charles [1]. Frédéric, roi d'Aragon, en fut averti avant que les conjurés eussent eu le temps d'agir ; ce qui nous obligea à nous enfuir de Sicile, à la veille d'être la plus grande dame de cette île. Nous emportâmes de nos biens le peu que nous en pûmes re-

[1] Charles II, dit le Boiteux, fils de Charles I, comte d'Anjou et de Provence, qui, après la victoire de Bénévent, fut reconnu roi de Sicile et de la Pouille l'an 1266. Après le massacre de tous les Français, si connu sous le nom de *vêpres siciliennes*, Charles I, qui était alors en Provence, voulut inutilement soumettre les rebelles ; il fut repoussé par le roi d'Aragon, Pierre I, qui avait

cueillir ; je dis peu, eu égard à tout ce que nous possédions. Forcés d'abandonner ainsi nos hôtels et nos palais, nous vînmes nous réfugier en cette ville, où le roi Charles nous a un peu dédommagés des pertes que nous avions faites pour son service. Il nous a donné maison en ville et maison à la campagne, et fait une bonne pension à mon mari, comme tu pourras t'en convaincre par toi-même. Voilà, mon cher frère, par quel accident je suis ici ; voilà ce qui, grâces à Dieu, et non à ton amitié, me procure aujourd'hui le plaisir de te voir. Après ces derniers mots, elle l'embrassa de nouveau, et couvrit son front de baisers.

André, entendant une fable si bien tissue, débitée avec tant d'ordre par une personne qui, loin de paraître embarrassée dans la moindre circonstance, s'exprimait avec autant de facilité, de grâce et de naturel ; se souvenant que son père avait effectivement demeuré autrefois à Palerme ; jugeant d'ailleurs par lui-même de la faiblesse d'un jeune cœur ; touché peut-être aussi des larmes, des démonstrations et des honnêtes caresses de la dame ; André, dis-je, crut sans peine tout ce qu'elle lui avait raconté. Vous ne devez pas trouver étrange, madame, lui répondit-il, que je sois étonné de tout ce que vous venez de m'apprendre. Je ne vous connais

couru au secours des insurgés. Pendant qu'il était occupé à ramasser de nouvelles troupes, son fils aîné, le même Charles II, dont parle Boccace, fut pris le 5 juin 1284 dans un combat naval contre Doria, qui commandait la flotte du roi d'Aragon. Ce jeune prince fut conduit en Sicile, et il était encore en prison lorsque son père mourut l'an 1285. Il ne fut couronné roi des Deux-Siciles que quatre ans après, par le pape Nicolas IV.

non plus que si vous n'aviez jamais existé. Mon père, vous pouvez m'en croire, n'a jamais parlé de vous, ni de madame votre mère, ou, s'il l'a fait, cela n'est jamais parvenu jusqu'à moi. Je n'en suis pas moins charmé de trouver ici une sœur si aimable. Vous ne sauriez croire le bonheur que j'éprouve de cette rencontre, augmenté de tout le plaisir de la surprise. L'homme le plus élevé par le rang et les dignités ne pourrait qu'être flatté d'une semblable découverte : combien ne dois-je pas m'en glorifier, moi, simple petit marchand, inconnu ici à tout le monde! mais, de grâce, éclaircissez-moi d'un fait; par quel moyen avez-vous su que j'étais en cette ville?

— Je l'ai appris ce matin d'une bonne femme dont je reçois souvent la visite, et qui a demeuré avec votre père à Palerme et à Pérouse. Il m'a paru plus décent de vous envoyer chercher que d'aller moi-même chez vous. Soyez sûr que, sans cette considération, j'aurais été vous trouver.

Après lui avoir ainsi répondu, elle se mit à lui demander des nouvelles de tous ses parens, qu'elle désigna par leur nom, les uns après les autres. André satisfit à toutes ses questions, et il demeura persuadé, beaucoup plus qu'il n'aurait dû l'être sans doute, de la vérité de l'histoire qu'elle venait de lui conter.

Comme la conversation avait été longue, et qu'il faisait fort chaud, elle fit apporter du vin de Grèce, avec quelques confitures, et en régala notre jeune homme. Peu de temps après, à l'heure du souper, André se mit en devoir de s'en retourner à son au-

berge. La dame l'en empêcha, et feignant même d'en être choquée : Eh! mon Dieu, lui dit-elle, je vois bien que tu fais peu de cas de ma parenté, puisque, étant avec une sœur que tu n'avais jamais vue, et chez qui tu aurais dû descendre à ton arrivée en cette ville, il te tarde si fort de la quitter pour aller souper à l'auberge. Il n'en sera rien, je te le jure; et, bon gré, mal gré, tu souperas avec moi. Quoique mon mari ne soit point ici, à mon grand regret, sois sûr que la bonne chère ne te manquera pas. Vous ne me rendez pas justice, répondit André, je vous aime comme on doit aimer une sœur; mais si je ne prends congé de vous, on m'attendra tout le soir pour souper, et il n'est pas honnête de se faire attendre. — Que le bon Dieu te bénisse, s'écria la jolie Sicilienne. N'ai-je pas ici quelqu'un pour envoyer chez ton hôte? Je pense même qu'il serait bien de prier tes compagnons de voyage de venir souper ici : tu leur ferais une politesse à laquelle ils seraient sensibles, et tu ne te retirerais pas seul, dans le cas que tu ne veuilles point coucher ici. André répondit que, puisqu'il fallait absolument souper avec elle, il ferait tout ce qu'elle jugerait à propos; mais qu'il préférait alors rester en tête-à-tête. Elle lui en témoigna sa satisfaction, et feignit d'envoyer dire à l'auberge qu'on ne l'attendît point.

Après divers propos, on se mit à table; les viandes furent délicates et la chère abondante. La belle fit de son mieux pour faire durer le souper jusqu'à la nuit. Lorsqu'on eut desservi, et qu'André voulut s'en aller : — Je ne le souffrirai point pour tout au monde, dit la

charitable sœur : Naples n'est pas une ville où personne, et encore moins un étranger, puisse aller la nuit dans les rues. Elle ajouta qu'elle avait fait dire de ne l'attendre ni pour souper ni pour coucher. Le bon André, croyant sans peine toutes ces paroles, et prenant plaisir d'être avec elle, remercia, et ne parla plus de s'en aller.

Les voilà à s'entretenir de nouveau de différentes choses. Après avoir long-temps causé, la sœur prétendue, voyant qu'il était près de minuit, laissa André dans sa chambre avec un petit garçon pour le servir, et se retira, avec ses femmes, dans une autre.

On était dans la canicule, et la chaleur se faisait sentir : André, se voyant seul, crut devoir se mettre à son aise, et quitta jusqu'à ses hauts-de-chausse, qu'il posa sur le chevet du lit, ne gardant pour tout habillement que son pourpoint. Pressé par un besoin naturel, il demanda au petit domestique de vouloir bien le conduire. Entrez là, lui répondit-il, en lui montrant une porte, dans le coin de la chambre. A peine fut-il entré, qu'ayant mis malheureusement le pied sur une planche dont l'un des bouts était décloué du solivean sur lequel elle portait, il tombe dans la fosse, suivi de la planche ; mais, grâces à Dieu, quoique la chute fût assez élevée, il ne se fit aucun mal. Il en fut quitte pour se voir dans un instant tout barbouillé de la puante ordure dont ce lieu était plein. Pour vous faire mieux comprendre cette partie de mon récit et ce qui en fut la suite, je vais vous dire de quelle façon étaient construites ces aisances. Il y avait un petit

cul-de-sac fort étroit, comme nous en voyons à Florence, qui, au moyen de quelques planches soutenues par deux poutres, formait une communication avec la maison voisine. Le siége était au haut de ce cul-de-sac creusé en fosse où le pauvre diable se vit précipité.

Vous imaginez bien qu'il n'était rien moins qu'à son aise au fond de ce cloaque infect. Il appelle le garçon, qui, immédiatement après sa culbute, avait été en avertir sa maîtresse. Celle-ci de courir aussitôt à la chambre, et d'y chercher les habits d'André; elle les trouve avec l'argent que le jeune homme défiant avait jusque là porté toujours sur soi. Et dès lors, ne se souciant plus de ce prétendu frère si chéri et si bien reçu, elle se hâta d'aller fermer la porte des aisances.

André, voyant que le garçon ne lui répondait pas, cria plus fort, mais tout aussi inutilement. Il commença à soupçonner, mais un peu trop tard, qu'il était pris pour dupe. Comment sortir d'un si vilain lieu? Il cherche, il tâtonne, pour trouver une issue; il s'aperçoit que les latrines ne sont séparées de la rue que par une cloison. Il monte, non sans peine, sur ce petit mur, et lorsqu'il est descendu dans la rue, il va droit à la porte de la maison, qu'il reconnut très-bien. Il heurte, il appelle, il frappe de toutes ses forces; mais tout fut inutile. Ne doutant plus alors qu'il n'eût été joué : Hélas! dit-il les larmes aux yeux, comment ai-je pu perdre en si peu de temps cinq cents écus et une sœur? Après plusieurs autres doléances, il frappe encore et se met à crier à pleine tête. Le bruit fut si

grand, qu'il réveilla les voisins, et que plusieurs se levèrent pour en savoir la cause. Une des femmes de la courtisane se mit à la fenêtre; et, feignant de sortir du lit et de sommeiller encore, elle crie d'un ton rauque et de mauvaise humeur : Qui heurte en bas? — C'est moi; ne me connais-tu point? Je suis André, frère de madame Fleur-de-Lis. Bon homme, réplique la servante, si tu as trop bu, va-t'en dormir : tu reviendras demain. Je ne connais point André, et je ne comprends rien à tes extravagances. Retire-toi, et laisse-nous dormir, de grâce. Quoi! s'écrie André, tu ne sais pas ce que je dis! je suis bien sûr du contraire; mais, puisque les parentés de Sicile s'oublient en si peu de temps, rends-moi au moins mon argent et mes habits que j'ai laissés là-haut, puis je m'en irai volontiers. Tu rêves, sans doute, bon homme, répondit la fille en souriant avec malice. Et elle referma aussitôt la fenêtre.

André, déjà trop certain de son malheur, pensa se désespérer, et résolut d'obtenir à force d'injures ce qu'il n'avait pu gagner à force de prières. Il s'emporte, il peste, il crie à fendre les murs, et, armé d'une grosse pierre, il frappe contre la porte à coups redoublés, et menace de l'enfoncer. Plusieurs des voisins qu'il avait éveillés, croyant qu'on voulait faire pièce à cette bonne dame, lassés de tout ce bruit, se mirent aux fenêtres, et, semblables à une troupe de dogues qui aboient dans la rue après un chien étranger, s'écrient tous d'une voix : C'est infâme de venir à l'heure qu'il est dire et faire de pareilles impertinences à la

porte d'une femme d'honneur! Au nom de Dieu, bon homme, retire-toi, et laisse-nous en repos. Si tu as quelque chose à démêler avec cette dame, reviens demain, et ne nous romps plus la tête de cet indécent tintamare.

Un galant de la dame, qui était dans la maison, et qu'André n'avait ni vu ni entendu, encouragé par les paroles des voisins, courut aussitôt à la fenêtre, et d'une voix fière et terrible : Qui est là-bas? s'écrie-t-il. André lève la tête, et voit un homme qui lui paraît un vrai coupe-jarrets. Il avait une barbe noire et épaisse, et, comme s'il sortait d'un profond sommeil, il baissait et se frottait les yeux. Je suis frère de la dame du logis, répondit-il tout effrayé de cette voix. Mais celui-ci, sans attendre qu'il eût achevé de répondre, et prenant un ton plus rude et plus menaçant que la première fois : Scélérat, ivrogne, dit-il, je ne sais ce qui me tient que je n'aille t'assommer et te donner mille coups de bâton pour t'apprendre à troubler ainsi le repos d'autrui. Et, après ces mots, il ferma aussitôt la fenêtre.

Quelques-uns des voisins, qui connaissaient sans doute la trempe de cet homme, dirent à André avec douceur : Au nom de Dieu, mon ami, retirez-vous, et ne vous faites pas tuer. Allez-vous-en, vous dit-on, c'est le plus sûr parti que vous puissiez prendre.

Le Pérousin, aussi épouvanté du son de voix et des regards de celui qui l'avait menacé que persuadé de la sagesse de l'avertissement et des conseils des charitables voisins, triste et désespéré d'avoir perdu son

argent, reprit, pour s'en retourner à son auberge, le même chemin qu'il avait suivi avec la petite chambrière. Comme il pouvait à peine résister à la puanteur qu'il exhalait, il crut devoir aller du côté du port pour se laver. Il se détourna à main gauche, et entra dans la rue Catellane. Vers le haut de la ville, il aperçut de loin deux hommes qui venaient vers lui, munis d'une lanterne sourde. Craignant que ce ne fût la patrouille ou des malfaiteurs, il voulut les éviter, et se cacha dans une masure qu'il découvrit à ses côtés. Les deux hommes y entrèrent un moment après, comme s'ils se fussent donné le mot pour le suivre. Ils s'arrêtent proche de lui, posent à terre plusieurs instrumens de fer, et les examinent au clair de leur lanterne. Pendant qu'ils causaient sur ces divers instrumens : Que veut dire ceci ? dit l'un d'eux à son compagnon. Je sens une puanteur si forte, que de ma vie je ne crois en avoir senti une pareille. Il tourne aussitôt la lanterne de côté et d'autre, et voit le malheureux André.— Qui èst là ? —Point de réponse. Ils s'approchent avec la lanterne, et, le voyant tout barbouillé, lui demandent qui l'avait mis dans cet état. Le pauvre hère, un peu rassuré, leur conta sa triste aventure. Les deux inconnus, cherchant dans leur esprit où l'on pouvait lui avoir joué ce tour, imaginèrent que ce devait être dans la maison de Scarabon Boute-Feu. Bon homme, lui dit alors l'un d'eux, tu dois, malgré la perte de ton argent, remercier le ciel de n'avoir pu rentrer dans la maison : tu n'en aurais pas été quitte pour la perte de ton argent; car on t'aurait

infailliblement égorgé pendant ton sommeil. Mais à quoi bon les pleurs? Il faut te consoler et prendre ton parti. Tu arracherais plutôt les étoiles du ciel qu'un seul des écus qu'on t'a pris. Tu cours même risque d'être assassiné, si l'amoureux de la demoiselle apprend que tu aies ébruité l'aventure. Puis, après s'être parlé à l'oreille: Écoute, lui dirent-ils, comme nous avons compassion de toi, si tu veux nous aider dans l'exécution d'une entreprise que nous avons projetée, nous te promettons un butin qui te dédommagera de reste de ce que tu as perdu. André, au désespoir et ne sachant où donner de la tête, répondit sans balancer qu'il ferait tout ce qu'ils voudraient.

On avait enterré à Naples, le jour précédent, l'archevêque de cette ville, nommé Philippe Minutolo, avec de très-riches vêtemens et un rubis à son doigt, qui valait plus de cinq cents ducats d'or. Leur dessein était de voler ce tombeau. Ils le déclarèrent à André, qui, plus intéressé qu'avisé, prit avec eux le chemin de la cathédrale. Comme l'odeur qu'il exhalait était toujours très-incommode : Ne saurions-nous, dit, chemin faisant, un des compagnons, trouver un moyen pour le laver? Rien n'est plus aisé, répondit l'autre; nous voici proche d'un puits, auquel on laisse ordinairement une corde et un grand seau. Allons-y de ce pas, et nous le laverons.

Arrivés à ce puits, ils trouvèrent bien la corde, mais point de seau. Quel parti prendre? Il fut résolu d'attacher le maquignon au bout de la corde, et de le descendre lui-même dans le puits, où il pourrait se

baigner de pied en cap. On convint qu'il secouerait la corde quand, après s'être lavé, il voudrait qu'on le remontât. A peine l'y avaient-ils descendu, qu'un détachement de la patrouille, excédé de fatigue et brûlant de soif, marche vers ce puits dans l'intention de se désaltérer. Les compagnons d'André les ayant entendus venir, et craignant d'être arrêtés, prirent aussitôt la fuite, et n'en furent point aperçus. Quand les autres arrivèrent, André était parfaitement débarbouillé. Ayant mis bas leurs armes, leurs pavois et leurs casaques, les voilà à tirer la corde, jugeant, par sa résistance, que le seau était tout plein. Arrivé au haut du puits, André lâche la corde, et s'élance avec vivacité sur le bord. Les soldats, saisis de frayeur, et croyant avoir puisé le diable, s'enfuirent à toutes jambes; ce qui jeta le Pérousin dans un étonnement d'autant plus grand, que, s'il ne s'était bien tenu, il serait tombé au fond du puits, non sans risque de se tuer ou de se blesser dangereusement. Sa surprise augmenta lorsque, descendu à terre, il vit des armes qu'il n'avait point vues à ses compagnons. Frappé de crainte, et ne sachant ce que cela signifiait, il résolut de s'en aller, mais sans savoir où. A quelques pas de là, il rencontra les deux inconnus, qui revenaient pour le retirer du puits. Étonnés de le voir, ils lui demandent qui l'en avait retiré; il répond qu'il n'en sait rien, et leur raconte comment la chose s'était passée. Ils lui dirent alors le motif de leur fuite, et lui apprirent par qui il avait été hissé hors de l'eau.

Sans s'amuser davantage à discourir, nos trois asso-

ciés marchent en diligence vers l'église. Ils s'y introduisent, et vont droit au tombeau de l'archevêque. Il était couvert d'une grande pierre de marbre, qu'ils vinrent à bout de soulever par le moyen de leurs instrumens, et qu'ils étayèrent ensuite de manière qu'un homme pouvait y passer. Cela fait? Qui y entrera? dit l'un d'eux. Ce ne sera pas moi, répondit l'autre. Ni moi non plus, répliqua le premier; mais qu'André s'en charge. Je n'en ferai rien assurément, dit André. Tu dis que tu n'y entreras point! repliquèrent alors ses deux compagnons en se tournant vers lui; mille diables! il faut bien que tu y entres, ou nous allons t'assommer. Le maquignon, les jugeant très-capables d'effectuer leurs menaces, ne se le fit pas dire davantage, et obéit. Comme il descendait: Ces coquins-là, dit-il en lui-même, m'ont bien la mine de vouloir me filouter. Si je suis assez fou pour leur donner tout, j'ai la certitude qu'ils décamperont et ne me laisseront rien; je ne ferai point mal, en conséquence, de me payer par mes mains. Il se souvint de l'anneau précieux dont il leur avait entendu parler, et la première chose dont il s'occupa fut de le tirer du doigt de M. l'archevêque et de le mettre en lieu de sûreté. Il prit ensuite la crosse, la mître, les gants, les habits pontificaux; en un mot, il dépouilla le prélat jusqu'à la chemise, et donna tout cela à ses camarades, disant qu'il n'y avait plus rien de bon à prendre. Ceux-ci se tuaient de dire que l'anneau devait y être, et qu'il fallait bien chercher. André, le bon André leur protestait qu'il ne le trouvait point. Eux, aussi rusés, in-

sistèrent de nouveau, et, pendant qu'il faisait semblant de chercher, ils ôtèrent l'appui qui soutenait la pierre, et prenant la fuite ils le laissèrent ainsi enfermé dans le tombeau. Vous devez penser dans quelle situation se trouva le malheureux André; il essaya plusieurs fois de soulever le marbre avec la tête et avec les épaules, mais ses efforts furent inutiles. Accablé de douleur et de fatigue, il tombe évanoui sur le corps de l'archevêque. Qui les eût vus dans cette position, aurait eu de la peine à distinguer lequel des deux était le mort. Ayant repris ses sens, il pleure, il gémit, il se désespère, se voyant dans la cruelle alternative, ou de périr de faim et de misère dans ce tombeau, ou d'être pendu comme un voleur si l'on venait à le découvrir.

Tandis qu'il était en proie à ces tristes réflexions, il entendit marcher dans l'église. Il se figura, avec raison, que c'étaient d'autres larrons qui y étaient conduits par le même appât, et ses craintes redoublèrent encore. Ceux-ci, après avoir ouvert le tombeau et appuyé la pierre qui le couvrait, firent les mêmes difficultés pour y entrer. Personne n'osait y descendre; enfin un prêtre de la bande termina la contestation en disant : Il faut convenir que vous êtes bien poltrons! pour moi, qui n'ai point peur des morts, j'y entrerai avec plaisir. Il se met à l'instant ventre à terre sur le bord du caveau, et, tournant le dos à l'ouverture, il y introduit d'abord ses jambes l'une après l'autre, pour passer ensuite plus sûrement le reste du corps. André, un peu rassuré, et qui avait entendu ce qu'on avait dit, n'en fait pas à deux : il se lève, et, saisissant le prêtre par

une jambe, il le tire à lui de toute sa force. Celui-ci de crier aussitôt, et de faire des efforts pour s'échapper. Il faillit à s'évanouir de peur; mais, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il sortit du trou, et, sans songer à refermer le tombeau, il suivit de près ses camarades, qui s'étaient enfuis aussi vite que s'ils eussent eu cent diables à leurs trousses. André, tout joyeux de cet événement inattendu, ne perd pas un instant; et, muni du rubis, se sauve promptement de l'église. Il courut long-temps les rues sans savoir où il allait. A la pointe du jour, il se trouva sur le port, se reconnut et gagna le chemin de l'auberge. L'hôte et ses compagnons de voyage lui ayant témoigné combien ils avaient été en peine de sa personne, il leur raconta sans déguisement tout ce qui lui était arrivé. L'aubergiste lui conseilla très-fort de sortir promptement de Naples. Il ne tarda pas à suivre ce conseil, et s'en retourna à Pérouse avec son beau rubis, qui le dédommagea de la perte de ses écus [1].

[1] L'aventure peu morale qui termine ce conte a fourni le sujet de plusieurs comédies, entre autres de l'Opéra-Comique des *Deux-Avares*, par Fenouillot de Falbaire.

NOUVELLE VI.

LES ENFANS RETROUVÉS.

Toute la compagnie paraissait enchantée du récit des aventures d'André, lorsque Émilie, pour obéir au commandement de la reine, prit la parole, et dit :

Vous n'ignorez pas, mesdames, qu'après la mort de Frédéric II, empereur, Mainfroi fut couronné roi de Sicile. Ce prince avait auprès de lui un gentilhomme napolitain, nommé Henri Capèce, qui jouissait d'une grande fortune et d'un très-grand crédit. Il avait le gouvernement du royaume de Sicile, et était marié à Britolle Carracciola, dame de qualité et napolitaine comme lui. Après la bataille de Bénévent, où Mainfroi perdit la vie, Capèce eut la douleur de voir les Siciliens se déclarer pour le vainqueur. Ne pouvant plus dès lors compter sur leur attachement et leur fidélité, et ne

voulant point devenir sujet de l'ennemi de son souverain, il se disposa à prendre la fuite; mais les Siciliens, ayant eu vent de son projet, le livrèrent au roi Charles, avec plusieurs autres zélés serviteurs de Mainfroi.

Quand Charles eut pris possession du royaume de Sicile, Britolle, à la vue d'un changement si subit et si étonnant, ne sachant quel sort on avait fait subir à son mari, et craignant pour elle-même, crut devoir sacrifier ses biens à sa propre sûreté. Malgré son état de grossesse, elle s'embarqua dans un vaisseau qui allait à Lipari, accompagnée seulement de son fils, âgé de huit ans, et qui portait le nom de Geoffroi. Elle arriva heureusement dans cette ville, où elle accoucha d'un autre fils, qu'elle nomma le Fugitif. Elle y prit une nourrice, et s'embarqua avec ses deux enfans, pour se rendre à Naples auprès de sa famille; mais le ciel traversa son projet. Une violente tempête jeta la galère qui la portait sur la côte de l'île de Pouza, où l'on relâcha dans un petit port, pour attendre les vents favorables. Descendue à terre, à l'exemple du reste de l'équipage, et ayant trouvé dans l'île une vallée silencieuse convenable à la triste situation de son esprit, elle commença à gémir sur le sort de son mari. Elle se dérobait tous les jours aux yeux des matelots et des passagers, pour aller dans ce lieu solitaire donner un libre cours à sa douleur. Un jour, pendant son absence du navire, arrive tout-à-coup un corsaire, qui s'empare, sans coup férir, de la galère, et l'emmène avec tous ceux qui la montaient.

Madame Britolle, ayant donné à ses plaintes et à ses gémissemens le temps qu'elle leur consacrait journellement, reprit le chemin du rivage pour revoir ses enfans. Quelle fut sa surprise de n'y trouver personne! Soupçonnant aussitôt le nouveau malheur qui l'accablait, elle porte ses regards de tous côtés sur la mer, et voit, à une distance peu éloignée, le vaisseau du corsaire, suivi de la petite galère qu'il venait d'enlever. Britolle ne douta plus qu'elle n'eût perdu pour jamais ces chers enfans, comme elle avait perdu son mari. Quelle mort! seule, abandonnée, ne sachant que devenir, appelant d'une voix presque éteinte, tantôt ses fils, tantôt leur père, elle tombe évanouie sur le rivage, et, comme il n'y avait là personne pour la secourir, elle demeura long-temps sans connaissance et sans sentiment : revenue à elle-même, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Elle se lève, et dans son trouble, elle court de caverne en caverne, et, par des cris entremêlés de sanglots, appelle ses chers enfans, comme si elle eût eu quelque espérance de les retrouver. S'apercevant de l'inutilité de ses plaintes, et l'horreur de l'obscurité qui commençait à se répandre la forçant de songer à elle-même, elle prit le parti de se retirer dans la grotte où elle était accoutumée d'aller gémir sur son infortune. Elle y passa la nuit dans des agitations d'autant plus douloureuses, qu'une frayeur continuelle s'était jointe à son affliction. Le jour venu, n'ayant pris aucune nourriture depuis plus de vingt-quatre heures, elle se sentit si fort pressée de la faim, qu'elle se détermina à manger de l'herbe,

plutôt que de se laisser mourir. Après s'être rassasiée comme elle put, elle se mit à pleurer de nouveau, songeant au cruel avenir qui la menaçait. Tandis qu'elle était livrée à ces tristes réflexions, elle voit une chèvre entrer dans une caverne voisine de la sienne, et en sortir quelques instans après pour retourner dans le bois. La vue de cet animal attire sa curiosité : elle se lève, et va dans l'endroit que la chèvre venait de quitter ; elle y trouve deux petits chevreaux nés le jour même. Comme elle n'avait pas perdu son lait depuis ses couches, et qu'elle en était même incommodée, elle ne fit aucune difficulté de les prendre l'un après l'autre dans ses bras et de leur présenter sa mamelle. Ces petits animaux, loin de se refuser à ses caresses, prirent son sein comme si c'eût été leur propre mère, et dès ce moment ne mirent aucune différence entre l'une et l'autre.

Ces deux nourrissons furent pour cette dame infortunée une espèce de compagnie et un soulagement à ses malheurs. Elle ne les quittait que pour aller paître l'herbe, comme leur mère, et se désaltérer au bord d'un ruisseau. Privée de tout secours humain et de l'espoir de sortir d'un lieu si désert, elle résolut d'y vivre et d'y mourir, pleurant néanmoins à chaudes larmes toutes les fois que le souvenir de son mari, de ses enfans et de son ancien état se retraçait à son esprit. Sa manière de vivre et le séjour qu'elle fit dans un lieu si sauvage la rendirent sauvage elle-même. Le moyen de ne pas le devenir, quand on n'a de société qu'avec des animaux farouches!

Madame Britolle avait déjà passé plusieurs mois dans

cette île, lorsque le hasard attira, dans le petit port où elle avait débarqué, un vaisseau de Pise, qui y jeta l'ancre, et y demeura plusieurs jours. Sur ce navire était un gentilhomme nommé Conrad, marquis de Malespini, accompagné de son épouse, femme d'une vertu et d'une dévotion exemplaires : ils venaient de visiter tous les lieux saints de la Pouille, et s'en retournaient chez eux. Un jour, pour se distraire, précédés de quelques domestiques, et suivis de leurs chiens, ils allèrent se promener dans l'île, non loin de la grotte de madame Britolle. Les chiens, ayant aperçu les deux chevreaux, devenus assez forts pour aller paître seuls dans le bois, coururent aussitôt après eux. Ceux-ci prirent la fuite, et se réfugièrent incontinent dans la caverne de l'infortunée Britolle, où ils furent poursuivis par les chiens. A cette vue, madame Britolle prend un bâton et se lève pour les chasser. Pendant qu'elle est occupée à les mettre en fuite, messire Conrad et sa femme, qui suivaient leurs chiens, arrivèrent près de la grotte. Je vous laisse à imaginer leur étonnement à la vue de cette femme, qui était devenue noire, maigre, et velue. La surprise de Britolle fut, pour le moins, aussi grande. Le gentilhomme fait taire et retirer ses chiens, il s'approche de cette femme et la prie instamment de lui dire qui elle est, et ce qu'elle fait dans un lieu si désert. Elle ne se fit pas long-temps prier pour satisfaire sa curiosité et celle de son épouse, qui venait de lui faire les mêmes questions. Elle leur déclara ingénument son nom, sa qualité, et leur raconta toutes ses infortunes.

Le marquis, qui avait connu particulièrement son mari, fut vivement touché de ce récit ; il n'oublia rien pour lui faire abandonner la résolution qu'elle avait prise de finir ses jours dans ce désert. Il s'offrit de la ramener chez ses parens, ou de la garder chez lui, jusqu'à ce que le sort lui fût plus favorable, en lui promettant de la traiter comme sa propre sœur. Mais, voyant qu'elle ne se rendait point à ses instances, il la laissa avec sa femme, persuadé qu'elle aurait plus d'influence sur son esprit ; en attendant il donna l'ordre qu'on lui apportât des habits et de quoi manger.

La femme du marquis, restée seule auprès d'elle, se conduisit au mieux. Elle commença d'abord à partager sa douleur, se mit à pleurer avec elle, sur ses malheurs ; puis elle l'engagea (mais ce ne fut pas sans peine) à manger et à s'habiller. Enfin, quoique cette infortunée protestât qu'elle n'irait jamais en lieu où elle fût connue, la marquise fit si bien par ses tendres sollicitations et ses vives instances, qu'elle la détermina à partir avec elle pour Lunigiane, en lui promettant d'emmener, si elle voulait, les deux chevreaux et leur mère. Cet animal était revenu au gîte, et, au grand étonnement de la marquise, avait fait mille caresses à madame Britolle.

Les vents étant devenus favorables, cette infortunée s'embarqua avec messire Conrad et sa femme, sans oublier les deux chevreaux et leur mère. Comme on ignorait dans le vaisseau le nom de madame Britolle, l'équipage lui donna celui de Chevrette. Leur navigation fut des plus heureuses. Il leur fallut peu de temps pour

arriver à l'embouchure de la rivière de la Maigre, où ils débarquèrent. De là ils se rendirent au château du marquis qui en était peu éloigné. On convint que, pour mieux déguiser madame Britolle, elle prendrait un habit de deuil, et qu'elle passerait pour être attachée à la marquise, en qualité de demoiselle de compagnie. Elle joua au mieux ce nouveau personnage, conservant toutefois pour ses chevreaux la même affection, et prenant grand soin de les bien nourrir.

Cependant, après s'être emparés, à Pouza, du vaisseau qui avait conduit madame Britolle à cette île, les corsaires étaient déjà arrivés à Gènes avec tout ce qu'ils avaient pris. La nourrice et les deux enfans échurent en partage à un nommé Gasparin Doria, qui les envoya à sa maison, pour s'en servir comme d'esclaves. La nourrice, affligée plus qu'on ne saurait le dire de la perte de sa maîtresse, et de l'état misérable où elle se voyait réduite avec les deux enfans, ne cessait de gémir et de verser des pleurs. Mais, voyant que les larmes ne remédiaient à rien, et que ses gémissemens ne la tireraient point d'esclavage, elle prit enfin son parti, et se consola du mieux qu'elle put. Quoique née et élevée dans l'obscure pauvreté, elle ne manquait pas d'esprit, et était douée d'un excellent jugement : elle comprit d'abord que, si les enfans étaient connus, on pourrait leur faire un mauvais parti. Espérant que le temps ferait changer les choses, et que ces malheureux orphelins pourraient rentrer dans leur premier état, elle résolut de ne déclarer à personne qui ils étaient. Ainsi, quand on l'interrogeait sur leur compte, elle répondait

qu'elle était leur mère. Elle n'appelait plus l'aîné par le nom de Geoffroi, mais par celui de Jeannot de Procida. Quant à son petit frère, elle se mit fort peu en peine de lui en donner un autre que celui qu'il portait. Elle eut la précaution de communiquer à Geoffroi les raisons qui l'avaient engagée à le faire changer de nom. Elle lui représenta, non une seule fois, mais presque à tous les instans, le danger auquel il serait exposé, si malheureusement on parvenait à découvrir sa véritable origine. L'enfant, dont la raison était précoce, approuva la conduite de la sage nourrice, et s'y conforma parfaitement.

Les deux jeunes esclaves demeurèrent long-temps dans la maison de Gasparin Doria, très-mal vêtus, occupés aux plus vils emplois, aussi bien que la nourrice, qui leur donnait en tout l'exemple de la patience. Après avoir atteint sa seizième année, Jeannot, dont le cœur, malgré l'esclavage, digne de sa naissance, ne pouvait plus soutenir une condition si dure et si vile, s'évada de chez Gasparin, monta sur des galères qui partaient pour Alexandrie, et parcourut vainement plusieurs pays. Au bout de trois ou quatre ans de courses et de travaux, qui n'avaient pas peu contribué à former son corps et à mûrir sa raison, il apprit que son père vivait encore, mais que le roi Charles le retenait prisonnier. Désespérant de faire changer la fortune, il erra encore çà et là, jusqu'à ce que le hasard, l'ayant amené dans le territoire de Lunigiane, il alla offrir ses services au marquis de Malespini. Jeannot était devenu bel homme, et avait fort bonne mine;

ce seigneur l'accepta pour domestique, et fut on ne peut pas plus satisfait de sa manière de le servir. L'âge et les chagrins avaient fait un si grand changement sur la mère et le fils, qu'ils ne se reconnurent ni l'un ni l'autre.

Le marquis avait une fille bien faite et jolie, nommée de l'Épine. A sa dix-septième année, il l'avait donnée en mariage à messire Nicolas de Grignan ; veuve presque aussitôt que mariée, elle était retournée chez son père, peu de jours avant l'entrée de Jeannot. La figure et les manières de ce jeune homme lui plurent si fort, qu'elle ne put se défendre de l'aimer. Sa beauté ayant fait les mêmes impressions sur le cœur de Jeannot, ils ne tardèrent pas à s'avouer l'un à l'autre leur passion et à s'en donner des preuves réciproques. Ce commerce de galanterie dura plusieurs mois, sans que personne en eût le moindre soupçon. Le succès les enhardit ; ils commencèrent à mettre moins de prudence et de réserve dans leurs plaisirs. Un jour, étant sortis avec le reste de la famille pour une promenade dans les bosquets voisins du château, ils trouvèrent le moyen de se détacher de la compagnie, et d'entrer les premiers dans le bois. Croyant avoir laissé bien loin le reste de la société, ils s'arrêtèrent dans un lieu des plus agréables, et là, sur un tapis de verdure, entouré d'arbres et parsemé de fleurs, ils s'abandonnèrent à leur passion et s'enivrèrent des plus doux plaisirs. Mais qu'ils les payèrent cher, ces plaisirs délicieux dont ils ne pouvaient se lasser ! Ils furent surpris, d'abord par la marquise, qui, avec un cri d'indignation,

interrompit des extases qu'elle eût peut-être voulu partager; puis, par le marquis, qui, outré de la lâcheté de sa fille et de la perfidie de son domestique, les fit lier tous deux par ses gens et conduire sur-le-champ aux prisons du château. N'écoutant que la colère et la fureur dont il était agité, il était déterminé à les faire mourir ignominieusement, et aurait peut-être exécuté sa résolution, si sa femme, qui avait pénétré son dessein, ne l'en eût détourné. Quoiqu'elle jugeât sa fille digne de la punition la plus rigoureuse, l'idée de cette mort la faisait frémir. Elle mit tout en œuvre pour fléchir son mari; elle le conjura de ne pas se livrer en furieux aux premiers mouvemens de son cœur irrité, et lui représenta combien il serait odieux de devenir, dans sa vieillesse, le bourreau de sa fille, et de tremper ses mains dans le sang d'un de ses esclaves. Qu'est-il besoin, ajouta-t-elle, de vous rendre homicide pour satisfaire votre juste ressentiment? N'avez-vous pas d'autres moyens de sévir contre les coupables? Enfin elle lui parla d'une manière si persuasive, qu'elle lui fit abandonner le projet de les punir de mort. Il se contenta de les condamner à une prison perpétuelle, où ils furent gardés séparément, et où ils n'avaient de nourriture qu'autant qu'il leur en fallait pour les empêcher de mourir et leur donner le temps de pleurer leur faute.

On imagine aisément les tourmens qu'ils éprouvèrent en se voyant ainsi séparés l'un de l'autre sans avoir seulement la triste consolation de pouvoir s'écrire. Que de soupirs, que de larmes dut leur causer la seule privation des plaisirs qu'ils avaient goûtés,

et dont l'horreur du cachot ne pouvait leur faire perdre le souvenir !

Ces amans infortunés avaient passé plus d'un an dans leur prison, et le marquis ne songeait plus à eux, lorsque Pierre d'Aragon parvint, par les menées de Jean de Procida, à soulever la Sicile et à l'enlever au roi Charles. A la nouvelle de cet événement, le marquis de Malespini, attaché au parti gibelin, témoigna la plus grande joie; et, voulant que toute sa maison y participât, il donna une grande fête, des réjouissances magnifiques, à cette occasion. Jeannot, instruit de la cause de ces divertissemens par un de ses gardiens : Que je suis malheureux! s'écria-t-il aussitôt en poussant un profond soupir! J'ai couru le monde plus de quatorze années, presque toujours en mendiant mon pain, pour attendre une pareille révolution; et aujourd'hui qu'elle est arrivée, je me trouve en prison, sans espérance d'en pouvoir jamais sortir!

Quel intérêt, lui dit le geôlier, peux-tu prendre aux démêlés des rois? Aurais-tu des prétentions sur la Sicile? ajouta-t-il pour le plaisanter.

Mon cœur se fend, reprit Jeannot, au seul souvenir du poste que mon père y occupait. Quoique je fusse fort jeune quand on nous contraignit d'en sortir, je me souviens, on ne peut pas mieux, de l'en avoir vu gouverneur du vivant du roi Mainfroi.— Et qui était ton père? Puisqu'à présent je puis le déclarer sans avoir rien à craindre, dit le prisonnier, tu sauras que mon père se nommait et se nomme encore, s'il est vivant, Henri Capèce, et que mon véritable nom, à moi,

n'est pas Jeannot, mais Geoffroi Capèce. Que n'ai-je ma liberté! Je suis sûr que, si je retournais en Sicile, j'y jouirais d'un grand crédit.

Le garde ne poussa pas plus loin ses questions; mais il courut rendre cette conversation au seigneur du château. Celui-ci parut faire peu de cas de ce qu'il venait d'entendre : il crut cependant devoir s'en éclaircir avec madame Britolle; il lui demanda si un de ses enfans s'appelait Geoffroi. C'est le nom, répondit-elle, que portait mon fils aîné; et il aurait à présent vingt-deux ans s'il vivait encore, ajouta-t-elle en pleurant.

Le marquis, à demi persuadé, fut ravi au fond de l'âme de n'avoir fait mourir personne, et se flattait déjà de pouvoir réparer son honneur et celui de sa fille. Pour faire les choses plus sûrement, il ne précipita rien; et, gardant le silence sur sa découverte, il fait venir le prisonnier, lui parle en secret, et l'interroge minutieusement sur toute sa vie passée. Les réponses du jeune homme achèvent de le convaincre qu'il est véritablement le fils de Britolle. Jeannot, lui dit-il alors, tu dois sentir combien est grand l'outrage que tu m'as fait dans la personne de l'Épine, ma fille. Je te traitais avec douceur, avec amitié; et, loin d'être un serviteur soumis et fidèle, tu m'as payé de la plus noire ingratitude. Avoue que, si tu eusses commis à l'égard de tout autre un pareil attentat, la mort aurait été inévitablement ton partage; pour moi, je n'ai pu me résoudre à te punir si sévèrement, et je m'en applaudis. Il ne tiendra même qu'à toi de voir finir tes peines et de sortir de captivité, puisque tu dis être fils d'un

gentilhomme et d'une femme de qualité, en réparant l'honneur de ma fille. Tu as eu de l'amour pour elle, elle en a eu pour toi: tu sais qu'elle devint veuve peu de jours après avoir fait un bon et grand mariage; tu connais son caractère, sa fortune, ses parens; eh bien! vous pouvez, si tu veux, rendre légitime l'amour peu honnête que vous avez éprouvé l'un pour l'autre. Oui, je consens que tu l'épouses; il vous sera même libre de demeurer dans ma maison autant de temps qu'il vous plaira, et je m'engage à vous y traiter comme mes enfans.

Le chagrin et la prison avaient défiguré Jeannot, au point de le rendre méconnaissable; mais ils n'avaient pu altérer ses sentimens nobles et fiers, dignes de sa naissance, ni rien diminuer de l'amour qu'il avait pour sa maîtresse. Il désirait avec ardeur le mariage que le seigneur Conrad lui offrait; cependant, pour ne pas lui laisser croire qu'il l'acceptait par crainte, il n'oublia rien de ce que son grand cœur était capable de lui suggérer en cette occasion. Si je vous ai offensé, monsieur, lui répondit-il entre autres choses, ce n'a été par aucune lâcheté. Oui, j'ai aimé, j'aime encore, et j'aimerai toujours madame votre fille, parce que je l'ai jugée digne de mon amour; et si, selon le langage des âmes froides et insensibles, je me suis conduit avec elle rien moins qu'honnêtement, je puis dire que c'est une faute inséparablement attachée à la jeunesse. Si les vieillards voulaient se souvenir qu'ils ont été jeunes, et mesurer les fautes d'autrui sur les leurs, et les leurs sur les fautes d'autrui, la mienne certainement ne leur

paraîtrait pas si grande. Ils conviendraient alors qu'elle prend sa source plutôt dans un grand fonds d'estime et d'affection que dans un fonds de mépris et de noirceur. Depuis le premier jour que j'ai vu madame l'Épine, l'union que vous m'offrez aujourd'hui n'a pas cessé de faire l'objet de mon ambition, et il y a long-temps que je vous en aurais fait moi-même la proposition, si je n'avais craint de vous déplaire et d'être refusé.

Si, par hasard, vos discours n'étaient qu'une raillerie, si votre cœur dément ce que m'annonce votre bouche, finissez, de grâce, ce cruel badinage, et cessez de me flatter d'une vaine espérance. Je suis prêt à rentrer dans ma prison, et de souffrir patiemment les maux qui me sont réservés; mais, quelque tourment que vous me fassiez essuyer, je vous déclare que je ne cesserai point d'aimer madame votre fille, ni d'avoir, pour vous, à sa considération, tout le respect, toute la soumission que vous pouvez désirer.

Ces paroles, prononcées d'un ton noble et décidé, frappèrent d'étonnement le seigneur Conrad. Il vit alors, par lui-même, que ce jeune homme avait de l'âme et des sentimens, et que son amour pour sa fille était vraiment sincère. Il se leva aussitôt pour l'embrasser; et, après lui avoir donné plusieurs marques de satisfaction, il commanda qu'on lui amenât secrètement sa fille. Elle était devenue maigre, pâle, et tout aussi méconnaissable que le compagnon de son infortune. Là, en la seule présence du marquis, les deux amans, touchés jusqu'aux larmes du plaisir de se revoir, s'embrassèrent tendrement, et se promirent une

foi inviolable. Le contrat de mariage fut dressé et signé le même jour avec beaucoup de secret. Conrad mit tous ses soins pour faire oublier aux nouveaux époux les mauvais traitemens qu'il leur avait fait essuyer. Il leur procura tout ce qui pouvait leur être nécessaire et leur faire plaisir, sans s'en ouvrir à sa femme. Quelques jours après, jugeant qu'il était temps d'apprendre cette agréable nouvelle à madame Britolle, il profita d'une occasion où elle était plongée dans une rêveuse et noire mélancolie : Que diriez-vous, madame, si je vous faisais voir votre fils aîné marié à l'une de mes filles? — Je ne vous dirais autre chose, sinon que mon attachement et ma reconnaissance pour vous redoubleraient, s'il était possible; que vous me rendriez un bien qui m'est plus cher que ma propre vie, et ressusciteriez en quelque façon toutes mes espérances. Les larmes, qui vinrent en abondance, ne lui permirent pas d'en dire davantage. Et toi, ma bonne amie, dit-il à sa femme, que dirais-tu si je te donnais un pareil gendre? Non seulement un des enfans de madame, qui sont gentilshommes, mais même tout autre, me serait fort agréable, répondit la mère. Eh bien! reprit Conrad, je me flatte de vous satisfaire l'une et l'autre.

Il alla ensuite trouver les jeunes époux, qui n'étaient plus en prison, mais qui se tenaient cachés, depuis leur mariage, dans un appartement séparé; ils avaient déjà repris leur fraîcheur, leur embonpoint, et étaient l'un et l'autre superbement habillés. Quel plaisir serait comparable au tien, dit-il à son gendre, si tu retrouvais ici ta mère? Je ne puis croire, répondit Geoffroi,

qu'elle ait pu survivre à ses malheurs : mais, si j'avais le bonheur de me tromper, il me serait impossible d'exprimer toute ma joie et ma félicité. Je ne doute pas que, par ses indices et ses conseils, je ne parvinsse à recouvrer une partie de mes biens en Sicile.

Le marquis fit alors venir les deux mères. Je vous laisse à juger leur surprise et leur ravissement. Madame Britolle, préoccupée de l'espérance que le marquis lui avait donnée, fixa attentivement ses regards sur le jeune époux, et, démêlant sur son visage les mêmes traits qu'avait Geoffroi dans son enfance, elle lui sauta au cou sans autre explication. L'excès de son amour ne lui permit pas de proférer une parole; ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba évanouie dans les bras de son fils. Geoffroi, averti par je ne sais quel mouvement secret, la reconnut aussitôt pour sa mère; et, transporté de joie et de tendresse, il répondit à ses caresses par d'autres non moins touchantes. Il ne se lassait point de la couvrir de baisers, et on eut de la peine à l'arracher de ses bras pour la faire revenir de son évanouissement. A peine cette tendre mère eut-elle repris ses sens, par le secours de la marquise et de sa fille, qu'elle se jeta de nouveau au cou de son fils. Elle lui dit les choses du monde les plus affectueuses, en entremêlant ses discours de baisers et de larmes. Geoffroi, au comble de la joie et de l'attendrissement, lui témoignait de son côté le respect le plus tendre et la reconnaissance la plus vive. Enfin, après s'être donné l'un l'autre mille marques réciproques de leur amour, chacun conta son aventure; après quoi le marquis fit savoir à ses pa-

rens et à ses amis le mariage de sa fille. Tout le monde le félicita de la nouvelle alliance qu'il venait de contracter, et il donna, pour la célébrer, une fête des plus brillantes.

Geoffroi choisit ce moment pour adresser une demande à son beau-père. Vous m'avez comblé de bienfaits, lui dit-il ; ma mère ne vous a pas moins d'obligations, puisque vous l'avez recueillie dans votre maison, où vous n'avez cessé de la traiter avec toute sorte d'égards. Maintenant, pour qu'il ne vous reste rien à faire de ce qui peut mettre le comble à notre bonheur, je vous prie d'abord de faire venir mon frère, qui, comme je vous l'ai dit, est au service de Gasparin Doria; puis d'envoyer un messager en Sicile pour s'informer de l'état actuel du pays, et savoir ce que mon père est devenu, s'il est mort ou vivant, et, s'il vit, dans quelle situation il se trouve.

Conrad se rendit aux désirs de son gendre. Il fit partir, sans différer, deux hommes sur le zèle et la fidélité desquels il pouvait compter. Celui qui alla à Gènes y trouva Gasparin, et lui conta par ordre tout ce que son maître avait fait pour Geoffroi et sa mère ; il finit par le prier, de la part de ce seigneur, de lui envoyer le fugitif et la nourrice. Gasparin, moins étonné de la proposition que de tout ce qu'il venait d'entendre, répondit : Il n'est rien que je ne fasse, mon ami, pour obliger M. le marquis de Malespini, que je connais de réputation, et que je considère beaucoup; mais ce que vous demandez n'est pas en mon pouvoir. J'ai véritablement chez moi, depuis quatorze

ans, un enfant avec une femme; mais cette femme est sa mère; et, si le marquis le désire, je suis prêt à les lui envoyer. Dites-lui de ma part, je vous prie, de ne pas se fier à ce Jeannot; c'est sûrement un fourbe et un mauvais sujet, qui ne prend le nom de Geoffroi Capèce que pour mieux le tromper.

Après cette réponse, le Génois crut devoir faire politesse à l'envoyé, et donna ordre de lui servir à manger. Pendant qu'on le régalait, Gasparin prit la nourrice en particulier, et la questionna adroitement. Celle-ci, qui avait entendu parler de la révolution arrivée en Sicile, et qui pensait que Henri de Capèce pouvait vivre encore, prit le parti de lui avouer, sans détour, tout ce qui était arrivé, et lui exposa ingénument les motifs de sa conduite. Gasparin, en apprenant les discours de cette femme, commença de croire que ce qu'on lui disait était la vérité. Cet homme fin et rusé ne s'en tint pas là : il fit de nouvelles questions à l'envoyé de Conrad et à la nourrice; et, comme il apprenait à tout moment des choses qui confirmaient ce qu'on lui avait dit, il se reprocha alors la manière peu généreuse dont il avait agi avec ce petit enfant. Pour l'en dédommager, et convaincu qu'il était réellement de la famille de Capèce, il le maria promptement à une de ses filles, aussi jeune que jolie, à laquelle il constitua une riche dot. Après la fête du mariage, Gasparin s'embarqua avec son gendre, sa fille, l'envoyé et la nourrice. Ils arrivèrent en très-peu de temps au château de Conrad, où ils furent on ne peut pas mieux accueillis de ce seigneur et de toute la famille. On imagine ai-

sément les transports de la mère à la vue de ce jeune enfant qu'elle croyait perdu, la satisfaction des deux frères de se trouver réunis après une si longue séparation, la joie de la nourrice à un dénoûment si peu attendu. Le marquis, sa femme, sa fille et Gasparin partagèrent un bonheur si pur et si touchant.

Celui qui se joue des fortunes et des desseins des hommes, le souverain et inépuisable dispensateur des grâces, voulut rendre cette joie parfaite. On s'était déjà mis à table, et l'on était au premier service, lorsque le fidèle messager de Sicile vint annoncer que Henri Capèce jouissait d'une bonne santé et d'un aussi grand crédit que jamais. Il raconta, entre autres choses, qu'au commencement de la révolte contre le roi Charles, le peuple furieux était accouru en foule à sa prison, avait tué les gardes, l'avait mis en liberté et nommé capitaine général, pour chasser les Français. Il était en grande faveur auprès du roi Pierre, qui l'avait rétabli dans tous ses biens et ses dignités. Cet illustre commandant, ajouta le messager, l'avait très-bien accueilli, avait témoigné une joie inexprimable d'apprendre des nouvelles de sa femme et de ses enfans, dont il n'avait plus entendu parler depuis le jour de sa disgrâce, et s'était empressé de nommer, pour venir le prendre, plusieurs gentilshommes qu'on verrait bientôt paraître.

Dieu sait le plaisir que ces nouvelles firent à toute la compagnie. Le marquis, accompagné de quelques-uns des convives, courut au-devant de ces gentilshommes. Jamais ambassadeurs ne furent reçus avec plus de joie.

On les invita à se mettre à table. Avant de s'asseoir, ces dignes députés saluèrent la noble société, et remercièrent, de la part de leur maître, le marquis de Maiespini et sa femme, des bons offices qu'ils avaient rendus à madame Britolle et à son fils Geoffroi, les assurant l'un et l'autre qu'ils pouvaient disposer de tout ce qui était au pouvoir de Capèce. Puis, se tournant vers Gasparin, ils lui tinrent à peu près le même langage. Après quoi ils prirent part au festin, où chacun s'empressa de leur faire politesse. Les fêtes durèrent quelques jours, après lesquelles madame Britolle, impatiente de revoir son mari, s'embarqua avec ses deux fils, leurs femmes et la nourrice, sur la frégate qui lui avait été envoyée. Le marquis, la marquise et Gasparin, les accompagnèrent jusqu'au port, où ils leur firent leurs adieux, non sans répandre des larmes en abondance. Un vent favorable les conduisit en peu de jours dans le port de Palerme, où ils furent reçus d'Henri Capèce avec des transports de joie inexprimables. Ils vécurent long-temps dans la prospérité; et, pleins de reconnaissance pour les bontés de l'Être suprême, ils ne cessèrent de l'aimer et de le servir avec une religieuse fidélité [1].

[1] Ce que dit Boccace dans cette nouvelle est principalement fondé sur l'histoire; mais il n'est pas toujours d'accord avec elle. Voici les faits historiques :

Conrad, comte de Capèce, était l'un des principaux seigneurs de Sicile, sous le règne de Conradin. Après la bataille du 23 août 1268, où les Français mirent en pièces l'armée de Conradin, le comte de Capèce, qui prenait le titre de vice-roi de Sicile pour ce prince, voyant son armée entièrement détruite, forma le projet de

se faire roi de cette île ; mais, tous les peuples s'étant déclarés pour Charles d'Anjou, il se renferma dans le château de Centorbi, où, après avoir résisté quelque temps, il fut obligé de se rendre à discrétion. Guy de Montfort, celui des généraux du roi Charles qui avait le plus contribué au succès de la bataille, ordonna de lui crever les yeux, et ensuite le fit pendre ; c'est ce que ne dit pas Boccace. Après cette exécution, la forteresse de Centorbi fut rasée, et toute la Sicile rentra sous le joug de Charles. La comtesse de Capèce, qui appartenait à l'illustre maison de Carracciolo, fut alors obligée de prendre la fuite avec son fils : c'est le point de départ du conte de Boccace.

Il serait difficile de peindre l'extrême dureté avec laquelle les Siciliens, après la victoire du 23 août, furent traités par les Français. Toute l'île fut couverte d'échafauds; et les prisons regorgèrent d'infortunés chargés de fers. Le malheureux Conradin fut la principale victime que la cour du roi Charles immola à sa fureur. Après avoir laissé languir ce prince pendant près d'un an dans la forteresse de Naples, Charles, qui ne voulait pas se charger de toute l'horreur de son supplice, désira y observer des formalités. Il manda à Naples deux syndics de chaque ville de la terre de Labour et de la principauté de la Pouille, et il les consulta pour savoir ce que le droit de la guerre permettait à l'égard de ses prisonniers. Les avis furent partagés; mais le plus grand nombre, cherchant à faire sa cour au roi, décida que Conradin et ses complices étaient criminels de lèse-majesté, ennemis de l'église, perturbateurs du repos public, et comme tels méritaient la mort.

Après que la sentence fatale eut été prononcée, un prédicateur montant en chaire, et s'adressant à Conradin, lui fit une longue déclamation sur tout ce dont on imputait de crimes contre l'église, à lui et à ses pères, sur les anathèmes tant de fois réitérés où ils avaient passé leur vie, et dans lesquels lui-même était né. On le mena ensuite, avec les autres condamnés, dans une chapelle tendue de noir, où on les fit assister à l'office et à la messe des morts; et, après qu'on leur eut permis de se confesser, on les conduisit au supplice, dans la place publique de Naples. Robert Bari, protonotaire du royaume, lisant l'arrêt de mort, Conradin ne put s'empêcher de s'écrier : *Comment, malheureux! as-tu osé condamner un roi? Ne sais-tu pas qu'un égal n'a pas de pouvoir sur son*

égal ? Il harangua les Napolitains, leur dit qu'il ne se sentait coupable d'aucune injustice dans l'expédition qu'il avait faite, puisqu'il ne s'était proposé que de recouvrer un royaume qui lui appartenait de droit. Il reprocha au peuple son ingratitude, déclara qu'il faisait héritier de tous ses droïts Pierre, fils du roi Jacques d'Aragon, mari de sa tante Constance; et, pour marque d'investiture et pour gage de bataille, il jeta un de ses gants au milieu de la place. Ses dernières paroles furent : *Ah ! ma mère, que la nouvelle de ma mort vous donnera de chagrin !* On dit que le gant fut ramassé par un chevalier, nommé Henri de Pitero, qui depuis le porta à Pierre d'Aragon, et en reçut pour récompense la permission de porter les armes de Souabe.

Ces assassinats ensevelirent pour jamais les deux plus illustres maisons de l'Europe. Dans la personne de Conradin finit celle de Souabe, qui avait donné tant d'empereurs à l'Allemagne ; et la famille des anciens ducs d'Autriche s'éteignit dans celle du duc Frédéric. La maison d'Autriche d'aujourd'hui faillit même être détruite dès son berceau. Le comte Rodolphe de Habsbourg, tige de cette maison, ayant été pris par un Italien, fut relâché pour de l'argent; et le roi Charles, en ayant été instruit, fit pendre son libérateur.

C. Rooier del. Boulloy sc.

ALACIEL.

NOUVELLE VII.

ALACIEL.

Si madame Émilie eût prolongé son récit, on eût vu les jeunes dames de la compagnie verser des larmes sur les malheurs de l'infortunée Napolitaine. Pour les distraire de leur trop grande sensibilité, la reine se hâta d'ordonner à Pamphile de conter sa nouvelle. Il débuta à peu près en ces termes :

Il n'est pas aussi aisé qu'on pense, mes aimables dames, de connaître ce qui convient réellement à chacun de nous. Les uns, se figurant que les richesses donnent les moyens de vivre sans inquiétude, ne se sont pas contentés de les demander par de vives et fréquentes prières, mais se sont exposés à toutes sortes de fatigues et de tourmens pour les acquérir. Puis ils ont trouvé des gens, même parmi leurs amis, qui les ont inhumainement égorgés pour s'emparer de leurs biens, si chèrement achetés! D'autres, croyant que la tranquillité et le bonheur résidaient dans les grandeurs suprêmes, ont affronté, pour y arriver, les dangers et

les maux de la guerre, livré des batailles, trempé leurs mains dans le sang de leurs frères, de leurs amis; et, parvenus d'un état médiocre jusque sur le trône, ont fait la triste expérience qu'outre les sollicitudes, les craintes, qui les suivaient jusque dans leur sommeil, ils étaient encore exposés à boire le poison dans des coupes d'or. Un grand nombre enfin, plus modérés dans leur ambition, après avoir désiré ardemment la beauté et la force du corps, ont trouvé dans ces qualités mêmes une source de malheurs, et quelquefois la cause de leur mort. Pour ne pas parcourir ainsi toutes les affections humaines, chacune en particulier, je me borne à soutenir, en général, qu'en formant des vœux l'homme ne sait ce qu'il désire, parce qu'il ne saurait prévoir ni prévenir les effets qui peuvent en résulter.

Si nous étions donc sages et raisonnables, nous apprendrions à être satisfaits de notre sort, et à recevoir avec une sage soumission les biens et les maux que la Providence nous envoie.

Je n'ignore pas que le défaut de modération dans les désirs n'est pas moins le partage des hommes que celui des femmes; mais, comme il n'y en a pas une d'entre vous, mesdames, qui mette des bornes à ses désirs, puisque, peu satisfaites des attraits que la nature vous a donnés, vous cherchez encore à les embellir et à les rendre plus piquans par les prestiges de l'art, vous trouverez bon que je vous conte les aventures d'une Sarrasine qui, précisément à cause de sa rare beauté, se vit forcée de tâter de huit maris dans l'espace de

quatre ans, avant d'être réunie à celui que le sort lui avait destiné.

Jadis régnait en Babylonie un soudan nommé Beminedab. Presque toutes les entreprises qu'il forma pendant sa vie réussirent au gré de ses désirs. Il eut plusieurs enfans, une fille entre autres nommée Alaciel, dont la beauté ravissante surpassait celle des plus belles femmes de son temps. Le roi de Garbe en devint amoureux sur les éloges qu'il en avait entendu faire, et la demanda en mariage. Le soudan, qui avait été secouru par ce prince dans une irruption qu'une multitude d'Arabes avaient faite dans ses états, fut charmé de trouver une occasion de lui marquer sa reconnaissance. Après avoir fait équiper un vaisseau de guerre, et avoir fait présent à sa fille d'une riche et magnifique garde-robe, il la lui envoya, accompagnée d'une nombreuse suite d'hommes et de femmes, et la recommanda au maître des destinées. Le temps était beau, et le vent favorable : la princesse partit du port d'Alexandrie, et fit, durant plusieurs jours, une navigation très-heureuse; mais à peine eut-on doublé les côtes de Sardaigne, qu'il s'éleva une violente tempête. A la vue des flots en furie, Alaciel et les gens de sa suite se crurent perdus. Cependant, par la bonne manœuvre des matelots, on soutint pendant deux jours l'effort de la tourmente; mais elle augmenta si fort, qu'à la nuit suivante les pilotes ne savaient plus s'o-

rienter, tant le ciel était chargé de nuages et de ténèbres. Le vaisseau, allant au gré des vents, était pousse vers l'île de Majorque, lorsqu'on découvrit plusieurs larges voies d'eau. A la vue de ce péril inévitable, chacun n'est occupé que de sa propre vie : on met la chaloupe en mer ; les officiers, les pilotes, les matelots, croyant y être moins exposés à périr, se hâtent d'y descendre. Le reste de l'équipage s'y jette en foule sans craindre la pointe des épées, qu'on leur présentait ; mais ces malheureux, croyant échapper ainsi à la mort, la trouvèrent dans la chaloupe même qui, affaissée par un poids si lourd, coula à fond, et les entraîna dans les flots.

Alaciel et ses femmes, que personne ne s'empressa de secourir, étaient restées seules dans le navire. Saisies d'effroi et presque sans connaissance, elles attendaient le moment d'être englouties par les vagues, lorsque le vaisseau, malgré ses avaries, fut emporté par le vent sur un banc de sable peu éloigné du rivage. Le choc eut tant de violence, qu'il s'y enfonça comme une flèche qu'on aurait lancée avec force. Il fut toute la nuit battu des vents et des flots sans en être ébranlé.

Aux premières lueurs de l'aurore, les vents cessèrent, et la mer devint calme. Le soleil était déjà sur l'horizon, lorsque la princesse revint de l'évanouissement où l'effroi de sa situation l'avait plongée. Ne sachant où elle est, le corps brisé de douleur, connaissant à peine si elle existe, elle ouvre les yeux, soulève la tête, et, malgré son extrême faiblesse, elle appelle,

tantôt l'un de ses gens, tantôt l'autre : mais c'est en vain ; ceux qu'elle appelait n'étaient déjà plus. Étonnée de n'entendre et de ne voir paraître personne, elle se sentit saisie d'une nouvelle frayeur ; puis, rappelant le passé dans son esprit, et s'apercevant qu'elle est encore dans le vaisseau, elle réunit un reste de forces, et se lève. Quel spectacle ! Elle voit ses femmes étendues çà et là sur le pont. Après les avoir long-temps appelées, et toujours inutilement, elle les secoue l'une après l'autre; mais elle en trouva peu à qui la frayeur ou le mal de mer n'eût ôté tout sentiment. Il est plus aisé d'imaginer que de dire quelle fut alors sa consternation. Cependant, prenant conseil de la nécessité, elle secoua si fortement celles qui lui paraissaient vivre encore, qu'elle les fit lever. Ces malheureuses, voyant le vaisseau enfoncé dans le sable et plein d'eau, se mirent à pleurer et à gémir, avec leur maîtresse, de se trouver seules, sans hommes, et éloignées de tout secours.

Il était déjà midi qu'elles n'avaient vu paraître personne sur le rivage ni sur la mer. Par bonheur pour elles, il passa vers cette même heure un gentilhomme nommé Péricon de Visalgo, qui revenait d'une de ses maisons de campagne, suivi de plusieurs domestiques à cheval. En apercevant le vaisseau fracassé, il comprit que c'était un effet de l'orage de la nuit précédente. Il commanda à un de ses gens d'y monter. Cet homme y parvient avec peine, et trouve la jeune et belle dame et ses compagnes. A la vue de l'inconnu, ces infortunées fondirent en larmes ; elles ne cessaient de crier miséricorde ; mais, voyant qu'elles n'étaient

point entendues, et qu'elles n'entendaient pas non plus le langage de cet homme, elles firent ce qu'elles purent pour expliquer par signes leur triste aventure.

Le domestique, après avoir tout examiné, alla rendre compte de son message. Péricon fit incontinent débarquer les femmes et tout ce qui leur restait de plus précieux, et les mena à une de ses maisons de campagne. A force de soins et de bons traitemens, il tâcha de les consoler de leur mauvaise fortune. Il reconnut bientôt aux riches habits d'Alaciel, et aux égards que les autres femmes avaient pour elle, que c'était une dame de distinction. Quoiqu'elle fût pâle, triste, abattue, et que la frayeur et la fatigue eussent altéré sa beauté, Pélicon ne laissa pas d'admirer les traits de son visage. Il en fut épris au point de vouloir l'épouser, si elle n'était pas mariée, et s'il ne pouvait s'en faire aimer autrement. Ce gentilhomme était lui-même d'une figure agréable; il avait le regard noble et fier, et le caractère un peu brusque; mais, comme il n'est rien qui adoucisse les âmes plus que l'amour, il eut des manières si honnêtes pour Alaciel, il la fit servir avec tant de soin qu'au bout de quelques jours elle reprit sa fraîcheur et tous ses attraits. Péricon en devint plus passionné, et plus désespéré de ne pouvoir ni s'en faire entendre, ni l'entendre elle-même. Il eût voulu lui déclarer l'excès de son amour : il essaya de le lui faire connaître par ses regards, ses gestes, ses empressemens, et n'oublia rien pour l'engager à répondre à ses vœux : tout fut inutile. Alaciel se refusait constamment à ses sollicitations; mais ses rigueurs, qu'elle adoucissait par beaucoup d'hon-

nêteté, ne faisaient qu'irriter la passion de l'insulaire. Elle en vint à craindre qu'il ne se portât à quelque extrémité. Jugeant, aux mœurs et usages du pays, qu'elle était parmi des chrétiens, et qu'il lui serait peu avantageux de se faire connaître, elle s'arma de courage, résolut de combattre sa mauvaise fortune, et défendit à ses femmes de déclarer qu'elle était fille du soudan d'Alexandrie, à moins d'avoir la certitude que cet aveu leur procurerait la liberté. Elle les exhorta de plus à conserver soigneusement leur honneur, en protestant qu'elle était dans la ferme résolution de garder la fidélité la plus inviolable au roi de Garbe, son époux. Ses femmes la louèrent beaucoup sur sa vertu, et lui promirent de se conformer à ses intentions autant que la chose serait en leur pouvoir.

Consumé d'amour, Péricon était rongé par un chagrin d'autant plus cuisant, que ce qu'il désirait était plus près de lui. Les soins et les prières ne servant de rien, il résolut, avant d'en venir à la violence, de mettre en œuvre l'artifice. Alaciel, qui n'avait jamais bu de vin (sa religion lui en avait jusque-là défendu l'usage), trouvait dans ce breuvage un goût délicieux. Péricon s'en était aperçu toutes les fois qu'il lui en avait fait servir. Il se rappela que cette liqueur est le ministre ordinaire de Vénus, et il résolut de l'employer pour surprendre Alaciel. Dès ce moment il eut soin de cacher sa passion sous le voile de l'indifférence. Quelques jours après, sous le prétexte d'une grande fête, il commanda un souper des plus splendides, au-

quel il invita ses amis. On conçoit aisément que la belle fut de la partie. Il avait donné ordre au sommelier de mêler ensemble plusieurs vins, et de ne lui servir que de cette liqueur ainsi composée. On s'acquitta à merveille de la commission. Alaciel, qui ne se doutait de rien, trouva ce breuvage si doux et si flatteur, qu'elle en but plus qu'à son ordinaire. Elle en oublia ses chagrins, et devint si gaie, que, voyant danser à la mode de Majorque, elle s'empressa de danser à la mode d'Alexandrie. Péricon ne douta point qu'il ne fût bien près du terme de ses désirs. Il fait servir de nouveaux mets, de nouvelles liqueurs, et prolonge la fête jusque vers le milieu de la nuit. Les convives s'étant retirés, il conduisit seul Alaciel dans sa chambre. Elle ne fut pas plus tôt entrée que, les vapeurs du vin lui faisant oublier toute modestie, elle se déshabilla et se mit au lit, en présence de son hôte, aussi librement qu'elle eût pu le faire devant une de ses femmes. L'amoureux, déjà triomphant, ne tarde pas à suivre son exemple. Il éteint les flambeaux, gagne la ruelle du lit, et se couche auprès de la belle. Il la prend aussitôt dans ses bras, la couvre de baisers, et, voyant qu'elle n'oppose aucune résistance, il satisfait à l'aise tous ses désirs. Aux premières caresses, la jeune Alaciel, qui avait ignoré jusque là les jeux de l'amour, les trouva si fort de son goût, qu'elle se repentit de n'avoir pas cédé plus tôt aux sollicitations de son généreux bienfaiteur. Aussi, depuis cette heureuse expérience, n'eut-il plus besoin de lui faire des instances pour obtenir ses faveurs. Elle savait même le prévenir et l'y inviter, non par des paroles,

puisqu'elle ignorait encore la langue du pays, mais par des signes qui valaient bien des paroles.

Pendant que ces amans jouissaient si agréablement de la vie, la fortune, jalouse de leurs plaisirs, vint les traverser d'une manière cruelle. Peu satisfaite d'avoir donné à Alaciel un roi pour époux et un châtelain pour amant, elle lui suscita un nouvel adorateur. Péricon avait un frère âgé de vingt-cinq ans, bien fait de sa personne, et frais comme une rose : il se nommait Marate, et résidait dans un port de mer peu éloigné de la maison de campagne de son frère. Il eut occasion de voir la charmante Alaciel ; frappé de sa beauté, il en devint aussitôt amoureux fou. Il crut lire aussi dans ses regards qu'il ne déplaisait point, et qu'il lui serait facile d'avoir ses bonnes grâces. Il jugea donc que le seul obstacle à son bonheur était la vigilance de son frère, qui, jaloux de sa conquête, ne la perdait point de vue. Pour triompher de cette difficulté, il forme le plus noir dessein, et se dispose à le mettre à exécution. Il va d'abord trouver deux jeunes marchands génois, maîtres d'un navire prêt à faire voile au premier vent favorable. Il traite avec eux pour partir la nuit suivante, avec une dame qu'il doit leur amener. Ses mesures prises, et la nuit arrivée, il se rend à la maison de son frère, et poste dans les environs plusieurs de ses amis, qu'il avait choisis pour exécuter son projet. Après s'être introduit furtivement, il se cacha dans l'appartement même d'Alaciel, qui ne tarda pas de venir se coucher avec son amant. Quand il les crut plongés l'un et l'autre dans le som-

meil, il courut ouvrir à ses compagnons, ainsi qu'il en était convenu avec eux, et les introduisit dans la chambre de la belle musulmane. Ces scélérats, sans perdre de temps, poignardent Péricon endormi, et enlèvent sa maîtresse tout éplorée, menaçant de la tuer si elle fait le moindre éclat ou la moindre résistance. Ils dérobent ce qu'il y a de plus précieux dans l'appartement, et, sans éveiller personne, emmènent Alaciel. Ils arrivent au port; Marate les remercie, monte sur le vaisseau avec sa captive, et, secondé d'un vent favorable, fait mettre à la voile.

On se figure aisément la triste situation d'Alaciel. Cette cruelle aventure ne fit que lui rendre plus amer le souvenir de son premier malheur; mais son ravisseur avait de quoi l'humaniser. Il lui fit voir le saint croissant, l'en toucha, et l'en toucha si bien, qu'elle ne tarda pas d'être consolée. En un mot, ce talisman produisit sur elle un tel effet, qu'elle oublia son premier amant.

Elle se croyait parfaitement heureuse, lorsque la fortune, qui l'avait choisie pour le jouet de ses caprices, lui préparait de nouveaux chagrins

Alaciel, ainsi que je l'ai déjà dit, était non seulement d'une beauté éblouissante, mais elle avait dans ses yeux et dans son air je ne sais quoi de doux et de gracieux qui lui soumettait le cœur de quiconque la voyait. Faut-il s'étonner, après cela, si les deux jeunes capitaines de l'équipage en devinrent amoureux? Ils l'étaient si éperdument l'un et l'autre, qu'ils oubliaient tout pour lui faire leur cour, en se gardant néanmoins

d'être aperçus de Marate. Ils connurent bientôt qu'ils avaient tous deux le même but. Ils s'en entretinrent ensemble, et convinrent d'en faire la conquête à frais communs, comme si la société et le partage fussent aussi praticables en amour qu'en fait de commerce et de marchandises. Mais, comme Marate ne désemparait pas d'auprès de la belle, ils résolurent de se défaire du jaloux à la première occasion. Un jour, le navire allait à pleines voiles, et Marate prenait l'air sur la poupe, sans se défier de rien; ils jugent le moment favorable, s'approchent de lui, le saisissent par derrière, et le jettent dans l'eau.

Le navire avait fait plus d'une demi-lieue avant que personne s'aperçût de sa disparution. Les deux Génois furent les premiers à s'en plaindre, et par ce moyen à la faire connaître. Cette fâcheuse nouvelle plongea de nouveau l'infortunée Alaciel dans les larmes et le désespoir. Les deux patrons vinrent la consoler, et lui dirent, pour cet effet, quoiqu'elle les entendît peu, tout ce qu'ils purent s'imaginer de tendre et d'obligeant. Voyant que la perte de Marate la touchait moins que sa propre infortune, et jugeant qu'ils l'avaient à peu près consolée par leurs offres de services et leurs soins empressés, ils se retirèrent pour décider à qui l'aurait le premier. Chacun prétendant avoir la préférence, on en vint aux gros mots, des gros mots aux menaces, et des menaces aux couteaux. Ils se donnèrent plusieurs coups avant qu'on pût parvenir à les séparer. L'un tomba mort sur la place, et l'autre fut couvert de blessures, mais il n'en mourut pas. Ala-

ciel, sans appui, sans conseil, sans connaissances, craignant d'être la victime du ressentiment des parens et des amis des deux patrons, fut fort affligée de ce double accident; mais les prières du blessé, et la diligence avec laquelle le vaisseau arriva à Clarence, la délivrèrent du danger qu'elle redoutait. Quoique le blessé fût hors d'état d'en jouir, il ne cessa point d'en prendre soin, et lui fit donner un appartement dans l'auberge où il alla loger.

Bientôt le bruit de la beauté ravissante d'Alaciel se répandit dans toute la ville. On allait la voir par curiosité. Le prince de la Morée, qui se trouvait pour lors à Clarence, d'après les éloges merveilleux qu'il en avait entendu faire, eut aussi envie de la voir, et elle lui parut encore plus belle qu'on ne le lui avait dit. Il en devint passionnément amoureux. Informé de sa dernière aventure, il ne se fit aucun scrupule de chercher les moyens de l'enlever au Génois. Les parens du malade, sachant les tendres sentimens du prince et sa résolution de se l'attacher à tout prix, aimèrent mieux la lui céder de bonne grâce que de l'exposer et de s'exposer eux-mêmes à quelque violence; ils la lui firent offrir. L'offre fut acceptée avec une joie qu'Alaciel partagea, en se voyant par-là à couvert du péril qu'elle craignait encore.

Quoique le prince ne sût point qui elle était, les manières nobles et faciles qu'elle joignait à la physionomie la plus distinguée lui firent deviner sa naissance illustre. Cette idée ne faisait qu'augmenter ses feux, et le portait à la traiter non seulement comme son

amie, mais avec les mêmes égards que si elle eût été sa propre femme. Ces bons procédés firent oublier à la dame ses malheurs passés; elle reprit sa gaîté naturelle; les charmes revinrent en foule; sa beauté même acquit un nouvel éclat; et, dans toute la Morée, il n'était question que de la belle maîtresse du prince.

Le duc d'Athènes eut envie de la voir sur le portrait qu'on lui en faisait. Ce duc, encore à la fleur de son âge, bien fait de sa personne, était parent et ami du prince maure. Il prit prétexte d'aller lui faire une visite, et se rendit à Clarence, accompagné d'une nombreuse suite. Il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Quelques jours après son arrivée, ayant fait tomber la conversation sur la beauté des femmes, il mit le prince dans le cas de lui parler d'Alaciel. Est-elle en effet aussi belle qu'on le publie? lui dit alors le duc. Mille fois plus! répondit le prince, et vous en demeurerez convaincu quand je vous l'aurai fait voir. J'y suis tout disposé, reprit l'Athénien.—Vous aurez cette satisfaction dans le moment. Et sur cela il le conduit à l'appartement de la dame. Alaciel, avertie de l'illustre visite qu'elle allait recevoir, lui fit un noble accueil, mit tous ses attraits et toute sa gaîté en étalage. Ils la firent placer au milieu d'eux; mais ils ne purent goûter le plaisir de causer avec elle, parce qu'ils parlaient une langue qu'elle entendait peu, ou, pour mieux dire, pas du tout. On se borna à faire l'éloge de ses charmes. Le duc pouvait à peine croire que ce fût une mortelle; il ne se lassait point de la regarder avec admiration, ne sentant pas le poison qui se glissait dans

son âme. Croyant satisfaire pleinement son plaisir par la seule vue de ce bel objet, il ne pensait pas qu'il allait se donner des fers. Son cœur palpitant lui annonça qu'il était blessé, et bientôt il brûla de l'amour le plus violent.

Repassant dans son esprit tous les attraits qui l'avaient charmé, le duc d'Athènes conclut que son parent était l'homme du monde le plus heureux. Plein de cette idée, écoutant plus la voix de cette malheureuse passion que celle du sang, il résolut d'enlever un trésor si précieux, aux risques de tout ce qui pourrait en arriver. Il suit son projet; et, foulant aux pieds les plus simples sentimens de raison et d'équité, il ne trouve pas de meilleur expédient que de corrompre le valet de chambre du prince. Après avoir gagné cet homme, nommé Churiacy, il fit secrètement préparer ses équipages pour partir au milieu de la nuit. Ce misérable valet l'introduisit, armé et accompagné d'un homme de sa suite, dans la chambre du prince more, qui, pendant que sa maîtresse dormait, respirait le frais en chemise à une fenêtre donnant sur la mer. Le duc, après avoir fait la leçon à son compagnon, s'avance tout doucement auprès de la croisée, perce le prince de part en part avec son épée, et jette le corps par la fenêtre.

Le palais était fort élevé, et situé sur le rivage. L'appartement du prince donnait sur des maisons que les flots avaient renversées. Personne ne passait dans cet endroit, à cause des décombres : aussi le bruit que le corps du prince fit en tombant sur ces masures ne

fut ni ne pouvait être entendu, ainsi que le duc l'avait prévu.

Cette exécution faite, le compagnon du duc sort de sa poche une corde, dont il s'était muni, non sans dessein, et, tout en causant avec le valet de chambre, qu'il cajolait de son mieux, la lui jette si adroitement à son cou, qu'il l'entraîne facilement jusqu'à la fenêtre, sans lui donner le temps de proférer un seul mot. Là il fut achevé par les deux assassins, qui l'envoyèrent auprès de son maître.

Le duc, ayant consommé ces deux crimes sans être entendu de personne, prit un flambeau, et s'approcha du lit de la dame, qui dormait d'un profond sommeil. Il la découvre avec beaucoup de précaution, de peur de l'éveiller, et la considère tout à son aise. S'il l'avait trouvée belle étant habillée, elle le lui parut mille fois davantage à la vue de ses attraits cachés. Embrasé de la plus ardente passion, et nullement effrayé du crime qu'il venait de commettre, il se couche tranquillement auprès d'elle, les mains encore teintes du sang de son rival. Alaciel, éveillée par ses caresses, croyant tenir le prince more entre ses bras, lui prodigua les siennes, et l'enivra de plaisir. Après avoir passé près d'une heure avec elle, il se leva, appela quelques-uns de ses gens, que son complice avait déjà introduits dans le palais, et la fit enlever de manière à l'empêcher de crier. Il sortit par la même porte où il était entré, monta à cheval, et gagna, avec tous ses gens, le chemin d'Athènes. Étant marié, il se garda bien de mener Alaciel dans cette ville : il la conduisit dans une mai-

son de plaisance qu'il avait dans les environs. La malheureuse princesse y fut secrètement enfermée, avec ordre à tout le monde de l'honorer, de lui obéir, et de lui donner tout ce qu'elle pourrait désirer.

Le lendemain, les gentilshommes du prince more ayant vainement attendu jusqu'à midi son lever, et ne l'ayant point entendu sonner de toute la matinée, prirent le parti d'entrer dans son appartement. Ne l'y trouvant pas, non plus que sa maîtresse, ils imaginèrent que l'un et l'autre étaient allés incognito passer quelques jours à la campagne, et cette idée les tranquillisa. Le jour suivant, un fou, connu pour tel de toute la ville, rôdant parmi les décombres où étaient le cadavre du prince et celui du traître Churiacy, s'amusa à tirer ce dernier par la corde attachée à son cou, et allait le traînant par la ville. Plusieurs personnes reconnurent le mort; elles se firent conduire au lieu d'où le fou l'avait tiré, et y trouvèrent le corps du prince, qu'on ensevelit avec les honneurs ordinaires. On chercha les auteurs de ce double assassinat. L'absence et la fuite secrète du duc d'Athènes attirèrent sur lui tous les soupçons. Le peuple élut aussitôt, pour son souverain, le frère du prince mort, en lui demandant vengeance d'un tel attentat. Le souverain nouvellement élu, assuré, par plusieurs témoignages incontestables, de la vérité du fait, assemble promptement, par le secours de ses parens et de ses alliés, une armée nombreuse et puissante, et se dispose à marcher vers Athènes. A la première nouvelle de ces mouvemens, le duc songe à se mettre en état de défense, et demande

des secours à plusieurs princes. L'empereur d'Orient, qui lui avait donné une de ses sœurs en mariage, lui envoya son fils Constantin et son neveu Emmanuel, avec un corps considérable de troupes. Si le duc fut bien aise d'un pareil secours, la duchesse sa femme le fut encore plus, en revoyant un frère qu'elle aimait tendrement.

Pendant qu'on s'occupait des préparatifs de la guerre, et qu'on disposait les troupes pour l'ouverture de la campagne, la duchesse profita d'un moment favorable pour entretenir son frère et son neveu sans témoins. Elle les fit venir dans son appartement, et, les larmes aux yeux, leur raconta la vraie cause de cette guerre. Elle leur représenta l'outrage que son mari lui faisait par son commerce criminel avec une étrangère. Elle se plaignit amèrement d'une conduite si mortifiante pour son amour-propre, et les pria d'y remédier, autant pour l'honneur du duc que pour sa propre consolation.

Les deux jeunes seigneurs, depuis long-temps au fait de toute l'histoire, consolèrent la duchesse de leur mieux, et lui firent espérer une prompte satisfaction. Ils lui demandèrent où était cachée l'étrangère, et se retirèrent dès qu'ils en furent instruits.

Ils avaient souvent entendu parler de la beauté de cette Hélène. Ayant une envie démesurée de la voir, ils prièrent en grâce le duc de leur procurer ce plaisir. Le duc, sans songer à ce qu'il en avait coûté au prince de la Morée de la lui avoir montrée, promit de les satisfaire. Il fit en conséquence préparer un superbe

dîner, dans un très-beau jardin du château qui recelait la belle, et les y mena le lendemain avec une petite suite.

Il arriva à Constantin ce qui était arrivé au duc lui-même. A peine fut-il assis, et eut-il jeté ses regards sur Alaciel, qu'il fut émerveillé de sa beauté. Il ne se lassait point de l'admirer, et disait en lui-même qu'une créature si charmante, si parfaite, portait avec elle de quoi faire excuser les trahisons qu'on s'était permises, et qu'on pouvait se permettre pour la posséder. En un mot, il la regarda, la contempla et l'admira tant, qu'il n'eut besoin que de cette première entrevue pour se sentir dévorer des feux les plus vifs. L'amour s'empara à un tel point de toutes ses pensées, que, bannissant de son esprit les affaires de la guerre, il rêvait continuellement aux moyens d'enlever Alaciel. Tandis qu'il songeait, jour et nuit, à préparer l'exécution de son projet, vint le temps de marcher contre l'ennemi, qui s'approchait à grandes journées de l'Attique. Le duc, Constantin et les autres généraux partirent, à la tête de leurs troupes, et se rendirent sur les frontières pour en défendre l'entrée au prince more.

Le jeune Constantin, tout occupé de l'objet de sa passion, s'imagina que pendant que son beau-frère serait éloigné de sa maîtresse, il pourrait facilement venir à bout de son dessein. Pour avoir un prétexte de retourner à Athènes, il feignit d'être malade. Il céda sa place à Emmanuel, son cousin; et, après avoir obtenu un congé du duc, il quitta l'armée. De retour auprès de sa sœur, il ne tarda pas de l'entretenir de l'infidélité de son

mari, afin de rallumer sa jalousie et son ressentiment. Il s'offrit de la venger de l'affront qu'on lui faisait, en enlevant sa rivale, pour la conduire hors de l'Attique, et l'en délivrer ainsi pour jamais. La duchesse, bien éloignée de soupçonner les vrais motifs d'un zèle dont elle se croyait l'unique objet, dit qu'elle serait très-charmée de cet enlèvement si elle était assurée que son mari ne saurait jamais qu'elle y eût la moindre part. Constantin ne manqua pas de la rassurer; il lui promit qu'elle ne serait compromise en rien; et, après l'avoir parfaitement tranquillisée, il fit armer secrètement un vaisseau, y mit des gens affidés, et donna des ordres pour qu'on le conduisît vis-à-vis du lieu de plaisance habité par la belle Alaciel. Il se rendit à l'instant au même château, avec peu de suite. Il fut très-bien accueilli de la dame et de ceux qui étaient auprès d'elle pour la servir. Il lui proposa, sur le soir, une promenade au jardin. Elle y consentit volontiers, se faisant accompagner de deux domestiques. Constantin, suivi de deux des siens, la prit à l'écart, comme s'il avait eu quelque chose de particulier à lui dire de la part du duc. Ils arrivent, tout en causant, à une porte qui donnait sur la mer. Un de ses complices l'avait déjà ouverte, et, au signal reçu, avait conduit le vaisseau près du rivage. Alors Constantin, saisissant la dame par le bras, la livre à ses domestiques, qui la conduisent dans le vaisseau; puis, se retournant vers les gens qui l'avaient accompagnée : Que personne ne bouge et ne fasse le moindre bruit, leur dit-il, s'il ne veut perdre la vie; mon dessein n'est pas d'enlever au duc sa maî-

tresse, mais de venger l'outrage fait à ma sœur. A quoi ils n'osèrent rien répliquer.

Il n'eut pas plus tôt regagné le vaisseau et rejoint Alaciel, qui se lamentait et fondait en larmes, qu'il commanda de se mettre à la rame. On obéit, et, à la pointe du jour, on aborda à Égine. Ils descendirent à terre, où Constantin fit quelque séjour pour tâcher de consoler la dame, qui se plaignait amèrement des disgrâces auxquelles sa beauté l'exposait si souvent. Après l'avoir consolée de la manière dont elle aimait à l'être, il se rembarqua avec elle, et ils arrivèrent en peu de jours à Scio. La crainte de perdre sa maîtresse, et de s'exposer au ressentiment de l'empereur son père, le décidèrent à se fixer dans cette île, où il se croyait à l'abri de tout danger. La belle dame y déplora plusieurs fois sa malheureuse destinée; mais enfin les éloquentes consolations de Constantin lui firent oublier ses malheurs, et lui rendirent agréable ce nouveau séjour.

Pendant que nos deux amans coulaient des jours délicieux, Osbech, pour lors sur le trône des Ottomans, et continuellement en guerre avec l'empereur, fit, par hasard, un voyage à Smyrne. Il y apprit le séjour de Constantin à Scio, et sa vie molle et voluptueuse, dans les bras d'une femme qu'il avait enlevée. Sachant qu'il n'était rien moins que sur ses gardes, et qu'il avait peu de forces, il forma le dessein de l'y surprendre. Il fait armer quelques vaisseaux légers, s'embarque, arrive de nuit avec ses troupes au port de Scio, et entre dans la ville sans trouver la moindre résistance. Comme

tout dormait, la plupart des habitans furent pris, avant d'être informés que l'ennemi était dans leurs murs. On tua ceux qui firent mine de se défendre ; les autres furent faits prisonniers, et conduits sur les vaisseaux, avec le butin, qui fut considérable. Osbech ordonna ensuite de mettre le feu à la ville, et s'en retourna à Smyrne. A peine débarqué, il passa les prisonniers en revue. Il trouva parmi eux la belle Alaciel, et jugea facilement, à sa beauté, que c'était la maîtresse de Constantin. Ravi d'avoir une femme si belle à sa disposition, il crut devoir user des droits de la victoire. Il était jeune et vigoureux, il en fit sa femme, sans autre cérémonie que de coucher avec elle; ce qu'il répéta pendant plusieurs mois.

Avant cet événement, l'empereur s'était ligué avec Bassen, roi de Cappadoce, contre le prince ottoman. Ils avaient concerté de fondre sur lui chacun de son côté; mais, l'empereur n'ayant pas cru devoir accepter les dures conditions que Bassen mettait à cette levée de boucliers, ce projet n'avait pu avoir lieu. Mais, lorsqu'il apprit que son fils avait été inhumainement massacré, il ne balança plus, et accorda tout ce qui lui était demandé. Il sollicita le roi de Cappadoce d'aller, avec toutes ses forces, attaquer Osbech, se préparant d'en faire autant de son côté.

Osbech, informé de ces préparatifs, assembla promptement son armée; et, pour éviter d'avoir à se défendre à la fois contre deux princes si puissans, il se hâta de marcher vers le roi de Cappadoce, après avoir laissé sa maîtresse à Smyrne, sous la garde d'un ami fidèle. Il

l'atteignit quelques jours après, et lui livra bataille; mais son armée fut taillée en pièces, et il périt lui-même dans le combat. Le roi de Cappadoce, pour recueillir pleinement le fruit de la victoire, s'avança vers Smyrne. Les habitans, hors d'état de résister à ses troupes, s'empressèrent d'aller au-devant de lui, offrant de se soumettre aux lois que leur imposerait le vainqueur.

L'ami à qui Osbech avait confié sa maîtresse se nommait Antioche; c'était un homme avancé dans l'âge, et sur la fidélité duquel le prince croyait pouvoir compter. Mais quel âge, quelle vertu peuvent résister à deux beaux yeux! Antioche ne put voir Alaciel sans l'aimer. Il chercha même à la séduire, au mépris de la foi qu'il devait à son maître. Il savait parler la langue de la dame; ce qui lui fut d'une grande ressource pour gagner ses bonnes grâces; car, depuis trois ou quatre ans, Alaciel n'ayant encore pu trouver personne à qui se faire bien entendre, prenait plaisir à s'entretenir avec lui. Ils devinrent bientôt familiers; et de familiarité en familiarité, oubliant ce qu'ils devaient à Osbech, qui était à l'armée, ils en vinrent à coucher dans les mêmes draps, où ils goûtaient des plaisirs bien doux à des cœurs bien épris. Ces plaisirs furent troublés par la nouvelle de la mort du prince ottoman et de la défaite de son armée. Quand ils surent que le vainqueur venait droit à Smyrne pour tout piller, ne jugeant pas à propos de l'attendre, ils prirent ce qu'Osbech avait laissé de plus précieux, et s'enfuirent secrètement à Rhodes.

Peu de temps après leur arrivée dans cette ville, Antioche tomba dangereusement malade. Il avait fait le voyage de Smyrne à Rhodes avec un marchand de Chypre que des affaires de commerce avaient attiré dans cette ville. Ce marchand était depuis long-temps son ami intime. Lorsqu'il se sentit bien malade, et jugeant qu'il ne pouvait guère en revenir, il résolut de lui laisser son bien, en le chargeant de veiller aux besoins de sa chère maîtresse. Il les fit appeler l'un et l'autre : Je touche à ma dernière heure, leur dit-il; quoique je doive regretter la vie, je la quitte en quelque sorte satisfait, puisque j'ai la consolation de mourir entre les bras des deux personnes que j'aime le plus; mon cher ami, je te recommande cette infortunée; je te conjure de ne jamais l'abandonner, et d'avoir pour elle l'amitié que tu as eue pour moi. Je me flatte que tu la respecteras, et que tu la traiteras avec tous les égards possibles. Dans la persuasion où je suis que tu te conformeras à mes intentions, je te laisse tous mes biens. Oui, mon ami, tu ne délaisseras point cette aimable personne : c'est la plus grande marque de reconnaissance que tu puisses donner à ton ami, pour les tendres sentimens qu'il n'a cessé de te témoigner durant sa vie, et qu'il emporte dans le tombeau. Et toi, ma chère et tendre amie, ne m'oublie point après ma mort. Sois sage, je t'en conjure. Fais que je puisse me vanter dans l'autre monde d'avoir été aimé, dans celui-ci, de la plus belle femme qui soit sortie des mains de la nature. Mes chers amis, si vous me promettez l'un et l'autre de

m'accorder ce que je vous demande par ce qu'il y a de plus saint, je meurs tout consolé.

Pendant ce discours, que les soupirs et la voix faible du mourant rendaient plus pathétique, le marchand cyprien et la belle Alaciel fondaient en larmes. Ils le consolèrent en le flattant de sa guérison, et en lui promettant, s'ils avaient le malheur de le perdre, de faire ce qu'ils désiraient de leur amitié. Le mal était sans remède; Antioche mourut bientôt après, et on lui fit de pompeuses funérailles.

Le marchand ayant terminé les affaires qui l'avaient appelé à Rhodes, et désirant revoir sa patrie, dont il était absent depuis long-temps, se disposa de retourner en Chypre. Il demanda à Alaciel si elle était dans l'intention de l'y suivre. Très-volontiers, lui répondit-elle, pourvu que vous me promettiez de me traiter comme votre sœur; vous le devez à la mémoire de votre ami. Le Cyprien lui promit de faire ce qu'elle voudrait. Afin même de vous mieux garantir de toute insulte, ajouta-t-il, je vous ferai passer pour ma femme. S'étant embarqués sur une caraque de Catalans, on leur donna une petite chambre sur la proue. Ils avaient demandé d'être logés dans la même pièce, afin de ne pas démentir, par leur manière de vivre, ce qu'ils avaient avancé. Pour mieux éloigner les soupçons, ils couchèrent dans le même lit, tout petit qu'il était. Le diable les attendait là, pour les amener à ce qu'ils n'avaient point prévu, lors de leur départ. Encouragés par l'obscurité, par l'occasion qui ne pouvait être plus commode, et excités par la se-

crète influence d'un dangereux voisinage, ils oublièrent insensiblement les promesses qu'ils avaient faites l'un et l'autre au jaloux Antioche. Ce ne fut d'abord que de légères agaceries. On en vint aux caresses, et des caresses à ce que vous devinez aisément. Arrivés à Baffa [1], qui était la patrie du marchand, ils se démarièrent, pour la forme seulement; car ils ne passaient pas de jour sans user des priviléges attachés au sacrement.

Nouvelle aventure. Pendant l'absence du marchand, qui était allé pour des affaires, en Arménie, arrive à Baffa un vieux gentilhomme, peu favorisé de la fortune, ayant dépensé presque tout son bien au service du roi de Chypre, mais homme plein de sagesse et de jugement. Passant un jour devant la maison où logeait Alaciel, il l'aperçut à sa fenêtre. Frappé de l'éclat de sa beauté, il s'arrêta un moment pour la considérer. Il se ressouvint de l'avoir vue quelque part, sans savoir précisément l'endroit. Alaciel, qui, dans ce moment même, faisait des réflexions sur les bizarreries de sa destinée, ignorant qu'elle touchait au terme de ses malheurs, revint de sa rêverie en voyant cet homme s'arrêter; et, fixant à son tour ses regards sur lui, elle se rappela aussitôt de l'avoir connu autrefois à la cour de son père, dans un état fort brillant. L'espérance de revoir ses parens ou son fiancé se fait aussitôt sentir à son cœur. Elle appelle le gentilhomme. Antigone, c'était le nom de l'étranger, monte au

[1] Bourg de l'île de Chypre, au bord de la mer.

premier signe, et quand il fut entré : N'êtes-vous pas Antigone de Famagoste? — Oui, madame, lui-même. Il me semble, continua-t-il, que je vous connais aussi; mais je ne puis me rappeler précisément l'endroit où je vous ai vue. Y aurait-il de l'indiscrétion à moi de vous demander qui vous êtes?

Se jeter à son cou et verser un torrent de larmes, fut la réponse de la dame. Elle demanda ensuite à Antigone, un peu surpris de cette façon d'agir, s'il ne l'avait jamais vue à Alexandrie. Il la regarde attentivement, et la reconnaît alors pour Alaciel, fille du soudan, qu'on croyait ensevelie depuis long-temps au fond de la mer. Il voulut se mettre en devoir de lui rendre les honneurs dus à son rang; mais la princesse ne le souffrit point, et le fit asseoir auprès d'elle. Antigone lui obéit, et lui demanda respectueusement par quelle aventure elle se trouvait là, lorsqu'il passait pour certain, dans toute l'Égypte, qu'elle avait péri depuis plusieurs années dans les flots. Il serait à souhaiter pour moi, s'écria-t-elle, que cela fût arrivé! je n'aurais pas été si bizarrement et si constamment le triste jouet de la fortune. Ah! si mon père est jamais instruit de la vie que j'ai menée, je suis persuadée qu'il regrettera lui-même, si l'honneur de sa fille lui est cher, que je n'aie point péri dans ce funeste naufrage. Après ces mots, grands soupirs et larmes de recommencer. Ne vous affligez point, madame, lui dit Antigone, ne vous affligez point avant le temps. Racontez-moi, s'il vous plaît, les événemens qui vous sont arrivés, et peut-être qu'avec l'aide de Dieu nous

trouverons un remède à tout.—Je vous regarde comme mon père, mon cher Antigone; d'après cette idée, j'aurai pour vous les mêmes sentimens d'amour, de confiance et de respect que j'aurais pour lui s'il était ici, et je ne vous cacherai rien. Votre personne m'a toujours inspiré beaucoup d'estime, et je vous avoue que je ne saurais vous éxprimer la joie de vous avoir reconnu la première. Vous allez lire dans mon cœur, et connaître ce que, dans mes plus grands malheurs, j'ai pris soin de cacher à tout le monde. Si, après avoir entendu le récit fidèle de mes aventures, vous jugez à propos de me rendre à mon premier état, je vous prie de le faire; mais, si vous pensez que la chose ne soit pas faisable, je vous conjure de ne dire à qui que ce soit au monde, que vous m'ayez vue, ou que vous ayez entendu parler de moi.

Après ce préambule, elle lui fit le récit de ses infortunes, depuis son naufrage sur les côtes de Majorque jusqu'au moment où elle lui parlait; et son récit fut plusieurs fois interrompu par ses soupirs et par ses larmes. Antigone, touché de pitié, mêla ses pleurs aux siens, et, après quelques momens de réflexion, il lui dit : Puisqu'on n'a jamais su, dans vos malheurs, qui vous étiez, et qu'on ignore encore si vous vivez, je vous promets, madame, de vous rendre au roi votre père, plus aimée que jamais : je ne doute nullement qu'il n'ait beaucoup de plaisir de vous revoir, et qu'il ne vous envoie ensuite au roi de Garbe, votre fiancé, à qui vous n'en serez que plus chère. Alaciel demanda comment cela se pourrait. Antigone lui expliqua ce

qu'ils avaient à faire. Aussitôt, sans perdre un seul moment, il retourne à Famagoste [1], et va trouver le roi. Sire, lui dit-il, vous pouvez, si tel est votre plaisir, faire, sans qu'il vous en coûte presque rien, une chose glorieuse pour vous, et très-avantageuse pour moi, qui ai perdu ma fortune à votre service. Par quel moyen? dit le roi. La fille du soudan d'Alexandrie, répondit Antigone, cette fille si célèbre par sa beauté, et qui passait pour avoir péri dans un naufrage, est arrivée au port de Baffa. Pour conserver sa vertu, elle a long-temps souffert la misère, et se trouve encore aujourd'hui dans la plus grande indigence : elle désire retourner chez son père, et, s'il vous plaisait de la lui envoyer, je suis persuadé que le soudan n'oublierait jamais un tel service.

Le roi de Chypre, naturellement bon et généreux, lui répondit favorablement. Il donna des ordres pour qu'on la fît venir à la cour, où elle reçut du roi et de la reine tous les honneurs qu'elle pouvait attendre. Elle satisfit aux questions qui lui furent faites sur ses aventures, selon les instructions de son confident. Quelques jours après, elle fut envoyée au soudan, avec une suite nombreuse d'hommes et de femmes, sous le commandement d'Antigone. Il serait difficile de peindre le plaisir et la joie que le soudan éprouva à la vue d'une fille qu'il croyait pour jamais perdue. Il fit l'accueil le plus gracieux à Antigone et aux gens de sa suite.

Après que la princesse eut pris quelques jours de

[1] Ville de l'île de Chypre, connue aujourd'hui sous le nom de Mayosa.

repos, le soudan voulut savoir d'elle-même par quels moyens elle avait échappé du naufrage, et ce qui l'avait empêchée si long-temps de lui donner de ses nouvelles. Alaciel, qui savait fort bien par cœur la leçon que lui avait faite le sage Antigone, parla en ces termes :

Vous saurez, mon cher père, que, vingt jours ou environ après mon départ d'Alexandrie, le vaisseau, assailli et entr'ouvert par la plus horrible tempête, fut jeté, pendant la nuit, sur certaines côtes du Ponant, voisines d'un lieu nommé Aigues-Mortes. Je n'ai jamais su ce que devinrent les gens de ma suite : je me souviens seulement qu'au retour de la lumière, et après être revenue de l'évanouissement que m'avait causé l'approche de la mort, le vaisseau était partagé en deux, et attaché à un banc de sable. Des paysans, qui le virent, accoururent sur l'heure de midi, pour en piller les débris. Ils furent suivis de tous les gens de la contrée; ils me trouvèrent dans un coin sur des planches, avec deux de mes femmes, exténuées comme moi de frayeur et de faiblesse. On me fit d'abord descendre avec elles au rivage. Des jeunes gens s'emparèrent de ces pauvres filles, et les emmenèrent, celle-ci d'un côté, celle-là de l'autre. Je n'ai jamais su non plus ce qu'elles sont devenues. Deux de ces jeunes gens voulurent aussi s'emparer de ma personne, malgré la défense que je faisais et mes larmes. Ils me tiraient tantôt par le bras, et tantôt par les cheveux, selon la résistance que je leur opposais, et me conduisirent ainsi vers une forêt. Sur le point d'y entrer, je vis venir

quatre cavaliers. Mes ravisseurs ne les eurent pas plus tôt aperçus, qu'ils m'abandonnèrent et s'enfuirent à toutes jambes. Les cavaliers, qui me parurent des personnes de considération et d'autorité, accoururent vers moi. Ils m'interrogèrent, je répondis; mais ils ne purent m'entendre, et je ne les entendais pas. Après s'être consultés quelque temps entre eux, et m'avoir fait plusieurs signes auxquels je répondis de mon mieux, ils me donnèrent un de leurs chevaux, et me conduisirent dans un monastère de femmes, qu'on appelle religieuses, dont toute l'occupation est de prier Dieu, selon la loi du pays. Je fus très-bien reçue de toutes ces dames, avec lesquelles j'ai dévotement servi une de leurs idoles favorites. On l'appelle Saint-Croissant, saint pour lequel les femmes de ce pays-là ont une extrême dévotion. Lorsque j'eus un peu appris leur langue, elles me demandèrent ma qualité et ma patrie Dans la crainte d'être chassée de leur maison, où les hommes n'entrent jamais, je n'eus garde de leur dire que j'avais une religion ennemie de la leur; je répondis que j'étais fille d'un gentilhomme de Chypre, qui m'avait envoyée à mon futur époux en Candie, et que j'avais fait naufrage sur le point d'arriver. La maîtresse de toutes ces femmes, qu'on appelait madame l'abbesse, m'ayant demandé si je serais bien aise de retourner en Chypre, je répondis que je ne désirais autre chose. Elle me promit de m'y envoyer; mais comme elle ne voulait point exposer mon honneur, dont elle paraissait très-jalouse, elle n'osa jamais me confier à aucune personne de cette île, de peur que je ne

tombasse en mauvaises mains. Je serais encore dans le monastère, si deux gentilshommes de France, qui devaient accompagner leurs femmes à Jérusalem, pour visiter le sépulcre où l'on croit que le dieu des chrétiens fut enseveli après que les Juifs l'eurent mis à mort, ne se fussent offerts de me conduire. L'un d'eux était parent de l'abbesse. Elle me recommanda à ces Français et à leurs femmes, et les pria de me rendre à mon père, en Chypre. Je ne saurais vous exprimer les égards que ces gentilshommes et ces dames eurent pour moi durant le voyage. Il n'est point de politesse que je n'en aie reçue. Nous abordâmes à Baffa après une navigation des plus heureuses. J'étais fort embarrassée, ne connaissant personne dans ce bourg, que j'avais indiqué comme le lieu de ma naissance. Je ne savais que dire à mes conducteurs, qui voulaient me présenter eux-mêmes à mon père, ainsi qu'ils l'avaient promis à l'abbesse du monastère. Mais, dans le moment que nous descendions à terre, Dieu, qui eut sans doute pitié de mon embarras, conduisit Antigone au rivage. Je le reconnus et l'appelai aussitôt en notre langue, pour n'être point entendue des gentilshommes, et le priai de me faire passer pour sa fille. Il me comprit à merveille; et, après m'avoir embrassée, il fit mille remercîmens à mes généreux conducteurs, qu'il traita ensuite selon ses petites facultés. Trois ou quatre jours ensuite, Antigone me mena de Baffa à la cour du roi de Chypre, qui, comme vous l'avez vu, m'a envoyée vers vous, avec des honneurs qui méritent votre reconnaissance et toute la mienne. Si j'ai omis quelque circonstance

dans ce récit, Antigone, qui m'a entendu raconter plusieurs fois l'histoire de mes malheurs, se fera un plaisir d'y suppléer.

Le sage et prudent Antigone se tournant alors vers le soudan : Monseigneur, lui dit-il, ce que la princesse vient de vous dire s'accorde parfaitement avec ce qu'elle m'a plusieurs fois raconté, et avec ce que m'ont dit également les gentilshommes et les dames qui l'ont amenee en Chypre; mais elle a oublié une circonstance, ou plutôt sa modestie la lui fait passer sous silence; c'est l'éloge que ces chrétiens m'ont fait de la conduite irréprochable qu'elle a menée dans le monastère, de ses sentimens nobles et dignes du sang illustre qui lui a donné le jour, et surtout de ses bonnes mœurs. Elle n'a pas jugé non plus à propos de vous dire les vifs regrets qu'ils ont témoignés, et les larmes qu'ils ont répandues en lui faisant leurs adieux. S'il fallait, en un mot, vous répéter tous les éloges qu'ils ont donnés à ses vertus, un jour entier ne suffirait pas. Aussi pouvez-vous vous vanter, monseigneur, d'après tout ce qu'ils m'ont dit, et d'après tout ce que j'ai vu par moi-même, d'avoir la fille la plus belle, la plus honnête, la plus sage que puisse posséder un monarque.

Le soudan entendit ce récit avec les marques d'une vive satisfaction, et demanda plusieurs fois à Dieu la grâce de pouvoir reconnaître un jour les divers services qu'on avait rendus à Alaciel.

Il combla Antigone de présens, et lui permit de retourner en Chypre. Il le chargea de témoigner sa re-

connaissance au roi, et lui remit plusieurs lettres où il le remerciait lui-même, en attendant de pouvoir lui envoyer des ambassadeurs, et des présens dignes de la marque d'amitié qu'il en avait reçue.

Désirant ensuite d'achever ce qui avait été commencé, c'est-à-dire le mariage de sa fille avec le roi de Garbe, il instruisit ce prince de tout ce qui s'était passé, lui marquant que, s'il persistait dans ses intentions, il envoyât prendre sa fiancée. Ce monarque fut enchanté d'apprendre qu'Alaciel vivait encore. Il l'envoya querir, et la reçut avec un joie inexprimable. Cette princesse, qui avait eu successivement huit amans, et qui avait couché plus de mille fois avec eux, entra dans le lit du monarque comme la plus novice des vierges, fit accroire à son époux qu'elle l'était véritablement, et vécut avec lui dans une longue et parfaite union. Aussi dit-on communément que bouche baisée ne perd ni son coloris ni sa fraîcheur, et qu'elle se renouvelle comme la lune.

NOUVELLE VIII.

L'INNOCENCE RECONNUE.

Durant le récit des aventures multipliées de la belle fiancée, les dames s'épuisaient en soupirs. Mais quelle était la cause de ces soupirs profonds et continuels? N'était-ce pas, du moins chez quelques-unes, le désir d'avoir de pareilles aventures, plutôt qu'un sentiment de compassion pour la princesse infortunée? C'est là un secret que nous ne chercherons pas à pénétrer.

Après qu'on eut beaucoup ri des dernières paroles de Pamphile, la reine se tournant vers Élise lui ordonna de conter sa nouvelle. Elle prit un sourire gracieux et commença par ce préambule :

N'est-il pas vrai que cette campagne, où nous nous promenons avec tant de plaisir, est aussi vaste qu'agréable? N'est-il pas vrai qu'il nous faudrait beaucoup de temps pour pouvoir la parcourir dans toute son étendue? Tel est le champ que nous offre la fortune,

quand nous voulons considérer les divers événemens qu'elle produit. Celui que je vais vous raconter n'est pas un des moins agréables ni des moins intéressans.

L'empire romain étant passé des Français aux Allemands, ces deux nations se déclarèrent une haine implacable, et dès lors une guerre continuelle. Le roi de France ne se borna point à défendre ses états, il voulut encore tenter d'en reculer les limites. Il rassembla pour cet effet toutes les forces de son royaume, et, suivi de son fils, il marcha à la tête d'une armée formidable contre l'ennemi. Avant d'aller à cette expédition, il crut qu'il convenait de pourvoir au gouvernement de son royaume pendant son absence, afin d'éviter le trouble et les séditions. Il jeta les yeux sur Gautier, comte d'Angers, son vassal, homme d'un jugement profond et d'une sagesse consommée. Ce seigneur avait aussi de grands talens pour la guerre; mais, soit que le roi comptât plus sur sa fidélité que sur celle d'un autre, soit qu'il le crût plus disposé à goûter les douceurs de la paix qu'à supporter les fatigues des combats, il lui confia l'administration des affaires, et le laissa à Paris avec le titre de lieutenant-général du royaume.

Le comte commença à remplir avec beaucoup de prudence les pénibles fonctions dont il s'était chargé. Quoiqu'il eût plein pouvoir, et qu'il ne fût nullement obligé

de consulter personne, il ne laissait pas, dans les affaires tant soit peu importantes, de prendre l'avis de la reine et de sa belle-fille. Ces deux princesses avaient été confiées à sa garde et à ses soins. Il se faisait néanmoins un devoir de les traiter en sujet respectueux, sans jamais se prévaloir de l'espèce d'autorité qu'il avait sur elles. Il était âgé de quarante ans, bien fait de sa personne, et avait la plus heureuse et la plus agréable physionomie du monde. Sa taille était haute, régulière, sa marche noble et aisée; en outre, l'homme de son siècle le plus rempli de grâces, et celui qui mettait le plus de goût et d'élégance dans sa parure.

Peu de temps après, il eut le malheur de perdre sa femme, qui lui laissa un fils et une fille, tous deux en bas âge.

Les affaires du gouvernement le mettaient dans le cas de voir fréquemment la reine et sa belle-fille. Celle-ci prenait plaisir à s'entretenir avec lui, et le recevait toujours avec beaucoup d'égards. Elle se sentit bientôt une tendre inclination pour lui. Plus elle était à portée d'admirer ses agrémens et ses vertus, et plus ce sentiment prenait de forces. Enfin elle en devint tout-à-fait amoureuse, sans pouvoir résister à son penchant. Sa jeunesse, sa fraîcheur, son rang, et d'autres considérations jointes au veuvage du comte, lui persuadaient qu'elle pourrait parvenir aisément à s'en faire aimer. La honte de se déclarer était le seul obstacle qui l'arrêtait; mais, n'écoutant plus la voix de la pudeur, elle se résolut bientôt à le surmonter.

Un jour, se trouvant seule, elle l'envoya chercher,

comme si elle eût eu des affaires à lui communiquer. Le comte, bien éloigné de soupçonner les intentions de la princesse, quitte tout et se rend à ses ordres. La princesse le fait asseoir sur son lit de repos, et se met à côté de lui. Le comte lui demande ses ordres : la princesse ne répond rien. Il répète la même question : la dame, rouge d'amour et de honte, les yeux mouillés de larmes, tremblante, ne lui répond que par des soupirs et des mots entrecoupés, auxquels le comte ne sait rien comprendre. Enfin, enhardie par sa passion :

Mon doux et tendre ami, lui dit-elle, vous avez trop de lumières et trop d'expérience pour ne pas connaître jusqu'où va la fragilité des hommes et des femmes, et pour ignorer que l'un de ces deux sexes est beaucoup plus faible que l'autre. Dans l'esprit d'un juge équitable, un péché est plus ou moins grand, selon la qualité des personnes qui le commettent. Qui oserait nier, par exemple, qu'une femme qui, pour gagner sa vie, n'aurait d'autre ressource que son travail, ne fût plus coupable de s'amuser à faire l'amour qu'une dame riche, opulente, ayant tout à souhait? Personne assurément. Les commodités de la vie doivent donc, en grande partie, servir d'excuse à la femme qui en jouit lorsqu'elle se livre aux penchans de son cœur; elle est surtout excusable, et même justifiée, si l'objet qu'elle aime est un homme sage et vertueux. Après vous avoir parlé de ma grande jeunesse et de l'éloignement de mon mari, je vous aurai devoilé tout le secret de mon affection pour vous. Il me sied mal, sans doute, de vous faire un semblable aveu ; mais un amour aussi violent que

le mien se met au-dessus des bienséances ; les personnes de mon rang seraient martyres toute leur vie si elles suivaient l'usage ordinaire. Je ne crains pas de vous l'avouer, mon ami, dans les ennuis que me cause l'absence du roi, ce dieu puissant qui a soumis et soumet encore tous les jours, non seulement les faibles femmes, mais les hommes les plus forts et les plus courageux, ce dieu, dis-je, a blessé mon cœur d'un trait enflammé, et y a allumé la passion la plus tendre et la plus vive. Je sais que, si elle paraissait à découvert, elle serait condamnable ; mais, cachée sous les voiles du mystère, elle ne peut avoir rien de criminel. Votre figure, vos agrémens, votre mérite, sont plus que suffisans pour l'excuser. Non, quelle que soit l'ardeur de ma passion, je ne me suis pas aveuglée sur le choix que j'ai fait. Vous êtes, aux yeux de tous ceux qui vous connaissent, le plus aimable, le mieux fait et le plus sage de tous les hommes de France. Songez que je suis depuis quelque temps sans mari ; songez que vous n'avez plus d'épouse ; songez à ce que l'amour que vous m'avez inspiré me porte à faire dans ce moment, et vous ne me refuserez pas le vôtre. Prenez pitié d'une femme qui se meurt, et qu'il ne tient qu'à vous de rendre à la vie.... Les larmes qu'elle répandit a ces mots l'empêchèrent de continuer. Elle voulut vainement reprendre la parole, l'excès de sa passion avait étouffé sa voix tremblante ; honteuse de son aveu, elle n'eut que la force de pencher la tête sur le sein du comte.

Ce brave chevalier, surpris et humilié de cet étrange discours qu'il venait d'entendre, s'écria alors en la

repoussant : A quoi pensez-vous donc, madame, et pour qui me prenez-vous? Mon honneur m'est trop précieux, et je sais trop ce qu'il me dicte, pour approuver un amour si extravagant. Je souffrirais mille morts plutôt que de faire un pareil outrage à mon maître.

A cette réponse inattendue, la princesse passant subitement de l'amour à la fureur : Ingrat! lui dit-elle, n'est-ce pas assez d'avoir la honte de faire les avances, sans avoir celle de me voir refusée? Tu veux donc ma mort, barbare? Hé bien, puisque tu ne crains pas de m'exposer à périr de rage et de désespoir, tu en seras la victime : car, ou j'attirerai la mort sur ta tête, ou tu vivras dans un exil ignominieux. A ces mots elle s'arrache les cheveux, déchire ses habits, et crie de toutes ses forces : Au secours! au secours! le comte d'Angers en veut à mon honneur!

Le gouverneur, considérant que l'élévation de sa fortune lui avait fait plusieurs envieux, qui seraient ravis de profiter de cette calomnie pour le perdre, et craignant, malgré le bon témoignage de sa conscience, de ne pouvoir confondre l'imposture de la princesse, sort promptement du palais, arrive à son hôtel, et, sans faire d'autres réflexions, prend ses deux enfans et s'enfuit à Calais.

Aux cris de la princesse étaient accourues plusieurs personnes qui, la voyant éplorée et fondant en larmes, ne doutèrent point de la vérité de son accusation. Ils pensèrent alors que le comte n'avait mis en usage tout ce que la parure a de plus attrayant et la gaîté de plus aimable qu'afin de séduire la princesse et de

parvenir à ses fins. On courut chez lui pour l'arrêter mais, ne le trouvant pas, la populace pénétra dans son hôtel, le pilla, saccagea tout, et le démolit jusqu'aux fondemens.

Le roi et son fils reçurent bientôt cette nouvelle, accompagnée de toutes les circonstances qui pouvaient rendre le comte plus odieux. Outrés de cet attentat, ils étendirent la punition du prétendu coupable sur ses enfans, en les condamnant, eux, et leur postérité, à un bannissement perpétuel; et l'on promit une grande récompense à ceux qui livreraient le père, mort ou vif.

Le vertueux Gautier, qui, malgré son innocence, semblait, par sa fuite, s'être accusé lui-même, arriva à Calais avec ses deux enfans, sans se faire connaître. Il passa aussitôt en Angleterre, et marcha droit à Londres sous l'habit de mendiant. La première leçon qu'il fit à ses enfans, fut de souffrir patiemment la pauvreté où la fortune les avait réduits, et de ne déclarer jamais à qui que ce fût, s'ils ne voulaient s'exposer à perdre la vie, ni leur pays, ni leur naissance.

Le garçon, appelé Louis, avait environ neuf ans, et la fille, qui se nommait Violante, pouvait en avoir sept. L'un et l'autre saisirent, malgré la faiblesse de leur âge, les instructions de leur père, et les mirent à profit, comme on le verra dans la suite. Il les fit changer de nom pour les mieux déguiser, donna celui de Perrot au garçon, et celui de Jeannette à la fille Entrés dans la ville de Londres, sous de mauvais haillons, ils vécurent fort petitement; et, après avoir épuisé le peu

d'argent qu'ils avaient, ils se virent contraints de demander l'aumône. S'étant trouvés un matin à la porte d'une église, à l'heure qu'on en sortait, la femme d'un secrétaire d'état, voyant le comte et ses enfans qui mendiaient, lui demanda d'où il était, et si ces enfans lui appartenaient. Gautier répondit qu'il était de Picardie, et qu'une fâcheuse affaire, arrivée à son fils aîné, l'avait obligé de s'expatrier avec ses deux autres enfans. La dame, naturellement sensible et compatissante, regardant la petite fille, et la trouvant tout-à-fait gentille et fort à son gré : Bon homme, dit-elle au comte, si tu veux me laisser prendre cette jeune enfant, dont la physionomie me plaît, je m'en chargerai volontiers; et, si elle veut être sage, je pourrai la bien établir dans la suite. Le père, charmé de la proposition, accepta avec reconnaissance, et, après avoir dit un tendre adieu à sa fille, il la remit entre ses mains, en la lui recommandant de la manière la plus touchante.

Le comte, ayant trouvé un bon asile à sa fille, voulut aller chercher fortune ailleurs. Il traversa l'île avec Perrot en mendiant son pain, et arriva dans la principauté de Galles, non sans beaucoup de temps et de fatigue, n'étant pas accoutumé de voyager à pied.

Il y avait dans cette province un général du roi d'Angleterre, qui en était gouverneur, et qui faisait une grosse dépense. Le comte et son fils, se trouvant dans la ville où ce seigneur faisait sa résidence, allaient souvent devant son hôtel, et entraient quelquefois dans la cour pour demander l'aumône. Le fils du

gouverneur descendait souvent pour jouer avec d'autres enfans de qualité. Perrot se mêla un jour avec eux, et se tira avec beaucoup plus d'adresse et de grâce que les autres de ces petits exercices; le général le remarqua, et, charmé des manières de cet enfant, demanda à qui il appartenait. On lui dit que c'était le fils d'un pauvre homme, qui venait souvent demander son pain à la porte. Il fait appeler le père, et lui propose de se charger de cet enfant, en lui promettant d'en prendre soin. Le comte, qui ne désirait pas mieux, le lui accorda bien volontiers, quoique cette séparation coûtât beaucoup à son cœur.

Après avoir ainsi placé son fils et sa fille, il résolut de quitter l'Angleterre, et passa du mieux qu'il put en Irlande. Arrivé à Dublin, il se mit au service d'un gentilhomme du pays. Quoiqu'il n'y fût pas trop bien, il y demeura long-temps en qualité de page ou de valet.

Cependant Violante, qui n'était plus connue que sous le nom de Jeannette, étant devenue grande et belle, avait su gagner l'affection et les bonnes grâces de sa bienfaitrice. Sa bonne conduite lui avait également mérité l'estime et l'amitié du mari. Les personnes de sa maison, et généralement tous ceux qui la connaissaient, la chérissaient. On ne pouvait la regarder sans admiration, et on jugeait à ses manières et à son maintien qu'elle était digne d'une grande fortune et d'un rang élevé. La dame, qui n'avait pu découvrir sa véritable origine, mais qui la soupçonnait honnête à un certain point, pensait à la marier à quelque artisan aisé et de bonnes mœurs; mais Dieu, qui laisse

rarement la vertu sans récompense, et qui ne voulait point lui faire supporter le crime d'un autre, en avait disposé autrement, et ne permit point qu'elle dérogeât à la noblesse de sa naissance.

Le secrétaire d'état et sa femme avaient un fils unique, qu'ils aimaient fort tendrement, et qui, à la vérité, méritait leur tendresse par les heureuses qualités dont il était doué. Une figure aimable, une taille bien prise et dégagée, un caractère plein de douceur, de la politesse et du courage, le distinguaient avantageusement des jeunes gens de son âge. Il avait six ans de plus que Jeannette : il la trouvait si gracieuse, si honnête et si jolie, qu'il ne se lassait point d'avoir des attentions pour elle, et de rechercher sa société. Insensiblement, il en devint fort amoureux ; mais, la croyant d'une naissance obscure, non seulement il n'osait la demander pour femme à son père, mais il n'osait même avouer ses sentimens, craignant qu'on ne lui reprochât cet amour comme indigne de lui. Il cachait donc sa passion avec soin, et cette contrainte la rendait beaucoup plus vive. Consumé de tristesse et de langueur, il tomba dangereusement malade. Les médecins, las de chercher en vain les symptômes et le principe de son mal, désespérèrent de sa guérison. Le père et la mère étaient inconsolables du triste état de leur fils. Ils le conjuraient sans cesse, les larmes aux yeux, de leur déclarer ce qui causait sa maladie. Le fils ne leur répondait autre chose sinon qu'il se sentait mourir, et accompagnait cette réponse de profonds soupirs. Jeannette, qui, pour faire sa cour au père et à

la mère, en prenait un soin particulier, entra un jour dans sa chambre dans le moment qu'un jeune mais très-habile médecin lui tâtait le pouls. Le jeune homme, en l'apercevant, fut vivement ému, et l'agitation de son cœur rendit les pulsations beaucoup plus fortes. Quoiqu'il n'eût proféré aucun mot, ni laissé paraître aucune émotion sur son visage, le médecin, sentant aussitôt son pouls qui redoublait, et entrevoyant la vérité, n'abandonna point le bras du malade, pour voir combien durerait ce battement précipité. Le pouls reprit son mouvement ordinaire dès que Jeannette fut sortie. L'habile médecin crut alors avoir découvert en partie la cause du mal. Pour mieux s'assurer du fait, sous prétexte de demander quelque chose, il fit rappeler Jeannette. Jeannette reparaît, et le pouls de reprendre aussitôt le galop, qu'il ne quitta que lorsqu'elle fut éloignée. Le docteur, ne doutant plus qu'il n'eût découvert la véritable cause du mal, va trouver le père et la mère, et les ayant pris en particulier : La guérison de monsieur votre fils, leur dit-il, ne dépend point de mon art, elle est entre les mains de Jeannette, je l'ai reconnu à des signes certains, quoique la demoiselle n'en sache rien elle-même, autant du moins que j'en puisse juger par les apparences. Voyez maintenant ce que vous avez à faire. Je dois seulement vous avertir que, si la vie de votre fils vous est chère, il faut au plus tôt porter remède à son mal; car, pour peu que sa langueur continue, toute la médecine sera hors d'état de le sauver.

Le père et la mère demeurèrent interdits à cette

nouvelle. Ils furent cependant charmés d'apprendre que le mal de leur fils n'était pas sans remède, espérant qu'il ne serait peut-être pas nécessaire de lui donner Jeannette pour épouse. Ils allèrent le voir, dès que le médecin fut sorti. Mon fils, lui dit sa mère en l'abordant, je n'aurais jamais cru que tu m'eusses caché le secret de tes désirs, surtout aux dépens de ta vie. Tu devais et tu dois être assuréqu'il n'est rien au monde de possible que je ne fasse pour toi, malgré toutes mes repugnances, tu m'as pourtant fermé ton cœur; mais le Seigneur, touché de ton état, et ne voulant pas ta mort, m'a fait connaître ton secret. Pourquoi as-tu craint de m'en faire l'aveu? Ne sais-je pas que c'est une faiblesse commune et pardonnable aux jeunes gens de ton âge? Pouvais-tu croire que je t'en estimerais moins ? Je t'en aime encore davantage; car ce besoin de la nature me prouve que tu n'en as pas été disgracié. Ne te cache donc plus, mon cher fils. Ouvre-moi ton âme, et compte sur l'indulgence d'une mère qui te chérit de tout son cœur. Bannis cette mélancolie qui te consume, et ne songe plus qu'à ta guérison. Tu me trouveras disposée à faire tout ce qui pourra t'être agréable, sois-en persuadé. Éloigne de ton esprit toute crainte et toute timidité; parle hardiment : puis-je quelque chose auprès de celle que tu aimes? Je te permets de me regarder comme la plus cruelle des mères si tu ne me vois employer mes soins pour te servir.

A ce discours, le fils éprouva d'abord quelque honte;

mais encouragé par les invitations, les prévenances, de sa mère, et réfléchissant que personne ne pouvait mieux lui faire obtenir ce qu'il désirait, il secoua bientôt sa timidité, et lui parla en ces termes :

Ce qui m'a porté, madame, à cacher mon amour, c'est de voir que la plupart des hommes ne veulent jamais, quand ils ont atteint l'âge mûr, se rappeler qu'ils ont été jeunes. Mais, puisque je vous trouve raisonnable et de bonne composition sur ce point, je conviendrai non seulement de la vérité de vos soupçons, mais je vous ferai connaître l'objet dont je suis épris, si vous promettez de me le faire obtenir. C'est par ce moyen que vous me rendrez la vie; je vous devrai de plus mon bonheur.

La mère, qui comptait un peu trop sur la complaisance de Jeannette, et sans penser que la vertu de cette fille serait un obstacle à son projet, lui répondit de nommer en assurance l'objet de son amour. Vous saurez donc, madame, que c'est de votre Jeannette que je suis épris : je n'ai pu me défendre de l'aimer en considérant sa beauté et les rares qualités dont elle est pourvue. Désespérant de la rendre sensible, et imaginant que vous ne consentiriez pas à me la donner pour femme, je n'ai jamais osé confier mon amour à qui que ce soit, pas même à Jeannette; et c'est là ce qui m'a réduit dans l'état où vous me voyez. Mais, je vous en avertis, si ce que vous me promettez venait à ne pas réussir, de manière ou d'autre, vous pouvez compter que je ne vivrais pas long-temps.

La mère, voyant que le jeune homme avait besoin d'être consolé, et que ce n'était pas le moment de lui faire des représentations : Mon fils, lui dit-elle en souriant, si c'est là l'unique cause de ton mal, tu peux être tranquille; ne songe qu'à te rétablir, et laisse-moi faire; tu auras lieu d'être content.

Le jeune homme, plein d'espérance, ne tarda pas à renaître à la vie. La mère, enchantée de lui voir reprendre son embonpoint, se disposa à exécuter ce qu'elle avait promis. Elle ne savait trop comment s'y prendre, tant elle avait bonne opinion de la vertu de Jeannette; mais enfin elle se détermina à la sonder, et lui demanda, par manière de plaisanterie, si elle n'avait point d'amoureux. Jeannette répondit en rougissant qu'elle ne voyait pas que cela fût nécessaire, surtout à une pauvre demoiselle, chassée de sa patrie, et ne subsistant que par le secours d'autrui. Vous avez tort, répliqua la dame, je ne veux point qu'une fille aussi aimable et aussi jolie soit sans amant, et je me flatte que vous serez satisfaite de celui que je vous destine. Madame, répliqua Jeannette, après avoir été tirée par vous de l'état de mendicité où mon père est peut-être encore réduit, et avoir été élevée chez vous comme votre propre fille, je devrais me soumettre aveuglément à tout ce qui peut vous être agréable; mais vous me dispenserez de vous obéir en ceci, à moins que vous n'entendiez me faire épouser celui que vous me destinez pour amoureux : dans ce cas, il pourra compter sur toute ma tendresse. L'honneur, vous le savez, est le seul bien que j'aie reçu en héritage de

mes parens ; je dois et je veux le conserver sans tache jusqu'à mon dernier soupir.

Cette réponse n'était point conforme aux désirs de la dame, qui ne se proposait rien moins que de faire de cette fille la maîtresse de son fils. Elle ne laissa pas de l'approuver dans le fond de son âme. L'intérêt qui l'animait était pourtant trop fort pour lui permettre de lâcher prise. Elle insista, en lui disant avec un air étonné : Comment, Jeannette ! si le roi, qui est jeune et bien fait, était épris de votre beauté, et qu'il vous demandât quelque faveur, vous auriez le courage de la lui refuser ? Le roi, répliqua Jeannette sans hésiter, pourrait user de violence ; mais j'ose vous assurer que je ne consentirais jamais à rien qui ne fût d'accord avec l'honnêteté.

La dame, admirant la vertu et la constance de cette aimable enfant, ne poussa pas plus loin ses tentatives ; mais, voulant la mettre à l'épreuve, elle dit à son fils qu'après sa guérison elle lui donnerait des facilités pour l'entretenir seule dans une chambre. Elle essaya de lui faire sentir, à ce sujet, qu'il ne lui convenait pas de l'en prier elle-même, puisque ce serait jouer évidemment le rôle d'entremetteuse.

Le jeune homme, peu satisfait de cette proposition, et voyant qu'on ne lui tenait point parole, retomba dans son premier état. Sa mère, le voyant empirer tous les jours, et craignant plus que jamais pour sa vie, passa enfin sur toutes les bienséances, et s'ouvrit nettement à Jeannette ; mais, l'ayant trouvée inébranlable, et ayant fait part à son mari de l'inutilité de toutes ses tenta-

tives, ils se déterminèrent à la fin, l'un et l'autre, à la donner pour femme à leur fils. Ce ne fut pas sans regret qu'ils prirent ce parti; mais ils aimèrent mieux voir leur enfant marié à une femme qui ne leur paraissait pas faite pour lui que de le voir mourir de douleur. Jeannette bénit Dieu de ne l'avoir point oubliée. Quelque brillant que fût pour elle un tel mariage, elle ne voulut cependant pas dévoiler sa véritable origine. Le malade recouvra en peu de temps toutes ses forces, ainsi que sa gaîté; et, quand leur union fut bénie, il s'estima l'homme du monde le plus heureux, et s'abandonna en toute liberté à l'excès de son amour.

Perrot, domestique chez le gouverneur de la principauté de Galles, avait grandi, et avait su, comme sa sœur, gagner les bonnes grâces de son maître; son esprit, sa sagesse et sa bonne mine le faisaient rechercher. Personne ne maniait mieux que lui une lance, et n'était plus habile dans les exercices militaires de ce temps-là; il faisait, en un mot, l'admiration de tout le monde. Les gentilshommes l'appelaient Perrot le Picard, et sous ce nom il était connu et renommé dans l'île entière. Dieu, qui n'avait point oublié la sœur, n'abandonna pas le frère. Il le préserva d'une maladie contagieuse qui envahit cette contrée et enleva la moitié des habitans. Ceux qu'elle avait épargnés s'étaient retirés, pour la plupart, dans les pays voisins, en sorte que la principauté de Galles semblait abandonnée et se trouvait presque déserte. Le gouverneur, sa femme, son fils, ses neveux, ses parens, avaient été les victimes de la contagion. Une fille du gouverneur

fut le seul reste de cette illustre famille Cette demoiselle, devenue héritière des biens de toute sa parenté, était en âge d'être mariée lorsque la peste eut cessé ses ravages. Perrot ne l'avait point quittée, et en avait eu grand soin. Le mérite qu'elle lui connaissait, joint à la reconnaissance, lui inspira du goût pour ce jeune homme, et elle crut ne pouvoir rien faire de mieux que de l'épouser, suivant en cela le conseil des personnes de confiance qui lui restaient. Elle lui apporta ainsi le riche héritage et la haute noblesse de sa famille. Peu de temps après, le roi d'Angleterre ayant appris la mort du maréchal, et étant informé du rare mérite et de la valeur du fortuné Picard, lui donna toutes les places que son beau-père avait occupées. Tel fut l'heureux sort des deux enfans du comte d'Angers, qui, loin de soupçonner leur grande fortune, les regardait alors comme perdus.

Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis que ce père infortuné s'était enfui de Paris. Après bien des adversités, se voyant déjà vieux et las de souffrir, il eut le désir de savoir ce qu'étaient devenus son fils et sa fille. Le travail et l'âge avaient totalement changé les traits de son visage, mais avaient rendu son corps plus agile et plus robuste qu'il ne l'était dans sa jeunesse, passée dans le repos. Il quitta l'Irlandais chez lequel il avait toujours demeuré, et partit pour le pays de Galles, fort pauvre et mal vêtu. Il arriva dans la ville où il avait laissé Perrot. Il le trouva gouverneur du pays, beau garçon, et en bonne santé. Il en eut, comme on l'imagine aisément, une joie extrême; mais il jugea à propos de ne

se faire connaître qu'il n'eût su auparavant le sort de Jeannette. Il continua donc sa route, et ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé à Londres. Il s'informe secrètement de la dame à laquelle il l'avait laissée, et apprend que Jeannette était mariée avec le fils de cette noble maison. Ce fut alors que la prospérité de ses enfans le consola de toutes ses souffrances. Le désir de voir sa fille le faisait rôder tous les jours autour de son hôtel. Un jour Jacques Lamyens, mari de Jeannette, apercevant ce bon vieillard, et touché de compassion pour son triste état, donna ordre à un de ses gens de le faire entrer et de lui donner à manger.

Jeannette avait déjà plusieurs enfans, dont le plus âgé touchait à sa huitième année. Ces petits enfans, voyant manger le comte, se mirent autour de lui, et lui firent mille caresses, comme si la nature leur eût fait sentir que ce bon homme était leur grand-père. Le comte, les reconnaissant pour ses petits-fils, leur fit beaucoup d'amitié, et loua leur gentillesse; ces enfans ne voulaient point le quitter, quoique leur gouverneur les appelât. La mère vint elle-même, et les menaça de les punir s'ils n'obéissaient à leur maître. Les enfans commencèrent à pleurer, en disant qu'ils demeureraient auprès de ce bon vieillard, qui leur plaisait plus que leur gouverneur. Ces paroles firent éclater de rire la dame. L'infortuné comte ne put s'empêcher d'en rire aussi. Il s'était levé pour saluer Jeannette, comme la dame et la maîtresse du logis. Il la regardait avec un plaisir extrême; mais changé par l'âge et la misère, amaigri, ridé, hâlé par le soleil, il ne put

être reconnaissable aux yeux de sa fille. La mère, voyant l'empressement de ses enfans pour cet homme, dit à leur gouverneur de les laisser encore quelque temps avec lui. À peine fut-elle sortie, que son mari entra. Ayant appris du gouverneur ce qui venait de se passer, et dans le mépris de la naissance de sa femme : Laissez-les, lui dit-il, d'un ton plein d'orgueil et de dépit, laissez-les dans les sentimens que Dieu leur a donnés ; ils tiennent du lieu d'où ils sortent : ils sont nés d'une mère de basse extraction, et ils aiment la bassesse. Le comte entendit ces paroles et en fut outré ; mais, accoutumé aux humiliations, il ne répondit rien, et se contenta de hausser les épaules. Jacques n'était rien moins que charmé des caresses que ses enfans faisaient à ce pauvre étranger ; néanmoins il les aimait tant, qu'il poussa la complaisance jusqu'à offrir à son beau-père de lui donner quelque emploi dans sa maison, s'il voulait y rester. Le beau-père répondit qu'il en serait ravi ; mais que son unique talent était de panser les chevaux, n'ayant jamais fait autre chose depuis une longue suite d'années. Il fut retenu à cette condition. Son grand plaisir, quand il avait fini sa besogne, était d'amuser et de divertir ses petits-fils, qui se faisaient une fête de rire et de jouer avec lui.

Pendant que la fortune traitait ainsi le comte d'Angers, le roi de France, après plusieurs trêves consenties avec les Allemands, termina sa carrière. Son fils, le même dont la femme avait causé l'exil du comte, succéda à sa couronne. La dernière trêve expirée, la guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Le nouveau roi

demanda du secours au roi d'Angleterre, son parent, qui lui envoya un corps considérable de troupes, sous le commandement de Perrot et de Jacques Lamyens. Le comte d'Angers, qui n'avait jamais osé se faire connaître depuis sa proscription, ne craignit pas de suivre son gendre en qualité de palefrenier. Il demeura quelque temps au camp sans être reconnu de personne. Malgré la bassesse de son emploi, il trouva moyen de rendre utile sa grande expérience de la guerre par les vues qu'il fit parvenir ou qu'il donna lui-même à ceux qui avaient le commandement de l'armée.

La nouvelle reine ne jouit pas long-temps des honneurs du diadème. Elle tomba dangereusement malade, et mourut peu de jours après. Près de sa fin, elle se sentit touchée de repentir, et fit appeler l'archevêque de Rouen, qui passait pour un saint homme, et se confessa à lui dévotement. Elle lui déclara que le comte d'Angers était innocent du crime dont elle l'avait accusé, et le pria de le faire savoir au roi. Elle n'omit aucune circonstance; et, pour rendre l'aveu de son péché plus authentique, elle le fit en présence de plusieurs personnes de la première qualité, et finit par les solliciter de se réunir au prélat pour prier le roi de rappeler le comte et ses enfans s'ils vivaient encore, et de les faire rentrer dans tous leurs biens.

Le roi ne fut pas plus tôt informé de la mort de la reine et du détail de sa confession, que, vivement touché de l'injuste disgrâce du comte d'Angers, il se hâta de faire publier à son de trompe, dans le camp et dans tout son royaume, qu'il récompenserait riche-

ment quiconque pourrait lui donner des nouvelles de cet infortuné ou de ses enfans; qu'il reconnaissait, par la confession publique de la reine, que ce seigneur était parfaitement innocent du crime pour lequel il avait été proscrit; et qu'il entendait le remettre dans son premier état, et même plus haut, pour le dédommager, lui et les siens, de leur injuste flétrissure.

A cette nouvelle, qui fit le plus grand bruit, le comte d'Angers alla trouver Jacques, son maître, et le pria de se réunir avec Perrot, en leur disant qu'il voulait leur montrer celui que le roi de France cherchait. A peine furent-ils tous trois réunis dans le même lieu, que le comte d'Angers, dans son accoutrement de palefrenier, dit à Perrot, qui pensait déjà lui-même à se faire connaître et à se présenter au roi : Perrot, sais-tu bien que Jacques Lamyens est le mari de ta sœur, et qu'il l'a épousée sans aucune dot? Or, comme il convient qu'il en reçoive une, j'entends et prétends que lui seul ait les récompenses promises à la personne qui te fera connaître; à celui qui donnera des nouvelles de Violante, ta sœur et sa femme; à celui qui me présentera, moi, qui suis le comte d'Angers, ton père. Perrot, hors de lui-même, en écoutant ces paroles, regarde fixement celui qui les profère, et, le reconnaissant à travers le changement que ses traits avaient éprouvé, il se jette à ses genoux, les embrasse, et s'écrie avec des larmes d'attendrissement : Ah! mon père! mon cher père! quelle joie de vous revoir! Jacques fut si surpris d'un tel événement, qu'il ne savait que penser ni que dire. Le tableau des mauvais traitemens qu'il avait fait éprouver

au vieillard pendant le temps qu'il avait été à son service, s'offrant aussitôt à sa mémoire, l'engage à se jeter à ses pieds et à lui demander mille pardons. Le comte le relève avec douceur et l'embrasse cordialement. Après s'être mutuellement conté leurs aventures, le fils et le gendre voulurent faire habiller le comte; mais il s'y refusa constamment, désirant d'être présenté au monarque sous l'habit qu'il portait. Jacques alla trouver le roi, et lui dit qu'il était en état de lui présenter le comte d'Angers, son fils et sa fille, s'il voulait lui accorder les récompenses promises. Le roi fit sur-le-champ apporter trois présens magnifiques, et lui dit qu'ils seraient à lui aussitôt qu'il aurait tenu sa promesse. Jacques fait avancer son beau-père avec son habit de palefrenier : Sire, voilà le comte, lui dit-il, et voilà son fils, en montrant Perrot; sa fille, qui est ma femme, n'est point ici, mais vous la verrez dans peu de jours.

A force de regarder le comte d'Angers, le roi le reconnut, malgré le changement que l'âge, les fatigues et les chagrins avaient opéré dans toute sa personne. Il l'accueillit avec mille démonstrations de joie et d'amitié, et commanda qu'on lui donnât promptement des habits et un équipage dignes de sa naissance et de son rang. Il combla Perrot de caresses, et témoigna à Jacques toute sa sensibilité pour le plaisir qu'il venait de lui faire. Il lui demanda par quel hasard son beau-père était son palefrenier, et par quelle aventure il se trouvait le mari de sa fille. Jacques satisfit la curiosité du monarque, et reçut la récompense promise. Prenez ces

beaux et riches présens de mon souverain, dit alors le comte à son gendre, et ne manquez pas, je vous prie, d'apprendre à votre père que vos enfans, mes neveux, ne sont pas nés dans la bassesse du côté de leur mère.

Jacques se hâta d'écrire en Angleterre. Il attira sa femme à Paris. Perrot y appela la sienne. Après un long séjour dans cette ville, ils s'en retournèrent avec l'agrément du roi. Ce ne fut pas sans regret et sans répandre des pleurs qu'ils se séparèrent du comte d'Angers, qui demeura en France, où, après être rentré dans tous ses biens, et avoir été élevé aux plus hautes dignités, il vécut encore plusieurs années, estimé, chéri et honoré plus que jamais de tout le monde.

L'IMPOSTEUR DÉMASQUÉ

NOUVELLE IX.

L'IMPOSTEUR CONFONDU.

Élise eut à peine achevé son intéressante nouvelle, que la reine, dont la taille noble et régulière répondait parfaitement à la beauté ravissante du visage, prit aussitôt la parole, et dit avec un sourire gracieux : Il faut tenir la promesse faite à Dionéo : puisqu'il ne reste plus que lui et moi à conter notre nouvelle, je vais dire la mienne, afin de lui laisser le plaisir de clore la séance.

Un proverbe dit, vous le savez, mesdames, qu'un trompeur est tôt ou tard pris dans ses propres filets. L'histoire que je vais vous raconter vient à l'appui de ce dicton populaire, dont il est plus facile de prouver la vérité par des exemples que par le raisonnement.

Des affaires de commerce avaient appelé à Paris des

négocians d'Italie. Ils étaient logés dans la même auberge, et se faisaient un plaisir de manger ensemble. Un soir, sur la fin du souper, étant plus gais qu'à l'ordinaire, ils se mirent à raconter des histoires de galanterie. La conversation tomba insensiblement sur leurs propres femmes, car ils étaient tous mariés. J'ignore ce que fait la mienne, dit l'un; mais je sais bien que, lorsque je trouve l'occasion de goûter d'un mets étranger, j'en profite avec plaisir. C'est aussi mon habitude, répondit un autre; et il y a grande apparence que ma femme suit le même système : en tout cas, que je le croie ou non, il n'en sera ni plus ni moins. Un troisième tint à peu près le même langage, et chacun parut persuadé que sa femme mettait à profit le temps et l'absence de son mari. Un seul, nommé Bernard Lomelin, de Gènes, fut d'un sentiment contraire, du moins pour ce qui le regardait, assurant que, par la grâce de Dieu, il avait l'épouse la plus honnête et la plus accomplie de toute l'Italie. Il fait ensuite l'énumération de ses belles qualités, l'éloge de sa beauté, de sa jeunesse, de sa vivacité, de la finesse de sa taille, de son amour pour le travail, et de son adresse pour tout ouvrage de femme; ajoutant que le plus habile écuyer tranchant ne pouvait se flatter de servir à table avec plus d'aisance, de grâce et de politesse. Il loua encore son habileté à manier un cheval, à élever un oiseau; son talent pour la lecture, l'écriture, la tenue des livres de compte, et son aptitude pour toutes les affaires de commerce. Après avoir ainsi célébré ses différentes qualités, il en vint à l'objet en question, et

soutint qu'il n'existait pas de femme plus chaste et plus vertueuse. Aussi était-il persuadé qu'il aurait beau s'absenter dix ans de suite, toute la vie même, elle ne songerait jamais à lui être infidèle.

Ces dernières paroles firent éclater de rire un jeune homme de la compagnie, nommé Ambroise de Plaisance. Pour se moquer de Bernard, il lui demanda si c'était de l'empereur qu'il tenait un si merveilleux privilége. Le Génois, piqué, lui répondit que ce n'était point de l'empereur, mais de Dieu même, qui avait un peu plus de puissance que l'empereur. Je ne doute point, réplique aussitôt Ambroise, que vous ne soyez de très-bonne foi; mais, permettez-moi de vous le dire, ce n'est pas connaître la nature du sujet en discussion que d'en parler comme vous faites. Si vous l'aviez examinée sans prévention, vous penseriez autrement. Ne vous figurez pas, au reste, malgré ce que nous avons pu dire de nos femmes, qu'elles nous aient donné, plus que la vôtre, des raisons positives de nous plaindre d'elles; si nous en avons parlé de la sorte, c'est d'après la connaissance que nous avons des faiblesses du sexe en général. Mais raisonnons un peu sur cette matière. N'est-il pas vrai, et tout le monde ne connaît-il pas que l'homme est l'être le plus parfait qui soit sorti des mains du Créateur? La femme ne tient donc que le second rang: aussi tout le monde s'accorde-t-il à dire que l'homme a plus de courage, de force et de constance, et que la femme est timide et changeante. Je pourrais vous développer ici les raisons et les causes de cette différence; mais il est inutile d'entrer à pré-

sent dans cette discussion, qui nous mènerait trop loin. Concluons seulement que, si l'homme, malgré ses avantages sur l'autre sexe, ne peut résister, je ne dis pas à une femme qui le prévient et le provoque, mais même au seul désir qui le porte vers celle qui lui plaît; s'il ne peut s'empêcher de tenter tous les moyens possibles d'en jouir; s'il succombe enfin toutes les fois que l'occasion se présente; comment une femme, naturellement faible et fragile, pourra-t-elle se défendre des sollicitations, des flatteries, des présens, de tous les ressorts, en un mot, que fera jouer un amant passionné? Pouvez-vous imaginer qu'elle résiste longtemps? Vous avez beau feindre une aveugle confiance, j'ai peine à croire que vous soyez assez simple pour être de bonne foi sur cet article. Votre femme est remplie de vertus, je vous l'accorde; mais elle est de chair et d os comme les autres, sujette aux mêmes passions, aux mêmes désirs, aux mêmes poursuites. Et, si l'expérience prouve tous les jours que les autres succombent, il est tres-vraisemblable qu'elle succombe aussi, malgré les qualités que je lui suppose. Mais, quand la chose, sans être vraisemblable, ne serait que possible, vous ne devriez pas le nier aussi opiniâtrément que vous le faites

Je suis négociant et non philosophe, répondit Bernard : comme négociant, je réponds que ce que vous dites peut arriver aux femmes sans honneur; mais je soutiens que celles qui en ont se montrent plus constantes, plus inébranlables que les hommes; et je suis intimement persuadé que ma femme est du nombre de

ces dernières. Si toutes les fois que les femmes ont des complaisances pour d'autres que leurs maris, reprit Ambroise, il leur venait une corne au front, le nombre des infidèles serait sans doute très-petit; mais, comme il n'y a point de signe pareil, leur honneur ne court aucun danger. La publicité du fait peut seule le leur faire perdre. Il n'est pas douteux dès lors que celles qui sont assurées du secret ne se livrent à leur penchant; ce serait sottise de leur part d'y résister. D'où je conclus qu'il n'y a de prudes et de fidèles que celles qui n'ont pas été sollicitées, ou qui ont été refusées, si elles ont fait elles-mêmes les avances. Quoique ce soit là le sentiment de tout le monde, je ne parlerais pas si positivement si moi-même je n'en avais fait mille fois l'expérience. J'ajoute hardiment que, si je me trouvais auprès de votre femme, de cette femme si honnête, si vertueuse, il ne me faudrait pas beaucoup de temps pour la déterminer à faire avec moi ce que j'ai fait avec tant d'autres, qui se piquaient, comme elle, d'une grande honnêteté. Cette contestation, répliqua Bernard tout en colère, nous mènerait trop loin. Ce ne serait, de part et d'autre, qu'objections, que contradictions, et nous n'aurions jamais fini. Mais, puisque vous êtes si prévenu contre la vertu des femmes, et que vous pensez qu'aucune ne saurait vous résister, je gage ma tête à couper que tout votre talent échoue contre la mienne; et, si vous perdez, vous en serez quitte pour mille ducats. Que ferais-je de votre tête? répondit Ambroise, qui commençait à s'échauffer; mais gagez cinq

mille ducats, qui doivent vous être moins précieux que votre tête, contre mille des miens, et je suis votre homme. Quoique vous ne prescriviez point de temps, je ne demande que trois mois, à dater de ce jour, pour rendre votre femme docile à mes désirs. Si vous consentez à ma proposition, j'offre de vous apporter de si bonnes preuves du succès de mon voyage, que vous en serez pleinement convaincu. Mais j'exige aussi de vous que vous ne viendrez pas à Gènes, et que vous n'écrirez point à votre Lucrèce pour l'informer du pari. Bernard répondit qu'il ne demandait pas mieux, et il accepta les conditions. Les autres négocians, craignant que cette gageure n'eût des suites fâcheuses, firent de vains efforts pour la rompre. Ils étaient l'un et l'autre si échauffés, qu'ils ne voulurent rien entendre, et qu'ils s'engagèrent par un écrit en forme.

Ambroise part le lendemain de Paris pour se rendre à Gènes. A peine arrivé, il s'informe de la demeure et de la conduite de la dame. Apprenant par la voix du public qu'elle était encore plus prude, plus farouche que son mari n'avait dit, il crut avoir tenté une entreprise folle, dont il ne lui serait pas possible de venir à bout. Toutefois, ayant lié connaissance avec une vieille femme, qui allait voir souvent la dame, et que celle-ci aimait beaucoup, il résolut de pousser plus loin l'aventure. Cette femme ne fut pas si facile qu'il l'avait imaginé. Il eut recours à l'argent, et parvint à la séduire. Tout ce qu'elle put faire pour le service du galant fut de l'introduire, par un stratagème, dans la chambre de la virtuose. Il fut conclu qu'Ambroise

ferait faire un coffre à sa fantaisie, qu'il s'enfermerait dedans, et que la bonne femme, sous prétexte de voyage, prierait la femme de Bernard de le lui garder quelques jours, et de le placer, pour plus grande sûreté, dans un coin de sa chambre à coucher. Ce qui fut dit fut fait. Vers le milieu de la nuit, lorsque Ambroise crut que la dame dormait d'un profond sommeil, il sortit du coffre, dont la serrure était de celles qui s'ouvrent par dedans et par dehors. Il trouva la chandelle allumée, car on n'était pas dans l'usage de l'éteindre; elle lui sert à examiner la forme de l'appartement, les tapisseries, les tableaux, les autres ornemens, et il grave l'idée de tous ces objets dans sa mémoire. Il s'approche ensuite du lit : la dame était couchée avec une petite fille. Les voyant toutes deux dormir profondément, il découvre la mère avec une grande précaution, et trouve que ses charmes les plus cachés répondaient parfaitement à ceux de son visage. Comme elle était entièrement nue [1], rien ne l'empêcha de la considérer à son aise, pour voir si elle n'avait aucun signe particulier sur son corps. A force d'en parcourir des yeux les diverses parties, il remarqua sous sa mamelle gauche une petite mouche, entourée de quelques poils blonds comme de l'or. Après l'avoir bien examinée, il la recouvrit tout doucement, non sans éprouver de vives émotions. Il fut même tenté, au péril de sa vie, de se coucher auprès d'elle; mais,

[1] Dans les pays chauds, les hommes et les femmes étaient dans l'usage autrefois de coucher nus, l'hiver comme l'été. Cet usage se soutient encore dans plusieurs villes d'Espagne et d'Italie.

comme il savait qu'elle n'était pas de facile composition, il n'osa rien risquer. Il visite de nouveau tous les coins de la chambre, et, voyant une armoire ouverte, il en tire une bourse, une ceinture, un anneau et une méchante robe, qu'il met dans son coffre, où il se renferme sans faire le moindre bruit. Il y passa encore deux nuits, comme il s'y était attendu. Le troisième jour étant venu, la bonne vieille se représenta pour demander son dépôt, ainsi qu'on en était convenu, et le fit porter au lieu où elle l'avait pris. Ambroise, sorti de cette étroite prison, récompensa la vieille, et reprit le chemin de Paris avec les objets qu'il avait dérobés à la femme de Bernard, connue sous le nom de madame Genèvre. Il fut de retour bien avant l'expiration des trois mois, et trouva à l'auberge les mêmes négocians qui avaient été témoins de sa gageure. Il les assembla, et leur dit en présence de Bernard qu'il avait gagné le pari. Pour prouver qu'il n'en imposait point, il se mit à faire la description de la chambre à coucher de la dame, fit le détail des peintures dont elle était ornée, et montra la robe et les bijoux qu'il avait enlevés, en ajoutant que la dame lui en avait fait présent.

Bernard, un peu décontenancé, avoua que la chambre était disposée et décorée comme il le disait. Il convint aussi que les bijoux avaient effectivement appartenu à sa femme; mais il voulait d'autres preuves, disant, pour ses raisons, qu'Ambroise avait pu acheter ces bijoux de quelque domestique, qui lui aurait également donné les renseignemens sur la forme de la

chambre, du lit et des autres meubles de sa femme. Cela devrait suffire, répondit Ambroise; mais, puisque vous voulez de plus fortes particularités, je vous satisferai : madame Genèvre, votre digne moitié, a, sous le sein gauche, une jolie mouche autour de laquelle il y a cinq ou six petits fils d'or.

Ces mots percèrent le cœur de Bernard. Il partit aussitôt de France pour venir à Gènes, et s'arrêta dans une de ses maisons de campagne, qui n'en était qu'à dix lieues. Il écrivit de là à sa femme pour l'engager à venir le trouver, et lui envoya un domestique de confiance avec deux chevaux. Il commanda à ce valet de l'assassiner sans pitié dès qu'il se trouverait avec elle dans certain lieu peu fréquenté, et de revenir au plus vite après l'avoir tuée.

Le messager, arrivé à Gènes, remit la lettre à madame Genèvre, qui, apprenant le retour de son mari, la reçut avec de grandes démonstrations de joie. Elle partit, dès le lendemain, pour aller le joindre, accompagnée du seul domestique qui venait la chercher. Ils arrivent dans une vallée profonde et solitaire, bordée de hautes collines et couverte de bois. Ce lieu lui parut propre à l'exécution des ordres de son maître. Il tire son épée; et saisissant la dame par le bras : Madame, lui dit-il, recommandez votre âme à Dieu; il vous faut mourir, sans aller plus loin. Bon Dieu! s'écria-t-elle tout épouvantée, que t'ai-je fait pour vouloir m'assassiner? Suspends un moment ta cruauté. Dis-moi, de grâce, avant de me tuer, en quoi je t'ai offensé, et ce qui te porte à vouloir m'arracher

la vie? — Madame, vous ne m'avez point offensé; j'ignore même si vous avez offensé votre mari; mais il m'a commandé de vous tuer sans miséricorde, en me menaçant de me faire mourir moi-même si je n'exécutais ses ordres. Vous savez combien je dépends de lui, et l'impossibilité où je me trouve de pouvoir lui désobéir. Dieu m'est témoin que j'agis contre mon gré, que je plains votre destinée; mais enfin je dois suivre ses ordres. Ah! mon ami, dit madame Genèvre en pleurant, je prends mon bon ange et tous les saints à témoin que je n'ai jamais rien fait à mon mari qui mérite un traitement si barbare. Je te demande la vie. Ne te rends pas coupable d'un homicide pour plaire à ton maître. Je voudrais pouvoir te faire lire dans le fond de mon cœur; tu en aurais pitié en voyant son innocence : mais, sans chercher à me justifier, daigne écouter ce que je vais te dire. Tu peux me sauver et contenter ton maître : prends mes habits et donne-moi seulement une partie des tiens. Mon mari croira sans peine que tu m'as tuée. Je te jure, par cette vie que je te devrai, que je m'en irai si loin, que ni toi, ni lui, ni personne de ce pays, n'entendrez jamais parler de moi.

Le valet se laissa fléchir. Il prit ses habits, lui donna une mauvaise veste et un chapeau, lui abandonna le peu d'argent qu'elle avait sur elle, et la laissa dans cette vallée, en lui recommandant de s'éloigner à la hâte. De retour chez son maître, il lui dit qu'il avait exécuté ses ordres, et qu'il avait vu des loups qui commençaient déjà à prendre soin de la sépulture de sa femme.

Quelques jours après, Bernard se rendit à Gènes. La disparution de madame Genèvre le fit soupçonner de s'en être défait, et ce soupçon le rendit l'horreur de tous les honnêtes gens.

Sa femme infortunée, ayant un peu calmé sa douleur par l'idée d'avoir échappé à la mort, se cacha le mieux qu'elle put jusqu'aux approches de la nuit; puis, quand le jour eut achevé de disparaître, elle gagna un petit village peu éloigné. Une bonne femme chez qui elle entra, touchée de son triste état, s'empressa de la secourir. Elle lui donna une aiguille, du fil et des ciseaux, pour rajuster les guenilles qui la couvraient. Elle raccourcit la veste, l'accommoda à sa taille, fit de sa chemise des hauts-de-chausses à la matelote, et se coupa les cheveux, qu'elle avait très-longs et très-beaux. Le lendemain, ainsi déguisée en marin, elle prit son chemin du côté de la mer. Elle fit la rencontre d'un gentilhomme catalan, nommé le seigneur Encarach, maître d'un vaisseau qui était à la rade, proche de la ville d'Albe. Il avait quitté son bord pour aller se rafraîchir à une fontaine peu distante du rivage. La dame ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle courut à lui. Elle causa quelque temps avec ce seigneur, et le pria de la prendre à son service; ce qu'il fit volontiers, charmé de son esprit et de sa figure. Il la mena à son vaisseau, et lui fit donner de meilleurs habits. On devine aisément qu'elle eut grand soin de lui cacher son sexe et son nom. Elle se fit appeler Sicuran de Final. Le capitaine fut si content de son service et de son intelligence, qu'il bénissait le

hasard qui lui avait fait rencontrer un si bon domestique.

Le vaisseau était chargé pour la ville d'Alexandrie, où il arriva à bon port en très-peu de temps. Encarach, qui avait fait les frais de la cargaison, avait apporté plusieurs faucons passagers, dans l'intention d'en faire présent au soudan. Ce monarque l'accueillit avec bonté, et l'invita plusieurs fois à dîner à sa table. L'air de Sicuran, et la manière avec laquelle il servait son maître pendant le repas, plurent si fort au soudan, qu'il le demanda au gentilhomme catalan. Celui-ci n'osa le lui refuser, quelque attaché qu'il fût à ce bon serviteur. En peu de temps, Sicuran fut aimé du soudan autant qu'il l'avait été du capitaine; il ne se passait presque pas de jour qu'il n'en reçût quelque bienfait.

Il y avait tous les ans dans la ville d'Acre, qui dépendait de ce souverain, une espèce de foire, où un grand nombre de négocians, chrétiens et sarrasins, se rendaient de tous les pays. Outre la garnison et les officiers de justice que possédait cette ville pour y maintenir l'ordre, le prince avait coutume d'y envoyer, durant la foire, un corps de troupes choisies, commandées par un homme de confiance, et destinées à protéger les négocians et leurs marchandises. Le temps de cette foire étant arrivé, Sicuran, qui savait déjà la langue du pays, eut ordre d'y aller en qualité de commandant. Il s'acquitta on ne peut mieux de la commission. Son emploi le mit à portée de conférer souvent avec les marchands, parmi lesquels il rencontra

des Siciliens, des Pisans, des Génois, des Vénitiens. Comme son pays lui était toujours cher, il se plaisait surtout à s'entretenir avec des Italiens. Se trouvant un jour dans une boutique de marchands vénitiens, il vit, parmi d'autres bijoux, une bourse et une ceinture, qu'il reconnut pour lui avoir appartenu. Il en fut fort surpris; mais, dissimulant sa surprise, il demanda à qui appartenaient ces bijoux, et si on voulait les vendre? Ambroise de Plaisance, qui était venu à cette foire avec beaucoup de marchandises sur un vaisseau vénitien, entendant le commandant de la garde, s'avança, et dit en riant : Ils sont à moi, et je ne veux point les vendre; mais, s'ils vous font plaisir, je vous prie de les accepter en présent. Sicuran, ayant remarqué qu'Ambroise souriait en lui parlant, craignit d'avoir fait quelque geste trop expressif. Il prit cependant un air assuré pour lui dire en italien : N'est-il pas vrai que vous riez de ce que, tout homme de guerre que je suis, je m'attache à ces colifichets de femme? Non, monsieur, répondit Ambroise, je ris de la manière dont j'en ai fait l'acquisition. Serait-ce une indiscrétion de vous demander comment vous les avez acquis? reprit le capitaine. Mon Dieu, non, repondit Ambroise : ces bijoux et plusieurs autres m'ont été donnés par une jolie femme de Gènes, connue sous le nom de madame Genèvre, une nuit que je couchai avec elle. Comme elle m'a prié de les garder pour l'amour d'elle, je ne crois pas devoir les vendre : mais vous m'obligerez de les recevoir en don, pour peu qu'ils vous plaisent. Je ne saurais les regarder sans rire,

parce qu'ils me rappellent la sottise de son mari, qui fut assez fou pour parier cinq mille ducats contre mille que je n'obtiendrais pas les faveurs de sa femme qu'elle ne donnait, disait-il, qu'à lui seul. J'en vins pourtant à bout, comme vous pouvez le croire, et je gagnai le pari. Ce bon homme, qui aurait dû se punir lui-même de sa sotte crédulité, plutôt que de blâmer sa femme d'avoir fait ce que font toutes les autres, la fit assassiner.

Sicuran n'eut point de peine à comprendre le sujet de la colère de son mari, et connut clairement qu'Ambroise était la seule cause de son malheur. Résolu de ne pas laisser ce crime impuni, il feignit de s'amuser beaucoup de cette aventure, se lia avec le marchand, et sut si bien l'amadouer, qu'il lui persuada, la foire finie, de faire transporter tout ce qui lui restait de marchandises à Alexandrie, lui promettant de lui en faire tirer grand parti. Pour avoir le temps de prendre ses précautions, il l'engagea à se fixer pour quelques années dans cette ville, et lui procura des fonds et d'autres secours pour l'y déterminer. Ambroise, qui faisait des profits considérables, accepta volontiers.

Madame Genèvre, jalouse de se justifier dans l'esprit de son mari, chercha tous les moyens de l'attirer aussi à Alexandrie; elle y réussit par l'entremise de plusieurs négocians génois nouvellement établis dans cette ville. Bernard, sans se douter du sujet pour lequel il était mandé, arriva en assez mauvais équipage. Il fut reçu secrètement par un ami de Sicuran, qui, sous de vains

prétextes, le retint chez lui jusqu'au moment favorable.

Afin de disposer les choses, Sicuran avait fait raconter l'aventure d'Ambroise, par Ambroise lui-même, en présence du soudan, qui s'en était beaucoup amusé. Quand son mari fut arrivé, elle pria le monarque, qui ne lui refusait rien, de se la faire conter une seconde fois en présence de Bernard, qui était en ville, ajouta-t-elle, et qu'on avait déterré. — Je crains fort qu'Ambroise n'ait déguisé la vérité dans son récit, et que le Génois ne se soit trop pressé de condamner sa femme. Mais, si votre hautesse daigne lui ordonner de dire au vrai comment la chose s'est passée, je ne doute pas qu'il n'obéisse, et, s'il s'y refuse, je sais un moyen sûr pour le contraindre.

Ambroise et Bernard ayant paru devant le soudan, ce prince prit un ton sévère, et, paraissant instruit de toutes les circonstances de l'aventure, commande au premier d'en faire le récit, et de dire sans aucun déguisement de quelle manière il avait gagné les cinq mille ducats, le menaçant des plus cruels supplices s'il déguisait en rien la vérité. Ambroise, effrayé de cette menace, et croyant le monarque plus instruit qu'il ne l'était, se détermina, malgré la présence de Bernard et de toute la cour, de raconter comment la chose s'était réellement passée, persuadé qu'il en serait quitte pour rendre les cinq mille ducats et les bijoux qu'il avait pris. Après qu'il eut tout dit, Sicuran, en qualité de ministre de sa hautesse, prit la parole, et s'adressant à Bernard : Et toi, dit-il, que fis-tu de ta

femme après une telle imposture ? Emporté par la colère et la jalousie, répondit-il, désespéré d'avoir perdu mon argent et mon honneur, je jurai sa mort, et la fis tuer par mon valet.— Et que fites-vous de son corps ? — Suivant le rapport de l'esclave, son corps devint aussitôt la proie des loups.

Le ministre du soudan, se tournant alors vers son maître : Vous voyez, seigneur, comme cette pauvre dame a été malheureuse en mari et en amant. Ce dernier lui enlève l'honneur par l'imposture la plus atroce, et ruine son mari. L'autre, trop crédule, la fait tuer, et la laisse manger aux loups. Voilà ce qui s'appelle un amant et un mari bien tendres ! Je parie que, s'ils étaient dans le cas de revoir cette femme infortunée, aucun d'eux ne la reconnaîtrait, tant leur amour a été grand ! Mais vous êtes équitable, seigneur, et vous voyez vous-même ce qu'ils ont mérité l'un et l'autre. Je n'ai pas besoin de vous supplier de punir le trompeur, son crime est trop grand pour obtenir grâce ; mais, pour le trompé, tout indigne qu'il en est, j'ose vous la demander pour lui, et, si vous daignez la lui accorder, je m'engage de faire paraître ici sa femme.

Le soudan, qui aimait beaucoup son ministre, promit de se conformer à ses désirs, et lui dit de faire venir la femme. On imagine aisément quel dut être l'étonnement de Bernard, qui croyait que sa femme n'existait plus, et celui d'Ambroise, qui craignit bien de n'en être pas quitte pour la restitution des ducats. Sicuran se jette aussitôt aux pieds du monarque, et

perdant, pour ainsi dire, la voix d'homme avec la volonté de le paraître : C'est moi, seigneur, dit-il en pleurant, c'est moi-même qui suis la malheureuse Genèvre, qui ai couru pendant six ans le monde, travestie en homme ; c'est moi, la femme de Bernard, calomniée si odieusement par le perfide Ambroise, et livrée par mon cruel époux au glaive assassin d'un valet et à la dent des bêtes carnassières. Après ces mots, elle déchire ses habits, découvre son sein, et fait voir une femme aux yeux du soudan et de toute l'assemblée. Puis, se tournant vers Ambroise, elle lui reproche éloquemment sa fourberie. Celui-ci ne sut que répondre ; la honte et les remords lui fermaient la bouche.

Le prince, qui ne s'était jamais douté que Sicuran de Final fût une femme, était si fort étonné de tout ce qu'il voyait et entendait, qu'il se crut le jouet d'un rêve. Revenu des premiers mouvemens de sa surprise, et reconnaissant la vérité, il loua hautement le courage, la conduite et la vertu de madame Genèvre ; il lui fit donner des habits magnifiques et des femmes pour la servir. Par pure considération pour elle, il pardonna à Bernard l'excès de sa barbarie, fruit de sa crédulité. Cet homme, sensible à la grâce qu'on lui accordait par égard pour celle dont il avait ordonné la mort, verse des larmes de joie et de repentir, se jette aux genoux de sa femme, et lui demande pardon. La vertueuse Genèvre lui représente ses torts avec douceur, lui dit qu'elle les oublie, le relève et l'embrasse tendrement comme son époux.

Ambroise de Plaisance subit la juste punition de son crime. Le soudan ordonna qu'il fût attaché tout nu à un pal, dans un lieu élevé de la ville, après qu'on aurait frotté son corps de miel des pieds à la tête, avec défense de l'en détacher qu'il ne fût entièrement dévoré par les insectes. Il voulut que tout son bien, qui valait près de vingt mille ducats, fût confisqué au profit de la dame dont il avait causé le malheur. Il fit ensuite préparer un beau festin où il invita Bernard comme mari de madame Genèvre, et madame Genèvre comme une des femmes les plus estimables qu'il eût jamais connues. Il la combla d'éloges; et ce qu'il lui donna en bijoux, vaisselle et autres présens, fut estimé plus de dix mille ducats. Il leur permit ensuite de retourner à Gènes. Il fit équiper dans cette intention un très-beau vaisseau, qui les y mena en peu de journées. Ils y arrivèrent chargés de richesses, et furent reçus de leurs compatriotes avec des transports de joie. Madame Genèvre surtout, qu'on avait crue morte, fut généralement fêtée de toute la ville et regardée comme une femme d'une vertu exemplaire.

Au reste, le même jour qu'Ambroise fut supplicié, son corps fut dévoré jusqu'aux os par les guêpes et les taons dont ce pays abonde. Son squelette, qui demeura long-temps attaché au pal, instruisit les passans de son crime et de sa méchanceté. Son aventure nous prouve que les fourbes et les méchans sont tôt ou tard confondus et punis en présence de la victime de leur imposture.

LE [illegible]

NOUVELLE X.

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

La nouvelle que la reine venait de raconter plut à toute l'assemblée. L'enjoué Dionéo la trouva lui-même fort agréable.

Je m'étais proposé, mes belles dames, dit-il, de vous conter une autre histoire que celle que je vais dire, mais le récit que nous venons d'entendre m'a fait changer de dessein. La brutalité de Bernard, que je condamne, quoiqu'elle ait tourné à son avantage, et sa prévention antérieure pour la vertu de sa femme, m'ont fait naître l'idée de vous entretenir de la bêtise de ces maris qui, moins heureux que lui, soutiennent obstinément que leurs femmes sont incapables de faire brèche à la foi conjugale. Je ne puis m'empêcher de rire de leur aveugle prévention. Il en est qui, tandis qu'ils vont en tous lieux chercher le plaisir et voltiger de belle en belle, comme des papillons, ne laissent

pas de s'imaginer que leurs femmes, restées seules à la maison, y demeurent les bras croisés, oubliant qu'elles font partie de ce même sexe qu'ils débauchent, et avec qui ils goûtent des plaisirs d'autant plus piquans qu'ils les dérobent à d'autres maris. Si l'on doit rire de leur sottise, on doit blâmer davantage encore celle de ces hommes qui, usés par l'âge, épousent de jeunes tendrons qu'ils sont bientôt obligés de laisser chômer.

Il y avait à Pise un juge plein d'intelligence et de capacité, mais d'une complexion faible et délicate. Il était extrêmement riche, et se nommait Richard de Quinzica. Malgré sa vieillesse et ses infirmités, il lui prit envie de se marier, croyant qu'il serait en état de remplir les devoirs du mariage avec le même honneur qu'il remplissait ceux de la magistrature. Il s'empressa de chercher une femme qui réunît en elle les avantages de la jeunesse et de la beauté. Il aurait dû redouter ce double mérite, s'il eût été sage, et s'il eût pris pour lui d'aussi bons conseils qu'il en donnait aux autres. Il trouva la personne qu'il désirait dans une des filles de messire Lotto Galandi, nommée Bartholomée. C'était effectivement une des plus belles et des plus aimables demoiselles de Pise. Elle avait un teint d'une blancheur et d'une fraîcheur extrêmes; mérite d'autant plus grand dans une ville où toutes les femmes semblent avoir la jaunisse. Les noces furent célébrées

avec beaucoup de gaîté et de magnificence. La conclusion du mariage ne se ressentit point de la splendeur de la fête : le bon homme ne harangua la jeune mariée qu'une seule et unique fois ; il ne s'en fallut même de rien qu'il ne pût achever son discours. Cette triste unité ne laissa pas de le fatiguer beaucoup ; aussi le lendemain, pour réparer ses forces épuisées, eut-il recours au vin de Malvoisie, aux consommés et à d'autres boissons également restaurantes. Voyant, par cet essai, qu'il avait trop compté sur sa vigueur, il commença, dès le premier jour, à soupirer après le repos. Mais, pour déguiser sa faiblesse et son impuissance à sa jeune moitié, il s'avisa de lui remontrer qu'il y avait des jours dans l'année où l'on ne pouvait légitimement goûter les plaisirs du mariage. Il lui remit à cet effet un de ces calendriers qu'on imprimait autrefois à Ravenne, à l'usage des enfans qui apprennent à lire. Ce petit livre lui fournissait presque chaque jour un nouveau saint, en révérence duquel le mari et la femme devaient s'abstenir de coucher ensemble. A ces jours de fête il ajoutait les solennités, les jours de jeûne, les quatre-temps, les vigiles, le vendredi, le samedi, le dimanche et tout le carême. En un mot, il grossissait le plus qu'il pouvait le catalogue de ces jours où les joies de l'hyménée devaient être interdites aux bons chrétiens. Peut-être imaginait-il que le lit conjugal devait avoir ses vacances ainsi que le palais. Toutes ces raisons n'étaient rien moins que du goût de la dame ; car à peine ce saint homme trouvait-il un jour dans le mois où il pût, sans scrupule, s'acquitter du devoir

marital : encore, quand cela lui arrivait, n'en pouvait-il plus de fatigue et d'épuisement. Le plus fâcheux pour la belle, c'est qu'elle était surveillée de fort près, de peur que quelque jeune professeur ne lui fît connaître les jours ouvrables, comme son vieux mari lui avait appris les jours de fête.

Cependant Quinzica, pour la dédommager d'une aussi rigide abstinence, lui procurait de son mieux quelques récréations. Il la menait souvent à une belle maison de campagne, qu'il avait près de la montagne Noire, à peu de distance de la mer. Un jour qu'il y était allé pour changer d'air, et dans l'intention d'y passer plus de temps qu'à l'ordinaire, il voulut, pour varier ses plaisirs, lui donner le divertissement de la pêche. Il invita à cette partie plusieurs personnes de connaissance. Il se mit dans la barque des pêcheurs, et pour que sa femme pût jouir à son aise de ce spectacle, il l'engagea à se mettre sur une autre barque, avec plusieurs dames de ses amies. Le plaisir de la conversation, joint à celui de la pêche, fut si grand, qu'ils avaient insensiblement fait plusieurs lieues en mer avant de s'en être aperçus. Mais un fameux corsaire de ce temps-là, nommé Pagamin de Monègue, vint interrompre leur divertissement, dans le temps qu'ils en étaient le plus occupés. Il aperçut les barques, et tourna de leur côté. On se mit promptement à la rame pour l'éviter ; mais il n'était plus temps. Le corsaire eut bientôt atteint la barque des dames, qui était la plus avancée. A peine eut-il jeté les yeux sur ce groupe de femmes, qu'il fut frappé de la beauté

de Bartholomée. Il trouva les autres femmes si désagréables, qu'il ne voulut qu'elle pour tout butin, et il la fit passer sur son vaisseau, à la vue du mari, qui avait presque gagné le rivage. Le corsaire dédaigna de le poursuivre, de peur de trop s'approcher des terres, et s'enfuit avec sa capture.

Il ne faut pas demander si monsieur le juge, qui poussait la jalousie jusqu'à l'excès, fut chagrin de cette aventure. Il était furieux, et jetait les hauts cris, ne sachant de qui sa femme était devenue la proie, ni en quel endroit du monde son ravisseur l'avait menée. Il se plaignit amèrement à Pise et ailleurs du brigandage des corsaires, et les aurait volontiers tous exterminés, s'il eût été en son pouvoir.

Pagamin, charmé de la beauté, de la jeunesse de sa captive, se félicitait de s'en être rendu le maître. Comme il n'était pas marié, il résolut dès le premier moment de la garder toujours, pour lui tenir lieu de femme. Il employa les soins, les égards, les attentions et tout ce qu'il avait d'éloquence pour la consoler; car elle se désolait et fondait en larmes. Quand la nuit fut venue, il eut recours à des consolations plus énergiques que les discours les plus flatteurs. Elles furent si efficaces, que la belle oublia bien vite son calendrier. Il n'y eut plus de fête, plus de vigile; tous les jours étaient bons. Ce changement plut si fort à la dame, qu'avant d'être arrivée à Monègue, le juge, les lois et la légende de ses saints furent entièrement effacés de son souvenir. Elle était au comble de la joie, tant ce nouveau genre de vie lui plaisait. Quand le corsaire

l'eut conduite à Monègue, il lui fit présent d'une riche garde-robe, lui donna tout ce qu'il jugea pouvoir lui faire plaisir, et continua de lui prouver qu'il n'y avait, dans son calendrier, ni saint ni fête portant abstinence. Mais, s'il la traitait la nuit comme sa maîtresse, le jour il avait pour elle les mêmes égards qu'il aurait eus pour sa femme.

A force de recherches, Richard de Quinzica, étant parvenu à découvrir le lieu qu'habitait sa chère Bartholomée, résolut d'aller la chercher lui-même, ne croyant pas qu'aucun autre fût digne ou capable d'une négociation aussi importante. Quelque forte que fût la rançon qu'on lui demanderait, il était déterminé à la payer généreusement, sans marchander. Il s'embarqua donc, après avoir pris ses sûretés, et arriva à Monègue sans avoir couru le moindre danger. Le lendemain matin, Richard va voir le corsaire ; il l'aborde civilement, et en est accueilli avec la même civilité. Pagamin feignit d'ignorer qui il était, afin de le faire expliquer sur les motifs de sa visite. Notre juge trouva enfin le moment de lui découvrir ce qui l'amenait, et il le fit dans les termes les plus honnêtes et les plus affectueux, en le suppliant de lui rendre sa femme, pour la rançon de laquelle il lui paierait sur-le-champ tout ce qu'il demanderait. Soyez le bien venu, monsieur, lui répondit Pagamin avec un front riant et serein : il est bien vrai que j'ai chez moi une jeune femme ; mais j'ignore si elle est à vous ou à quelque autre ; car je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et ne la connais elle-même qu'autant qu'elle a demeuré quelque temps avec moi.

Comme vous me paraissez un très-honnête gentilhomme, tout ce que je puis faire pour vous obliger, c'est de vous la faire voir. Si vous êtes son mari, elle vous reconnaîtra sur-le-champ ; et, si elle convient qu'elle est votre femme, et qu'elle veuille retourner avec vous, je vous permets de grand cœur de l'emmener : je vous laisserai même le maître du prix de sa rançon ; je dois ce retour à votre honnêteté. Mais, si elle ne convient pas que vous soyez son mari, ou qu'elle refuse de vous suivre, vous auriez grand tort de vouloir m'en priver. Jeune et vigoureux, je puis tout aussi bien qu'un autre entretenir une femme, surtout celle dont il s'agit ; car je n'en connais ni de plus jolie ni de plus aimable. Oh ! je vous jure, s'écria Richard, qu'elle est ma femme ; et, si vous voulez me conduire vers elle, vous en serez aussitôt convaincu, vous verrez comme elle se jettera à mon cou. Ainsi j'accepte volontiers les conditions que vous me proposez. Eh bien ! suivez-moi, reprit le corsaire, vous allez la voir. Il le conduit dans un salon, et fait avertir la dame. Celle-ci, s'étant vêtue et ajustée promptement, sortit d'une chambre voisine, et parut dans le salon brillante comme un astre. Elle salue et regarde son mari d'un air aussi indifférent que si c'eût été un étranger qu'elle n'eût jamais vu, et ne daigne seulement pas lui dire un mot. Monsieur le juge, qui s'attendait d'être reçu avec les plus vives caresses, fut on ne peut pas plus surpris de cette froideur. Peut-être, disait-il en lui-même pour se consoler, peut-être que la douleur et les chagrins qui ne m'ont pas quitté depuis que j'ai eu le malheur de

la perdre m'ont si fort changé, qu'elle ne me reconnaît plus. D'après cette idée : Ah! ma chère amie, lui dit-il, qu'il m'en coûte cher de t'avoir menée à la pêche! Jamais douleur n'a été aussi sensible que la mienne depuis l'instant fatal que je t'ai perdue ; et tu es assez barbare pour garder le silence comme si tu ne me connaissais point! Ne vois-tu pas que je suis ton mari Richard, qui suis venu pour te reprendre et te ramener à Pise, en payant ta rançon à cet honnête homme, qui veut bien avoir la bonté de te rendre pour la somme que je voudrai lui donner? Bartholomée se tournant vers lui en souriant un peu : Est-ce bien à moi, monsieur, lui dit-elle, que vous en voulez? Regardez-moi bien; vous me prenez sans doute pour une autre. Pour moi, je ne me souviens seulement pas de vous avoir jamais vu. — Pense bien, ma chère, à ce que tu dis; regarde-moi bien toi-même, et, si tu veux t'en souvenir, tu ne douteras plus que je ne sois ton Richard de Quinzica. — Vous me pardonnerez, monsieur, mais il n'est pas décent que je vous regarde beaucoup. Je vous ai cependant assez envisagé pour être certaine que c'est la première fois que je vous vois.

Le pauvre juge était décontenancé : il s'imagina ensuite qu'elle ne parlait ainsi en la présence de Pagamin que parce qu'elle craignait le corsaire. Il pria celui-ci de vouloir bien lui permettre d'avoir avec elle un entretien particulier dans sa chambre. Dès qu'ils y furent entrés, ils s'assirent; et le bon homme, se voyant vis-à-vis de sa femme, qui tenait ses yeux toujours baissés, lui parla en ces termes : Eh! mon cher cœur,

ma chère, ma bonne amie, ma plus douce espérance, ne reconnais-tu pas ton Richard, qui t'aime plus que sa vie? Comment peut-il se faire que tu l'aies sitôt oublié? Suis-je donc si défiguré? Pour Dieu, ma mignonne, regarde-moi; je suis sûr qu'avec un peu d'attention tu me reconnaîtras aussitôt.

La dame, à ces mots, part d'un éclat de rire; et sans lui donner le temps de continuer ses douceurs : Il faut, lui dit-elle, que vous soyez bien simple de penser que j'aie si mauvaise mémoire pour ne pas voir du premier coup-d'œil que vous êtes Richard de Quinzica, mon mari. Mais, si j'ai fait semblant de ne pas vous connaître, pouvez-vous vous en plaindre? N'est-ce pas vous qui, pendant tout le temps que nous avons demeuré ensemble, avez fait voir que vous ne me connaissiez pas? Si vous m'aimiez, comme vous voulez me le faire entendre, si je vous avais été chère, vous m'auriez traitée de la manière qu'une femme jeune, fraîche, et qui aime le plaisir, veut qu'on la traite. Avez-vous pu ignorer qu'elle a besoin de quelque chose de plus que du vêtement et de la nourriture? Lui avez-vous donné ce quelque chose que la pudeur naturelle à mon sexe m'empêchait de vous demander? Avez-vous oublié la manière ridicule dont vous vous y preniez pour vous dispenser de remplir vos devoirs? Si l'étude des lois vous était plus agréable qu'une femme, il ne fallait pas vous marier. Mais que dis-je? je ne vous ai jamais regardé comme un juge; vous me paraissiez plutôt un crieur de fêtes et de confréries, tant vous connaissiez bien les jeûnes et les vigiles. Con-

venez, monsieur, que, si vos fermiers et vos laboureurs avaient chômé autant de fêtes qu'en a chômé celui qui avait mon petit jardin à cultiver, vous n'auriez jamais recueilli un grain de blé. Aussi le bon Dieu, qui ne veut pas que les bonnes terres restent en friche, a jeté un regard de pitié sur moi, et, par un coup de sa providence, m'a fait tomber entre les mains du sieur Pagamin, avec qui il n'est jamais question de fêtes : j'entends de ces fêtes que vous chômiez si religieusement, ayant plus de vocation et plus de zèle sans doute pour le service des saints que pour celui des dames. On ne connaît dans cet asile ni vendredi, ni samedi, ni vigiles, ni quatre-temps, ni le carême, qui est si long; mais jour et nuit on y laboure, on y est infatigable à l'ouvrage. Cette nuit même, depuis qu'on a sonné matines, j'en ai fait la douce expérience. Ainsi ne trouvez pas mauvais, monsieur, que je veuille toujours demeurer avec un si bon ouvrier. J'ai du goût pour le travail, et je suis déterminée à travailler avec lui tant que je serai jeune : pour les fêtes, les jeûnes et les abstinences, je me réserve à les observer quand je serai vieille. Ce que vous pouvez donc faire de mieux, monsieur, c'est de vous en retourner bien vite. Partez sans délai, et que Dieu vous conduise. Vous n'avez aucunement besoin de moi pour célébrer vos fêtes, tant qu'il vous plaira d'en imaginer; ni moi de vous pour connaître les jours ouvrables.

Ce discours perçait le cœur au pauvre Richard, qui en était tout interdit. Il fut cent fois tenté de l'interrompre; mais, se trouvant chez un étranger et chez un

corsaire, il crut devoir patienter. Mais quand elle eut cessé de parler : Quoi! ma chère amie, lui dit-il d'un ton affectueux, peux-tu bien me tenir de pareils propos? Fais-tu donc si peu de cas de ton honneur et de celui de ta famille? Est-il possible que tu aimes mieux demeurer avec cet homme, pour être sa concubine, et vivre toujours en état de péché mortel, que de retourner à Pise, pour y vivre avec ton mari, comme une honnête femme? Songe que, si tu viens à déplaire à Pagamin, il ne fera pas la moindre difficulté de te mettre à la porte, tandis que, si tu veux venir avec moi, je ne cesserai de t'aimer; et, si je viens à mourir, tu seras toujours dame et maîtresse de ma maison. Faut-il qu'un appétit désordonné, une passion honteuse et criminelle, te fasse renoncer à ton honneur et à ton époux, qui t'aime si tendrement? De grâce, mon cher cœur, ne me tiens plus ces propos offensans, et n'hésite point à t'en revenir avec moi. Je te promets, puisque je connais à présent ton humeur, de faire désormais des efforts pour satisfaire tes désirs. Je ne consulterai plus si souvent le calendrier, puisque cela te déplaît. Ainsi, ma mignonne, je t'en prie, change de résolution, et consens à suivre ton mari, qui, depuis l'instant que tu lui as été enlevée, n'a pas cessé d'être en proie à l'ennui, à la tristesse et à la douleur.

Vous me parlez de mon honneur, répondit la dame, quand il n'est plus temps. Mes parens devaient y prendre garde lorsque, sans me consulter, ils me donnèrent à vous. S'ils parurent alors s'en soucier fort peu, je me soucie aujourd'hui fort peu de ménager le leur.

Pour vous, ne vous inquiétez ni du mien ni du leur; et, puisqu'il faut tout dire, sachez que je me regarde ici comme étant véritablement l'épouse de Pagamin; au lieu qu'à Pise il me semblait n'être qu'une femme de parade, que vous méprisiez, que vous faisiez souffrir sans pitié. Pagamin est bien un autre homme! c'est pour moi un véritable mari : il me tient toute la nuit entre ses bras, il me serre, il me mord, il me caresse de cent manières différentes : jugez si je dois vous regretter.

Vous dites encore que vous ferez vos efforts pour me satisfaire un peu mieux que par le passé: mais je voudrais bien savoir comment vous vous y prendriez. Seriez-vous devenu par hasard un vaillant champion depuis que je vous ai perdu de vue? Allez-vous-en, vous dis-je, et ne songez qu'à vivre; car on dirait, à voir votre faiblesse, votre pâleur, votre figure décharnée, qu'on a oublié de vous enterrer. Au reste, je suis bien aise de vous dire que, si Pagamin me chasse, ce ne sera jamais chez vous que je retournerai. Mais je n'ai pas peur que Pagamin me congédie jamais; je connais ses sentimens et le cas qu'il fait de moi. Je vous le dis encore une fois, mon parti est pris, je veux et je dois demeurer ici, où l'on ne connaît ni fêtes, ni vigiles, ni carême. Partez donc sans plus tarder, sinon je crierai que vous voulez me faire violence.

Messire Richard, se voyant si maltraité de Bartholomée, reconnut alors la faute qu'il avait faite d'épouser une jeune femme dont l'âge était si fort disproportionné au sien. Il sortit de la chambre, confus, humilié, le

désespoir dans le cœur. Il trouva Pagamin sur ses pas, et lui marmotta quelques paroles, auxquelles ce bon redresseur des torts des maris ne daigna pas faire la moindre attention.

C'est ainsi que le bon homme Richard, voyant son projet échoué, et n'ayant pu rien gagner sur l'esprit de sa femme, sortit de cette maison, où il aurait voulu n'avoir jamais mis les pieds. Il s'en retourna à Pise sans délai, désespéré du mauvais succès de son voyage, et dévoré du chagrin que lui causait l'infidélité de sa femme. Ses concitoyens, bien loin de le plaindre, se faisaient un plaisir de se moquer de lui. S'il allait quelque part, ou qu'on se rendît chez lui pour des affaires, on débutait toujours par lui dire : *Les dames, monsieur le juge, ne veulent point de fête.* Ces railleries augmentèrent si fort son chagrin, qu'il mourut quelque temps après.

Le bon Pagamin ne fut pas plus tôt instruit de sa mort, que, connaissant toute la tendresse que Bartholomée avait pour lui, il se détermina à l'épouser. Le sacrement n'apporta aucun changement à leur manière de vivre. Ils travaillèrent et béchèrent le petit jardin tant qu'ils eurent de forces, et menèrent joyeuse vie, sans jamais observer ni fête, ni vigile, ni carême.

Je crois donc, mesdames, pouvoir conclure de cette histoire, dont j'ose vous certifier la vérité, que sire Bernard de Gènes raisonnait comme un sot en soutenant que sa femme lui serait restée fidèle quand il lui aurait fait faire abstinence toute sa vie.

Cette nouvelle fit rire toute la compagnie, et l'on

convint unanimement que Dionéo disait vrai, et que Bernard avait été une grande bête.

Quand on eut cessé de parler et de rire de cette histoire, la reine, voyant que son règne allait bientôt finir, ôta sa couronne, suivant l'ordre établi dans la société, et la plaça sur la tête de Néiphile, en lui disant d'un air riant et gracieux : C'est à vous, madame, qu'appartient désormais le gouvernement de ce petit peuple.

Néiphile parut un peu déconcertée de l'honneur qu'elle recevait. Son teint s'anima du beau coloris de la rose du printemps, qui s'épanouit au lever du soleil, et ses beaux yeux, où se peignaient la joie et la tendresse, brillèrent comme l'étoile du matin. Dès que les applaudissemens de l'assemblée eurent cessé, et qu'elle-même fut revenue des premiers mouvemens de sa timidité, elle se plaça sur un siége un peu plus élevé que celui qu'elle occupait auparavant, et adressa ensuite ce discours à la compagnie :

Puisque je suis devenue votre souveraine, je vais vous déclarer, en peu de mots, mes intentions, non pour qu'on les suive aveuglément, mais pour qu'on s'y conforme si on les juge raisonnables. Mon projet est d'abord de m'éloigner des règlemens établis par les reines qui m'ont précédée, et dont vous avez néanmoins approuvé la conduite par votre soumission et votre obéissance. Nous allons entrer dans des jours un peu incommodes pour bien des personnes, à cause du maigre ; vous savez que le vendredi doit être sanctifié en mémoire de celui qui souffrit et mourut ce jour-là pour

nous donner la vie. Je pense donc qu'il serait plus convenable et plus décent de consacrer la journée de demain à l'oraison, que de l'employer à conter des histoires. Quant au samedi, vous n'ignorez pas, dit-elle en se tournant vers les messieurs, que plusieurs d'entre nous sont dans la louable habitude de sanctifier ce jour par le jeûne et la prière, en l'honneur de la Sainte Vierge et du fils de Dieu. Ainsi, puisqu'il n'est guère possible de suivre, pendant ces deux jours, l'ordre que nous avons établi, je pense qu'il serait à propos de faire trêve, demain et après-demain, avec toute espèce de jeu. J'ajouterai encore qu'il serait à propos de changer de demeure, si nous voulons éviter les visites importunes; car, depuis quatre jours que nous sommes ici, il est probable que toute la ville entière le sait déjà.

La maison de campagne où nous pourrons aller nous établir est toute meublée. Quand nous y serons réunis, nous reprendrons le fil de nos amusemens, et nous y raconterons des histoires. La grâce que je vous demande, c'est de vous permettre à l'avenir moins de licence dans vos récits; et, pour vous laisser plus de temps pour vous y préparer, je vous préviens, dès à présent, que les premières nouvelles rouleront sur les fortunes brillantes et rapides qu'on voit souvent dans le monde; sur les personnes, par exemple, qui, par leur savoir-faire ou par l'effet d'un heureux hasard, sont parvenues à la possession des biens qu'elles désiraient avec ardeur, ou qui, après avoir essuyé des pertes et des malheurs, sont rentrées dans leur premier état. Il n'est pas nécessaire de vous exhorter à joindre l'utile à l'agréable:

c'est un devoir dont chacun de vous s'acquittera parfaitement. Au reste, je conserve à Dionéo le privilége qui lui a été accordé par la reine à qui j'ai l'honneur de succéder.

Toute l'assemblée approuva le discours de Néiphile; on trouva beaucoup de sagesse dans les avis qu'il contenait, et il fut arrêté qu'on les suivrait de tout point. Après cela la reine fit appeler le maître-d'hôtel. Elle lui donna d'abord ses ordres pour l'heure du souper, et le lieu où il devait mettre la table; puis elle l'avertit de tout ce qu'il aurait à faire pendant la durée de son règne. Quand elle lui eut signifié ses volontés, elle se leva, et licencia l'assemblée. Les dames et les messieurs se rendirent aussitôt dans un petit jardin, jusqu'à l'heure du souper. Le repas fut très-gai, et chacun mangea de fort bon appétit. Après le souper, on se mit à danser par ordre de la reine; Emilie ouvrit le bal, et, dans un des intermèdes, Pampinée chanta les joies et les récompenses que Dieu réserve aux fidèles amans.

A minuit, la reine, jugeant qu'il était temps d'aller se reposer, fit cesser le bal; et chacun, précédé d'un flambeau, se retira dans son appartement. Les deux jours suivans furent employés aux œuvres prescrites par la souveraine, et toute la société attendit le dimanche avec de grands sentimens de dévotion.

TROISIÈME JOURNÉE.

Le dimanche matin, le soleil paraissait à peine sur l'horizon, que la reine, qui l'avait précédé, fit lever toute la compagnie. On se mit aussitôt en marche pour se rendre de bonne heure au lieu désigné. Le maître-d'hôtel avait eu la précaution d'y envoyer la veille quelques domestiques, avec une partie des choses les plus nécessaires. Voyant que les dames et les messieurs étaient déjà en chemin, il les suivit avec le reste des domestiques, qui conduisaient une voiture chargée de meubles et de provisions de bouche. On eût dit, à voir tout ce monde, qu'une armée allait camper quelque part.

La reine marchait à la tête de cette belle troupe. Elle porta ses pas vers l'occident, par un sentier peu fréquenté, couvert de verdure et de fleurs. Le chant des oiseaux, l'odeur des herbes odoriférantes, la vue des bosquets et des prairies, la fraîcheur des ombrages,

tout contribuait à l'agrément de ce voyage. On s'entretenait chemin faisant de mille choses amusantes, et, après avoir fait une lieue de chemin, on arriva sur les six heures à un magnifique château, situé sur une petite colline. La première occupation fut d'en parcourir les divers appartemens, qu'on trouva meublés avec autant de goût que de richesse; ce qui donna à toute la société une grande idée de la fortune du seigneur à qui il appartenait. Ce seigneur était un ami de la reine. On descendit ensuite dans une grande et belle cour, au milieu de laquelle il y avait un grand bassin d'eau fraîche et limpide, qui se renouvelait à chaque instant par le moyen d'un double conduit, et qui portait la fraîcheur dans les celliers pratiqués vis-à-vis cette pièce d'eau, et garnis de toutes sortes de vins excellens. De là on se rendit dans une galerie bordée de vases de fleurs et couverte de rameaux verdoyans, qui formaient un rideau percé à jour, à travers lequel s'échappaient avec peine quelques rayons du soleil. C'est dans ce lieu que la compagnie se reposa, et qu'on fit le déjeûner le plus agréable. Le maître-d'hôtel y avait apporté, par ordre de Néiphile, des fruits, des confitures et des vins exquis.

Après le déjeûner, les dames, suivies des cavaliers, entrèrent dans une espèce de parc muré de tous côtés, où l'art et la nature semblaient avoir travaillé de concert pour en faire le lieu du monde le plus charmant. Émerveillés de sa beauté, ils s'empressèrent d'en parcourir et examiner les diverses parties. Ici c'étaient des treilles chargées d'une quantité prodigieuse de

raisins; là des espaliers rangés artistement, où pendaient des fruits de toutes les espèces; plus loin un parterre bien dessiné, planté de rosiers blancs et rouges, de myrtes et de lauriers; partout des allées d'arbres touffus dont les cimes formaient le berceau. Les fleurs, les plantes odoriférantes y étaient en si grand nombre, et flattaient tellement l'odorat et la vue, qu'on se croyait au milieu de tous les parfums de l'Arabie. Il n'y avait presque pas d'endroit où l'on ne pût respirer le frais à toute heure du jour, tant on y avait ménagé les ombrages. On rencontrait à certaine distance des cabinets de myrte et de jasmin, que l'épaisseur du feuillage rendait impénétrables au soleil. C'était partout une ombre charmante, une odeur délicieuse, un spectacle ravissant. En un mot, il n'y a point de fruit, de fleur, de plante, d'arbrisseau rare, que notre sol puisse produire, qui ne contribuât à l'ornement de ce lieu enchanté.

L'endroit le plus agréable de ce parc était un grand tapis de verdure émaillé de mille sortes de fleurs, ombragé d'orangers et de cédrats dont les uns, encore en fleurs, et les autres, chargés de fruits déjà mûrs, répandaient dans les environs les plus doux des parfums. Au milieu on voyait une fontaine de beau marbre blanc, décorée de figures et de bas-reliefs d'un travail merveilleux. De la bouche d'une des principales figures sortait une eau abondante, qui, avant de se jeter dans un grand bassin, formait des nappes, dont les chutes faisaient un bruit flatteur. Quand le bassin était rempli, l'eau surabondante s'écoulait par

des canaux cachés, pour aller porter la fraîcheur et récréer la vue dans d'autres endroits du parc. Ces eaux se réunissaient ensuite, sans avoir rien perdu de leur limpidité, dans un vaste bassin, d'où elles sortaient du parc, par un conduit souterrain, pour former une petite rivière qui faisait aller deux moulins au grand profit du maître du château.

La situation de ce beau parc, l'ordonnance des compartimens, la multiplicité des eaux, des fruits, des fleurs, la beauté des arbres, la distribution des allées, la variété des ornemens, causèrent un si grand plaisir, qu'on se réunit à dire que, s'il y avait un paradis sur la terre, il serait difficile de lui donner une forme plus agréable, et presque impossible d'y ajouter de nouvelles beautés.

Tout en se promenant dans ce lieu de délices, on s'amusait à faire des bouquets, des guirlandes de fleurs. Partout on était précédé par le chant du rossignol et des autres oiseaux. Dans un coin de ce vaste parc était un réduit charmant, rempli de cent différentes espèces d'animaux. La compagnie n'avait point encore vu cette espèce de ménagerie. Elle s'y arrêta quelque temps pour l'examiner, et, à mesure qu'on apercevait un nouvel animal, on se le montrait les uns aux autres. On y en remarquait de toutes les espèces, et on avait un plaisir infini à les considérer. Rien n'était plus varie, plus amusant, que les tableaux qu'ils offraient à la curiosité : on voyait ici les lièvres courir ; là les lapins sortaient de leur trou ; plus loin c'étaient des chevreuils couchés sur l'herbe molle ; à côté de jeunes

cerfs qui paissaient dans un bosquet; ailleurs d'autres animaux domestiques qui jouaient ensemble. Ce spectacle varié les divertit fort agréablement. Enfin, après avoir visité tout le parc, et admiré chaque chose en particulier, ils allèrent se reposer sur le tapis vert, dont nous avons parlé, où ils firent dresser plusieurs tables auprès de la fontaine. On chanta d'abord quelques jolies chansons; puis on dansa un peu, et, après la danse, la reine fit servir le dîner dans ce nouvel élysée. Jamais repas ne fut plus gai ni plus agréable. Les mets délicats et bien préparés, les vins vieux et choisis, auraient inspiré la gaîté et la joie, quand la beauté du lieu n'eût pas suffi pour faire naître ces sentimens. Au sortir de la table, on reprit les instrumens, et l'on fit de la musique, jusqu'à ce que la reine permît à chacun d'aller faire sa méridienne. Peu allèrent se coucher. Les autres, enchantés du lieu où ils étaient, ne voulurent pas le quitter. Ils s'amusèrent, les uns à lire des romans, ceux-ci à jouer aux échecs, ceux-là à d'autres jeux moins sérieux et plus divertissans. Au bout d'une heure ou environ, ceux qui avaient été se coucher se levèrent, et, après s'être lavé le visage, rejoignirent le reste de la compagnie. Quand ils furent tous réunis auprès de cette admirable fontaine, ils s'assirent pour conter des nouvelles sur le sujet proposé. Le premier à qui la reine commanda de dire la sienne fut Philostrate; il commença en ces termes.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LE PAYSAN PARVENU.

Bien des personnes sont assez peu raisonnables, mes belles dames, pour croire qu'aussitôt qu'une demoiselle a le voile sur la tête et le bandeau blanc sur le front, et qu'elle est revêtue d'un capuchon noir, elle cesse d'être femme, et ne sent plus les désirs naturels à son sexe, comme si le nouveau titre de nonne lui donnait un cœur de pierre. Si, par hasard, ces sortes de gens entendent quelque chose qui contrarie en cela leur façon de penser, les voilà aussitôt de mauvaise humeur. J'en ai vu qui se mettaient si fort en colère, qu'on eût dit qu'il s'agissait d'un péché contre nature; sans songer, d'un côté, qu'ils vivaient fort librement eux-mêmes, et sans songer, de l'autre, aux dangereux effets que produisent, dans le cloître, la contrainte et l'oisiveté.

Je connais encore des gens intimement persuadés que

la houe, la bêche, les alimens grossiers et la pauvreté répriment et étouffent, dans le laboureur, l'aiguillon de la chair, et lui ôtent la pénétration et l'esprit.

Je vais, sans sortir du sujet proposé par la reine, vous raconter une histoire qui vous prouvera combien l'erreur de ces personnes est grossière. Mon récit ne sera pas long.

Il y a dans notre pays un monastère de filles, autrefois célèbre par sa sainteté. Il n'y a pas encore longtemps qu'il n'était composé que de huit religieuses, sans y comprendre madame l'abbesse. Elles avaient alors un très-beau jardin et un très-bon jardinier. Il prit fantaisie un beau matin à ce jardinier de les quitter, sous prétexte que les gages qu'on lui donnait n'étaient pas assez forts. Il va donc trouver leur intendant, lui demande son compte, et s'en retourne au village de Lamporechio, sa patrie. A son arrivée, tous les paysans, ses voisins, allèrent le voir, et entre autres un jeuned rôle, nommé Mazet, fort, robuste, et assez bien fait de sa personne pour un homme de village. Il lui demanda où il avait demeuré pendant la longue absence qu'il avait faite. Nuto (c'était le nom du vieux jardinier) lui répondit qu'il avait passé tout ce temps chez les nonnes. Et à quoi vous occupaient-elles? reprit Mazet. —A cultiver un beau et grand jardin qu'elles ont, à leur porter du bois que j'étais obligé d'aller couper dans la forêt, à puiser de l'eau, et à mille autres travaux de cette nature. Mais ces dames me

donnaient de si petits gages, que je pouvais à peine payer les souliers que j'usais. Le pire, c'est qu'elles sont toutes jeunes et turbulentes en diable : il n'est pas possible de jamais rien faire à leur gré; elles ont pensé vingt fois me faire perdre la tête : c'était à qui me commanderait. Mets ceci en cet endroit, me disait l'une lorsque je paraissais au jardin ; non, mets-le là, me disait l'autre : une troisième m'ôtait la houe des mains en disant : Ceci ne va pas bien. Bref, elles me faisaient si fort enrager, que d'impatience je quittais quelquefois la besogne et sortais du jardin. Las de toutes ces tracasseries, et d'ailleurs mal payé de mes travaux, je n'ai plus voulu les servir. Leur homme d'affaires m'a fait promettre de leur envoyer un remplaçant; mais la place est trop mauvaise pour que je m'avise de la proposer à qui que ce soit.

Ces dernières paroles du bon homme Nuto firent naître à Mazet le désir d'aller offrir ses services à ces nonnains. L'argent n'était pas ce qui le touchait; il avait d'autres vues, et il ne doutait pas qu'il ne vînt à bout de les remplir. Il crut devoir cacher son dessein à Nuto, et lui répondit qu'il avait bien fait de quitter ce monastère. On n'a jamais fini avec des femmes, ajouta-t-il ; quel homme pourrait y tenir? Autant vaudrait demeurer avec des diables qu'avec des nonnes : c'est beaucoup si, de sept fois une, elles savent ce qu'elles veulent.

A peine est-il sorti de chez le voisin, qu'il commence à s'occuper des moyens de mettre son projet à exécution. Les travaux n'étaient pas ce qui l'inquié-

tait ; il se sentait en état de s'en acquitter ; pour les gages, il s'embarrassait peu de leur modicité : son unique crainte était de n'être pas accepté, à cause de sa grande jeunesse. Cette idée le tourmentait ; mais, à force de réfléchir, il s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Le monastère, dit-il en lui-même, est éloigné d'ici ; personne ne m'y connaît ; tâchons de contrefaire le muet ; à coup sûr, j'y serai reçu si je sais bien jouer mon rôle. Le voilà qu'il met aussitôt une pioche et une cognée sur ses épaules, et qu'il prend le chemin du monastère. Il entre dans la cour, où il rencontre heureusement l'homme d'affaires. Il l'aborde et le prie, par des signes de muet, de lui donner à manger, pour l'amour de Dieu, lui faisant entendre que, s'il avait à lui faire fendre du bois ou à l'employer à quelque autre ouvrage, il ne demandait qu'à travailler. L'intendant lui donna volontiers à manger ; puis, pour essayer son savoir-faire, il lui montra de grosses souches que Nuto n'avait pu fendre : Mazet en vint à bout dans un moment. L'intendant, charmé de sa force et de son adresse, le conduisit ensuite à la forêt pour couper du bois. Il lui fit entendre, par des signes, d'en charger l'âne qu'il avait mené, et de le conduire au logis. Mazet exécuta ses ordres à la lettre. L'homme d'affaires, satisfait de son intelligence, et ayant de l'ouvrage à lui donner, le garda plusieurs jours, durant lesquels l'abbesse, l'ayant aperçu, demanda qui il était. C'est un pauvre homme, dit l'intendant, muet et sourd, qui vint l'autre jour me demander l'aumône et du travail, et que j'ai employé à plusieurs choses nécessaires à la

maison, dont il s'est assez bien acquitté. S'il sait labourer et cultiver la terre, et qu'il veuille rester, vous feriez très-bien de le garder pour être votre jardinier. On pourrait en tirer toute sorte de services : il est robuste, vigoureux et de bonne volonté. Nous en ferions ce que nous voudrions, sans compter que vous n'auriez pas à craindre qu'il causât avec les religieuses. Votre réflexion est très-sage, répondit la mère abbesse. Voyez s'il sait travailler la terre, et tâchez de le retenir. Commencez par lui donner une paire de vieux souliers, quelque vieux manteau; faites-le manger à son appétit, et amadouez-le de votre mieux. — Vous serez satisfaite, madame; comptez sur mon zèle à remplir vos intentions.

Mazet qui, non loin d'eux, faisait semblant de nettoyer la cour, entendit distinctement cette conversation, et, plein de joie, il disait en lui-même : Si vous me retenez ici, mesdames, je labourerai si bien votre jardin, qu'il n'aura jamais été labouré de la sorte.

L'intendant le conduisit dans le jardin. Il fut aussi content de son labourage qu'il l'avait été du reste, et lui demanda s'il voulait demeurer et s'attacher au couvent. Mazet répondit par signes qu'il ferait tout ce qu'on voudrait. Dès ce moment il fut arrêté pour le service des nonnes. L'intendant lui prescrivit ce qu'il avait à faire, et le laissa dans le jardin.

La nouvelle du nouveau jardinier fut bientôt sue de toutes les religieuses. Elles allaient souvent le voir travailler, et prenaient plaisir à lui tenir mille propos extravagans, comme il arrive qu'on fait aux muets.

L'abbesse, s'imaginant qu'il n'était pas plus à craindre d'ailleurs que de la langue, ne s'en mettait guère en peine. Mazet avait trop bien joué son personnage pour ne pas paraître un sot accompli aux yeux de toutes les religieuses, espérant d'en dissuader quelques-unes lorsqu'il en trouverait l'occasion. Elle se présenta d'elle-même. Un jour qu'il avait beaucoup travaillé et qu'il s'était couché sur un gazon pour se reposer, deux jeunes nonnains, qui se promenaient et passaient devant lui, s'arrêtèrent pour le regarder. Il les aperçut, mais il fit semblant de dormir. Les deux poulettes le couvaient des yeux. Si je croyais, dit la plus hardie, que tu fusses discrète, je te ferais part d'une idée qui m'est venue plusieurs fois dans l'esprit, et dont assurément tu pourrais, aussi bien que moi, faire ton profit. — Parle en toute sûreté, je te promets un secret inviolable. Je ne sais, reprit alors la petite effrontée, si tu as jamais réfléchi sur la contrainte où nous vivons dans cette maison : aucun homme ne peut y entrer, à l'exception de notre vieux intendant et de ce muet. J'ai entendu dire à plusieurs femmes du monde qui sont venues nous voir que tous les plaisirs de la terre ne doivent être comptés pour rien lorsqu'on les compare à celui que la femme goûte avec l'homme. Il m'est plusieurs fois entré dans l'esprit d'en faire l'épreuve avec cet imbécile, au défaut d'un autre. Ce bon muet est précisément l'homme qu'il faut pour cette expérience; quand même il s'y refuserait, et qu'il voudrait nous trahir, il sera secret malgré lui. Il est jeune, bien fait, et paraît assez vigoureux pour être en état de nous sa-

tisfaire l'une et l'autre. Vois si tu veux que nous fassions cet essai. Grand Dieu! que dites-vous là, ma sœur? s'écria l'autre nonnain. Oubliez-vous que nous avons fait vœu de chasteté? — Non; mais combien d'autres vœux ne fait-on pas tous les jours, sans qu'on en exécute un seul? — Vous avez raison, ma sœur; mais, si nous devenions grosses! — C'est s'alarmer avant le temps, et prévoir les malheurs de trop loin. Si celui-là arrivait, nous prendrions alors des mesures pour nous en tirer, et nous trouverions des moyens pour le tenir caché. Après cette réponse, sa compagne, qui, malgré ses craintes, brûlait déjà d'envie d'éprouver quel animal c'était que l'homme, se contenta de lui demander comment elles s'y prendraient pour n'être pas aperçues. Que cela ne t'inquiète, répondit la première : il est midi, je suis certaine que toutes nos sœurs reposent; mais, pour mieux nous en assurer, parcourons le jardin. Rien ne nous empêchera ensuite de prendre cet homme par la main, et de le conduire dans ce cabinet qui lui sert à se mettre à couvert de la pluie. Tandis que l'une sera dedans avec lui, l'autre fera sentinelle sur la porte. Il est si sot, qu'il se tiendra volontiers dans la posture que nous voudrons. Je me charge de le mettre au fait, s'il n'y est déjà.

Mazet entendait cette édifiante conversation, et sentait l'eau lui venir déjà à la bouche. Il les aurait volontiers prévenues; mais, pour ne pas manquer sa proie, il crut devoir les laisser faire, et attendre qu'elles le prissent par la main.

Les deux religieuses, s'étant assurées qu'il n'y

avait personne qu'elles dans le jardin, et qu'on ne pouvait les voir, allèrent rejoindre le jardinier. Celle qui avait commencé le propos s'approche de lui et l'éveille. Mazet se lève. La nonnette le prend par la main, et, tout en le caressant, le mène droit à la petite cabane, où il la suit en riant et faisant le niais. Là le drôle, sans se faire prier, satisfit les désirs de la pucelle avec assez d'adresse pour prévenir son embarras, sans pourtant se déceler. Celle-ci, satisfaite, fit place à sa compagne. Mazet joua également bien son rôle avec le nouveau personnage : et, comme on n'est ni honteux ni timide avec ceux qu'on croit imbéciles, elles voulurent l'une et l'autre, avant de quitter le muet, éprouver, par plusieurs reprises, s'il était bon cavalier, et elles en demeurèrent toutes deux convaincues. Depuis cet heureux moment leur conversation ne roulait que sur le plaisir qu'on goûte entre les bras d'un homme, et elles s'accordaient à soutenir que ce plaisir était cent fois au-dessus de l'idée qu'elles s'en étaient faite. Je vous laisse à penser, d'après cela, si elles retournèrent souvent dans la petite cabane, et si elles surent prendre le temps et l'heure convenables pour aller s'amuser avec le bon muet.

Cependant il arriva qu'un jour une de leurs compagnes les aperçut de sa fenêtre folâtrer avec lui et le suivre dans la petite cabane. Elle le fit même remarquer à deux autres religieuses qui étaient dans sa chambre. Ce trio jaloux résolut d'abord d'avertir l'abbesse; mais ensuite elles changèrent d'avis. Elles en parlèrent aux deux coupables, et, s'étant accordées ensemble, elles

partagèrent le péché, et jouirent, comme les deux autres, des faveurs de Mazet.

Il ne restait plus que trois religieuses qui n'eussent point de part au gâteau ; mais avec le temps elles grossirent le petit troupeau du muet. Quel débrideur de nonnes ! dira-t-on sans doute ; patience, on n'est pas encore au bout de ses exploits.

Madame l'abbesse ne se doutait nullement de ce qui se passait. Les jeunes poulettes qui étaient sous sa direction avaient d'autant moins de peine à lui cacher leurs intrigues avec le coq-jardinier, qu'elles étaient d'intelligence, et toutes également coupables. Un jour qu'elle se promenait seule dans le jardin, par un grand chaud, elle trouva Mazet qui dormait, couché à l'ombre d'un amandier. Il avait assez travaillé la nuit pour avoir peu de chose à faire pendant le jour. Il était en chemise, à cause de la grande chaleur, et le vent la lui avait levée au point de le découvrir depuis les cuisses jusqu'à l'estomac. A cette vue, la mère abbesse sent l'aiguillon de la chair se réveiller, et elle succombe à la tentation, comme l'avaient fait ses nonnains. Elle tourne la tête de tous côtés, et, n'apercevant ni n'entendant personne, elle éveille Mazet et le mène dans son appartement. Dieu sait comme elle en fut contente ! Elle l'y garda plusieurs jours, malgré les plaintes des religieuses. Après l'avoir fait bien manger, bien boire, bien travailler, elle le relâcha, mais dans l'intention de le rappeler bientôt. Comme la commère aimait le jeu qu'elle lui faisait jouer, elle rognait par là la portion des autres ; car ce bon jardinier, tout vigoureux qu'il

était, ne pouvait plus les satisfaire toutes; il comprit même que, s'il continuait encore le train qu'il menait, il s'en trouverait très-mal. Une nuit, étant donc couché avec l'abbesse, qui lui demandait plus qu'il ne pouvait donner : Madame, lui dit-il en rompant tout-à-coup le silence, je sais qu'un coq peut suffire à dix poules; mais difficilement dix hommes peuvent-ils suffire à une femme. Comment voulez-vous donc que je fasse, moi, qui en ai neuf à contenter? Je n'y saurais plus tenir, madame : mettez-y ordre, je vous prie, ou donnez-moi mon congé.

L'abbesse faillit à se trouver mal d'étonnement. Que veut dire tout ceci? lui dit-elle. Je te croyais muet. Je l'étais en effet, répondit Mazet, non pas de naissance, à la vérité, mais par la suite d'une maladie qui me fit perdre la parole. Je viens de la recouvrer tout à l'heure, et j'en rends grâce au Seigneur. L'abbesse crut qu'il disait vrai, ou feignit d'en être persuadée : elle lui demanda ce qu'il voulait dire avec ses neuf femmes à contenter. Mazet lui raconta ce qui s'était passé. La dame, voyant que ses religieuses n'étaient pas plus sages qu'elle, et, se doutant bien qu'elles n'ignoraient pas non plus son intrigue avec Mazet, ou qu'elles la sauraient tôt ou tard, prit le parti de se concilier avec elles pour pouvoir garder ce bon jardinier sans causer de scandale. Elle les fit appeler. Toutes lui avouèrent de bonne foi ce qu'elles ne pouvaient plus lui cacher. L'abbesse fut la première à rire de l'aventure. Elles délibérèrent unanimement qu'on ferait accroire au public que, par le secours de leurs

prières et les mérites du saint patron de leur monastère, Mazet avait recouvré la parole. L'homme d'affaires était mort depuis quelques jours. Elles donnèrent sa place à Mazet, et prirent des arrangemens pour coucher avec lui chacune à son tour, avec promesse toutefois de le ménager, dans la vue de le conserver plus long-temps. Mazet s'acquitta au mieux de sa tâche. Il en naquit plusieurs moinillons; mais la chose fut tenue si secrète, qu'on ne le sut dans le monde que long-temps après la mort de l'abbesse, et après que Mazet, déjà vieux, eut pris le parti de s'en retourner chez lui chargé de biens. Cette histoire fit alors beaucoup de bruit. On ne parlait que du jardinier qui, après avoir passé sa jeunesse de la manière la plus agréable, sortit très-riche d'une maison où il était entré tout nu. C'est ainsi que le ciel récompense ceux qui bèchent et arrosent infatigablement le jardin altéré des pauvres nonnes.

NOUVELLE II.

LE MULETIER.

La nouvelle de Philostrate fit tantôt rire et tantôt rougir les dames qui l'écoutaient. Quand elle fut finie, la reine ordonna à madame Pampinée de raconter la sienne. Cette aimable personne, prenant un visage riant, commença en ces termes :

Il y a des hommes si mal avisés, que, pour montrer qu'ils ont de la pénétration, ils l'exercent jusque dans les choses qui leur sont nuisibles. Ils ne savent rien dissimuler, et croient leur honneur intéressé à venger le plus léger des outrages. Qu'arrive-t-il ? ils ne font le plus souvent qu'accroître leur honte et leur déshonneur. C'est une vérité que je me propose de faire sentir en vous racontant la ruse d'un homme qui ne le cédait en rien à Mazet du côté de l'esprit, puisqu'il fut plus fin qu'un roi qui cependant l'était beaucoup lui-même.

A l'exemple de ses prédécesseurs, Agiluf, roi des Lombards, fit de la ville de Pavie la capitale de son royaume et le lieu de sa résidence. Il avait épousé Teudelingue, veuve de Vetari, son prédécesseur, femme éclairée, sage, affable, d'une rare beauté, mais malheureuse en amans. Après que son second mari eut, par sa bonne conduite et la sagesse de son administration, rétabli les affaires de Lombardie, et rendu son royaume parfaitement tranquille et florissant, un palefrenier de son écurie en devint éperdument amoureux. C'était un homme de bonne mine, bien fait de sa personne, et taillé à peu près comme le roi. Sa naissance était obscure, mais assez bonne pour la place qu'il occupait dans les écuries de la reine. La bassesse de son état ne l'empêchait pas d'avoir du bon sens et de raisonner. Il sentait la distance immense qu'il y avait du trône à l'écurie, et le danger qu'il courait si l'on venait à découvrir sa passion. Aussi se donna-t-il bien de garde d'en parler à personne; à peine osait-il fixer ses regards sur la princesse, de peur qu'ils ne trahissent ses sentimens. Quelque peu d'espoir qu'il eût de jamais satisfaire ses désirs, il ne laissait pas de s'applaudir d'avoir si bien placé son amour. Il rendait à la reine tous les petits soins qui dépendaient de sa profession; il était beaucoup plus attentif que ses camarades à faire tout ce qu'il jugeait lui être agréable. Aussi avait-il la satisfaction de voir que, lorsqu'elle voulait aller à cheval, elle montait de préférence celui qu'il avait pansé. Le palefrenier était extrêmement flatté de cette espèce de faveur, et abandonnait l'étrier

le plus tard qu'il pouvait, afin de se ménager le plaisir de toucher le pied ou les jupes de la reine. Cependant, comme il voyait peu d'apparence de pouvoir jamais contenter sa passion, il fit tout ce qu'il put pour s'en guérir. Mais, le plus souvent, moins un amant a sujet d'espérer, plus son amour s'irrite et s'enflamme : c'est précisément ce qu'éprouva le malheureux palefrenier. Ne pouvant venir à bout d'étouffer ses feux, il résolut de se donner la mort pour mettre fin à ses peines. Avant de mettre son noir projet à exécution, il crut devoir chercher tous les moyens possibles de contenter ses désirs en tout ou en partie. Comment s'y prendre? La chose n'était pas aisée. Déclarer son amour à la reine, c'eût été une extravagance qui n'aurait abouti qu'à le perdre, sans aucune espèce de consolation. Lui écrire n'aurait pas été plus sage. L'amour est inventif : il lui suggéra un stratagème pour coucher avec elle, au risque d'être surpris et de perdre une vie dont il avait fait d'avance le sacrifice. Sachant que le roi ne couchait pas toutes les nuits avec la reine, il forma le projet hardi d'aller une fois prendre sa place. Afin de mieux réussir, il voulut voir, avant tout, par lui-même, dans quel accoutrement et de quelle manière il allait la trouver. Pour cet effet, il se cacha plusieurs fois, la nuit, dans une grande salle du palais, qui séparait l'appartement du roi de celui de la reine. Il vit ce prince sortir de son appartement, affublé d'un grand manteau, tenant une bougie d'une main, et de l'autre une baguette, aller droit à la chambre de sa femme : il le vit ensuite frapper, sans mot dire, un

ou deux coups à la porte avec la petite baguette ; après quoi la porte s'ouvrait aussitôt. Il remarqua qu'une des femmes de la reine lui avait ouvert et pris la bougie de la main. Il attendit qu'il fût sorti pour savoir l'heure à laquelle il retournait dans son appartement.

Quand il s'est bien mis au fait du rôle nocturne du monarque, il ne songe plus qu'à le jouer à son tour. Il trouve moyen de se procurer un manteau à peu près semblable à celui du roi; il se munit d'une bougie et d'une petite baguette ; et, après avoir pris la précaution de se bien laver, bien parfumer, pour ne pas sentir le palefrenier, il se cacha un soir dans la grande salle. Lorsqu'il comprit que tout le monde dormait, il allume sa bougie, s'enveloppe du manteau, et va frapper deux petits coups à la porte de la chambre de sa souveraine. Une femme lui ouvre, prend sa bougie, les yeux à demi fermés de sommeil, et lui de gagner le lit de la reine, qui dormait déjà. Il se couche sans cérémonie à côté d'elle, et la prend entre ses bras, sans lui dire un seul mot, mais non sans lui faire du plaisir. La reine, ne se doutant de rien, crut que son mari avait de l'humeur; car dans les momens de chagrin il ne parlait point, et souffrait avec peine qu'on lui parlât. A la faveur de ce silence, le palefrenier jouit à plusieurs reprises de la dame, étonnée de ce que la mauvaise humeur du roi devenait si bonne pour elle. Cela fait, quoiqu'il eût bien de la peine à s'arracher de ce bon lit, mais craignant que, s'il demeurait davantage, le plaisir ne se changeât en douleur, cet amant téméraire se leva, reprit son manteau, sa bougie, et alla promp-

tement et sans bruit se coucher dans le sien. Quel bonheur, disait-il en lui-même, de n'avoir été aperçu de qui que ce soit, de n'avoir point été reconnu de la femme de chambre, ni de la reine elle-même! quels plaisirs! quelle belle femme! que ce lit-ci est dur, désagréable en comparaison!

A peine fut-il sorti de chez la reine, que le roi, qui s'était éveillé pendant la nuit sans pouvoir se rendormir, et voulant mettre à profit son insomnie, alla trouver sa femme, fort surprise de cette nouvelle visite. S'étant mis au lit, et l'ayant saluée de la bonne façon : Quelle nouveauté, sire! lui dit-elle dans son étonnement : il n'y a qu'un moment que vous sortez d'ici; vous vous en êtes donné même plus que de coutume, et vous revenez encore à la charge! Ménagez un peu votre santé, qui m'est plus chère que le nouveau plaisir que vous pourriez me donner.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le monarque. Il comprit dans l'instant que sa femme avait été trompée, et qu'un audacieux avait pris sa place auprès d'elle. Mais, puisqu'elle ne s'en était point aperçue, non plus que la femme de chambre, qui avait témoigné quelque étonnement en ouvrant la porte pour la seconde fois, il crut, en homme prudent, devoir feindre d'être déjà venu. Un étourdi l'aurait sans doute détrompée : il jugea qu'il était plus sage de la laisser dans sa bonne foi, pour ne pas la chagriner et l'exposer peut-être à regretter un commerce qui ne lui avait pas déplu. Agiluf, plus troublé qu'il ne paraissait l'être, se contenta donc de lui demander adroitement :

Est-ce que vous me jugez incapable, madame, de vous faire deux visites dans une nuit? Non, assurément, lui répondit-elle; mais je m'intéresse trop à votre santé pour ne pas vous prier de la ménager. Eh bien! répliqua-t-il, je suivrai votre conseil, et m'en retournerai, pour cette fois, sans rien exiger.

Irrité de l'injure qu'on venait de lui faire, il se lève, reprend son manteau, et sort de la chambre dans l'intention de chercher le coupable. Ne doutant point que ce ne fût quelqu'un du palais, il crut qu'il n'avait, pour le découvrir, qu'à faire la revue des gens attachés à son service. Il est impossible, disait-il en lui-même, que celui qui a fait un coup si hardi n'en soit encore tout ému; le cœur doit lui battre d'une force extraordinaire au seul souvenir du danger qu'il a couru. Il prend donc sa lanterne, va au grand corps-de-logis, et visite toutes les chambres, où il trouve tout le monde dormant fort tranquillement. Il était sur le point de s'en retourner, quand il se souvint qu'il n'avait pas été dans la salle des palefreniers : il s'y rend. L'audacieux qui avait eu l'insolence de partager sa couche ne le vit pas plus tôt entrer, qu'il se crut perdu. La crainte redoubla les mouvemens de son cœur déjà fort agité. Il ne doutait point que, si le roi s'en apercevait, il ne fût immolé sur-le-champ même à sa juste colère. Cependant, voyant que le roi était sans armes, il résolut d'attendre le dénoûment de l'aventure, et fit semblant de dormir. Le roi, ayant commencé par un bout sa visite, trouva les premiers fort tranquilles et sans émotion. Il arrive au lit du coupable, et, trouvant son cœur ex-

trêmement agité : Le voici, ce scélérat, dit-il en lui-même ; mais, comme il voulait exécuter sans éclat la vengeance qu'il avait méditée, il se contenta de lui couper avec des ciseaux une face de ses cheveux, qu'on portait fort longs en ce temps-là, afin de pouvoir le reconnaître le lendemain matin. Cette opération faite, il se retira dans son appartement.

Le palefrenier, qui ne croyait pas en être quitte à si bon marché, comprit aisément le dessein du roi. Aussi rusé qu'entreprenant, il se lève un moment après, va prendre dans l'écurie une paire de ciseaux, dont on se servait pour faire le crin aux chevaux ; puis, parcourant à son tour le lit de tous ses camarades, il leur coupe doucement le même côté de cheveux que le roi lui avait coupé, et s'en retourne à son lit sans avoir éveillé personne.

Agiluf, s'étant levé de bon matin, ordonna, avant l'ouverture des portes du palais, que tous ses domestiques parussent devant lui. Dieu sait s'il fut surpris quand il vit que tous les palefreniers avaient les cheveux coupés du même côté. Je ne me serais jamais atteudu à une pareille ruse de la part du coupable, se dit-il à lui-même. Le drôle, quoique de basse condition, montre bien qu'il ne manque pas d'esprit; le fripon est rusé, et je ne me dissimule pas que j'ai été pris pour dupe. Considérant qu'il ne pourrait le découvrir sans faire de l'éclat, et voulant d'ailleurs éviter une vengeance qui eût compromis son honneur, il se contenta de le réprimander et de lui faire entendre, sans être entendu des autres, qu'il s'était aperçu de la ruse dont il s'était

servi pour coucher avec la reine. *Que celui,* dit-il, *qui vous a tondus garde le secret, et qu'il n'y revienne plus, s'il ne veut perdre la vie dans les supplices.* Après ces mots il ordonna à tout le monde de se retirer.

Un autre que lui eût peut-être mis tous les palefreniers dans les fers et les tortures pour découvrir le coupable; mais il n'eût fait par là que découvrir ce que tout homme, et surtout un roi, a intérêt de tenir secret. Il se serait vengé sans doute; mais il eût, à coup sûr, humilié sa femme et augmenté son propre déshonneur.

Tout le monde fut surpris des paroles du roi, et chercha à en démêler le sens. Le rusé palefrenier comprit seul l'énigme. Il eut la prudence de ne l'expliquer à personne pendant la vie d'Agiluf, et il profita de l'avis qu'il avait reçu en ne s'exposant plus au même danger.

NOUVELLE III.

L'ENTREMETTEUR SANS LE SAVOIR.

Pampinée ayant cessé de parler, chacun se mit à louer la hardiesse et la ruse du palefrenier. On donna aussi des éloges à la prudence d'Agiluf, et l'on aurait peut-être poussé beaucoup plus loin les commentaires, si la reine ne se fût tournée vers Philomène pour lui commander de dire sa nouvelle. Cette dame obéit sur-le-champ, et s'exprima ainsi :

Mon dessein est de vous régaler d'un joli tour, joué à un célèbre religieux par une des plus belles femmes de notre pays. Le récit de cette bonne plaisanterie vous convaincra, s'il est besoin, que les moines, qui, d'ordinaire, se croient beaucoup plus fins que les autres hommes, ne sont que des sots pour la plupart. Il n'y en a pas un, parmi eux, qui ne croie avoir plus d'esprit et de mérite qu'un séculier : vous savez pourtant ce qui en est. Pour moi, je soutiens que les moines sont inférieurs, à tous égards, aux autres hommes. Il

suffit, pour en demeurer convaincu, de considérer cette bassesse d'âme qui, étouffant en eux toute noble ambition, leur a inspiré le désir de chercher un asile où ils puissent s'occuper uniquement du soin de vivre et de s'engraisser comme des animaux immondes. L'histoire que je vais vous raconter achèvera de vous confirmer que ces fainéans, en qui nous mettons si aveuglément notre confiance, sont souvent la dupe, non seulement des autres hommes, mais encore des femmes même.

Dans notre bonne ville de Florence, où, comme vous savez, la galanterie règne encore plus que l'amour et la fidélité, vivait, il y a quelques années, une dame que la nature avait enrichie de ses dons les plus précieux. Esprit, grâces, beauté, jeunesse, elle avait tout ce qui peut faire adorer une femme. Je ne vous dirai pas son nom ni celui des personnes qui figurent dans cette anecdote. Ses parens, qui vivent encore et qui occupent un haut rang à Florence, le trouveraient sans doute mauvais. Je me contenterai de vous dire que cette dame appartenait à des gens de qualité, mais si peu favorisés de la fortune, qu'ils furent obligés de la marier à un riche fabricant de draps. Entêtée de sa naissance, elle regarda ce mariage comme humiliant pour elle, et ne put jamais se résoudre à aimer son mari. Cet homme d'ailleurs n'avait rien d'aimable; tout son mérite se réduisait à être fort riche et à bien

entendre son commerce. Le mépris ou l'indifférence de sa femme pour lui alla si loin, qu'elle résolut de ne lui accorder ses faveurs que lorsqu'elle ne pourrait s'en dispenser, sans en venir à une rupture ouverte; se proposant, pour se dédommager, de chercher un cavalier qu'un qui fût plus digne de son attachement.

Elle ne tarda pas à le trouver. Un jour, en allant à l'église, elle vit un jeune gentilhomme de la ville, dont la physionomie la charma si fort, qu'elle en devint aussitôt amoureuse. Sa passion fit de tels progrès, qu'elle ne pouvait reposer la nuit quand elle avait passé le jour sans le voir. Pour lui, il était parfaitement tranquille, parce qu'il ignorait les sentimens qu'il avait fait naître dans le cœur de la belle; et la belle était trop prudente pour oser les lui découvrir par lettres ou par l'entremise d'aucune femme, craignant, avec raison, les suites d'une pareille démarche. Mais, naturellement rusée, elle trouva moyen de l'en instruire sans se compromettre.

Elle avait remarqué qu'il voyait fréquemment un moine qui, quoique gras et bien dodu, menait une vie fort régulière, et jouissait de la réputation d'un saint homme. Elle pensa que ce moine pourrait servir son amour, et lui fournir le moyen de parler un jour au jeune homme. Après avoir réfléchi sur la manière dont elle s'y prendrait, elle alla au couvent, et, ayant fait appeler le religieux, elle lui témoigna un grand desir de se confesser à lui. Le bon père, qui, du premier coup d'œil, la jugea femme de condition, l'entendit volontiers. Après lui avoir déclaré ses péchés, la

dame lui dit qu'elle avait une confidence à lui faire, et une grâce à lui demander.

J'ai besoin, mon révérend père, de vos conseils et de votre secours. Vous savez à présent quels sont mes parens : je vous ai également fait connaître mon mari, mais je ne vous ai pas dit, et je dois vous l'apprendre, qu'il m'aime plus qu'il ne s'aime lui-même. Je ne puis rien désirer qu'il ne me le donne aussitôt : il est extrêmement riche, et il ne se sert de sa fortune que pour prévenir mes goûts et me rendre heureuse. Je vous prie d'être bien persuadé que je réponds à sa tendresse comme je le dois. Mon amour égale au moins le sien. Je me regarderais comme la plus ingrate et la plus méprisable des femmes si je songeais seulement à la moindre chose qui pût donner atteinte à son honneur, ou blesser tant soit peu sa délicatesse. Cependant, mon révérend père, un jeune homme dont j'ignore l'état et le nom, et qui me prend sans doute pour toute autre que je ne suis, m'assiége de ses assiduités. Je ne puis paraître sur la porte, à la fenêtre, dans la rue, qu'il ne s'offre aussitôt à mes yeux. Je suis même étonnée qu'il ne m'ait pas suivie ici, tant il est sur mes pas. Il est grand, bien fait, d'assez jolie figure, et ordinairement vêtu de noir. Il a l'air d'un homme de bien et de distinction, et, si je ne me trompe, je crois l'avoir vu souvent avec vous. Comme ces sortes de démarches exposent ordinairement une honnête femme à des bruits fâcheux, quoiqu'elle n'y ait aucune part, j'avais eu d'abord envie de prier mes frères de lui parler ; mais j'ai pensé que de jeunes gens

ne peuvent guère s'acquitter de ces sortes de commissions de sang-froid : ils parlent ordinairement avec aigreur ; on leur répond de même ; on en vient aux injures, et des injures aux voies de fait. J'ai mieux aimé, pour éviter le scandale, et prévenir tout fâcheux événement, m'adresser à vous, qui paraissez être de ses amis. Je vous prie donc de vouloir bien lui faire les reproches qu'il mérite, et l'engager à me laisser en repos. Qu'il s'adresse à d'autres femmes, s'il est d'humeur galante : et il n'aura pas de peine à en trouver qui seront flattées de recevoir ses soins. Pour moi, j'en serais sincèrement fâchée, et, grâces à Dieu, je n'ai jamais porté mes vues de ce côté-là. Je sais trop ce que je dois à mon mari, et ce que je me dois à moi-même.

Après ces mots, elle baissa la tête, comme si elle eût eu envie de pleurer.

Le religieux comprit d'abord, par le portrait qu'elle lui fit du personnage, que c'était de son ami dont il s'agissait. Il loua beaucoup les sentimens vertueux de sa pénitente, qu'il croyait sincères, et il lui promit de faire ce qu'elle souhaitait. Puis, comme il savait qu'elle était riche, il eut soin de la régaler d'un petit sermon sur l'aumône, terminé, selon l'usage, par l'exposition de ses besoins et de ceux du couvent. Au nom de Dieu, reprit la dame, n'oubliez pas ce que je viens de vous dire ; s'il nie la chose, dites-lui, s'il vous plaît, que c'est de moi que vous la tenez, et que je vous en fais mes plaintes pour lui apprendre combien je suis offensée de sa conduite.

La confession achevée et l'absolution reçue, la pénitente mit à profit l'exhortation du confesseur sur l'aumône. Elle tira de sa bourse une bonne somme d'argent, qu'elle lui remit, le priant, pour donner un motif à sa libéralité, de dire des messes pour le repos de l'âme de ses parens; après quoi elle sortit du confessionnal, et s'en retourna chez elle.

Quelques jours après, le jeune homme dont la dame était devenue amoureuse alla voir, à son ordinaire, le bon religieux, qui, après lui avoir parlé de choses indifférentes, le prit à part pour lui reprocher avec douceur ses poursuites et ses assiduités prétendues auprès de la belle dévote. Le gentilhomme, qui ne la connaissait point, qui ne se rappelait même pas de l'avoir jamais vue, et qui passait rarement devant sa maison, répondit tout naturellement au moine qu'il ignorait ce qu'il voulait dire. Mais le crédule confesseur sans lui donner le temps de s'excuser davantage : Il ne vous sert de rien, lui dit-il, de faire ici l'homme surpris et l'ignorant, je sais ce qui en est, et vous auriez beau le nier. Ce n'est point par des inconnus ni par les voisins que j'en ai été instruit; c'est par la dame elle-même, qui en est désolée. Outre que ces folies ne vous conviennent pas du tout, je vous avertis que vous n'en retirerez aucun fruit; cette femme est la vertu et la sagesse mêmes; ainsi, je vous prie, laissez-la en paix, pour votre honneur et pour le sien. Le jeune homme voulut se défendre encore, en disant qu'elle l'avait sans doute pris pour un autre. — Tout ce que vous pouvez alléguer est inutile, vous

dis-je ; elle vous a trop bien dépeint pour que ce ne soit pas de vous qu'elle ait parlé.

Le jeune gentilhomme, plus déniaisé que le bon père, comprit qu'il y avait du mystère dans ces reproches, qu'il ne méritait pas. Il fit alors semblant d'avoir une espèce de honte, et promit de ne donner, à l'avenir, aucun sujet de plainte. A peine eut-il quitté le religieux, qu'il alla passer devant la maison du fabricant ; la dame étaità la fenêtreà l'attendre. Aussitôt qu'elle le vit venir, elle ne douta point qu'il n'eût compris, et la joie la plus vive éclata sur son visage. Le gentilhomme, qui fixa, en passant, ses regards sur elle, voyant que l'amour et le plaisir étaient peints dans les siens, demeura convaincu de la vérité de sa conjecture. Depuis ce jour, il passait et repassait dans cette rue, à la grande satisfaction de la dame, qui, par ses regards et par ses gestes, le confirma de plus en plus dans sa première opinion.

La belle, non moins pénétrante, ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle lui avait donné de l'amour ; mais, pour l'enflammer davantage, et le mieux assurer de la tendresse qu'elle avait pour lui, elle retourne à confesse au même religieux, et commence sa confession par les larmes. Le bon père, attendri, lui demande s'il lui est survenu quelque nouveau chagrin. Hélas ! mon révérend : j'ai de nouvelles plaintes à faire de votre ami, de cet homme maudit de Dieu, dont je vous parlai l'autre jour. Je crois, en vérité, qu'il est né pour mon tourment : il ne cesse de me poursuivre, et voudrait me porter à des choses qui m'ôteraient à jamais

la paix du cœur et la confiance de revenir me jeter à vos pieds. — Quoi ! il continue de rôder devant votre maison ? Plus fort qu'auparavant, reprit la bonne dévote : on dirait qu'il veut se venger des reproches que je lui ai attirés de votre part, puisqu'il passe jusqu'à sept fois le jour, tandis qu'il ne passait guère plus d'une auparavant. Plût au ciel encore qu'il se fût contenté de passer et de me lorgner ! mais il a eu l'effronterie de m'envoyer, par une femme, une bourse et une ceinture, comme si je manquais de ces choses-là. J'étais si outrée de son impudence, que, si la crainte de Dieu et les égards que je vous dois ne m'eussent retenue, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je me suis modérée, uniquement par rapport à vous, qui êtes son ami ; je n'ai pas même voulu en parler a qui que ce soit avant de vous le faire savoir. J'avais d'abord laissé la bourse et la ceinture à la commissionnaire, avec prière de les lui rendre exactement ; mais, songeant que ces femmes complaisantes prennent de toute main, et que celle-ci aurait fort bien pu retenir le présent, en faisant entendre à votre ami que je l'aurais accepté, j'ai cru devoir reprendre ces bijoux pour vous les apporter. Les voilà. Je vous prie de les lui rendre, et de lui dire en même temps que je n'ai que faire de ses présens ni de sa personne, et que, s'il ne cesse de me persécuter, comme il le fait, j'en avertirai mon mari et mes frères, quoi qu'il puisse en arriver. J'aime mieux qu'il reçoive quelque bonne injure, et peut-être quelque chose de pis, que de m'attirer le moindre blâme à son sujet. Ne ferai-je pas bien, mon

révérend père, de prendre ce parti, si cela continue? N'ai-je pas raison d'être offensée? — Votre colère ne me surprend point, madame, lui répondit le religieux, en prenant la bourse et la ceinture, qui étaient d'une richesse extraordinaire : elle est juste et bien digne d'une femme honnête et vertueuse. Je lui fis des reproches l'autre jour, et il me promit d'abandonner ses poursuites; mais, puisque, malgré ma réprimande, il ne cesse de rôder continuellement autour de votre maison, et qu'il a l'audace de vous envoyer des cadeaux, je vous promets de le tancer d'une telle façon, que vous n'aurez vraisemblablement plus de plaintes à me faire sur son compte. Si vous m'en croyez, vous n'en direz rien à vos parens; ils pourraient se porter à quelque extrémité, et vous auriez cela à vous reprocher. Ne craignez rien pour votre honneur; de quelque manière que la chose tourne, je rendrai témoignage de votre vertu devant Dieu et devant les hommes.

La dame parut consolée de ce discours, et elle changea de propos. Comme elle connaissait l'avarice du moine et celle de ses confrères, pour avoir prétexte de lui donner de l'argent : Ces nuits dernières, lui dit-elle, plusieurs de mes parens m'ont apparu en songe, ma bonne mère entre autres. J'ai jugé, à l'air de tristesse et d'affliction qui régnait sur leur visage, qu'ils souffraient, et ne jouissaient pas encore de la présence de Dieu. Je voudrais faire prier pour le repos de leur âme. Je vous serai donc bien obligée de dire les quarante messes de saint Grégoire à leur intention, afin que le

Seigneur les délivre des flammes du purgatoire. En disant ces mots, elle lui donna une poignée d'argent, qu'il reçut sans se faire prier. Pour l'affermir dans ses bons sentimens, le bon père lui fit une petite exhortation, et la congédia, après lui avoir donné sa bénédiction.

Elle ne fut pas plus tôt partie, que le religieux, bien loin de s'apercevoir qu'il était pris pour dupe, envoya chercher son ami. Le jeune homme comprit, à l'air courroucé du moine, qu'il allait apprendre des nouvelles de sa maîtresse. Il l'écouta sans l'interrompre, jusqu'à ce qu'il eût assez parlé pour le mettre bien au fait des intentions de la dame. Il n'y eut point de reproches que le sot personnage ne lui fît; il en vint même, dans son emportement, jusqu'aux injures. Vous m'aviez solennellement promis de ne plus persécuter cette femme, et vous avez l'effronterie de lui envoyer des présens! elle les a rejetés avec indignation. Moi! je lui ai envoyé des présens? répondit alors le gentilhomme, qui voulait tirer du religieux de plus grands éclaircissemens! — Oui, et vous le nierez inutilement, car elle me les a remis pour vous les rendre, monstre que vous êtes! Tenez, les voilà; les reconnaissez-vous? Je n'ai plus rien à dire, répondit-il en feignant d'être confus et humilié; je reconnais mes torts; et, puisque cette dame est si sauvage, si inflexible, je vous donne, pour cette fois, ma parole d'honneur de la laisser tranquille. Alors le moine lui remit bêtement la bourse et la ceinture, en l'exhortant à tenir sa promesse plus religieusement qu'il n'avait fait. Le jeune

homme lui promit de se mieux conduire, et se retira fort content d'avoir reçu des assurances de l'amour de sa maîtresse. Il y avait pour devise sur la ceinture : *Aimez-moi comme je vous aime.* Il alla incontinent se poster dans un lieu d'où il pût faire voir à la dame qu'il avait reçu son beau présent. La belle fut enchantée d'apprendre qu'elle avait affaire à un amoureux intelligent. Elle eut une joie infinie de ce que son intrigue était en bon train, et ne soupirait plus qu'après une absence de son mari, pour se trouver au comble de ses désirs.

Elle n'attendit pas long-temps cette absence tant désirée. Peu de jours après, le fabricant de draps fut obligé d'aller à Gènes pour les affaires de son commerce. Il ne fut pas plus tôt parti, que sa femme alla trouver son confesseur, et lui dit, après plusieurs doléances :

Je reviens, mon révérend père, pour vous dire que je n'y peux plus tenir. Il faudra que j'éclate, quoi qu'il en arrive, malgré tout ce que je vous ai promis. Votre ami est un vrai démon incarné. Vous n'imagineriez jamais ce qu'il m'a fait ce matin même, avant que le jour ne parût. Il a su, je ne sais comment, que mon mari était parti hier pour Gènes. N'a-t-il pas eu l'insolence d'entrer dans notre jardin, de monter sur un arbre qui donne vis-à-vis ma chambre, et d'ouvrir ma fenêtre ? Il était sur le point d'entrer lorsque, éveillée par le bruit, je me suis levée pour voir ce que c'était. J'allais crier au voleur, quand ce malheureux m'a dit son nom, et m'a conjurée, pour l'amour de Dieu et par considération pour vous, de ne faire aucun éclat, et de

lui donner le temps de se retirer. Je me suis donc contentée, purement par égard pour vous, de refermer la fenêtre, et il s'est sans doute enfui, car depuis ce moment je n'ai plus rien entendu. Je vous demande à présent, mon père, si je dois souffrir des outrages de cette nature? Je n'en ferai rien, je vous assure; et il n'en sera pas quitte à si bon marché que les autres fois. J'ai été trop patiente jusqu'à présent par condescendance pour vous, qui êtes son ami; et c'est sans doute ce qui l'a enhardi à m'outrager à ce point. Si vous m'aviez laissée suivre mon premier dessein, cela ne serait point arrivé. Mais, madame, répondit le bon père tout confus, êtes-vous bien assurée que ce soit lui? Ne l'auriez-vous pas pris pour un autre? — Dieu vous bénisse, mon père, je sais trop le distinguer, pour m'être méprise, quand il ne se serait pas nommé lui-même. — Je ne puis disconvenir que ce ne soit là une hardiesse des plus criminelles. Vous avez très-bien fait de lui fermer la fenêtre au nez, et de n'avoir pas voulu seconder son damnable projet. Je ne saurais donner trop de louanges à votre vertu; mais, puisque Dieu a sauvé votre honneur du naufrage, et que vous avez, par deux fois, déféré à mes conseils, je me flatte que vous voudrez bien mettre le comble à votre soumission en suivant encore celui que je vais vous donner. Permettez que je lui parle encore avant d'informer vos parens de son imprudence. Peut-être serai-je assez heureux pour l'engager à vaincre sa brutale passion. Si je ne réussis pas à le rendre sage, à la bonne heure; vous ferez alors tout ce qu'il vous plaira. —

J'y consens encore, mon père, puisque vous le désirez; mais je vous proteste que c'est la dernière fois que je vous porterai des plaintes à ce sujet. Et en disant ces mots elle se retira brusquement en faisant la fâchée.

A peine fut-elle sortie, que l'amant arriva pour savoir s'il n'y aurait rien de nouveau sur le tapis. Le moine le prit en particulier pour lui dire mille injures plus fortes les unes que les autres sur son manque d'honneur et de foi. Le jeune homme, accoutumé aux reproches du zélé confesseur, s'en inquiétait fort peu; il le laissait dire, et attendait avec grande impatience une explication plus claire. Il tâchait, par sa surprise et son maintien curieux, de le mettre dans le cas de parler le premier. Voyant qu'il n'en pouvait venir à bout: Qu'ai-je donc fait, lui dit-il, mon père, pour exciter si fort votre courroux? Ne dirait-on pas, à vous entendre, que c'est moi qui ai crucifié Jésus-Christ? — Oui, malheureux, vous l'avez crucifié par vos désirs impudiques..... Mais voyez le sang-froid de ce scélérat! on dirait à le voir qu'il est blanc comme neige, ou qu'il a perdu le souvenir de ses crimes, comme s'il y avait plusieurs années qu'il les eût commis. Avez-vous oublié, monstre infernal, l'injure atroce que vous avez faite cette nuit à la femme du monde la plus honnête? Où étiez-vous ce matin avant le jour? Parlez. — J'étais chez moi, dans mon lit. — Dans votre lit! Il n'a pas tenu à vous, impudique, que vous ne soyez entré dans celui d'un autre. Je vois, dit alors le jeune homme, qu'on a pris soin de vous instruire de

bonne heure. — Cela est vrai; mais vous étiez-vous bonnement imaginé, parce que le mari est absent, que cette honnête femme allait vous recevoir à bras ouverts? Grands dieux! est-il possible que mon ami, auparavant si honnête, soit devenu en si peu de temps un coureur de nuit; qu'il entre dans les jardins; qu'il monte sur les arbres, pour chercher à s'introduire dans la chambre des femmes les plus vertueuses! Êtes-vous donc devenu fou, pour croire que cette sainte personne se laisse vaincre par vos importunités? Sachez que vous êtes pour elle un objet d'aversion et de mépris. Oui, vous êtes, j'en suis sûr, ce qu'elle abhorre le plus, et vous voulez l'engager à vous aimer? Mais, quand elle ne vous aurait pas fait connaître sa répugnance pour vous, mes exhortations et la parole que vous m'aviez donnée n'auraient-elles pas dû vous retenir? Je l'ai empêchée jusqu'à présent d'en parler à ses parens, qui vous auraient certainement fait un mauvais parti; mais, si vous continuez à la harceler, je lui ai permis et même conseillé de ne plus garder aucun ménagement. Arrangez-vous là-dessus. Je suis las de vous défendre, et je serai le premier à la louer de porter plainte contre vous à ses frères, si vous êtes assez aveugle pour faire de nouvelles tentatives auprès d'elle.

L'amoureux gentilhomme comprit parfaitement les intentions de la belle. Il calma le religieux du mieux qu'il lui fut possible. J'avoue, lui dit-il, que j'ai fait une folie; mais je vous jure que ce sera la dernière, et que vous n'entendrez plus parler de moi par cette dame. Je rends hommage dès ce moment à sa vertu, et

je vous remercie des soins que vous avez pris pour l'empêcher de parler de mes poursuites à ses parens. Je profiterai de vos avis, vous pouvez y compter.

Il en profita en effet ; car, voyant clairement que sa maîtresse n'avait eu d'autre intention que de lui fournir les moyens de la voir, il ne manqua pas, dès la nuit suivante, d'entrer dans le jardin et de monter à la fenêtre par l'arbre qu'on lui avait indiqué. La belle, qui ne dormait pas, comme il est aisé de le comprendre, mais qui brûlait d'impatience de le voir arriver, le reçut à bras ouverts. Après s'être témoigné et prouvé mutuellement leur tendresse, ils rirent et s'amusèrent beaucoup de la simplicité du religieux, qui, sans s'en douter, avait si bien servi leur amour. Ils firent également plusieurs plaisanteries au sujet du mari, et prirent, avant de se séparer, des mesures pour se revoir sans avoir plus besoin de l'entremise du confesseur. Ils mirent tant de prudence dans leur intrigue, qu'ils eurent le secret de se voir fréquemment, et même de coucher plusieurs fois ensemble, sans être découverts.

NOUVELLE IV.

LE CHEMIN DU PARADIS.

Philomène n'eut pas plus tôt achevé de parler, que Dionéo se mit à louer la supercherie ingénieuse de la dame, et la manière dont elle venait d'être racontée. Après cela, la reine se tournant du côté de Pamphile : C'est à votre tour de parler, lui dit-elle; tâchez, je vous prie, que l'histoire que vous allez nous conter soit aussi plaisante que celle-là. — Je ferai de mon mieux, madame, répondit-il; et il commença ainsi :

Il y a beaucoup de gens qui, désirant d'aller au ciel, ne font le plus souvent que le procurer aux autres; c'est ce qui arriva il n'y a pas long-temps à un de nos compatriotes.

J'ai ouï dire qu'il demeurait autrefois, auprès du couvent de Saint-Brancasse, un bon et riche particulier, nommé Pucio de Rinieri. Cet homme, ayant donné dans la dévotion la plus outrée, se fit affilier à l'ordre de saint François sous le nom de frère Pucio. Comme il n'avait pour toute charge qu'une femme et un domestique à nourrir, et qu'il était d'ailleurs fort à son aise, il avait tout son temps à lui pour se livrer aux exercices spirituels. Aussi ne bougeait-il point de l'église ; et parce qu'il était simple et peu instruit, toute sa dévotion consistait à réciter ses patenôtres, à aller aux sermons, et à entendre plusieurs messes. Il jeûnait presque tous les jours, et se donnait si souvent la discipline, qu'on le croyait de la confrérie des flagellans : c'était le bruit public dans son quartier.

Sa femme, nommée Isabelle, était jolie, fraîche comme une rose, bien potelée, et n'avait guère plus de vingt-huit ans. Elle ne se trouvait pas bien de la dévotion de frère Pucio; car il lui faisait souvent faire des abstinences un peu longues et peu supportables à une femme de son âge. Quand elle avait envie de dormir, ou plutôt de passer un moment agréable avec lui, le bon homme ne l'entretenait que des sermons du frère Nartaise, ou des lamentations de la Madeleine, ou d'autres choses semblables; ce qui ne faisait pas le compte de la dame.

Un moine nommé don Félix, conventuel de Saint-Brancasse, arriva alors de Paris, où il s'était rendu pour assister à un chapitre général de son ordre. Ce moine était jeune, bien fait, plein d'esprit et de savoir.

Frère Pucio fit connaissance avec lui. Ils furent bientôt liés de la plus étroite amitié, parce que le moine le satisfaisait sur tous les doutes qu'il lui proposait, et qu'il lui paraissait aussi pieux qu'éclairé. Notre bon dévot ne fit pas difficulté de le mener chez lui, où il le régalait de temps en temps de quelque bouteille de bon vin. Isabelle le recevait le mieux du monde, par égard pour son mari. Le religieux ne put se défendre d'admirer la fraîcheur et l'embonpoint de cette femme, il ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui lui manquait; et, en homme charitable, il se décida à le lui procurer. La chose était difficile; mais elle ne lui parut pas impossible. Il fit long-temps parler les yeux, et s'y prit si bien, qu'il vint à bout d'inspirer à la dame le même désir dont il brûlait. Lorsqu'il s'en fut bien assuré, il trouva l'occasion de l'entretenir sans témoin, et la pria de répondre à son amour. Il la vit assez disposée à lui accorder ce qu'il lui demandait, mais en même temps très-résolue à n'accepter d'autres rendez-vous que chez elle, ne voulant paraître autre part avec lui que dans sa maison. Mais il n'était guère possible d'y consommer l'affaire, parce que Pucio n'en sortait presque pas.

Charmé, d'un côté, d'avoir trouvé la belle sensible à son amour, et désespéré, de l'autre, de ne pouvoir lui en donner des preuves, il ne savait comment se tirer de cette situation. Les moines sont ingénieux pour leurs intérêts, surtout pour ceux de la paillardise. Celui-ci s'avisa d'un expédient bien singulier et bien digne de l'honnêteté d'un homme d'église. Voici la tournure diabolique qu'il prit, pour jouir de sa maîtresse dans sa

propre maison et presque sous les yeux de son mari, sans que le bon homme pût en avoir le moindre soupçon. Un jour qu'il se promenait avec ce benêt dévot : Je vois bien, mon cher Pucio, lui dit-il, que vous n'êtes occupé que de votre salut ; je vous en loue très-fort, mais vous prenez un chemin bien pénible et bien long. Le pape, les cardinaux et les autres prélats en ont un bien plus court et plus facile, mais ils ne veulent pas qu'on l'enseigne aux fidèles : cela ferait tort aux gens d'église, qui, comme vous savez, vivent seulement d'aumône. Si les particuliers le connaissaient, le métier de prêtre ne vaudrait plus rien ; on donnerait peu à l'église, et nous autres moines mourrions bientôt de faim. Mais, comme vous êtes mon ami, et que je voudrais vous marquer par quelque chose la sensibilité que je dois à vos politesses, je vous l'enseignerais bien volontiers, si j'étais sûr que vous n'en parlassiez à personne. Frère Pucio, dans une extrême impatience de savoir ce beau secret, conjure son ami de le lui apprendre, et lui proteste, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de n'en jamais parler. Je n'ai rien à vous refuser sous ces conditions, répondit dom Félix : vous saurez donc, mon bon ami, que la voie la plus courte et la plus infaillible pour arriver au séjour des bienheureux est, selon les saints docteurs de l'église, de faire la pénitence que je vais vous dire. N'allez pourtant pas vous imaginer que, la pénitence faite, vous cessiez d'être pécheur : on pèche tant qu'on est dans ce bas-monde ; mais vous devez être assuré que tous les péchés que vous aurez commis jusqu'au mo-

ment de la pénitence vous seront remis et pardonnés, et que ceux que vous pourrez commettre à l'avenir ne seront regardés que comme des péchés véniels, par conséquent incapables de vous damner, et qu'un peu d'eau bénite pourra effacer. Il faut donc, pour accomplir cette pénitence salutaire, commencer par se confesser très-scrupuleusement, puis jeûner et faire abstinence de quarante jours, pendant lesquels il faut non seulement ne pas toucher à la femme d'autrui, mais à la sienne propre. De plus, il faut avoir une chambre dans la maison, d'où vous puissiez voir le ciel pendant la nuit. Vous vous y rendrez à l'heure des complies, et vous aurez soin d'y placer une table large et élevée, de manière que vous puissiez y placer vos reins, ayant vos pieds à terre. Quand vous aurez couché votre dos sur cette table, vous étendrez ensuite vos bras en forme de croix, et, les yeux attachés au ciel, vous demeurerez dans cette posture jusqu'à la pointe du jour, sans bouger de place. Si vous étiez un homme lettré, vous seriez obligé de dire, pendant ce temps, certaines oraisons que je vous donnerais pour les apprendre par cœur ; mais, ne l'étant pas, il suffira que vous disiez trois cents *Pater* et trois cents *Ave Maria*, en l'honneur de la très-sainte Trinité. En regardant les étoiles, vous aurez toujours présent à votre mémoire que Dieu a créé le ciel et la terre ; et, en tenant vos bras étendus en croix, vous aurez soin de méditer sur la passion de notre seigneur Jésus-Christ. Au premier coup de cloche de matines, vous pourrez sortir de ce lieu de méditation, et vous jeter sur votre lit pour vous

délasser ; puis, dans la matinée, vous tâcherez de dire cinquante *Pater* et autant d'*Ave Maria*. Si vous avez du temps de reste, vous pourrez vaquer à vos affaires. Après dîner, vous ne manquerez pas d'aller à vêpres dans notre église, où vous direz plusieurs prières, sans lesquelles tout le reste serait inutile. De là vous retournerez chez vous ; et, à l'heure de complies, vous recommencerez ladite pénitence, le tout pendant quarante jours. J'ai fait tout cela autrefois; et, si vous vous sentez en état de le faire aussi, je puis vous assurer qu'avant la fin des quarante jours vous sentirez des avant-goûts de la béatitude éternelle, ainsi que je l'ai moi-même éprouvé.

Que je vous sais gré, mon révérend père, de ce que vous venez de m'apprendre ! lui répondit Pucio. Je ne vois là rien de bien difficile ni de trop long. Pas plus tard que dimanche prochain, j'espère, avec la grâce de Dieu, commencer cette pénitence salutaire. Il ne quitta pas le moine sans lui renouveler ses remercîmens au sujet du service qu'il venait de lui rendre.

Pucio, de retour au logis, raconta tout à sa femme, qui, moins simple que lui, comprit d'abord que c'était une ruse du moine pour se ménager la liberté de pouvoir passer d'heureux momens auprès d'elle. L'invention lui parut ingénieuse et assez conforme à l'esprit d'un dévot imbécile. Elle dit à son mari qu'elle était charmée des progrès qu'il allait faire pour mériter le ciel, et que, pour avoir part à sa pénitence, elle voulait jeûner avec lui, en attendant de pouvoir pratiquer elle-même les autres mortifications.

Le dimanche suivant, frère Pucio ne manqua pas de commencer sa pénitence, et dom Félix, d'accord avec la femme, ne manqua pas non plus de se rendre auprès d'elle, et de se divertir pendant que le mari était en contemplation. Ce bon moine arrivait, chaque nuit, un moment après que notre dévot s'était mis en oraison. Il soupait le plus souvent avec sa maîtresse avant de se mettre au lit, d'où il ne sortait qu'un quart d'heure avant les matines. Comme le lieu que Pucio avait choisi pour faire sa pénitence n'était séparé que par une petite cloison de la chambre où couchait sa femme, il arriva qu'une nuit le fripon de moine, plus passionné que de coutume, et ne pouvant modérer ses transports, se trémoussait tellement dans les bras de sa belle, qu'il faisait crier le lit et trembler le plancher. Frère Pucio, de train de réciter dévotement ses *Pater*, étonné de ces mouvemens qui lui causaient des distractions, interrompit ses prières, et, sans bouger de place, demanda à sa femme pourquoi elle se démenait ainsi. La bonne dame, naturellement rieuse, et qui, dans ce moment, chevauchait sans selle ni bride, lui répondit qu'elle s'agitait tant qu'elle pouvait. Et pourquoi te démènes-tu de la sorte? ajouta le mari. Que signifient tous ces trémoussemens? Comment pouvez-vous me faire cette question? répliqua-t-elle en riant de tout son cœur, et ayant en effet grand sujet de rire. Ne vous ai-je pas entendu soutenir mille fois que, lorsqu'on ne soupe pas, on se trémousse toute la nuit? Le bon homme, croyant de bonne foi que l'abstinence prétendue de sa chère moitié la contraignait

de s'agiter pour chercher le sommeil : Je t'avais bien dit, ma bonne amie, de ne pas jeûner, reprit-il aussitôt ; mais enfin, puisque tu l'as voulu, tâche de dormir et de ne plus te trémousser, car tu fais tellement remuer le lit, que les mouvemens se communiquent jusqu'ici, et que le plancher en tremble. — Ne vous mettez point en peine de cela, mon cher mari; je sais bien ce que je fais : mêlez-vous de vos affaires, et laissez-moi faire les miennes. Frère Pucio ne répliqua plus rien, et reprit ses patenôtres.

Cependant nos amoureux, ne voulant plus être si près du pénitent, de peur de lui donner à la longue des soupçons, cherchèrent un gîte éloigné de son oratoire. La dame y fit placer un lit, sur lequel, comme on peut le penser, ils passèrent d'heureux momens. Le moine n'était pas plus tôt sorti qu'Isabelle regagnait promptement son lit d'habitude, où le pauvre frère Pucio venait se reposer après son pénible exercice. On mena le même train de vie pendant tout le temps que dura la pénitence. Isabelle disait souvent à l'égrillard dom Félix : N'est-il pas plaisant que vous fassiez faire la pénitence à mon mari, et que ce soit nous qui goûtions les délices du Paradis? Elle prit un si grand goût à l'ambroisie que lui servait son amoureux tondu, que, plutôt que de s'en priver, elle consentit, à l'expiration des quarante jours, de le voir ailleurs que chez elle. Le compère lui en servit à discrétion : d'autant plus libéral, qu'il n'avait pas moins de plaisir à lui en donner qu'elle à en recevoir. Ce qui prouve la vérité que j'ai avancée en commençant mon histoire; car,

tandis que le pauvre frère Pucio croyait, par sa dure pénitence, entrer en Paradis, il ne fit qu'y pousser sa femme et le moine qui lui en avait montré le plus court chemin.

NOUVELLE V.

LE MAGNIFIQUE.

Après l'histoire de frère Pucio, qui fit beaucoup rire les dames, la reine commanda poliment à Élise de commencer celle qu'elle avait à dire. Cette dame prit brusquement la parole, moins par malice que par une vanité excessive, qui lui était naturelle, et elle parla en ces termes :

Il y a des personnes qui, parce qu'elles savent beaucoup, s'imaginent que les autres ne savent rien. Qu'arrive-t-il? c'est que la plupart du temps elles sont prises pour dupes, lorsqu'elles croient duper les autres. Il y a de la folie à vouloir, sans nécessité, mettre à l'épreuve les forces de l'esprit d'autrui. Telle est du moins mon opinion ; et, comme il pourrait se trouver quelqu'un dans cette société qui pensât différemment, je crois devoir vous raconter une histoire propre à le désabuser.

Dans la ville de Pistoie, peu éloignée de Florence, il y eut autrefois un chevalier, d'une famille ancienne et illustre, nommé François Vergelesi. Il était extrêmement riche, mais fort avare, d'ailleurs homme de bien, rempli d'esprit et de connaissances. Ayant été nommé podestat de Milan, il monta sa maison sur un grand ton, et se fit un équipage magnifique pour figurer honorablement dans cette ville, où il était sur le point de se rendre. Il ne lui manquait plus qu'un cheval de main, et comme il voulait qu'il fût beau, il n'en pouvait trouver aucun à son gré.

Or il y avait alors dans la même ville de Pistoie un jeune homme nommé Richard, d'une naissance obscure, mais immensément riche. Il s'habillait avec tant de goût et d'élégance, qu'il fut surnommé *le Magnifique*, et on ne le désignait plus que sous ce beau nom. Il était éperdument amoureux de la femme de François Vergelesi. Il l'avait vue une seule fois; mais sa beauté, ses charmes, l'avaient tellement frappé, qu'il aurait sacrifié sa fortune au seul plaisir d'en être aimé. Il avait mis tout en usage pour se rendre agréable à cette belle, mais inutilement : le mari la tenait si fort de court, qu'il ne put seulement parvenir à lui parler. François n'ignorait point l'amour de Richard, et le plaisantait à ce sujet toutes les fois qu'il le rencontrait. Celui-ci le badinait à son tour sur son extrême jalousie; et ces railleries réciproques n'empêchaient pas qu'ils ne fussent bons amis.

Comme le Magnifique avait le plus beau cheval de toute la Toscane, on conseilla au mari de le lui deman-

der, en lui faisant entendre que le galant était homme à lui en faire présent, par estime pour sa femme. François, gourmandé par son avarice, se laissa persuader, et envoya prier le Magnifique de vouloir bien passer chez lui. Il lui demande s'il veut lui vendre son cheval, moins par envie de le lui acheter que pour l'engager à lui en faire un don. Le Magnifique, charmé de la proposition, lui répond qu'il ne le vendrait pas pour tout l'or du monde. Mais, quelque attaché que j'y sois, ajouta-t-il, je vous en ferai présent si vous voulez me permettre d'avoir un entretien avec madame votre épouse, en votre présence, pourvu que vous soyez assez éloigné pour ne pas entendre ce que je lui dirai. Cet homme fut assez vil pour se laisser dominer par l'intérêt. Il répondit qu'il y consentait volontiers, assuré de la vertu de sa femme, et comptant se moquer ensuite du Magnifique. Il le laisse dans le salon et va trouver sa chère moitié. Il lui conte ce qui venait de se passer, et la prie de vouloir bien lui faire gagner le beau cheval de Richard. Cette complaisance, lui dit-il, ne doit pas vous faire de la peine; je serai présent. Je vous défends, sur toutes choses, de lui rien répondre; venez entendre ce qu'il a à vous dire. Madame Vergelesi était trop honnête pour ne pas blâmer le procédé de son mari. Elle refusa de se prêter à son désir; mais il insista tellement, qu'elle se vit forcée de lui obéir. Elle le suivit donc dans le salon, en murmurant contre sa sordide avarice. Le Magnifique ne l'eut pas plus tôt saluée, qu'il renouvela aussitôt sa promesse; et, après avoir fait retirer le mari à l'autre

extrémité du salon, il s'assit auprès de la dame, et voici le discours qu'il lui tint :

Vous avez trop d'esprit, madame, pour ne vous être pas aperçue, depuis long-temps, que je brûle d'amour pour vous : je vous en demande pardon ; mais je n'ai pu me défendre des charmes de votre beauté ; elle l'emporte sur celle de toutes les femmes que je connais. Je ne vous parlerai point des autres qualités dont vous êtes ornée et qui vous soumettent tous les cœurs : vous me rendez la justice de croire que personne au monde n'en sent le prix autant que moi. Je ne chercherai pas non plus à vous peindre la violence du feu que vous avez allumé dans mon cœur : je me contenterai de vous assurer qu'il ne s'éteindra qu'avec ma vie, et qu'il durera même éternellement, s'il est encore permis d'aimer après le trépas. Vous pouvez croire, d'après cela, madame, que je n'ai rien au monde dont vous ne puissiez disposer librement : mes biens, ma vie, tout ce que je possède est à votre disposition ; et je me regarderais comme le mortel le plus heureux si je pouvais faire pour vous quelque chose qui vous fût agréable. Je me flatte que, d'après ces dispositions, vous voudrez bien, madame, vous montrer un peu plus sensible que vous ne l'avez fait jusqu'à présent à l'amour que vous m'avez inspiré dès le premier jour que j'eus le bonheur de vous voir. De vous dépendent ma tranquillité, ma conservation, mon bonheur. Oui, je ne vis que pour vous, et mon âme s'éteindrait tout à l'heure si elle n'avait l'espoir de vous rendre sensible à ma tendresse. Laissez-vous fléchir par le plus

amoureux des hommes ; ayez pitié d'un cœur que vous remplissez tout entier ; payez l'amour par l'amour ; permettez-moi de dire que, si vos charmes m'ont rendu le plus passionné et le plus à plaindre des amans, ils m'ont aussi conservé la vie et rendu le plus heureux des mortels ! Que ne pouvez-vous lire dans mon âme ! vous seriez touchée des tourmens qu'elle souffre. Je ne puis plus les supporter, et vous aurez à vous reprocher ma mort, si vous persistez dans votre insensibilité. La perte d'un homme qui vous aime, qui vous adore, qui se consume d'amour pour vous, ne vous fera point d'honneur dans le monde, et vous ne pourrez vous en rappeler le souvenir sans vous dire à vous-même : Hélas ! que j'étais barbare ! j'ai fait mourir sans pitié ce pauvre jeune homme qui m'aimait tant ! Mais, madame, ce repentir, alors inutile, ne fera qu'accroître votre peine et votre douleur. Pour ne pas vous exposer à un pareil remords, laissez-vous attendrir sur les maux que votre indifférence me fait souffrir ; que ce soit par pitié, si ce n'est par amour. Oui, vous êtes trop humaine pour vouloir la mort d'un jeune homme qni brûle depuis si long-temps d'amour pour vous, qui n'aime que vous, qui n'en aimera jamais d'autre que vous, qui ne vit et veut ne vivre que pour vous. Oui, vous vous laisserez toucher par la constance de sa tendresse ; oui, vous aurez compassion de son sort, et vous le rendrez aussi heureux qu'il est à plaindre, en lui faisant connaître, par votre réponse, que vous le payez d'un tendre retour.

Après ces mots, prononcés du ton le plus pathé-

tique et le plus touchant, le Magnifique se tut pour attendre la réponse de la dame, et pour essuyer quelques larmes qu'il ne put retenir.

La dame, jusqu'alors insensible à tout ce que cet amant passionné avait fait pour elle, qui avait dédaigné les hommages qu'il lui avait rendus dans des tournois, des joutes et d'autres fêtes données en son honneur; qui n'avait même jamais voulu consentir à lui accorder un quart d'heure d'entretien, ne put entendre ce discours sans émotion; elle en fut vivement affectée, et elle sentit son cœur s'ouvrir insensiblement aux douces impressions de la tendresse. Sa sensibilité s'accrut à tel point, qu'elle ne fut bientôt plus maîtresse de la cacher; et, quoique, pour obéir aux ordres formels de son mari, elle gardât le silence, les soupirs qu'elle laissait échapper exprimaient bien éloquemment ce qu'elle eût déclaré peut-être ouvertement au Magnifique si elle eût eu la liberté de parler.

Celui-ci, surpris de son silence, en connut bientôt la cause en voyant le mari qui riait sous cape. — Je comprends qu'il vous a défendu de parler : le barbare!..... N'imitez pas son exemple, madame; un mot suffit pour me rendre heureux.

Elle ne lui dit point ce mot qu'il demandait; mais ses yeux, les mouvemens de son visage, les soupirs qui s'échappaient à tout instant de son cœur, faisaient à merveille l'office de sa bouche. Le Magnifique s'en aperçut aisément; il conçut dès lors quelque espérance, et prit courage. Eh bien! lui dit-il, puisque votre mari vous a défendu de me répondre, je répon-

drai pour vous, je serai l'interprète de vos sentimens. Et aussitôt de tenir le langage qu'il désirait qu'elle lui tînt. Mon cher Richard, dit-il en prenant un ton plein de douceur, il y a long-temps que je me suis aperçue de ton amour pour moi; ce que tu viens de me dire me prouve combien il est tendre et sincère. Je t'avoue que j'en suis flattée, que j'en ai un vrai plaisir. Je t'ai paru insensible, cruelle; je ne veux plus te laisser croire que cette insensibilité soit dans mon cœur : oui, je t'aimais; mais la prudence m'empêchait d'en rien témoigner : je suis trop jalouse de ma réputation et de l'estime du public pour avoir agi autrement; mais, comme je te connais prudent et discret, sois tranquille, je suis toute disposée à te donner des preuves de mon tendre attachement. Encore quelques jours de patience, et sois sûr que je tiendrai la promesse que je te fais. Je sens que ce n'est que pour l'amour de moi que tu fais présent de ton beau cheval à mon mari; il est juste que tu sois dédommagé de ce sacrifice. Il est à la veille de partir pour Milan : je te jure qu'aussitôt après son départ tu pourras me voir à ton aise; et, pour que je ne sois pas dans le cas de te parler encore, je te préviens que, le jour que je serai libre et que j'aurai tout disposé pour te recevoir, je suspendrai deux bonnets à la fenêtre de ma chambre qui donne sur le jardin. Tu viendras m'y trouver, en prenant bien garde que personne ne te voie; je t'y attendrai, et nous passerons le reste de la nuit ensemble.

Après avoir ainsi parlé pour la belle muette, il parla pour lui-même en ces termes :

Ma belle, ma chère, mon adorable dame, je suis si pénétré de vos bontés, elles me causent une si vive joie, que je n'ai pas d'expressions pour vous peindre ma reconnaissance; et, quand les expressions ne me manqueraient pas, le temps le plus long ne suffirait pas pour vous témoigner toute ma sensibilité. Je vous prie donc de vouloir bien suppléer vous-même à tout ce que je pourrais vous dire pour vous remercier dignement. Je vous assurerai seulement que j'aimerais mieux mourir mille fois que de vous compromettre en aucune manière, et que je me conduirai toujours de façon à me rendre digne de votre amour. Je n'ai maintenant plus rien à vous dire, si ce n'est que Dieu vous rende aussi constante et aussi heureuse que je le désire et que vous le méritez.

La dame n'ouvrit point la bouche, mais laissa connaître au Magnifique qu'elle n'était pas aussi insensible qu'elle l'avait paru d'abord. L'amoureux passionné voyant qu'il n'en pouvait tirer aucun mot, se leva et courut vers le mari, qui lui dit en souriant : Eh bien! monsieur le galant, ne vous ai-je pas bien tenu ma promesse? Mais non, lui répondit-il froidement; vous m'aviez promis un entretien avec madame votre épouse, et vous ne m'avez présenté qu'une belle statue. Cette réponse du Magnifique plut extrêmement à messire François; elle ne fit que lui donner une plus grande opinion de la vertu de sa femme. Le cheval qui vous appartenait n'en est pas moins à moi, répliqua-t-il. — J'en conviens; mais si j'eusse pourtant imaginé ne retirer qu'un pareil avantage de la grâce

que vous m'avez faite, j'aurais beaucoup mieux aimé, je vous l'avoue, vous en faire cadeau : j'aurais eu du moins la satisfaction de vous en avoir fait la galanterie en entier, au lieu que je n'ai fait en quelque sorte que vous le vendre. Le mari souriait malignement en l'écoutant, et se moquait de lui tant qu'il pouvait. Parvenu ainsi au comble de ses désirs, il partit deux jours après pour se rendre à Milan.

Quand la dame se vit en liberté dans sa maison, le discours que le Magnifique lui avait tenu, l'amour dont il brûlait pour elle, la générosité avec laquelle il avait fait le sacrifice d'un cheval auquel il était attaché, toutes ces choses s'offraient continuellement à son esprit; son amour-propre prenait même plaisir à s'en occuper. Ce qui contribuait surtout à l'entretenir de ces idées, c'était de voir le passionné Richard passer et repasser plusieurs fois le jour devant sa fenêtre. Elle disait en elle-même, lorsqu'elle l'apercevait : Le pauvre jeune homme. comme il m'aime! ne dois-je pas avoir compassion de lui, puisque c'est pour moi qu'il souffre? Que ferai-je ici toute seule pendant six mois de veuvage? c'est bien du temps pour une femme de mon âge! Comment mon mari pourra-t-il me payer ces arrérages? Qui sait s'il ne fera pas une maîtresse à Milan? D'ailleurs, quand trouverais-je un amant aussi tendre, aussi aimable que le Magnifique? Ces réflexions, qui revenaient sans cesse à son esprit, la déterminèrent enfin à pendre les deux bonnets à la fenêtre de sa chambre. Richard ne les eut pas plus tôt aperçus que, transporté de la plus vive joie, il se crut le plus heu-

reux des hommes. Il attendit la nuit avec beaucoup d'impatience; et, quand elle fut venue, il se rendit à la porte du jardin, qui n'était que poussée, et courut, après l'avoir fermée, à la porte du corps de logis où la dame l'attendait. Il la suivit dans sa chambre, et n'y fut pas plus tôt entré, qu'il s'empressa de l'embrasser et de la couvrir de mille baisers. Ils se mirent au lit, où ils goûtèrent des plaisirs d'autant plus délicieux, qu'ils étaient le fruit de l'amour le plus tendre. On imagine bien que ce ne fut pas la seule nuit qu'ils passèrent ensemble : leur commerce dura tout le temps de l'absence du mari. La chronique prétend même qu'ils trouvèrent le moyen de se réunir après son retour.

NOUVELLE VI.

LA FEINTE PAR AMOUR.

Élise avait cessé de parler; et l'on avait beaucoup loué le bon tour du Magnifique, lorsque la reine commanda à Flamette de dire sa nouvelle. Volontiers, madame, répondit-elle en riant; puis, se tournant vers le reste de l'assemblée : Il me semble, dit-elle, mesdames, que nous ne ferions pas mal de laisser là notre belle ville de Florence, si féconde en aventures de toute espèce. Puisque Élise a porté la scène un peu plus loin, je vais imiter son exemple et la pousser jusqu'à Naples, pour vous apprendre de quelle manière une de ces saintes femmes qui font semblant de fuir l'amour fut engagée, par la finesse de son amant, à en goûter les fruits avant d'en avoir cueilli les fleurs. L'histoire que je vais vous raconter aura le double avantage de vous amuser et de vous prémunir contre les ruses des amoureux.

Naples est une ville très-ancienne et à coup sûr une des plus agréables de l'Italie. On y vit autrefois un jeune homme de qualité, fort riche, qu'on appelait Richard Minutolo. Quoique marié à une femme fort aimable et fort jolie, il ne laissa pas de devenir amoureux d'une autre dame, qui surpassait à la vérité toutes les Napolitaines par sa vertu, sa beauté et ses agrémens. C'était madame Catella, femme d'un gentilhomme nommé Philippe Figinolpho, qu'elle aimait de tout son cœur et par-dessus toutes choses. L'amoureux Richard fit auprès d'elle tout ce qu'un homme passionné peut tenter pour se rendre agréable à une femme et s'en faire aimer; mais ses soins furent inutiles : la dame était insensible pour tout autre que pour son mari. Désespéré du peu de succès de ses poursuites, il essaya de vaincre sa passion, et n'en put malheureusement venir à bout : la belle avait fait de trop profondes impressions sur son cœur. Ce pauvre homme dépérissait tous les jours à vue d'œil : la vie lui devint insupportable, au point qu'il se serait donné la mort pour mettre fin à ses maux, si la crainte de l'enfer ne l'eût retenu. Un de ses parens, touché de son triste état, le prit un jour en particulier et lui dit tout ce que la raison était capable de lui suggérer pour le détacher de cette femme. Il lui fit entendre qu'un amour sans espérance était une vraie folie, et qu'il ne devait pas se flatter que le sien fût jamais récompensé. Songez, mon cher, que cette femme raffole de son mari; qu'elle ne voit que lui dans le monde; qu'elle en est jalouse au point de se trouver mal, lorsqu'elle lui entend faire l'éloge

d'une autre femme. Il voyait cela aussi bien que son parent; mais il ne lui était pas aisé de renoncer à une passion enracinée. Il lui restait une lueur d'espérance, et c'était autant qu'il en fallait pour entretenir ses feux. Il comprit toutefois qu'il ne parviendrait que difficilement, très-tard, et peut-être jamais à se faire écouter de celle dont il était si fort épris. Il crut donc devoir recourir à la ruse pour tâcher d'obtenir par supercherie ce qu'il n'eût voulu devoir qu'à la tendresse. La jalousie de la dame lui parut propre à servir son projet. Pour réussir plus sûrement, il feignit d'être parfaitement guéri de la passion que madame Catella lui avait inspirée, et d'être amoureux d'une autre dame. Pour le faire mieux accroire, il donna, en l'honneur du nouvel objet de son attachement prétendu, des fêtes, des tournois et d'autres divertissemens, comme il en avait donné à celle qui n'avait pas voulu le payer de retour. Il sut si bien se contraindre et cacher ses vrais sentimens, que tout le monde, et madame Catella elle-même, crurent qu'il avait sincèrement changé d'objet. Dès ce moment elle fut beaucoup plus libre avec lui, et ne faisait aucune difficulté de le regarder, de le saluer et de lui parler quand elle le rencontrait dans la rue ou autre part; ce qui arrivait assez fréquemment, parce qu'ils logeaient dans le même quartier.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'un jour de la belle saison, madame Catella fit la partie, avec plusieurs autres dames, d'aller dîner et souper à la campagne. Richard en fut instruit assez à temps pour en-

gager plusieurs personnes de sa coterie d'en faire autant, et d'aller dans le même endroit. Les deux sociétés se rencontrèrent, comme il le désirait. Il fut décidé qu'on ne se séparerait point. Richard feignit d'y consentir difficilement, pour mieux éloigner les soupçons sur son projet. On ne manqua pas de le railler sur ses nouvelles amours; madame Catella se mit de la partie, et poussa ses plaisanteries plus loin que les autres. Richard n'avait garde de se défendre; il faisait, au contraire, l'homme passionné, ce qui donnait matière à le plaisanter davantage. Il recevait le tout au mieux, et ne perdait point son projet de vue. Quelques dames s'étant écartées pour se promener, il se trouva auprès de madame Catella avec peu de monde. Il saisit cette circonstance pour lâcher quelques généralités sur l'infidélité des hommes les plus aimés de leurs femmes; il fit même entendre assez clairement à la belle qu'il idolâtrait, et pour qui il se montrait si indifférent, que Philippe, son mari, ne lui était pas aussi fidèle qu'elle se l'imaginait. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller toute la jalousie de madame Catella. Elle questionne Richard, qui feint de ne pas l'entendre, et qui finit par lui dire que ce n'était qu'une plaisanterie de sa part. Elle n'en veut rien croire, et lui témoigne la plus grande envie de savoir ce qui en est. Elle le prend en particulier, et le supplie de lui dire si son mari a quelque intrigue.—Pourquoi voulez-vous que je vous afflige? Non, madame, je n'en ferai rien. Je vous le demande en grâce, lui répliqua-t-elle : je vous aurai la plus grande des obli-

gations de m'instruire de ce qui se passe à mon insu. — Eh bien ! madame, vous serez satisfaite : vous avez conservé trop d'empire sur moi pour que je puisse vous rien refuser ; mais ce sera à condition que vous ne parlerez de rien à personne, même à votre mari, que vous n'ayez vu de vos propres yeux la vérité. Je vous fournirai, si vous voulez, les moyens de le convaincre vous-même de son infidélité ; il ne tiendra qu'à vous de le prendre sur le fait. Ces mots ne font que redoubler la curiosité et l'impatience de la dame ; elle lui promet, par tout ce qu'il y a de plus saint, de ne jamais le compromettre, et l'invite à s'expliquer promptement. Si je vous aimais comme autrefois, madame, lui dit alors Richard, je me garderais bien de vous porter une semblable nouvelle. Ces sortes d'avis sont toujours suspects quand ils viennent d'un amant ; mais à présent que je suis guéri de la passion malheureuse que vous aviez allumée dans mon cœur, à présent que j'aime non moins éperdument un nouvel objet, je ne crains pas d'être soupçonné d'avoir aucun intérêt à vous dévoiler la conduite de votre mari. Vous saurez donc, madame, que maître Philippe n'est pas, à beaucoup près, aussi scrupuleux que vous sur l'article de la galanterie. J'ignore s'il est fâché contre moi à l'occasion de l'amour que j'ai eu pour vous, ou s'il vous fait l'injustice de croire que vous ayez répondu à mes soins ; mais je sais bien qu'il cherche à me faire cocu. Oui, il est amoureux de ma femme depuis quelque temps, et il ne se passe pas de jour qu'il n'essaie de nouveaux moyens pour la séduire. Ce sont des

messages continuels de sa part. Ma femme, qui a craint, avec raison, que je ne m'en aperçusse à la longue, et que je ne vinsse ensuite à la soupçonner d'être d'intelligence avec lui, m'en avertit avant-hier. Qu'ai-je fait? Je l'ai engagée à feindre de s'être laissé gagner par ses poursuites, afin de pouvoir le convaincre de son ingratitude pour une femme dont il n'est pas digne. J'ai voulu me ménager ce plaisir, et il m'en a fourni l'occasion ce matin même; car vous saurez qu'un moment avant que je ne sortisse de chez moi, il a envoyé une commissionnaire à ma femme pour la prier de lui donner un rendez-vous. Elle est aussitôt venue me trouver pour me demander quelle réponse elle devait lui faire. Donnez-lui rendez-vous, lui ai-je dit, chez Jeannot, le baigneur, sur l'heure de midi, pendant que tout le monde repose. Elle a été joindre la commissionnaire sur-le-champ, qui a paru enchantée de cette réponse. Vous pensez bien, madame, que je n'y enverrai point ma femme; c'est moi qui me propose d'y aller pour lui faire les reproches qu'il mérite..... Mais il me vient une idée; si vous y alliez vous-même? Oui, madame, si j'étais à votre place je lui jouerais ce tour; et, pour le mieux convaincre de sa perfidie et lui ôter tout prétexte d'excuse, je lui laisserais consommer l'œuvre avant de lui dire la moindre chose : cela vous sera d'autant plus facile, que les croisées et la porte de la chambre où il se propose d'attendre ma femme doivent être fermées. C'est une condition qu'on a mise au rendez-vous, pour le rendre plus vraisemblable; car il ne manquera pas d'imaginer que ma femme ne

prend cette précaution qu'afin de s'épargner l'embarras et la honte que les dames éprouvent la première fois qu'elles rendent leurs amans heureux. Si vous suiviez mon conseil, madame, vous lui joueriez ce bon tour. Dieu! quelle sera sa confusion quand, sortant d'entre vos bras, vous lui ferez voir qu'il a eu affaire à sa propre femme et non à la mienne! La honte qu'il éprouverait dans ce moment nous vengerait bien de l'outrage qu'il veut nous faire à l'un et à l'autre.

Madame Catella, sans considérer quel était l'homme qui lui faisait un pareil rapport, sans songer au stratagème dont elle allait être la dupe, sans imaginer qu'on pouvait lui en imposer, tomba dans le défaut ordinaire aux personnes jalouses : elle crut aveuglément tout ce que Richard venait de lui dire; et, après avoir fait réflexion à plusieurs choses qui s'étaient passées auparavant entre elle et son mari, elle répondit, enflammée de colère, qu'elle était résolue de prendre ce parti et de suivre en tout ses conseils à cet égard, se félicitant d'avance de la gamme qu'elle chanterait à son mari, s'il se trouvait au rendez-vous. Je le traiterai, je vous jure, de manière qu'il ne verra jamais de femme sans se le rappeler.

Richard, fort satisfait du succès de son entreprise, confirma la dame dans sa résolution, et lui rapporta plusieurs faits adroitement imaginés, pour la fortifier dans sa crédulité. Il finit par la prier de garder un secret inviolable, jusqu'au moment où elle serait pleinement convaincue de la perfidie de son mari; et la bonne dame le lui promit sur sa foi.

Le lendemain, de grand matin, Richard alla chez le baigneur. Il parla à une vieille femme, qui avait soin des bains et qu'il connaissait un peu. Il la pria instamment de vouloir bien le servir dans son projet, en lui promettant une bonne récompense. La bonne vieille, qui ne demandait pas mieux que de gagner de l'argent, lui promit de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour l'obliger. Richard lui dit ce dont il s'agissait. — J'ai votre affaire, lui répondit-elle. Il y a dans la maison une petite chambre qui n'a point de fenêtres; je vais y placer un lit; et, pour que le jour ne puisse y pénétrer quand on ouvrira la porte, je fermerai les croisées de la pièce qu'il faut traverser pour y arriver. — Fort bien, reprit l'amoureux transporté de joie. Puis il lui fit la leçon sur la manière dont elle devait introduire la dame. Après que tout fut ainsi disposé, il alla dîner, et revint chez la bonne vieille sur les onze heures, pour y attendre la femme de Philippe Figinolpho.

Madame Catella, ne doutant aucunement de la vérité de tout ce que lui avait dit Richard, rentra le soir dans sa maison de très-mauvaise humeur. Son mari, qui, dans ce moment, rêvait sans doute à ses affaires, la reçut fort froidement, et ne lui fit point les caresses qu'il était dans l'usage de lui faire toutes les fois qu'elle rentrait au logis après une absence de quelques heures. Cette froideur la confirma dans ce qu'on lui avait dit sur son compte. Je le vois trop bien, disait-elle en elle-même, mon mari ne pense qu'au rendez-vous de demain; il est tout occupé de la femme dont il espère jouir; mais il n'en sera rien. Au lit même distraction,

même froideur de la part du mari; et par conséquent mêmes réflexions, même dépit de la part de la femme. La jalousie qui la dévorait écarta le sommeil de ses yeux. Elle ne fut occupée qu'à penser à ce qu'elle lui dirait quand elle serait au rendez-vous. Enfin le lendemain son mari la quitte sur les onze heures, sous prétexte d'aller dîner chez une personne qui avait quelque affaire à lui communiquer; ce qui se trouvait vrai, parce que Richard avait eu l'habileté d'engager un de ses bons amis à attirer Figinolpho chez lui vers cette heure-là. L'imposteur! le perfide! disait sa femme en elle-même; fiez-vous après cela aux hommes! Mais le traître ne s'attend pas à la surprise que je lui prépare. Que je vais lui en dire! Enfin, l'heure de midi s'approchant, elle sort accompagnée de sa servante, et arrive bientôt à la maison du baigneur, que Minutolo lui avait indiquée. Elle trouve la bonne vieille sur la porte, et lui demande si Philippe Figinolpho est venu. Êtes-vous la personne qui doit lui parler à midi? répond la vieille très-bien endoctrinée par l'amoureux Richard. Oui, répliqua la dame. — Entrez donc là, et suivez-moi. Madame Catella la suit, en baissant un voile qu'elle avait sur la tête, afin de n'être point reconnue de son mari. La voilà introduite dans la chambre obscure. Richard, le cœur plein de joie, lui dit d'une voix extrêmement basse, soyez la bienvenue, ma chère amie; il la saisit ensuite par la main, la mène près du lit, la prend entre ses bras et lui fait mille caresses, auxquelles elle répond sans dire un seul mot, craignant de se faire connaître si elle parlait. Quel plaisir pour

l'amant de jouir des faveurs d'une personne qu'il aimait avec tant de passion! Mais quel plaisir encore de tromper une inhumaine qui le faisait languir depuis si long-temps!

Quand la dame comprit qu'il n'y avait plus rien à gagner en gardant le silence, elle fit éclater sa jalousie et son ressentiment. A qui crois-tu avoir affaire, traître? s'écria-t-elle. Que je suis malheureuse d'aimer un perfide qui brûle pour une autre! Est-ce là le prix de huit ans de soins, de tendresse et de fidélité? Apprends que je suis Catella, et non la femme que tu penses. Oui, malheureux, tu viens de prodiguer tes caresses à celle que tu as si long-temps trompée par tes fausses protestations; tu dois reconnaître ma voix; et il me tarde de voir le jour pour rendre ta honte complète. Je ne suis plus surprise de ta rêverie d'hier au soir : tu te réservais pour la femme de Richard. Ai-je moins d'appas qu'elle, monstre que tu es, pour me traiter avec tant de mépris? Que j'étais aveugle d'avoir tant d'amour pour cet ingrat! Le perfide! croyant être avec ma rivale, il m'a fait plus de caresses, m'a montré plus d'amour dans le peu de momens que je viens de passer avec lui, que dans aucun temps de sa vie. Pourquoi es-tu chez moi tout de glace, quand tu montres ici tant de feu? Mais, grâces au ciel, c'est ton propre champ que tu viens de labourer, et non celui d'autrui. Je ne m'étonne plus si tu t'endormis hier au soir sans me faire la plus petite caresse : tu voulais te ménager pour faire aujourd'hui des prouesses et arriver tout frais au champ de bataille. Mais encore une fois, grâces à Dieu et au bon avis

que j'ai reçu, l'eau a suivi sa pente ordinaire; tu es venu, malgré toi..... Mais, n'as-tu rien à dire, misérable? Es-tu devenu muet, depuis que je t'ai fait connaître ton erreur? Par ma foi, je suis tentée de t'arracher les yeux; toute autre que Catella ne se contenterait certainement pas des reproches que je te fais; tu mériterais que je t'étranglasse, misérable! Faire infidélité à une femme aussi honnête, aussi tendre, aussi recherchée; quelle noirceur! Tu te flattais sans doute que je ne serais jamais instruite de ta trahison? mais tout se découvre, et nul n'est si fin qu'il n'en trouve un plus fin. Conviens que je t'ai joué là un bon tour, et que tu ne t'attendais guère à me rencontrer ainsi sur ton chemin. Mais tu n'en seras pas quitte pour le dépit et la honte que tu éprouves en ce moment; je t'apprendrai, de la bonne manière, à me trahir de la sorte.

Richard avait toutes les peines du monde à retenir les éclats de rire. Il voulut recommencer ses caresses sans dire mot, mais elle le repoussa brusquement : Me prends-tu, lui dit-elle, pour un enfant? T'imagines-tu qu'il n'y a qu'à me flatter, me caresser, pour me faire revenir? Non, je ne te le pardonnerai jamais. Tu peux même t'attendre à te voir accablé de reproches, en présence de tous nos parens, amis et voisins. Réponds-moi, scélérat, ne vaux-je pas la femme de Richard? Suis-je moins jeune qu'elle, et d'une condition moins relevée? Parle, qu'a-t-elle de plus que moi?

Pendant qu'elle exhalait ainsi son courroux, l'amoureux lui baisait la main et cherchait à lui baiser

autre chose. Ote-toi de là, mauvais sujet; ne me touche plus. Tu as fait assez d'exploits; et, à présent que tu me connais, tout ce que tu pourrais faire serait forcé; mais, si Dieu me prête vie, je te promets de te mettre dans le cas de le désirer plus d'une fois. Tu n'en auras pas quand tu voudras; je me repens seulement d'avoir été si fidèle à un homme qui l'est si peu. Je trouverai moyen de m'en venger. Je ne sais ce qui m'empêche d'envoyer quérir Richard tout à l'heure, lui qui m'a tant aimée, sans pouvoir se vanter d'avoir eu de moi un seul regard favorable, et de me venger à tes yeux, par représailles, de ta perfidie. Quel mal ferais-je en effet? N'as-tu pas voulu et cru jouir de sa femme? Pourrais-tu te plaindre si je te payais de la même monnaie? A ces mots, elle voulut sortir du lit et s'en aller; mais l'amoureux Richard la retint; et, jugeant qu'il était de trop grande conséquence pour lui et pour elle de la laisser dans son erreur, il résolut de se faire connaître et de la détromper. Il l'embrasse, et après lui avoir appliqué plusieurs baisers sur le front : Ne vous troublez pas, ma chère amie, lui dit-il; je suis Richard. J'ai cherché à obtenir, par la ruse des faveurs que je n'ai pu obtenir par l'amour le plus tendre. A ce son de voix qu'elle reconnut, à ces paroles inattendues, madame Catella faillit à se trouver mal. Elle voulut se jeter hors du lit, mais Richard l'en empêcha; elle voulut crier, mais il lui ferma la bouche avec sa main. Consolez-vous, madame; ce qui est fait est sans remède. A quoi vous servirait-il de crier? Vous ne feriez que vous déshonorer et vous

couvrir de honte si vous alliez rendre publique cette aventure. Vous aurez beau dire que c'est par ruse que je vous ai fait venir ici, personne n'en croira rien. D'ailleurs, je le nierai comme un diable : je dirai même que c'est par argent, et que, ne vous en ayant pas donné autant que vous espériez, vous avez pris cette tournure pour vous venger de moi. Le public, vous ne l'ignorez pas, est plus enclin à croire le mal que le bien, il ajoutera plutôt foi à mes discours qu'aux vôtres. Si vous en parlez seulement à votre mari, vous allez allumer dans son cœur une haine implacable contre moi : il faudra que l'un de nous deux périsse. En serez-vous plus tranquille, quand il m'aura arraché la vie, ou que je lui aurai arraché la sienne? Ne nous exposez pas l'un et l'autre à un danger inévitable ; ne vous exposez pas vous-même à une infamie qui ne remédierait à rien. Vous n'êtes pas la seule femme qu'on ait ainsi trompée. Mon crime vient de trop d'amour ; jamais votre mari ne vous a aimée et ne vous aimera autant que je vous aime : il ne sent pas autant que moi le prix de vos charmes. Ne vous affligez point, je vous en prie, ma chère amie! je suis et serai toujours tout à vous. Si je vous avais moins aimée, je ne serais pas si coupable. Pardonnez l'artifice dont je me suis servi à l'excès de ma tendresse. Je vous idolâtre; et, si vous saviez tout ce que j'ai souffert avant d'employer la ruse pour vous subjuguer, vous cesseriez d'être fâchée contre moi.

Toutes ces raisons ne la consolaient point; elle fondait en larmes, de dépit et de rage. Néanmoins, malgré sa vive colère, elle eut assez de liberté d'esprit

pour sentir qu'elle aurait tort de faire un esclandre; elle comprit que le plus grand mal retomberait sur elle, aussi ne jugea-t-elle point à propos de crier quand Richard eût ôté sa main de dessus sa bouche. Pour mieux la consoler, notre amoureux ne manqua pas de lui promettre le secret le plus inviolable; il lui serrait les mains, les approchait de son cœur, et lui marquait, de toutes les façons, le plus grand attachement. Laissez-moi, cruel, lui dit-elle, je doute que vous obteniez jamais du ciel le pardon de l'outrage que vous m'avez fait. Je suis la victime de ma simplicité et de ma jalousie. Je ne crierai point. Je sens que tout éclat ne pourrait que me nuire; mais, soyez assuré que, de façon ou d'autre, je ne mourrai point avant de m'être vengée du cruel tour que vous avez eu l'indignité de me jouer. Laissez-moi, ne me retenez plus, à présent que vous avez obtenu ce que vous désiriez; laissez-moi, vous dis-je, aller cacher ma honte et mon désespoir.

Richard n'avait garde de la laisser partir avant d'avoir fait sa paix : il lui parla encore, lui demanda mille fois pardon, et lui montra tant de douleur et de tendresse, qu'il finit par la désarmer. Quand il l'eut apaisée, il la supplia de permettre qu'il lui donnât encore des preuves de son amour, pour gages de la sincérité du pardon qu'elle lui accordait. Elle fit bien des difficultés, mais enfin elle se laissa gagner. Le plaisir acheva si bien de la réconcilier avec lui, qu'elle ne s'en sépara qu'avec le plus grand regret. En ces sortes de choses, rien ne coûte que le commencement. Elle trouva une si grande différence entre Richard et

son mari, qu'elle eut, depuis ce jour, pour le premier, autant d'amour qu'elle avait eu autrefois de froideur et d'indifférence. Ils retournèrent plusieurs fois chez le même baigneur et dans d'autres endroits, et se conduisirent avec tant de prudence, que la femme de l'un et le mari de l'autre ne se doutèrent jamais de leur intrigue.

NOUVELLE VII.

LE QUIPROQUO.

Flamette n'eut pas plus tôt achevé son histoire, qui avait fait grand plaisir à la compagnie, que, sans perdre de temps, la reine fit signe à Émilie de dire la sienne. Cette dame se hâta de commencer, et le fit en ces termes :

Je veux, mes aimables dames, retourner à notre bonne ville de Florence, dont il a plu à Flamette et à Élise de s'éloigner, et vous raconter de quelle manière un de nos concitoyens recouvra l'amitié de sa maîtresse, qui l'avait entièrement délaissé.

Un jeune gentilhomme de Florence, nommé Tédalde Eliséi, devint amoureux fou de madame Hermeline, femme d'Aldobrandin Palermini. Par ses soins et ses bonnes qualités, il sut s'en faire aimer à son

tour ; il eut même le secret d'obtenir ses faveurs ; mais la fortune traversa bientôt ses plaisirs. La belle, après lui avoir donné, pendant quelque temps, les plus grandes marques de tendresse, prit tout-à-coup la résolution de rompre avec lui, et, sans lui en dire le motif, cessa de recevoir ses assiduités, et ne voulut pas même lui permettre de lui écrire ; elle refusait ses lettres, et défendit aux commissionnaires qu'il lui envoyait de paraître chez elle, et d'oser l'accoster nulle part. Cette conduite extraordinaire plongea Tédalde dans la tristesse la plus profonde et la mélancolie la plus noire ; mais il avait tellement caché son amour, que personne ne se doutait de la cause de son chagrin. Il n'oublia rien pour regagner les bonnes grâces d'Hermeline, qu'il n'avait pas perdues par sa faute ; et, n'ayant pu en venir à bout, ni même lui parler pour savoir la cause d'un changement si subit, il résolut de s'éloigner, afin de ne pas donner à l'inhumaine le cruel plaisir de le consumer de jour en jour. Il ramassa tout l'argent qu'il put, et partit secrètement de Florence, sans avoir communiqué son dessein à ses parens. Il n'en parla qu'à un de ses amis, pour lequel il n'avait rien de réservé. Arrivé à Ancône, où il prit le nom de Philippe Sandolescio, il se mit aux gages d'un marchand et s'embarqua avec lui pour l'île de Chypre. Le marchand le trouva si intelligent et si fort à son gré, que, non content de lui donner de très-gros appointemens, il l'associa à son commerce ; bientôt après il lui confia la plus grande partie de ses affaires. Philippe les conduisit si bien, qu'il devint en

peu d'années un bon et riche négociant, et qu'il se fit un nom dans le commerce.

Quoiqu'il n'eût jamais oublié sa maîtresse, qu'il aimait toujours, et qu'il eût souvent des mouvemens qui lui faisaient souhaiter de revoir Florence, sept ans se passèrent sans qu'il prît la résolution d'y retourner. Mais un jour, entendant chanter une chanson qu'il avait composée autrefois pour sa chère Hermeline, dans laquelle il avait peint leur tendresse mutuelle et les doux plaisirs qu'ils goûtaient ensemble, il sentit réveiller tout-à-coup dans son cœur la première vivacité de sa passion. Il repassa alors dans son imagination le mérite de cette dame, et ne put résister cette fois au désir violent qu'il avait de la revoir. Il mit ses affaires en ordre; il s'embarqua sans perdre de temps, et arriva à Ancône, accompagné d'un seul domestique. Il fit passer de là ses effets à Florence, à l'adresse d'un correspondant de son associé, et, revêtu d'un habit de pélerin, il prit, sous ce déguisement, le chemin de sa patrie. Arrivé à Florence, il alla loger dans une auberge que trois frères tenaient près de la maison d'Hermeline. Ses premiers soins furent de passer devant cette chère maison, dans l'espérance de voir son ancienne maîtresse; mais, trouvant les portes et les fenêtres fermées, il crut qu'elle avait changé de demeure, ou qu'elle ne vivait plus. Plein de cette triste idée, il se dirigea vers la maison des Eliséi, ses frères aînés. Autre sujet d'inquiétude et d'étonnement : il voit devant leur porte trois ou quatre de leurs domestiques en deuil. Il ne sait que penser. Persuadé qu'on

ne pourrait le reconnaître sous l'habit qu'il portait, son visage étant d'ailleurs fort changé, il entre incontinent chez un cordonnier du voisinage, sous prétexte d'avoir besoin de quelque chose de sa boutique, et, après un court dialogue, il lui demande pourquoi ces gens étaient en deuil. — Parce qu'un frère des maîtres de la maison, nommé Tédalde, venu ici depuis quelque temps, après une longue absence, a été tué il y a quinze ou vingt jours. — Êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites-là? — Très-certainement, et même j'ai ouï dire que les frères du mort ont prouvé juridiquement qu'Aldobrandin Palermini, que vous connaissez peut-être, était l'auteur de cet assassinat; car on prétend que Tédalde était amoureux de sa femme, et qu'il était venu déguisé pour coucher avec elle. — Et qu'a-t-on fait à Aldobrandin? — On l'a mis en prison, et il est à la veille de passer un mauvais quart d'heure. — Et sa femme, qu'est-elle devenue? — Elle est chez elle, fort affligée de cette aventure, comme vous le pensez bien.

Tédalde était étonné à un point qui ne se conçoit pas; il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût quelqu'un qui lui ressemblât assez pour qu'on l'eût pris pour lui-même. Touché de la malheureuse destinée d'Aldobrandin, et charmé pourtant d'avoir appris que sa chère Hermeline vivait encore, il retourna au logis, la tête remplie de mille idées différentes. On le mit coucher dans une chambre au dernier étage. Le mauvais lit qu'on lui avait donné, le mince souper qu'il avait fait, l'inquiétude qu'il éprouvait, tout cela joint ensemble

ne lui permit pas de fermer l'œil. Vers une heure après minuit, il entend marcher sur le toit, et puis descendre sur le palier de sa chambre. Voulant voir ce que c'était, il sort du lit, s'approche doucement de la porte, et aperçoit de la lumière à travers une fente. Il approche son œil de cette ouverture, et il aperçoit très-distinctement une femme avec trois hommes. La femme, qui tenait une lampe, lui paraissant jeune et craintive, il redouble alors d'attention, et, prêtant une oreille curieuse, il entendit un de ces hommes qui disait, en se tournant vers la femme : Nous pouvons à présent être parfaitement tranquilles ; on est généralement persuadé qu'Aldobrandin a fait le coup ; les frères de Tédalde l'ont fait mettre à la question, et la force des tourmens lui a fait déclarer qu'il était coupable de l'assassinat; son arrêt est même prononcé : ainsi songez bien à ne pas vous trahir par quelque indiscrétion ; il n'est pas douteux qu'on ne nous fît un mauvais parti si l'on venait à découvrir la moindre chose. Ce discours parut répandre la joie et la tranquillité dans l'âme de cette femme. Tédalde comprit que ces hommes étaient les hôtes du logis ; il n'en douta plus lorsqu'il vit deux de ces coquins entrer dans une chambre voisine en disant qu'ils allaient se coucher. Ils souhaitèrent la bonne nuit au troisième et à la femme, qui répondirent en descendant l'escalier qu'ils allaient en faire autant.

On imagine aisément quelle dut être la surprise de Tédalde; il gémit sur les égaremens auxquels l'esprit de l'homme est sujet. Il ne pouvait concevoir comment ses frères avaient pu prendre un étranger pour lui, et

faire condamner un innocent pour les vrais coupables. Il réfléchissait sur les périls auxquels l'ignorance et la prévention exposent la pauvre humanité, et ne pouvait se défendre de condamner l'aveugle sévérité des lois, et la barbarie des juges, qui, sous prétexte de découvrir la vérité et de punir le crime, arrachent, par la voie inhumaine des tortures, des aveux qui n'en sont point, et se rendent ainsi les oppresseurs de l'innocence et les ministres de l'enfer. Après ces réflexions, le reste de la nuit se passa à songer aux moyens de sauver Aldobrandin, et il crut les avoir trouvés. Le lendemain matin, il n'eut rien de plus pressé que de chercher la femme de cet infortuné. Laissant son domestique au logis, il va droit à la maison de la dame, pour s'informer si elle l'habite encore. Il trouve la porte de l'allée ouverte, et entre sans difficulté dans une petite salle basse, où il voit son ancienne maîtresse dans le plus triste état. Elle sanglotait et était étendue sur le carreau, qu'elle inondait de ses larmes. Le pélerin, à cette vue, ne put retenir les siennes. Ne vous tourmentez point, madame, lui dit-il en s'approchant, la paix n'est pas loin de vous. A ces paroles, la femme d'Aldobrandin se relève, et tournant ses regards sur l'homme qui lui parle : Comment pouvez-vous savoir ce qui cause ma douleur, lui dit-elle, et ce qui peut la faire cesser, vous qui me paraissez un pélerin étranger? — Rassurez-vous, madame, je suis plus instruit que vous ne croyez. Constantinople est ma patrie, et j'en arrive tout-à-l'heure. Dieu m'envoie vers vous pour changer vos pleurs en joie, et pour délivrer votre

mari de la mort qui le menace. — Mais si vous êtes de Constantinople, et que vous en arriviez dans le moment, comment pouvez-vous être instruit de ce qui se passe, je vous prie? Le pélerin se mit alors à lui raconter l'histoire de l'infortune de son mari; il lui dit qui elle est, depuis quel temps elle est mariée, et plusieurs autres particularités qui la jetèrent dans le plus grand étonnement. Elle ne douta point que ce ne fût un homme de Dieu, un vrai prophète. La voilà aussitôt à genoux devant lui, le priant en grâce, s'il était venu pour délivrer son mari du péril qui le menaçait, de vouloir bien se hâter, parce que le temps pressait extrêmement. Le pélerin, contrefaisant à merveille l'homme inspiré : Levez-vous, lui dit-il, madame, cessez vos pleurs; écoutez attentivement ce que je vais vous dire, et, sur toutes choses, gardez-vous d'en jamais parler à qui que ce soit. Dieu m'a révélé que l'affliction que vous éprouvez aujourd'hui est la punition d'une faute que vous avez commise autrefois; il faut la réparer le plus tôt qu'il vous sera possible, sinon vous serez châtiée avec encore plus de rigueur que vous ne l'avez été jusqu'à présent. — Ah! saint homme, j'ai commis tant de péchés en ma vie, que j'ignore quel est celui dont vous voulez parler; faites-le moi connaître, je ferai de mon mieux pour l'expier. — Quoique je sache aussi bien que vous-même toutes les actions de votre vie, vous devriez, madame, m'épargner la peine de vous dire quel est ce péché : il est de nature à se présenter vivement à votre esprit; je veux bien toutefois vous mettre sur la voie, pour vous

le faire distinguer de tous les autres. Ne vous souvient-il pas d'avoir eu un amant? Hermeline est d'autant plus surprise de la demande, qu'encore que l'ami de Tédalde, qui seul était instruit de son ancienne intrigue, eût lâché imprudemment quelques paroles le jour de l'assassinat du faux Tédalde, elle ne croyait pas que personne en fût informé. Poussant donc un profond soupir : Je vois bien, répondit-elle, que Dieu vous révèle les secrets des hommes, et par conséquent qu'il ne me servirait de rien de vous cacher les miens. Je vous avoue donc que dans ma jeunesse j'aimais le malheureux jeune homme que mon mari est accusé d'avoir tué; car je ne vous cacherai point que, malgré la cruauté avec laquelle je le traitai avant son départ, ni son éloignement, ni sa longue absence, ni même sa fin malheureuse, n'ont pu l'effacer de mon cœur; il m'a toujours été cher, il me l'est encore; et, quoique mort, son image est sans cesse présente à mon esprit. — Apprenez, ma belle dame, que le Tédalde qui a été tué n'est pas le Tédalde de la maison d'Éliséi, que vous avez aimé et que vous regrettez. Mais, dites-moi, je vous prie, quel fut le motif qui vous engagea à rompre si brusquement avec lui? Que vous avait-il fait pour le traiter avec tant de barbarie? — Rien du tout; mais, m'étant confessée à un maudit religieux que j'avais alors pour directeur, et lui ayant déclaré mon amour pour Tédalde et les faveurs que je lui accordais, il me fit de si grands reproches et une telle frayeur à ce sujet, que l'impression ne s'en est point effacée de mon esprit. Il me déclara que, si je n'aban-

donnais incontinent ce commerce criminel, je n'obtiendrais jamais le pardon de mon péché, et que je serais précipitée dans les profonds abîmes de l'enfer, pour y brûler éternellement; enfin il m'épouvanta si fort, que je rompis tout-à-coup avec mon amant. Je cessai de le voir; et, pour ne plus m'exposer à la tentation, je ne voulus ni lire aucune de ses lettres ni recevoir aucun message de sa part. Ce sacrifice, qui me coûta plus que je ne saurais vous l'exprimer, mit le désespoir dans le cœur de Tédalde, et le jeta dans une mélancolie affreuse. J'avoue que, pour si peu qu'il eût insisté, je n'aurais pu tenir contre ma résolution. Le pauvre jeune homme maigrissait et se consumait à vue d'œil, lorsque, pour faire sans doute diversion à sa douleur, il prit le parti de quitter Florence, et s'en alla, sans rien dire à personne, je ne sais dans quel pays. Depuis ce moment, je n'ai pas passé un seul jour sans le regretter.

Voilà justement, madame, le péché qui vous a attiré l'affliction que vous éprouvez aujourd'hui, dit le pélerin en l'interrompant. Je sais, à n'en pouvoir douter, que Tédalde ne vous fit aucune espèce de violence pour vous attacher à lui; que vous l'aimâtes d'inclination, parce qu'il vous avait paru sensible et honnête; et que ce fut de votre plein gré qu'il obtint vos faveurs. Je sais qu'étant ainsi unis, sa tendresse pour vous devint mille fois plus forte et plus vive que la vôtre; jamais amant ne fut si tendre ni si passionné; il eût mieux aimé mourir que de vous être infidèle et de cesser de vous aimer. Comment avez-vous pu,

après cela, vous déterminer à rompre si brusquement avec un si honnête homme? Ne deviez-vous pas réfléchir auparavant sur la démarche que vous alliez faire, prévoir les fâcheux événemens qui pouvaient en résulter, tout peser, tout considérer, et penser que vous auriez peut-être sujet de vous en repentir un jour? Ne lui aviez-vous pas donné votre cœur? Pouviez-vous donc le lui refuser, s'il ne s'en était pas rendu indigne? Il le regardait et était en droit de le regarder comme un bien qui lui appartenait; cependant vous le lui avez enlevé; c'est une espèce de larcin qui méritait une punition. A l'égard de votre confesseur, je suis religieux, et je puis me flatter de connaître assez bien les moines pour vous dire, mieux que personne, ce qu'ils sont. Il est bon, madame, que je vous fasse ici leur portrait, pour vous apprendre à les connaître vous-même, et lever tous vos scrupules sur ce qu'ils peuvent vous avoir dit.

Le temps corrompt les meilleures institutions. Les religieux étaient autrefois des savans et pieux personnages; mais aujourd'hui la plupart n'ont de commun que l'habit avec leurs illustres prédécesseurs; encore leurs robes sont-elles bien différentes de ce qu'elles étaient dans leur origine. Ils les portaient autrefois étroites, modestes, d'un drap commun et grossier, pour marquer leur mépris des choses de ce monde; à présent, ils les font faire fort larges, d'un drap fin et lustré. Aussi les voit-on se pavaner sans honte dans les églises et dans les places publiques, et le disputer aux gens du monde par le luxe et la co-

quetterie de leurs habillemens. Semblables aux pêcheurs, qui tâchent de prendre plusieurs poissons à la fois dans leurs filets, on dirait qu'ils n'ont élargi leurs robes que pour être plus à portée d'y fourrer et cacher les dévotes, les veuves, et généralement toutes les femmes qui sont assez imbéciles pour les écouter. Les religieux des premiers temps ne désiraient que le salut des âmes; ceux d'aujourd'hui ne cherchent que le plaisir et les richesses; ils ont inventé et inventent tous les jours mille moyens pour épouvanter, pour duper les sots, et leur faire accroire que la rémission des péchés s'obtient par les aumônes et par les messes, afin de les engager à leur apporter du pain, du vin, de la viande et de l'argent, pour le repos de l'âme de leurs parens trépassés. Les anciens religieux ne renonçaient au monde que pour mieux s'occuper des choses du ciel; ceux d'aujourd'hui n'entrent dans le cloître que pour y trouver un asile contre la misère et les peines de la vie; et les hommes sont assez sots pour leur prodiguer les bienfaits, et nourrir leur oisiveté! Je veux croire que les aumônes contribuent à l'expiation des péchés, surtout quand elles sont faites en vue de Dieu; mais, si on connaissait les moines, si on savait la vie qu'ils mènent, on se donnerait bien de garde de les en rendre l'objet ou les dépositaires. Pourquoi ne pas faire ses charités aux véritables pauvres, aux infirmes, aux familles honteuses, plutôt qu'à des hommes qui semblent avoir fait vœu de vivre dans la fainéantise, et aux dépens de la société laborieuse? Comme les moines savent qu'ils ne peuvent

s'enrichir qu'en recommandant aux autres la pauvreté, il n'est rien qu'ils ne disent, qu'ils ne fassent pour décrier les richesses, afin d'en demeurer les seuls possesseurs; ils ne déclament contre la luxure et ne prêchent sans cesse la continence, que pour avoir plus de facilité à séduire et à gagner les femmes que les maris négligent. Ils condamnent l'usure et les gains illégitimes, comme des choses qui mènent à l'enfer, afin qu'on les rende dépositaires des restitutions, dont ils se font, sans scrupules, des fonds pour acheter la prélature et les gros bénéfices. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, lorsqu'on leur reproche tous ces désordres et beaucoup d'autres de la même espèce, ils croient avoir bien répondu et être absous de tout crime quand ils ont dit : *Faites ce que nous disons, et ne faites pas ce que nous faisons;* comme s'il était possible aux ouailles d'être plus fermes, plus incorruptibles, plus courageuses, que leurs pasteurs! Ce qui est plus singulier encore, c'est de voir des hommes assez sots, assez imbéciles pour se contenter d'une pareille réponse, et pour la prendre dans un sens tout différent de celui que les religieux y attachent : *Faites ce que nous disons*, c'est-à-dire, remplissez nos bourses, confiez-nous vos secrets, soyez chastes, patiens, pardonnez les injures, ne dites du mal de personne. Mais quel est le but de cette exhortation, dans le fond très-sage? C'est de pouvoir se plonger seuls dans les vices opposés aux vertus qu'ils recommandent; ce qu'ils ne feraient pas avec la même facilité si tout le monde s'en mêlait. Qui ignore que sans argent ils ne

pourraient long-temps vivre dans la crapule et l'oisiveté? Si les séculiers dépensaient leurs biens en voluptés, d'où les moines en tireraient-ils pour faire la meilleure chère et boire les meilleurs vins? Si les gens du monde courtisent toutes les femmes, il faudra que les bons moines s'en passent. Si ceux-là n'étaient patiens et ne pardonnaient les outrages, ceux-ci n'oseraient plus déshonorer les familles. Mais qu'ai-je besoin d'entrer ici dans tous ces détails? Toutes les fois que les moines, pour excuser leurs vices, répondent qu'on doit faire ce qu'ils disent et non ce qu'ils pratiquent, ils répondent une absurdité, et se condamnent eux-mêmes. S'ils veulent devenir saints, pourquoi ne pas suivre l'exemple de Jésus-Christ, qui commença par faire, et enseigna ensuite? Qu'ils pratiquent d'abord eux-mêmes les vertus qu'ils recommandent, et on les croira sans peine. Mais, au contraire, ceux qui déclament en chaire le plus violemment contre la fornication sont les plus ardens à courtiser, à séduire, à debaucher, non seulement les femmes du monde, mais même des religieuses. J'en connais beaucoup de ce caractère. Faut-il courir après ceux-là, et les prendre pour les directeurs de notre conduite? Il est libre à chacun de se conduire comme il l'entend; mais vaudrait encore mieux, je pense, ne pas se confesser que d'avoir un moine pour confesseur. Si l'homme fait bien, s'il fait mal, Dieu le sait, et le punira ou récompensera selon ses œuvres. Or, si Dieu sait ce que nous faisons, je ne vois même pas qu'il soit absolument nécessaire de se confesser à d'autres qu'à lui. Mais, supposé

que la confession à un prêtre soit indispensable, et que vous ayez été obligé de déclarer le péché pour lequel votre braillard de directeur vous fit tant de reproches, c'est-à-dire d'avoir violé la foi conjugale, deviez-vous pour cela, madame, vous conduire comme vous l'avez fait? Si c'est un péché de favoriser un amant, n'en est-ce pas un plus grand de le tuer ou de le rendre errant et vagabond sur la terre? Personne ne saurait en disconvenir : le premier est un péché naturel, et l'autre est un péché de pure malice, et qui suppose un mauvais cœur; c'est un vol, un assassinat, une cruauté. Quoique vous n'ayez point enlevé le bien de Tédalde, il n'en est pas moins vrai que vous l'avez volé, puisque, comme je vous l'ai déjà dit, vous étant donnée toute à lui, vous ne pouviez vous en séparer sans son consentement. Si vous ne l'avez pas tué, vous avez fait tout ce qu'il fallait pour le porter à se tuer de sa propre main; et la loi veut que celui qui est cause du mal en soit puni comme l'auteur. S'il n'est pas mort, vous ne pouvez nier que vous ne soyez du moins cause de son exil, et de ce qu'il a mené, pendant sept ans, une vie errante et misérable. D'où je conclus qu'en commettant un de ces trois péchés vous vous êtes rendue plus criminelle et bien plus condamnable qu'en vivant avec lui. Mais, madame, allons plus loin, continua le pélerin sans lui donner le temps de répondre un seul mot : Tédalde méritait-il d'être traité de cette manière? Non certes, vous en êtes vous-même convenue, et je le savais aussi bien que vous. Il vous aimait comme sa vie; jamais femme ne fut aussi honorée, aussi

louée, aussi obéie que vous le fûtes par ce tendre amant. Se trouvait-il dans une compagnie, où, sans donner dessoupçons, il pouvait parler de vous? c'étaient aussitôt des éloges aussi adroits que délicats : vos charmes, votre caractère, vos qualités recevaient le tribut d'un encens d'autant plus flatteur, qu'il paraissait venir d'une personne désintéressée. Tédalde avait mis son sort entre vos mains; sa fortune, son honneur, sa liberté étaient à votre seule disposition : il ne vivait que pour vous; vous seule faisiez son bonheur. Il avait du mérite, de la naissance, de l'honnêteté, de la jeunesse, une assez jolie figure; tout le monde l'estimait, le recherchait, le chérissait; vous ne sauriez le nier. Comment avez-vous pu, après cela, vous déterminer à rompre tout d'un coup avec lui, à la seule instigation d'un cagot, d'un babillard, d'un envieux, qui ne désirait peut-être que de remplir auprès de vous la place de ce galant homme? Je ne conçois pas par quel étrange aveuglement il y a des femmes qui n'aiment point les hommes, et qui ne font aucun cas des soins qu'ils leur rendent. Si elles voulaient faire usage de leur raison; si elles considéraient la noblesse, la grandeur de l'homme, et la prééminence que Dieu lui a donnée sur tous les autres êtres, il n'y en aurait pas une qui ne se glorifiât d'avoir un amant, de se l'attacher, de lui plaire, de s'en faire adorer, et d'éviter avec soin tout ce qui pourrait le refroidir. Vous avez cependant fait tout le contraire, et cela par les conseils d'un moine, moins animé du zèle de la religion que jaloux des plaisirs de votre bon ami.

Voilà, madame, voilà le péché que le Tout-Puissant, qui pèse tout dans une juste balance, et qui conduit toutes choses à la fin qu'il s'est proposée, n'a pas voulu laisser impuni. L'ingratitude est un crime horrible, qui n'est jamais impuni, et vous vous êtes rendue coupable de ce crime en congédiant, comme vous l'avez fait, un amant qui ne vivait que pour vous. Vous avez voulu, sans sujet, faire mourir Tédalde de chagrin et de désespoir, et votre mari court risque aussi, sans sujet, de perdre la vie à cause de ce même Tédalde. Si vous voulez donc sauver le mari, il faut réparer l'injustice que vous avez faite à l'amant : il faut, s'il revient de son long exil, lui rendre vos bonnes grâces, votre bienveillance, votre amitié, vos faveurs même, afin qu'il soit dans votre cœur tel qu'il y était avant que vous eussiez sottement ajouté foi aux extravagances de ce détestable moine.

La dame, qui avait écouté très-attentivement le long discours du pélerin, ne douta point que son malheur présent ne fût une juste punition de son mauvais procédé à l'égard de son amant infortuné. Quelque relâchée que lui parût la morale du bon apôtre, elle fut touchée de ses raisons. Ami de Dieu, lui dit-elle, je suis pénétrée de la vérité de tout ce que vous venez de me dire. Je connais à présent les religieux, que je prenais, hélas! pour autant de saints : mais le portrait que vous venez d'en faire m'en donne une tout autre idée. Je reconnais également mon tort à l'égard du pauvre Tédalde, et je vous assure que je le réparerais de mon mieux s'il était en mon pouvoir. Oui, je suis

une malheureuse, une inhumaine, et je voudrais qu'il me fût possible d'effacer, par une conduite opposée, l'injustice et la cruauté dont je me suis rendue coupable envers cet honnête homme. Mais le moyen? ce cher amant n'existe plus, et c'est moi qui suis cause de sa mort. Maudit moine! que je me reproche d'avoir écouté tes funestes conseils!

Tranquillisez-vous, madame, reprit le pélerin: Tédalde n'est point mort, il est plein de vie et de santé. Vous êtes à temps de réparer les tourmens que vous lui avez fait souffrir, et je puis vous assurer que, si vous lui rendez vos bonnes grâces, il oubliera tous ses maux pour ne goûter que le plaisir de vous plaire et de vous aimer. — Prenez donc garde à ce que vous dites, homme de Dieu. Je suis sûre que Tédalde n'est plus. Je l'ai vu étendu devant ma porte, percé de mille coups; je l'ai tenu long-temps dans mes bras, et j'ai arrosé son visage de mes larmes; et cela même m'a attiré quelques médisances. Plût au ciel qu'il fût encore en vie! sa présence me ferait autant de plaisir que la liberté de mon mari; et, dût le public en jaser, je m'estimerais très-heureuse de pouvoir lui rendre ma première affection. — Soyez sûre, madame, que Tédalde vit encore, et je me fais fort de vous le représenter plus amoureux que jamais, si vous me promettez de suivre votre première résolution. — Je vous le jure sur tout ce qu'il y a de plus saint; mon cœur est trop plein de lui pour que je puisse changer à cet égard.

Tédalde jugea pour lors qu'il était temps de se faire

connaître, et de donner à Hermeline des assurances positives de la délivrance d'Aldobrandin. Ne vous affligez plus, ma chère dame, sur le sort de votre mari, je vais vous découvrir un secret qu'il faut que vous gardiez toute votre vie. Après avoir dit ces mots, le pélerin, pour plus grande sûreté, ferma la porte de la salle; et la dame, qui le regardait comme un saint homme, le laissa faire sans montrer la moindre défiance. Ensuite il s'approche d'elle, et tirant de sa poche un anneau dont elle lui avait fait présent la dernière nuit qu'il avait passée avec elle, et qu'il avait gardé très-précieusement : Connaissez-vous cet anneau? lui dit-il en le lui présentant. Je le connais fort bien, répondit-elle en soupirant : c'est un anneau qui m'a appartenu, et dont j'avais fait présent à Tédalde pour gage de ma tendresse. — Eh bien! madame, c'est Tédalde en personne qui vous le présente; ne me reconnaissez-vous point? Et il ôte en même temps son manteau et son chapeau de pélerin. Hermeline croit voir un revenant; elle est si effrayée de ce changement imprévu, qu'au lieu de sauter au cou de Tédalde, elle cherche à s'enfuir, le prenant réellement pour un ressuscité; mais Tédalde la retient et la rassure en lui disant : Ne craignez rien, madame; je suis cet amant infortuné, ce Tédalde qui vous fut si cher, et que vous et mes frères croyez mort sans raison. Ce n'est pas moi qu'on a tué, mais quelque autre qu'on a pris pour moi. Hermeline fut quelque temps dans le trouble; mais enfin, revenue de sa frayeur, et le reconnaissant au son de sa voix et aux traits de son visage qu'elle

examina plus attentivement, elle l'embrassa, les larmes aux yeux, et lui témoigna par mille caresses le plaisir qu'elle avait de le revoir. Tédalde y répondit de son mieux, et eut beaucoup de peine à contenir les transports de son amour. Il remit pourtant à un autre moment le plaisir qui manquait à son bonheur, car il n'y avait pas de temps à perdre pour sauver le mari. Je vais m'occuper, dit-il, de son élargissement, persuadé que vous serez plus constante et plus raisonnable que par le passé. Je me flatte que vous le verrez libre et blanchi de toute accusation dans moins de deux jours. Je viendrai vous rendre compte de mes démarches, et puis je vous raconterai à loisir tout ce qui me concerne. Soyez tranquille sur le sort d'Aldobrandin : j'ai des preuves de son innocence, et je les ferai valoir.

Tédalde, ayant repris son chapeau et son habit de pélerin, embrassa de nouveau sa chère Hermeline, et la quitta pour se rendre à la prison où son mari était détenu. Il le trouva pâle, défait, et plus occupé des idées de la mort que de l'espoir de sa délivrance. Il entre dans son cachot, du consentement de ses gardes, qui crurent qu'il allait pour le consoler. Aldobrandin, lui dit-il, je suis un de vos amis, qui connaît votre innocence, et que Dieu vous envoie pour vous délivrer de l'infamie dont on vous a couvert et du supplice qu'on vous prépare. Le jour de demain ne se passera point sans que je n'aie fait triompher votre innocence. J'y mets seulement une condition, et je me flatte que vous ne vous y opposerez point.

Homme de Dieu, répondit le prisonnier, quoique vous me soyez parfaitement inconnu, et que je ne me souvienne seulement point de vous avoir jamais vu, je crois sans peine que vous êtes de mes amis, puisque vous le dites, et que vous vous intéressez à mon triste sort. J'ignore par quel moyen vous avez pu découvrir mon innocence, mais je puis vous assurer, en toute vérité, que je n'ai point commis le crime pour lequel on m'a fait essuyer la question et dont la violence des tourmens m'a fait avouer coupable. Dieu à sans doute voulu me punir de mes autres péchés, qui sont en grand nombre; sa volonté soit faite, pourvu que j'obtienne son saint paradis. Je suis aujourd'hui fort détaché de la vie; je vous avoue cependant que je serais charmé de vivre, ne fût-ce que pour faire connaître mon innocence, et rétablir mon honneur si indignement flétri. D'après cela, vous pouvez juger de l'obligation que je vous aurai et de l'étendue de ma reconnaissance, s'il est en votre pouvoir de me délivrer de la mort qui m'attend. Non seulement je vous promets de faire ce que vous exigerez de moi, mais je prends à témoin ce Dieu qui m'humilie que je tiendrai tout ce que je vous aurai promis. Parlez, je suis disposé à tenter même l'impossible pour me conformer à vos désirs, si j'ai le bonheur de recouvrer ma liberté.

—Ce que j'exige de vous n'est pas seulement possible, mais très-honnête : c'est qu'après que j'aurai fait voir votre innocence, vous vous réconciliez de bonne foi avec les frères de Tédalde, qui ne vous ont poursuivi en justice que parce qu'ils vous ont cru coupable de la

mort de leur frère, sur de faux rapports et de faux indices. Voyez si vous êtes dans l'intention de leur pardonner, et de les regarder comme vos amis, comme vos propres frères, après toutefois qu'ils auront réparé, de tout leur pouvoir, le tort qu'ils vous ont fait par erreur? — Quelque doux que soit le plaisir de la vengeance pour un cœur aussi ulcéré que le mien, répondit Aldobrandin, j'y renoncerai volontiers, par égard pour un ami si généreux, et dans l'espoir de faire connaître mon innocence. Oui, je leur pardonnerai tout ce qu'ils m'ont fait souffrir, et je le leur pardonne dès ce moment, puisque vous l'exigez. Je vous promets même, si je sors d'ici, de faire toutes les démarches que vous désirerez à cet égard. Cette réponse plut infiniment au pélerin. Il exhorta le prisonnier à prendre courage, et lui fit espérer que le lendemain ne se passerait pas sans qu'il reçût de bonnes nouvelles. Il ne jugea pas à propos de lui en dire davantage; mais il l'embrassa affectueusement avant de le quitter.

Au sortir de la prison, il alla droit au palais, et parvint à obtenir une audience particulière de l'un des principaux magistrats, fort renommé par son intégrité. Monseigneur, lui dit-il, tous les hommes sont intéressés à connaître la vérité, particulièrement les personnes de votre état, afin que les innocens ne paient point pour les coupables. Vous seriez fâché, j'en suis persuadé, de faire périr un homme dont on vous aurait fait connaître l'innocence : c'est ce qui me fait prendre la liberté de venir vous représenter que vous avez agi avec trop de rigueur envers le nommé Aldobrandin

Palermini. Je vous rends trop de justice pour vous soupçonner de mauvaise foi, vous et les autres magistrats qui l'avez ainsi jugé. Vous n'avez agi de la sorte que parce que vous l'avez cru réellement coupable de la mort de Tédalde Eliséi. Mais ce n'est point lui qui a commis ce crime, il est entièrement innocent, et je me fais fort de vous en convaincre avant la nuit, en vous faisant connaître et en vous livrant les véritables assassins.

Le juge, qui n'était pas intimement convaincu du crime d'Aldobrandin, et qui ne l'avait vu condamner à mort par ses confrères qu'avec regret, fut bien aise d'entendre parler ainsi le pélerin. Il l'interroge, et, ayant appris ce que Tédalde avait entendu de sa chambre, il donne aussitôt des ordres pour faire prendre les trois coquins et la femme. Ils furent arrêtés la nuit suivante, au premier sommeil, sans la moindre résistance. Ils comparurent devant le juge, qui les interrogea chacun en particulier, et qui, les ayant menacés de la question, leur arracha l'aveu de leur crime. Ces malheureux confirmèrent cet aveu à la confrontation, ajoutant toutefois qu'ils ne connaissaient pas Tédalde Eliséi, et que celui qu'ils avaient tué était un homme de la campagne, qui venait fréquemment à Florence, où il logeait ordinairement chez eux. Interrogés sur le motif de ce meurtre, ils répondirent que c'était pour se venger de ce que cet homme avait voulu, pendant leur absence, débaucher la femme de l'un d'eux.

Le pélerin, témoin de tout ce qui venait de se passer, prit congé du magistrat sans lui dire qui il était, voulant le laisser dans l'opinion que l'homme assassiné

était de la famille des Eliséi. Il retourna ensuite secrètement chez Hermeline, qui l'attendait avec impatience. Elle ne s'était point couchée, mais elle avait fait coucher ses domestiques, pour se trouver seule avec lui. Réjouissez-vous, ma bonne amie, je vous apporte de bonnes nouvelles, lui dit-il en l'abordant, votre mari est sur le point d'être mis en liberté. Pour lui en donner de plus fortes assurances, il lui rendit compte de tout ce qui était arrivé. La dame fut au comble de la joie. Que je suis aise de vous revoir, lui dit-elle, après vous avoir tant pleuré! que je vous ai d'obligation! sans vous mon mari aurait perdu l'honneur et la vie. Comment pourrai-je m'acquitter envers vous, mon cher Tédalde? — Je suis trop heureux et trop payé si vous m'aimez, si vous m'avez rendu ce cœur autrefois si tendre et si passionné. — N'en doutez point, mon ami; ces tendres baisers doivent vous en être de sûrs garans. On imagine bien que son amant les lui rendit. Après s'être livrés l'un et l'autre aux plus douces étreintes, après s'être juré un amour éternel, pour mieux sceller leur réconciliation, ils se couchèrent et passèrent le reste de la nuit à goûter des plaisirs dont les seuls amans passionnés peuvent se former une juste idée.

Le jour commençant à poindre, l'heureux Tédalde entretint sa maîtresse du dénoûment qu'il avait dessein de donner à cette espèce de tragédie; il la pria de nouveau de garder le secret, et sortit de la maison, toujours sous son habit de pélerin, pour apprendre l'état des affaires d'Aldobrandin.

Les juges, s'étant pleinement convaincus de son innocence, se hâtèrent de révoquer la sentence qu'ils avaient rendue contre lui, et ordonnèrent son élargissement. Peu de jours après, ils condamnèrent les véritables meurtriers à avoir la tête tranchée sur le lieu même où ils avaient commis le crime; ce qui fut exécuté.

Aldobrandin, rendu à sa femme, à ses parens et à ses amis, se fit un devoir de publier que le pélerin était son libérateur. Il le mena dans sa maison, et le pria d'y demeurer autant de temps qu'il lui plairait. Il y fut fêté, chéri, caressé de toute la parenté, et surtout de madame Hermeline, qui connaissait son mérite mieux que personne.

Plusieurs jours s'étant passés en réjouissances, le pélerin somma son hôte de se réconcilier, comme il l'avait promis, avec les frères de Tédalde, qui étaient dans la dernière surprise d'un changement si subit, et qui craignaient qu'Aldobrandin ne les prît à partie pour l'avoir fait arrêter si imprudemment sur un simple soupçon de jalousie. Aldobrandin répondit avec franchise, qu'il était prêt à faire ce qu'il lui prescrirait à cet égard. Il faut, dit alors le pélerin, que vous fassiez préparer, pour demain, un grand repas. Vous engagerez vos parens et leurs femmes à s'y trouver, et j'irai, de votre part, prier les frères de Tédalde de s'y rendre, après leur avoir annoncé notre projet de réconciliation. Aldobrandin l'ayant laissé maître de tout, il alla chez ses quatre frères, leur parla comme il convenait dans la circonstance, et leur prouva, par

des raisons solides et sans réplique, qu'ils lui devaient des réparations. Ils lui promirent de se rendre chez lui, et de lui demander pardon de tout ce que leur attachement pour leur frère, leur avait fait entreprendre contre lui. Quand il eut ainsi leur parole, il les pria, de sa part, à dîner pour le lendemain, avec leurs femmes.

Le jour suivant, les quatre frères en habit de deuil (car ils ignoraient encore la déclaration qu'avaient faite, touchant la qualité du mort, les vrais auteurs de l'assassinat), et accompagnés de quelques-uns de leurs amis, sortirent un peu avant l'heure indiquée pour se rendre chez Aldobrandin, où ils arrivèrent les premiers. Ils n'eurent pas plus tôt paru devant lui, qu'ils posèrent à terre leurs épées, et lui demandèrent pardon, en se mettant à sa discrétion. Le bon Aldobrandin les reçut les larmes aux yeux, et les embrassa en leur disant qu'il leur pardonnait de tout son cœur. Leurs femmes et leurs sœurs arrivèrent ensuite en deuil, et tout se passa avec beaucoup de décence. Cependant le repas fut triste et silencieux, à cause du deuil des Eliséi, qui croyaient toujours que l'homme assassiné était véritablement leur frère Tédalde, dont on leur avait annoncé l'arrivée. Ils savaient seulement, comme le reste du public, qu'Aldobrandin avait été soupçonné et accusé à faux. Ce qui avait donné lieu à cette accusation, c'est que le corps du prétendu Tédalde avait été trouvé percé de coups sur la porte de sa maison, où les meurtriers l'avaient apporté pour donner le change sur les auteurs du délit. Leur douleur, encore

récente, répandit un air morne sur le reste de l'assemblée, ce qui donna lieu à quelques convives de blâmer le pélerin d'avoir ordonné cette fête. Afin de réparer cette irrégularité et de dissiper cette tristesse, il crut devoir se faire connaître. Il se lève après le premier service, et se tenant debout : Je sens, dit-il, messieurs et dames, que pour rendre votre satisfaction complète, et répandre la gaîté sur vos visages, je sens, dis-je, qu'il faudrait ici la présence de Tédalde. Je suis bien aise de vous apprendre que ce n'est pas lu qui a été assassiné. Il est encore plein de vie, et, ce qu ous étonnera davantage, il est actuellement dans cette compagnie, sans qu'aucun de vous l'ait reconnu. Je vais vous le montrer. Et, en disant ces derniers mots, il quitte son habit de pélerin. Tous les regards se fixent sur lui, on l'examine, on l'étudie; et, comme on a de la peine à le reconnaître, il se met à rapporter une foule de particularités capables de convaincre les convives qu'il n'en imposait point. Ceux qui composaient cette nombreuse assemblée paraissaient tombés des nues; on se regardait avec surprise; ses frères même ne savaient que croire. Mais, quand il eut conté ses aventures, et plusieurs anecdotes que lui seul pouvait savoir, ils se rendirent à ces marques, et coururent l'embrasser, ainsi que ses sœurs. Aldobrandin et les autres en firent autant. Il n'y eut qu'Hermeline qui demeura froide et tranquille. Son mari en fut surpris, et lui reprocha son indifférence devant tout le monde. Il n'y a ici personne, mon cher mari, lui répondit-elle d'un ton assez fort pour que toute l'assemblée pût l'en-

tendre, qui lui fît plus volontiers que moi des caresses, et qui eût plus sujet de lui en faire, puisque c'est à lui que je dois le bonheur de te posséder encore; mais les mauvais bruits qu'on a répandus le jour de la mort de celui qu'on a pris pour lui m'obligent de retenir les mouvemens de ma juste reconnaissance. Belle raison! répliqua le mari. Crois-tu que j'ajoute foi à tous ces bavardages? Je lui suis redevable de la liberté, et cela doit confondre les calomniateurs. Lève-toi, cours l'embrasser, et ne t'embarrasse pas du reste. Hermeline le désirait trop pour se le faire dire encore : elle l'embrassa donc, et lui fit mille amitiés. La manière libre et généreuse dont en usait Aldobrandin plut extrêmement aux frères de Tédalde. Tout le monde fut content, et les honnêtetés mutuelles rétablirent entièrement la bonne intelligence entre les deux familles. L'ex-pélerin, au comble de sa joie, déchira les habits de deuil que portaient ses frères, leurs femmes et ses sœurs, et leur en fit mettre d'autres. Ensuite on chanta, on dansa, on fit mille folies plus amusantes les unes que les autres; de sorte que la fin du repas fut aussi gaie que le commencement avait été triste. Tédalde régala le lendemain les mêmes convives, et plusieurs jours se passèrent en festins et en divertissemens.

Les Florentins regardèrent long-temps Tédalde comme un homme ressuscité. On était tenté de crier au miracle. Plusieurs de ses parens même n'étaient pas tout-à-fait convaincus que ce fût véritablement lui, et ne l'auraient peut-être jamais cru, sans un événement qui fit connaître quel était celui qui avait été tué.

Des gens de l'Unigiane, passant un jour devant la maison de Tédalde, et le voyant sur sa porte, coururent le saluer. Eh! bonjour, notre ami Fativole, lui dirent-ils en présence de ses frères! Comment te portes-tu? Vous vous trompez, mes bonnes gens, répondit-il; vous me prennez sans doute pour un autre, car je ne vous connais point. En effet, ils reconnurent à sa voix qu'ils s'étaient mépris, et lui en firent des excuses. Jamais homme, ajoutèrent-ils, n'a mieux ressemblé à un de nos amis, nommé Fativole, de Pontremoli, qui doit être arrivé ici depuis environ quinze jours, et que nous cherchons partout, sans pouvoir le découvrir : il fallait vous entendre parler pour nous détromper; vous lui ressemblez parfaitement, à l'habit près; car le sien n'était pas aussi beau, ni de si belle couleur que le vôtre. Comment était-il habillé? dit le frère aîné de Tédalde, qui avait entendu leur conversation. De la même étoffe et de la même couleur que vous voyez nos habits; car c'est un homme de notre état, répondirent-ils. Ces détails et plusieurs autres particularités, qu'on apprit de ces étrangers, firent voir clairement que ce Fativole était l'homme qui avait été assassiné; et dès ce moment tout le monde demeura entièrement convaincu que l'ex-pélerin n'en avait aucunement imposé.

C'est ainsi que Tédalde, expatrié par les rigueurs d'une maîtresse adorée, parvint à renouer avec elle, après une absence de sept ans, qui fut cause de sa grande fortune. La belle fit de son mieux pour lui faire oublier son ancien tort; et ces deux amans vécu-

rent depuis dans une si parfaite union, et se conduisirent avec tant de prudence, qu'ils n'eurent jamais le moindre démêlé, et que peu de personnes se doutèrent de leurs amours.

NOUVELLE VIII.

LE RESSUSCITÉ.

Quelque longue que fût la nouvelle d'Émilie, elle ne le parut point à l'assemblée, vu la quantité et la diversité des événemens qu'elle renfermait. Elle fut d'ailleurs racontée avec tant de grâce et de vivacité, qu'on parut fâché de la voir sitôt finir. La reine alors se tourna vers Laurette, et lui fit entendre, par un signe, qu'elle désirait de lui voir remplir sa tâche. Cette dame prit incontinent la parole, et débuta en ces termes :

L'histoire que je vais vous raconter a tout l'air d'une fable; je puis cependant vous assurer, mes chères et aimables dames, qu'elle est véritablement arrivée. Une circonstance de celle que nous venons d'entendre m'en a rappelé tout-à-l'heure le souvenir : c'est la mort prétendue de Tédalde. Vous allez voir comment

un homme qui n'était pas mort, quoiqu'il en eût les apparences, fut enterré et ressuscité ensuite par un fripon de moine, qui fit passer pour un miracle de sa façon ce qui ne fut que l'ouvrage de sa scélératesse.

Il y eut, et il y a encore dans la Toscane, une abbaye située dans un lieu solitaire, comme le sont ordinairement ces sortes de maisons. Le moine qui en était l'abbé menait une vie assez régulière, à l'article des femmes près, dont il ne pouvait se passer; mais le bon père prenait si bien ses mesures, que ses intrigues étaient parfaitement ignorées de sa communauté, qui le regardait comme un saint religieux. Il y avait dans le voisinage de l'abbaye un riche paysan, nommé Féronde, homme matériel et stupide. Il fit connaissance avec l'abbé, qui, le voyant si simple et si bête, ne le recevait chez lui que pour avair occasion de s'égayer à ses dépens. L'abbé ayant passé quelques jours sans le voir au couvent, résolut d'aller lui faire une visite. La femme de Féronde était jeune et jolie. Le moine ne l'eut pas plus tôt aperçue, qu'il en devint amoureux. Quel dommage, disait-il, que ce rustre possède un pareil bijou, dont il ne connaît sans doute pas le prix! Il se trompait; car, quoique Féronde n'eût pas d'esprit, il ne laissait pas de bien aimer sa femme; il en était même si jaloux, qu'il ne la perdait presque pas de vue. Cette dernière découverte ne fit aucunement plaisir à l'abbé, qui la convoitait

de tout son cœur, et qui craignait de ne pouvoir la lui débaucher. Il ne perdit cependant pas espérance. Comme il était fin et rusé, il sut si bien amadouer le jaloux, qu'il l'engagea à mener quelquefois sa femme au beau jardin de l'abbaye. Le bon hypocrite partageait avec eux le plaisir de la promenade; et, pour mieux les duper l'un et l'autre, ne les entretenait que de choses saintes. L'onction de ses discours, le zèle qu'il montrait pour leur salut, le faisaient passer pour un saint dans leur esprit. Enfin il joua si bien son personnage, que la femme mourait d'envie de le prendre pour son directeur. Elle en demanda la permission à son mari, qui la lui accorda volontiers. La voilà aussitôt aux pieds de l'abbé, qui, ravi d'avoir une telle pénitente, se proposa bien de tirer parti de sa confession, pour la conduire à ses fins. Le catalogue des gros péchés fut bientôt expédié; mais les affaires du ménage furent de plus longue discussion. C'était là que le confesseur l'attendait. Il lui demanda si elle vivait d'accord avec son mari. Hélas! lui répondit-elle, il est bien difficile de faire son salut avec un pareil homme. Vous ne sauriez vous imaginer ce que j'ai à souffrir de sa bêtise et de sa stupidité. Ce sont continuellement des altercations, des gronderies et des reproches sur des misères. Il est d'ailleurs d'une jalousie dont rien n'approche, quoique je puisse dire, avec vérité, que je n'y donne pas sujet. Je vous aurais bien de l'obligation, mon père, si vous vouliez me dire comment je dois m'y prendre pour le guérir de ce travers qui fait mon malheur et le sien. Tant

qu'il se conduira comme il le fait à mon égard, je crains que toutes mes bonnes œuvres ne soient des œuvres mortes, par les impatiences continuelles auxquelles je me livre.

Ces paroles chatouillèrent agréablement l'oreille et le cœur de l'abbé. Il crut, dès ce moment, qu'il lui serait aisé d'accomplir ses desseins sur la belle. — Il est sans doute bien désagréable, répondit-il, pour une femme sensible et jolie, de ne trouver dans son mari qu'un sot sans esprit et sans jugement; mais je crois qu'il est encore plus fâcheux pour elle d'avoir affaire à un mari dur et jaloux. Je conçois, ma fille, toute l'étendue de vos peines. Le seul conseil que je puisse vous donner, pour les diminuer, c'est de tâcher de guérir votre mari du mal cruel de la jalousie. Je conviens que la chose ne vous est pas aisée; mais je vous offre mes services. Je sais un remède infaillible : je l'emploierai, pourvu toutefois que vous me promettiez un secret inviolable sur ce que je vous dirai. — Ne doutez point de ma discrétion, répondit la dame; je mourrais mille fois, s'il était possible, plutôt que de révéler une chose que vous m'auriez défendu de dire. Parlez sans crainte, et dites-moi quel est ce remède? Si nous voulons, répliqua l'abbé, que votre mari guérisse, il faut, de toute nécessité, qu'il fasse un tour en purgatoire. — Que dites-vous donc là, mon cher père? Est-ce qu'on peut aller en purgatoire tout en vie? — Non, il mourra avant d'y aller; et quand il y aura passé assez de temps pour être guéri de sa jalousie, nous prierons Dieu l'un et l'autre, qu'il

le rappelle à la vie, et je vous garantis que nos prières seront exaucées. — Mais, en attendant sa résurrection, faudra-t-il que je demeure veuve? Ne pourrai-je point me remarier? — Non, mon enfant, il ne vous sera pas permis de prendre un autre mari; Dieu en serait irrité. D'ailleurs vous seriez obligée de le quitter lorsque Féronde reviendra de l'autre monde, et ce nouveau mariage ne manquerait pas de le rendre plus jaloux qu'auparavant. — Je me soumettrai aveuglément à toutes vos volontés, mon père, pourvu qu'il guérisse de son mal, et que je ne sois pas dans le cas de demeurer long-temps dans le veuvage; car, s'il arrivait que vous ne pussiez le ressusciter, il me serait difficile de n'en point prendre un autre, dût-il être jaloux comme lui. — Soyez tranquille, ma chère enfant, j'arrangerai toutes choses pour le mieux; mais quelle récompense me donnerez-vous pour un tel service? — Celle que vous souhaiterez, si elle est en mon pouvoir; mais que peut faire une femme comme moi pour un homme comme vous? Vous pouvez faire autant et plus pour moi, reprit l'abbé, que je ne puis faire pour vous. Je vais vous procurer le repos, il ne tiendra qu'à vous de me le procurer aussi; car je l'ai totalement perdu depuis que je vous connais; vous pouvez même me conserver la vie, que je perdrai infailliblement si vous n'apportez remède à mon mal. — Que faut-il donc que je fasse? Je ne demande pas mieux que de vous témoigner ma reconnaissance. Quel est votre mal, et comment puis-je le guérir? — Mon mal n'est autre chose que beaucoup d'amour pour vous;

et, si vous ne m'aimez comme je vous aime, si vous ne m'accordez vos faveurs, je suis un homme mort. — Hélas! que me demandez-vous là? dit la femme tout étonnée. Je vous regardais comme un saint. Convient-il à un prêtre, à un religieux, à un confesseur, de faire de pareilles demandes à ses pénitentes? — Ne vous en étonnez pas, ma chère amie, la sainteté n'en sera point altérée, parce qu'elle réside dans l'âme, et que ce que je demande ne regarde que le corps. Ce corps a ses besoins, qu'il est permis de satisfaire, pourvu que l'on conserve un esprit pur. Ce n'est pas la nourriture que l'on prend qui constitue le péché de gourmandise; c'est l'idée qu'on y attache; il en est de même des autres appétits de l'homme. Si quelque chose doit vous étonner, c'est l'effet que produit votre beauté sur un homme qui n'a coutume de voir que des beautés célestes. Il faut que vos charmes soient bien puissans, pour m'avoir porté à désirer la faveur que je vous demande. Vous pouvez vous vanter d'être la plus belle de toutes les femmes, puisque la sainteté même n'a pu se défendre de convoiter votre cœur. Quoique religieux, quoique abbé, quoique saint, je n'en suis pas moins homme. J'en aurais plus de mérite sans doute devant Dieu, si je pouvais faire le sacrifice de l'amour que vous m'avez inspiré et du plaisir que j'en attends; mais ce sacrifice, je vous l'avoue, est au-dessus de mes forces, tant votre beauté a fait d'impression sur mon âme. Ne me refusez donc pas la grâce que je vous demande. Pourquoi balanceriez-vous à me l'accorder? Je ne suis pas encore vieux, comme vous voyez;

quelque austère que soit la vie que je mène, elle ne m'a pas encore défiguré; mais, quand bien même je ne vaudrais pas votre mari du côté de la figure, ne devez-vous pas aimer qui vous aime, et avoir quelque complaisance pour quelqu'un qui tenterait l'impossible pour vous rendre heureuse dans ce monde et dans l'autre? Bien loin que ma proposition vous fît de la peine, vous devriez en être charmée. Tandis que le jaloux Féronde sera en purgatoire, je vous ferai compagnie, et vous servirai de mari; personne n'en saura jamais rien. Profitez donc, ma belle amie, de l'occasion que le ciel vous ménage. Je connais beaucoup de femmes qui seraient ravies d'avoir une pareille fortune. Si vous êtes sage, vous ne la laisserez point échapper. Sans compter que j'ai beaucoup de belles bagues et des bijoux très-précieux, dont je vous ferai présent si vous consentez à faire pour moi ce que je suis disposé à faire pour vous. Seriez-vous assez peu reconnaissante pour me refuser un service qui vous coûtera si peu, lorsque je veux vous en rendre un si important à votre tranquillité?

La femme, les yeux baissés, ne savait que répondre au saint religieux. Elle n'osait dire *non*, et dire *oui* ne lui paraissait pas chose honnête et décente. L'abbé, qui vit son embarras, en augura favorablement. Il crut qu'elle était ébranlée. Pour l'enhardir et achever de la déterminer, il redoubla ses prières et ses instances. Il parvint enfin à lui persuader, par des raisons tirées de sa dévotion et de sa sainteté, qu'il n'y avait rien de criminel dans ce qu'il lui demandait. La belle alors lui

répondit, non sans quelque peu de honte et de timidité, qu'elle ferait tout ce qu'il lui plairait; mais que ce ne serait qu'après qu'il aurait envoyé Féronde en purgatoire. Il y sera bientôt, dit l'abbé plein de joie. Tâchez seulement de l'engager à me venir voir demain ou après-demain, le plus tôt sera le mieux. Et en disant cela, il lui mit un anneau au doigt et la renvoya.

La bonne femme, fort satisfaite du présent de l'abbé, et espérant d'en recevoir d'autres, alla voir plusieurs de ses amies avant de rentrer chez elle, pour avoir occasion de parler de l'abbé. Elle leur raconta des choses merveilleuses de sa sainteté, et ne tarissait point sur son compte. On crut d'autant plus volontiers tout le bien qu'elle en disait, que personne n'avait garde de le soupçonner d'hypocrisie et de galanterie.

Féronde ne tarda pas d'aller à l'abbaye. Le fripon d'abbé se mit aussitôt en devoir d'exécuter son noir dessein. Il avait reçu des contrées d'Orient une poudre merveilleuse qui faisait dormir plus ou moins de temps, selon que la dose était plus ou moins forte. La personne de qui il la tenait lui en avait donné la recette, et en avait fait plusieurs fois l'expérience. On pouvait s'en servir à coup sûr lorsqu'on voulait envoyer quelqu'un dans l'autre monde, et l'en faire revenir après un certain temps. Cette poudre était si extraordinaire, que, pendant qu'elle agissait, on eût dit que le dormant était mort, sans que pour cela elle lui causât la moindre incommodité : elle ne faisait qu'ôter l'usage des sens. L'abbé en mit dans du vin et en donna à

Féronde une quantité suffisante pour le faire dormir trois jours. Quand cela fut fait, il sortit de sa chambre avec lui pour se promener dans le cloître, jusqu'à ce qu'il commençât à s'endormir. Il y rencontra plusieurs moines, avec lesquels il s'égaya des bêtises du bon paysan. Cette récréation ne dura pas long-temps. La poudre commença à faire son effet. Féronde s'endort et tombe tout-à-coup. L'abbé feint d'être troublé de cet accident, qu'on prit pour une attaque d'apoplexie, et donne des ordres pour qu'on transporte le malade dans une chambre. Chacun s'empresse de le secourir; les uns lui jettent de l'eau froide sur le visage; les autres lui font respirer du vinaigre pour rappeler ses esprits; mais tout est inutile. On lui tâte le pouls, qu'on trouve sans mouvement; on ne doute plus que le pauvre homme ne soit mort. On en fait avertir sa femme et ses parens, qui viennent gémir et pleurer autour de son corps. Enfin on l'enterra avec les cérémonies accoutumées, mais tout vêtu et dans un grand caveau. Sa femme, qui espérait de le revoir dans peu, d'après la parole que lui en avait donnée l'abbé, fut moins affligée de sa mort qu'elle ne l'aurait été sans cet espoir, et s'en retourna chez elle avec son petit enfant, qu'elle avait mené aux funérailles, disant aux parens de son mari qu'elle ne se remarierait de sa vie.

La nuit ne fut pas plus tôt venue, que l'abbé et un moine bolonnais, son intime ami, qu'il avait attiré dans son couvent depuis peu de jours, se rendent au caveau, le tirent du cercueil et le portent dans le *vade in pace:* c'était une cave obscure et profonde, qui ser-

vait de prison aux moines qui avaient commis quelque fredaine. Ils lui ôtent ses habits, l'habillent en moine, et l'étendent sur la paille en attendant son réveil.

Le lendemain l'abbé, accompagné d'un autre moine, fit une visite de cérémonie à la veuve, qu'il trouva en deuil et dans l'affliction. Après l'avoir consolée par des discours pleins de sagesse et d'édification, il la prit à l'écart, et lui rappela à voix basse, pour n'être pas entendu de son camarade, la promesse qu'elle lui avait faite. La femme, devenue libre par la mort de son mari, et voyant luire au doigt de l'abbé un anneau beaucoup plus beau que celui qu'elle en avait déjà reçu, lui répond qu'elle est encore disposée à tenir sa parole, et il convient avec elle qu'il ira la joindre la nuit suivante.

Il y alla en effet, vêtu des habits du pauvre Féronde, qui dormait encore. Il coucha avec elle, et s'en donna à loisir tant et plus, malgré la sainteté dont il faisait profession. On sent bien que le drôle ne s'en tint pas à cette nuit-là. Il allait et venait si souvent, qu'il fut rencontré par plusieurs personnes; mais, comme il ne faisait ce chemin que de nuit, ces bonnes gens s'imaginèrent que Féronde lui-même revenait pour demander des prières ou faire quelque pénitence; ce qui donna lieu dans tout le village à mille contes plus ridicules les uns que les autres. On en parla même à la veuve: mais, comme elle savait mieux que personne ce qui en était, elle ne s'en mit guère en peine.

Cependant le pauvre Féronde se réveilla trois ou quatre jours après. Il ne pouvait s'imaginer dans quel

lieu il se trouvait, lorsque le moine bolonnais entra dans sa prison, muni d'une poignée de verges, dont il lui appliqua cinq ou six coups à force de bras. Hélas! où suis-je? s'écriait-il en fondant en larmes. Tu es en purgatoire, lui répondit le moine d'une voix terrible. — Je suis donc mort? Sans doute, repartit le moine. A cette nouvelle, le pauvre homme se lamente plus fort, pleure sa femme et son fils, et dit les plus grandes extravagances du monde. Le moine rentra quelque temps après pour lui apporter de quoi boire et manger. Eh quoi! dit Féronde, est-ce que les morts mangent? Oui, dit le religieux; oui ils mangent quand Dieu l'ordonne. La nourriture que je t'apporte est ce que la femme que tu as laissée sur la terre a envoyé ce matin à l'église pour faire dire des messes à ton intention; Dieu veut qu'on te le rende ici. — O vous! qui que vous soyez, donnez de ma part à cette chère femme, donnez-lui le bonjour. Je l'aimais tant quand je vivais, que je la serrais toute la nuit dans mes bras; je la couvrais sans cesse de baisers, et puis, quand l'envie m'en prenait, je lui faisais autre chose. Saluez-la, vous dis-je, de ma part, s'il est en votre pouvoir, monsieur le diable ou monsieur l'ange; car je ne sais lequel des deux vous êtes. Après avoir ainsi parlé, notre bon imbécile, qui se sentait faible, se mit à manger et à boire. N'ayant pas trouvé le vin bon : Que Dieu la punisse! s'écria-t-il incontinent. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé au prêtre du vin du tonneau qui est couché le long du mur?

A peine eut-il achevé de prendre la mince nourri-

ture qu'on lui avait donnée, que le moine recommença à le discipliner. — Pourquoi me frapper ainsi? — Parce que Dieu me l'a commandé; il veut que tu en reçoives autant deux fois le jour. — Et pourquoi, je vous prie? — Parce que tu as été jaloux de ta femme, qui était la plus honnête et la plus vertueuse du village. — Hélas! cela est vrai; elle était plus douce que le miel; mais je ne savais pas que la jalousie fût un péché devant Dieu. Je vous assure que, si je l'avais su, je n'aurais point été jaloux. — Tes assurances sont inutiles; je dois exécuter les ordres qui me sont donnés; tu devais t'en instruire quand tu vivais. Ce châtiment du moins t'apprendra à ne plus l'être si tu retournes jamais au monde. — Est-ce que les morts peuvent retourner sur la terre? — Oui, quand c'est la volonté de Dieu.

— Hélas! si je puis jamais y retourner, je me promets bien d'être le meilleur mari du monde. Non, jamais il ne m'arrivera de gronder ni de maltraiter ma femme. Je me contenterai seulement de lui faire des reproches au sujet du mauvais vin qu'elle m'a fait boire, et sur ce qu'elle n'a point envoyé de chandelles à l'église, puisqu'elle est cause que j'ai mangé dans les ténèbres. — Elle a eu soin d'en envoyer; mais on les a brûlées à dire des messes. — La bonne femme! que je suis fâché de l'avoir quelquefois tourmentée! Hélas! on ne connaît le prix des choses que quand on les a perdues. Si je retourne jamais chez moi, je lui laisserai faire tout ce qu'elle voudra. La bonne, l'excellente femme! Mais vous, qui m'avez si fort étrillé pour la venger

de ma jalousie, apprenez-moi donc qui vous êtes. — Je suis un mort comme toi, né en Sardaigne; et parce qu'il m'est arrivé de louer la jalousie d'un maître que je servais, Dieu m'a condamné à te porter à manger, et à te battre deux fois le jour, jusqu'à ce qu'il ait décidé autrement de notre destinée. Dites-moi encore, continua Féronde, n'y a-t-il que nous deux ici? — Nous sommes des milliers; mais tu ne peux ni les voir ni les entendre; et eux aussi ne t'entendent ni ne te voient. — A quelle distance sommes-nous de notre pays? — A des milliers de lieues. — Diable! c'est beaucoup; nous devons être sans doute hors du monde, puisqu'il y a si loin d'ici à notre village.

Le moine ne pouvait s'empêcher de rire sous cape des questions et de la stupidité du bon homme. Il allait régulièrement tous les jours lui porter à manger; mais il se lassa de le battre et de lui parler. Ce malheureux avait déjà passé dix mois dans cette prison obscure, lorsque sa femme, qui l'avait presque entièrement oublié, devint grosse. Aussitôt qu'elle s'en fut aperçue, elle en avertit l'abbé, qui ne cessait de lui rendre de fréquentes visites. Ils jugèrent alors qu'il était à propos de ressusciter le mari pour couvrir leur libertinage. Sans cet accident, le pauvre diable eût peut-être passé bien des années dans son purgatoire.

L'abbé se rendit lui-même, la nuit suivante, dans la prison de Féronde, et, contrefaisant sa voix, il lui cria à travers un long cornet : Console-toi, Féronde, Dieu veut que tu retournes sur la terre, où tu auras un second fils, à qui tu donneras le nom de *Benott*. Tu

dois cette grâce signalée aux fréquentes prières de ta femme, et à celles du saint abbé du couvent de ton village. Dieu soit loué! s'écria le prisonnier plein de joie; je reverrai donc ma douce et bénigne femme, mon cher et tendre fils, le saint et pieux abbé, à qui je devrai ma délivrance. Que Dieu les bénisse à jamais !

A peine eut-il dit ces mots, qu'il tomba en léthargie. L'abbé avait eu la précaution de faire mettre dans sa boisson de la même poudre; mais on n'en avait mis qu'autant qu'il en fallait pour le faire dormir quatre ou cinq heures seulement. Il profita de son sommeil, aidé du moine bolonnais, son confident, pour le revêtir de ses habits, et le porter secrètement dans le caveau, où il avait été d'abord enterré.

Il était déjà grand jour lorsque le prétendu mort se réveilla. Apercevant, par un trou, la lumière, qu'il n'avait point vue depuis dix mois, et sentant dès ce moment qu'il était réellement en vie, il s'approcha du trou, et se mit à crier de toutes ses forces qu'on lui ouvrît. Comme personne ne lui répondait, il essaya de la tête et des épaules à pousser lui-même la pierre qui couvrait le tombeau. Il fit de si grands efforts, qu'il l'entr'ouvrit. Il crie de nouveau à son secours; les moines, qui venaient de chanter matines, accourent au bruit de cette voix sourde. Ils s'approchent du tombeau, et sont si épouvantés, qu'ils prennent la fuite, et vont avertir l'abbé de ce prodige. L'abbé feignait d'être dans ce moment en oraison. Ne craignez rien, mes enfans, leur dit-il, prenez la croix et l'eau-bénite,

et allons voir, avec un saint respect, ce que la puissance de Dieu vient d'opérer. Pendant ce temps le bon homme Féronde était parvenu, à force d'efforts, à détourner assez la pierre pour passer son corps et sortir du tombeau. Il était pâle, défait, comme devait l'être un homme qui avait passé tant de temps sans voir la lumière. Dès qu'il aperçoit l'abbé, il se jette à ses pieds, et lui dit : Mon père, ce sont vos prières et celles de ma femme qui m'ont délivré des peines du purgatoire et rendu à la vie. Je prie Dieu qu'il vous accorde de longs jours, et vous comble de ses grâces Que le saint nom du Tout-Puissant soit béni ! dit alors l'abbé. Lève-toi, mon fils, et va consoler ta femme, qui, depuis ta mort, n'a cessé de pleurer ; va, et sois un fidèle serviteur de Dieu. — Je sens, mon père, tout ce que je lui dois ; soyez sûr que je ferai de mon mieux pour lui marquer ma reconnaissance La bonne, l'excellente femme ! Je vais la joindre, et lui prouver, par mes caresses, le cas infini que je fais de son attachement. Je la recommande, mon père, à vos saintes prières, et à celles de la communauté.

L'abbé feignit d'être plus étonné que ses moines ; il ne manqua pas de leur faire valoir la grandeur de ce miracle, en l'honneur duquel il leur ordonna de chanter le *Miserere*.

Féronde retourne dans sa maison. Tous ceux qui le rencontrent dans le chemin prennent la fuite, comme à la vue d'un spectre. Sa femme même, quoique prévenue, en eut peur, ou en fit semblant. Mais quand on le vit s'acquitter de toutes les fonctions d'un homme

vivant, quand on l'entendit appeler chacun par son nom, tout le monde se rassura, et on le crut ressuscité tout de bon. Alors de l'interroger et de lui faire mille questions; et lui, de leur donner des nouvelles de l'autre monde, de leur parler de l'âme de leurs parens, et de leur conter ses tristes aventures, en y mêlant mille fables ridicules, comme s'il fût devenu homme d'esprit, et qu'il eût voulu se moquer de leur sotte crédulité. La révélation qu'il avait eue, peu d'instans avant qu'il ne ressuscitât, ne fut point oubliée. Il prétendit qu'elle lui avait été faite par Rangel Bragriel. En un mot, il n'est point d'extravagances qu'il ne débitât du plus grand sang-froid, et qui ne fussent adoptées avidement par le peuple de son village.

Sa femme le reçut avec toutes les démonstrations de la joie. Elle mit au monde, au bout de sept mois, un enfant que le prétendu ressuscité nomma Benoît Féronde, et dont il se crut véritablement le père. Ce qu'il avait raconté de l'autre monde, l'absence qu'il avait faite, le témoignage des moines et celui de ses parens, qui avaient assisté à ses funérailles, tout concourut à prouver qu'il était réellement ressuscité d'entre les morts : ce qui ne contribua pas peu à grossir la réputation de sainteté du père abbé. Féronde n'oublia jamais les bons coups de verge qu'il avait reçus en purgatoire, et vécut avec sa femme sans soupçon et sans jalousie. Elle profita de son indulgence et de sa simplicité pour continuer ses intrigues avec son saint directeur.

NOUVELLE IX.

GILLETTE.

Pour conserver le privilége accordé au facétieux Dionéo, la reine prit aussitôt la parole, et dit d'un air aussi noble que gracieux : Qui pourra raconter des histoires capables de vous amuser, après avoir entendu Laurette? Il est en vérité fort heureux que cette dame n'ait pas été la première à parler, car tout ce qu'on aurait dit après elle ne nous eût guère paru intéressant. N'importe, je dois remplir ma tâche, et je vais le faire le moins mal qu'il me sera possible.

Il y eut autrefois en France un comte de Roussillon, nommé Esnard, qui, ne jouissant pas d'une bonne santé, avait toujours auprès de lui un médecin, connu sous le nom de Gérard, natif de Narbonne en Lan-

guedoc. Le comte n'avait qu'un fils, nommé Bertrand. Il était encore enfant, et joli comme un cœur, lorsque son père crut devoir le faire élever avec plusieurs autres enfans de son âge, parmi lesquels se trouvait la fille de son médecin, nommée Gillette. Cette fille parut d'abord avoir beaucoup d'attachement pour lui. Son inclination se fortifia avec l'âge, et se changea en un amour si grand, qu'on n'aurait jamais imaginé qu'une demoiselle qui n'avait pas encore atteint l'âge de puberté pût être capable d'une si forte passion. Le comte, après avoir été valétudinaire toute sa vie, mourut enfin, et laissa Bertrand, son fils, sous la tutelle du roi de France, qui ne tarda pas de le faire venir à Paris.

On conçoit aisément le chagrin que son départ dut causer à la jeune demoiselle. Elle faillit en mourir de douleur. L'espérance de le revoir la soutint un peu et lui rendit la santé. Quand elle eut perdu son père, dont la mort suivit de près celle de son malade, elle serait volontiers partie pour Paris, si, commençant déjà à raisonner, elle n'avait eu peur de choquer les bienséances. D'ailleurs, comme elle était sans frères ni sœurs, et que son père lui avait laissé un riche héritage, il lui eût été difficile de tromper la vigilance de ses proches, qui la veillaient de fort près. Parvenue à l'âge d'être mariée, elle refusait tous les partis qu'on lui offrait. Pour colorer ses refus, elle disait qu'elle était trop jeune pour prendre un établissement qui ne devait finir qu'avec sa vie. Elle avait le pressentiment de pouvoir un jour épouser celui qu'elle aimait.

Le désir d'aller à Paris, pour jouir seulement du plaisir de le voir, ne l'abandonnait point. Elle eut bientôt occasion de le satisfaire : elle apprit que le roi souffrait beaucoup d'une fistule, causée par les suites d'une enflure d'estomac, que tous les médecins consultés n'avaient fait qu'irriter son mal, et que, désespérant lui-même de sa guérison, il avait renoncé aux secours de l'art. Cette nouvelle lui fit grand plaisir, parce qu'elle lui fournissait un prétexte honnête pour se rendre à Paris, disant qu'elle se sentait en état de guérir le roi. Son père lui avait effectivement laissé plusieurs secrets, un entre autres contre les ulcères les plus tenaces. Elle partit incontinent, dans l'espérance que, si son remède opérait la guérison du roi, il ne lui serait pas difficile d'obtenir ensuite Bertrand pour mari.

Le premier soin de Gillette, à son arrivée à Paris, fut d'aller voir le comte, qui l'accueillit avec beaucoup de politesse. Elle parvint ensuite à se faire introduire auprès du roi, et le pria en grâce de lui faire voir son mal. Ce prince, charmé de sa jeunesse, de sa douceur, et de sa beauté, ne crut pas devoir la refuser. Quand elle eut vu la partie affligée. J'ose vous promettre, sire, lui dit-elle, de vous guérir radicalement dans huit jours si vous voulez faire les remèdes que je vous donnerai, et qui ne vous causeront pas la moindre douleur. Le roi d'abord se moque d'elle, se disant à lui-même : Comment une fille de cet âge pourrait-elle réussir dans une cure où les plus habiles médecins ont échoué ? Il se contenta de lui répondre qu'il était résolu de ne plus faire de remèdes. Sans doute, sire, reprit-elle, que

mon sexe et ma jeunesse sont cause que vous n'avez aucune foi à mon remède; mais j'aurai l'honneur de vous dire que ce n'est point sur mes faibles lumières que je compte, mais sur celles de mon père, qui, durant toute sa vie, a joui d'une grande réputation parmi les médecins. C'est par le même remède, que je me propose de vous donner, qu'il a opéré, de son vivant, plusieurs guérisons, que ses confrères avaient jugées impossibles. Pourquoi craindriez-vous de l'essayer? huit jours seront bientôt passés.

Ce discours ébranla le roi, qui, paraissant réfléchir, disait intérieurement : Peut-être Dieu m'envoie-t-il cette fille pour opérer ma guérison? Pourquoi ne ferais-je pas l'essai de son savoir, puisqu'elle s'engage à me guérir dans peu de temps et sans me faire souffrir? S'adressant ensuite à la demoiselle : Mais si vous ne me guérissez pas, à quoi vous soumettez-vous? — Sire, à être brûlée vive : et vous pouvez d'avance vous assurer de ma personne, et me faire garder à vue jusqu'à ce que les huit jours soient écoulés. Mais si je guéris votre majesté, quelle récompense puis-je en attendre? — Je vous établirai le plus honorablement du monde, lui dit le roi, si, comme je le présume, vous êtes dans l'intention de vous marier. — C'est tout ce que je puis désirer, sire; mais je supplie votre majesté de me promettre qu'elle me donnera le mari que je lui demanderai, vos enfans et les princes du sang exceptés.

Le roi ayant acquiescé à cette proposition, la jeune demoiselle prépara son remède, et l'administra si à propos, que le monarque fut entièrement guéri avant

le terme prescrit, au grand étonnement de tous ses médecins. Le prince, dans les transports de sa reconnaissance, la combla d'éloges, et lui dit qu'elle pouvait faire la demande du mari qu'elle désirait, parce qu'elle l'avait bien mérité. J'ai donc mérité, répondit-elle, le comte Bertrand de Roussillon, que j'ai commencé d'aimer dès ma plus tendre enfance, et que j'aime encore de tout mon cœur. Le roi le fit venir et lui dit : vous êtes à présent d'un âge à vous conduire vous-même; je veux que vous retourniez dans votre province avec une jeune et aimable demoiselle que je vous destine pour femme. — Et quelle est cette demoiselle, sire? — C'est celle qui m'a guéri. Le comte, qui la connaissait, qui l'estimait, qui l'aimait même, mais pas assez pour en faire sa femme, à cause de la disproportion de sa naissance avec la sienne, répondit d'un ton dédaigneux : Vous voulez donc, sire, me donner pour femme la fille d'un médecin! Je vous prie de me dispenser d'un pareil mariage. — Voudriez-vous, reprit le roi, me faire manquer à la parole que j'ai donnée à cette aimable enfant, qui m'a rendu la santé, et qui vous demande pour récompense? J'ai trop bonne opinion de votre attachement pour moi. — Il n'est rien, sire, que je ne fasse pour vous en donner des preuves; vous êtes maître de mes biens et de ma personne; je suis votre vassal, et vous pouvez me marier à qui il vous plaira; mais je ne vous cacherai point que cette union répugne à mes sentimens. Cette répugnance vous passera, reprit le roi; la demoiselle est jeune, jolie, sage; elle vous aime beaucoup, vous l'aimerez aussi, j'en suis sûr, et vous

serez plus heureux avec elle qu'avec une autre d'une condition plus élevée. Le comte, sachant que les rois de France n'étaient pas accoutumés à être désobéis, ne répliqua plus rien, et cacha son dépit. Le roi ordonna aussitôt les préparatifs de ce mariage; et, le jour des noces étant venu, Bertrand de Roussillon, en présence de sa majesté, donna, contre son cœur, la main à la demoiselle. Après la cérémonie, il demanda la permission d'aller consommer le mariage dans son pays. Le roi, qui était quitte de sa parole, lui accorda sa demande; et le comte de partir aussitôt. Mais à peine eut-il fait quelques lieues, qu'il quitta sa femme dans le même état qu'il l'avait prise. Il gagna la route d'Italie, et vint en Toscane demander de l'emploi aux Florentins, alors en guerre avec les Siennois. Ils le reçurent à bras ouverts, et lui donnèrent un régiment, qu'il conserva tout le temps qu'il fut attaché à leur service.

La nouvelle mariée, peu contente de sa destinée, espérant que le temps et sa bonne conduite ramèneraient son mari, s'en alla en Roussillon, et y fut reçue comme l'épouse du comte, c'est-à-dire en souveraine. Elle y trouva un grand désordre, causé par l'absence du prince. Les affaires furent remises en bon état par la sagesse de son gouvernement. Son intelligence et sa bonne conduite lui gagnèrent l'estime et l'amour des grands et du peuple, qui blâmaient le comte d'agir si mal avec une femme d'un si grand mérite. Après avoir établi le bon ordre, et l'avoir consolidé par de sages règlemens, elle envoya deux gentilshommes à

son mari pour lui dire que, si elle était cause qu'il n'allait point en Roussillon, elle était prête d'en sortir, pour le contenter. Qu'elle s'arrange comme elle voudra, répondit-il durement; quant à moi, je n'irai demeurer avec elle que lorsqu'elle aura au doigt l'anneau que je porte, et qu'elle tiendra un fils de moi entre ses bras. Voulant faire entendre qu'il n'habiterait jamais avec elle. L'anneau dont il parlait lui était fort cher, et il le portait toujours, à cause de certaine vertu qu'il lui supposait. Les envoyés, jugeant ces deux conditions impossibles, firent de leur mieux pour le fléchir; mais tout fut inutile. N'en pouvant tirer autre chose, ils s'en retournèrent rendre compte à leur souveraine du mauvais succès de leur ambassade. La dame, fort affligée, ne savait quel parti prendre. A la fin, après avoir bien réfléchi, elle résolut d'essayer si elle ne pourrait pas d'obtenir, par ruse ou autrement, les deux choses dont avait parlé son mari. Ayant avisé aux moyens qu'elle devait employer, elle fit assembler les plus considérables de l'état et les plus honnêtes gens du pays, leur dit la démarche qu'elle avait faite auprès de son mari, et leur représenta, avec sa sagesse ordinaire, que le séjour qu'elle faisait parmi eux les privant de la satisfaction de voir leur seigneur, elle était résolue de se retirer, de s'exiler de sa patrie, et de passer le reste de sa vie en pélerinages et en œuvres pies pour le salut de son âme. Je vous prie donc, ajouta-t-elle, de pourvoir au gouvernement, d'informer mon mari de ma retraite, et de lui dire que je n'ai pris ce parti que dans l'in-

tention de l'attirer dans sa souveraineté, où je me propose de ne plus revenir, pour ne pas troubler son bonheur.

Pendant qu'elle leur tenait ce discours, ces braves gens répandaient des larmes d'attendrissement. Ils firent ce qu'ils purent pour la détourner de ce dessein, mais inutilement. Après s'être munie d'une bonne provision d'argent et de bijoux, elle partit, accompagnée seulement d'un de ses cousins et d'une femme de chambre, sans que personne sût où elle allait. Elle ne fut pas plus tôt hors du Roussillon, qu'elle se travestit en pélerine, et se rendit, dans cet équipage, à Florence, le plus diligemment qu'il lui fut possible. Elle alla loger dans une petite auberge, que tenait une bonne veuve, où elle ne s'occupa que des moyens de voir son mari. Elle n'osait en demander des nouvelles. Le hasard voulut qu'il passât le lendemain, à cheval, devant la porte de cette auberge, à la tête de son régiment. Quoiqu'elle le reconnût très-bien, elle demanda, à son hôtesse, qui était ce beau cavalier? C'est, lui répondit-elle, un gentilhomme étranger, qu'on appelle le comte Bertrand de Roussillon. Il est très-poli, très-aimable, et fort aimé dans cette ville, où il occupe un poste honorable. La comtesse ne s'en tint pas là. Elle lui fit plusieurs autres questions, et apprit que son mari était passionnément amoureux d'une demoiselle de qualité du voisinage; bien faite, mais pauvre, et qui aurait peut-être déjà répondu à son amour, sans sa mère, qui était l'honnêteté et la vertu mêmes. Elle ne perdit pas un mot de ce qu'elle venait d'apprendre, et

résolut d'en faire son profit. Elle fit encore jaser son hôtesse; et quand elle en eut tiré tous les éclaircissemens possibles, et qu'elle se fut informée de la demeure et du nom de la dame en question, elle alla secrètement la voir. Elle la trouva avec sa fille, et, après les avoir saluées l'une et l'autre, elle dit à la mère qu'elle désirerait l'entretenir un moment en particulier. Elles passent dans une autre chambre, et, s'étant assises, la comtesse lui dit : Il me paraît, madame, que vous n'avez pas plus que moi à vous louer de la fortune; mais, si vous voulez me rendre le service que je viens vous demander, je vous promets de réparer ses torts à votre égard. — Et que puis-je faire pour vous? — Beaucoup, madame; mais, avant de vous ouvrir mon cœur, je vous demande le secret. — Je vous le promets; parlez en toute sûreté, je suis femme d'honneur, et j'aimerais mieux mourir que de manquer à ma parole, pour trahir qui que ce fût. Sur cette assurance, la comtesse lui dit qui elle était, lui conta le commencement et le progrès de son amour, les suites de son mariage, et la réponse de son mari aux députés qu'elle lui avait envoyés; en un mot, elle lui fit l'histoire de sa vie, sans lui rien déguiser, et mit tant d'intérêt et un si grand air de vérité dans sa narration, que la Florentine fut persuadée, dès le commencement, de ce qu'elle lui disait, et fut touchée de ses malheurs.

Je savais, madame, une partie de ce que vous venez de me raconter, lui dit-elle, et je m'intéressais à votre sort sans vous connaître; mais en quoi puis-je vous être utile?

Vous n'ignorez pas, madame, répondit la comtesse, quelles sont les deux choses que je dois avoir pour recouvrer mon mari : il dépend de vous de me les procurer, s'il est vrai, comme on me l'a dit, que le comte aime mademoiselle votre fille. S'il l'aime sincèrement, reprit la dame, c'est ce que j'ignore : ce que je sais, c'est qu'il fait tout ce qu'il faut pour persuader qu'il en est fou. Mais dites-moi donc comment je puis vous servir et vous procurer ce que vous désirez?

Je vous le dirai après vous avoir fait connaître mes dispositions. Sachez donc, madame, que ma reconnaissance sera sans bornes. Votre fille est dans l'âge d'être mariée, et le serait peut-être déjà, si elle était riche : je me charge de lui faire une dot très-considérable pour la mettre à portée de trouver un mari digne de sa naissance. Pour cela, je vous demande seulement un service qui ne vous coûtera rien, et que vous pouvez me rendre sans vous compromettre.

Les offres de la comtesse plurent beaucoup à cette tendre mère, qui ne soupirait qu'après l'établissement de sa fille. Vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut entreprendre pour vous obliger, madame, lui répondit-elle; je le ferai de grand cœur et sans intérêt, puisque mon honneur ne sera point compromis. Si, après cela, vous jugez ma fille digne de vos bontés, vous serez la maîtresse de l'honorer de vos bienfaits.

La grâce que je vous demande, madame, c'est de vouloir bien faire dire à mon mari, par une personne dont vous soyez sûre, que mademoiselle votre fille n'est pas insensible à son amour; qu'elle ne serait pas même

éloignée d'y répondre, si elle pouvait s'assurer qu'il fût sincère, et qu'elle n'en doutera plus s'il veut lui envoyer l'anneau qu'il porte à son doigt, parce qu'elle a ouï dire que cet anneau lui est fort cher. S'il vous l'envoie, vous me le remettrez, et vous lui ferez dire ensuite que, pour reconnaître ce sacrifice, votre fille est disposée à couronner ses désirs, ne pouvant plus douter de la sincérité de son amour. On lui assignera un rendez-vous nocturne; je me mettrai à la place de mademoiselle votre fille, et Dieu me fera peut-être la grâce de devenir grosse. Si j'obtiens ce bonheur, comme je l'espère, et que j'accouche heureusement, alors je serai en état de lui faire tenir la parole qu'il a donnée, et je vous devrai la satisfaction de vivre avec lui.

La Florentine, craignant d'exposer sa fille à la médisance, fit d'abord beaucoup de difficultés; mais la comtesse sut les lever en lui représentant qu'elle se ferait connaître, pour rendre témoignage de la vertu de sa fille, dans le cas que le comte fût assez malhonnête pour se permettre la moindre indiscrétion. En un mot, elle fit si bien, que la dame, qui ne pouvait d'ailleurs se dissimuler que sa complaisance avait une fin louable, lui promit de seconder incessamment ses vues. Elle lui tint parole. Peu de jours après, sans que sa fille même en sût rien, l'anneau arriva, non sans qu'il en eût coûté beaucoup au comte de l'envoyer. La comtesse se trouva la nuit suivante au rendez-vous, et reçut enfin les embrassemens de son mari, qui ne la croyait pas si près. Dieu voulut qu'elle devînt grosse de deux beaux garçons, cette nuit même, à en juger

par le temps de l'accouchement ; car les rendez-vous furent répétés jusqu'au moment où il y eut preuves de grossesse. Et le comte ne la quittait jamais sans lui faire quelque joli cadeau : c'était tantôt un anneau, tantôt un cœur, tantôt un autre bijou, que la comtesse conservait précieusement, pour en faire usage en temps et lieu.

Quand elle se fut aperçue de sa grossesse, quelque plaisir qu'elle trouvât aux rendez-vous, elle crut devoir y mettre fin, pour ne plus importuner la Florentine. Par la grâce de Dieu, madame, lui dit-elle, j'ai ce que je désirais. Il est temps que je me retire, et que je fasse, pour mademoiselle votre fille, ce que j'ai promis. La dame lui répond qu'elle est enchantée de la nouvelle, et ajoute que ce n'est dans aucune vue d'intérêt, mais par amour pour l'honnêteté, qu'elle l'a obligée. — C'est fort louable à vous ; mais ce ne sera point pour vous payer du service important que vous m'avez rendu, ce sera aussi par amour pour l'honnêteté, que je doterai mademoiselle votre fille. Voyez donc, madame, ce que vous désirez que je lui donne. Puisqu'il n'y a pas moyen de se défendre de votre générosité, lui répondit la dame en rougissant, cent francs sont plus que suffisans pour cet objet. La comtesse admira sa discrétion, et la força d'accepter cinq cents ducats, qu'elle accompagna de plusieurs bijoux, qui valaient pour le moins autant. Grands remercîmens, comme vous pouvez croire, de la part de la Florentine. Cette honnête dame, pour ôter tout prétexte au comte de rentrer dans sa maison, se retira, avec sa fille, à la campagne,

chez un de ses parens. Bertrand, désespéré de la disparition de celle qu'il croyait sa maîtresse, se rendit enfin aux vœux de ses vassaux, qui, depuis la retraite de sa femme, n'avaient cessé de solliciter son retour dans le Roussillon.

La comtesse, charmée de son départ, crut devoir demeurer à Florence jusqu'à ce que le temps de ses couches fût arrivé : elle mit au monde deux beaux garçons qui avaient tous les traits de leur père. Elle leur donna une nourrice; et, quand elle fut parfaitement rétablie de ses couches, elle se disposa à retourner en France, et se mit en route, accompagnée de la nourrice, de son cousin et de sa femme de chambre. Arrivée dans le Languedoc, elle séjourna quelques jours à Montpellier. Ce fut là qu'elle apprit la nouvelle d'une assemblée de gens notables, de l'un et de l'autre sexe, qui devait se tenir le jour de la Toussaint, dans le Roussillon. Elle s'y rendit, avec le même habit de pélerine qu'elle avait pris en partant. Elle arriva au palais du comte, où se tenait cette belle assemblée, comme on était sur le point de se mettre à table. Elle entre dans la cour, sans avoir changé d'habillement; et, prenant ses deux enfans sur ses bras, elle traverse la salle des gardes, entre dans celle où tout le monde est réuni, voit le comte, se jette à ses pieds, et lui dit, les yeux baignés de larmes : Voici, monseigneur; cette femme infortunée qui a mieux aimé s'exiler de son pays et de votre palais que de priver plus long-temps vos sujets de votre présence. Elle vient vous sommer de tenir la promesse que vous avez faite aux députés

qu'elle vous envoya à Florence. Je vous apporte votre anneau; et, au lieu d'un fils, en voilà deux, qui sont à vous. J'ai rempli vos conditions; remplissez actuellement la vôtre.

Les assistans, et le comte surtout, parurent tombés des nues. Il n'eut pas de peine à reconnaître l'anneau; mais, quoique les enfans eussent avec lui une ressemblance marquée, il douta qu'il en fût le père. La comtesse lui conta, au grand étonnement de l'assemblée et au sien, comment la chose s'était passée, et il demeura alors convaincu de la vérité. Le comte admira son adresse, loua sa constance, et, vaincu par les prières des spectateurs, et ravi d'ailleurs d'avoir deux jolis enfans, releva la comtesse, lui fit mille embrassades, se félicita de l'avoir pour femme, et eut pour elle l'estime et l'amour qu'elle méritait. Il la fit revêtir d'habits convenables à son rang, et asseoir à table à ses côtés, à la grande satisfaction de tous ceux qui étaient présens. Ce jour-là et plusieurs autres se passèrent en festins et en réjouissances. En un mot, le comte de Roussillon fut au comble de la joie, et eut depuis pour sa femme autant d'égards et de tendresse qu'il avait d'abord montré de mépris et d'indifférence.

NOUVELLE X.

LA NOUVELLE CONVERTIE.

La reine n'eut pas plus tôt achevé sa nouvelle, que Dionéo, qui l'avait écoutée avec beaucoup d'attention, prit la parole sans attendre qu'on l'en priât, et dit avec son sourire ordinaire : Vous ne savez peut-être pas, mes aimables dames, comment on met le diable en enfer? C'est ce que je vais vous apprendre, sans m'écarter beaucoup du sujet proposé. Cette recette est bonne à savoir pour faire son salut en ce bas-monde. Vous verrez, en même temps, que, si l'amour se plaît mieux sous les lambris dorés que sous le chaume, il ne laisse pas de visiter les forêts les plus épaisses et les cavernes les plus désertes, pour nous faire entendre sans doute qu'il n'y a rien dans l'univers qui ne ressortisse de son empire. Mais laissons là les réflexions, et allons au fait.

Un habitant de la ville de Caspe, en Barbarie, avait, parmi plusieurs autres enfans, une fille nommée Alibech, jeune, jolie et pleine de douceur et de grâces. Elle était musulmane; mais elle voyait un grand nombre de chrétiens. Dans aucune autre religion, le prosélytisme n'est aussi fervent; ils vantaient sans cesse leur loi, et la jeune Alibech les écoutait avec tant de complaisance, qu'elle fut bientôt convertie. L'un d'entre eux la baptisa en secret, et la belle devint un prodige de zèle. Dans un de ces accès, l'ardente néophyte demanda à celui qui l'avait baptisée quel était le meilleur moyen de servir Dieu et de faire son salut. Le bon homme lui répondit que ceux qui voulaient se donner tout entiers aux choses saintes renonçaient au monde, et couraient dans la solitude consacrer leur vie à la méditation et à la prière. Aussitôt l'imagination d'Alibech s'allume; cette jeune enfant, qui n'avait pas encore quatorze ans, forme le projet d'aller s'ensevelir dans la Thébaïde. Elle s'enfuit secrètement de chez son père, sans secours, sans précautions, exposée à tous les hasards, mais sans même y penser. Enfin elle arrive dans ces déserts, habités par la piété la plus austère, elle dirige ses pas vers la première grotte qu'elle aperçoit, et va se jeter aux genoux d'un vénérable solitaire courbé sous le poids des années, qui, tout étonné, lui demande ce qu'elle cherche : Mon salut, ô saint homme! quelqu'un qui m'apprenne à mériter le ciel.... La piété de l'anachorète était sincère, il se craignait lui-même; quelques épreuves lui avaient appris peut-être qu'il ne faut pas défier l'esprit

malin.... Il ne crut pas devoir retenir Alibech, et l'adressa à un saint homme qui habitait, un peu plus loin, une retraite aussi sauvage que la sienne.

Père Rustique, c'est le nom de l'autre ermite, plus confiant dans ses forces, ou croyant que la vertu ne saurait avoir trop à combattre pour obtenir la palme du triomphe, accueillit Alibech. Il était jeune et vigoureux, et la beauté de la nouvelle recluse, qu'il allait recevoir avec lui sous le même toit, et presque sur la même natte, aurait à bon droit pu l'effrayer. Son zèle l'aveugla sur le danger. Père Rustique commença par catéchiser la belle enfant, et lui prépara ensuite un lit de branches de palmier. Le moment du naufrage approchait.

Alibech partagea sa collation frugale, ou plutôt elle en goûta seule. Rustique ne pensait déjà plus qu'à la regarder : Quelle fraîcheur! quels traits! quel éclat! c'est un ange, se disait-il. Hélas! c'était une simple mortelle; et les regards du solitaire puisaient dans ses yeux un feu qui n'était rien moins qu'angélique. Rustique sentit que la grâce allait être vaincue, et ne combattit pas même pour sa défense; résolu de se satisfaire, il ne rêvait déjà plus qu'aux moyens d'y parvenir sans détruire dans l'esprit de la naïve enfant l'opinion qu'elle avait de sa vertu et de sa piété.

Rien n'était plus facile, l'innocente Alibech n'avait aucune idée de l'amour ni de ses plaisirs, et le séducteur put aisément lui faire accroire qu'il n'allait exiger d'elle que des actes méritoires et des actes de ferveur. Ma chère enfant, lui dit-il, le principal objet

d'un zélé chrétien, c'est de faire la guerre à l'ennemi du salut, pour le plonger et le replonger dans l'enfer, d'où il s'échappe toujours, et pour lequel il est destiné. — Et comment s'y prendre pour cela? — Tu le sauras à l'instant, fais seulement tout ce que tu me verras faire. Aussitôt l'ermite quitte ses vêtemens, et la docile Alibech en fait autant. Les voilà nus l'un et l'autre : Rustique promène ses regards avides sur ce corps d'albâtre, dont l'amour semblait avoir arrondi les formes, et le démon se déchaîne avec une indomptable fureur.... Alibech pousse un cri d'effroi — C'est précisément là le diable dont je t'ai parlé, et qui me livre en cet instant de cruels assauts. — Oh! que je suis heureuse de n'avoir pas un diable comme cela pour me tourmenter! — Ma fille, tu as mieux, tu portes l'enfer où il faut le précipiter. — Mon père, vous êtes le maître, et je hais le diable autant que vous..... Bientôt Alibech se mit à pleurer en s'écriant : O mon père, qu'il est méchant ce démon, puisque dans l'enfer même il fait encore du mal! Rustique ne répondait pas, il n'avait plus de voix pour répondre; et sans doute il était bien sûr de réconcilier bientôt sa douce victime avec un diable qui ne commet pas deux fois les mêmes ravages.

Le solitaire zélé ne se lassait pas de lui faire la guerre. Sa docile néophyte le combattit bientôt avec autant de ferveur que lui. Ah! s'écriait-elle après ces pieux combats, qu'ils disaient bien la vérité, ces honnêtes gens de Caspe, quand ils m'assuraient que rien n'est si délicieux que de servir le Créateur!

Par une cause très-naturelle mais assez triste, le zèle de Rustique diminuait à mesure que celui de la belle augmentait. Celle-ci murmurait souvent, et disait à son compagnon : Mais votre piété devient tiède : souvenez-vous donc, mon père, que je suis venue ici pour prier Dieu, et non pour rester oisive; remettons donc le diable en enfer.... Ils l'y remettaient; mais le diable se retrouvait très-fatigué. Rustique fut obligé d'avouer à Alibech que cet esprit de ténèbres perdait ses forces quand il était trop châtié. On ne doit lui livrer de combats, ajoutait-il, que lorsqu'il élève orgueilleusement la tête, et non pour l'agacer, comme tu fais, car il n'est pas chrétien d'avoir, même contre le diable, une haine implacable. Mais, dit Alibech, s'il en est ainsi de votre diable, il me semble que mon enfer ne devrait pas me tourmenter incessamment, ou que Satan devrait toujours y être envoyé quand l'enfer le réclame. Rustique ne savait que répondre. Alibech se désespérait. Hélas! disait-elle, il faut renoncer à notre salut, Dieu ne peut jeter sur nous que des regards irrités.

Sur ces entrefaites, un incendie terrible désola la ville de Caspe, et le père d'Alibech y périt avec tous ses enfans; de sorte qu'elle devint aussitôt l'héritière d'une immense succession. Alibech eût été fort laide, que, dans de telles circonstances, on se serait inquiété de son sort. Elle était très-jolie, c'était plus qu'il n'en fallait pour appeler sur ses pas les soupirans. Un jeune homme, qui épiait l'occasion de faire fortune, fut plus heureux que ses rivaux, et découvrit le désert qu'elle

habitait : il l'en arracha non sans peine, la reconduisit à Caspe, et l'épousa aussitôt.

Le jour même de la noce, les dames interrogèrent Alibech sur les pieuses occupations auxquelles elle s'était livrée dans la Thébaïde. La nouvelle mariée, qui n'avait rien perdu de sa naïveté première, leur conta tout simplement avec quelle ferveur elle mettait le diable en enfer, bien moins, il est vrai, qu'elle n'aurait voulu, mais assez cependant pour regretter son saint guide. Ce discours avait besoin de quelque explication, et elle la donna ingénue et complète. Les dames rirent beaucoup, et consolèrent la belle, en l'assurant que son époux servirait Dieu avec elle aussi bien et mieux, s'il le voulait, que le plus zélé des solitaires.

Vous pensez bien que cette anecdote ne fut pas long-temps secrète; et la doctrine du père Rustique est parvenue jusqu'à nous, sans que les bons chrétiens et les chrétiennes pieuses aient cessé de la pratiquer et de la révérer.

La nouvelle de Dionéo parut si plaisante, que, toute gaillarde qu'elle était, les dames ne purent s'empêcher d'en rire long-temps. Quand elle fut achevée, la reine, ôta sa couronne de laurier, et la mit adroitement sur la tête de Philostrate, qui ne s'y attendait nullement, en lui disant : Voyons si le loup saura mieux conduire les brebis que les brebis n'ont su conduire les loups. Si l'on m'eût cru, madame, dit aussitôt Philostrate, les loups auraient déjà appris aux brebis à remettre le diable en enfer, avec autant de zèle que Rustique

l'apprit à la jeune Alibech. Mais vous n'avez pas voulu, mesdames, de leçons ; ainsi c'est sans raison que vous vous qualifiez de brebis, et que vous nous traitez de loups. Quoi qu'il en soit, j'accepte avec reconnaissance le gouvernement que vous me déférez, et il ne tiendra pas à mon zèle que je ne l'exerce à la grande satisfaction de tout le monde. En voulant nous donner des leçons, mon cher Philostrate, répondit Néiphile, il aurait fort bien pu arriver que vous nous eussiez appris à être sages, de la même manière que Mazet de Lamporechio apprit des nonnains à recouvrer l'usage de la parole; vous vous souvenez sans doute de la raison qui le contraignit de parler.

Le nouveau roi comprit ce qu'elle voulait dire. Voyant qu'il avait affaire à forte partie, il mit fin à la plaisanterie, et commença, dès ce moment, à s'occuper des devoirs de sa place. Il fait appeler le maître-d'hôtel, pour s'informer de l'état des choses ; il veut tout voir, tout examiner par lui-même ; et, après avoir pris les renseignemens nécessaires, il donne des ordres en conséquence, et n'oublie rien de ce qui pourra être agréable à la compagnie, à laquelle il tient ensuite ce discours : Croiriez-vous, mes belles dames, que, tout roi que je suis, il n'y a peut-être pas d'homme plus à plaindre ? Je suis amoureux d'une d'entre vous ; et, quoiqu'il y ait plus d'un an que je soupire pour elle, que j'aie toujours été empressé à lui faire ma cour, à prévenir ses moindres désirs, qu'elle ne puisse ignorer que je ne vis et ne veux vivre que pour elle, je n'ai pu encore toucher le cœur de l'ingrate ; j'ai même eu le

douleur de me voir entièrement délaissé pour un nouvel amant. Ce qu'il y a de plus cruel pour moi, c'est qu'il ne m'est pas possible de me détacher de cet objet, malgré son indifférence. Bien loin de pouvoir l'oublier, je sens mon amour devenir plus violent chaque jour, sans avoir la moindre espérance de le voir couronné; or, pour consacrer en quelque sorte mon malheur, je suis d'avis que, dans les nouvelles qu'on doit raconter demain, on traite des sujets analogues à ma disgrâce. Oui, j'entends et je prétends, puisque ma qualité de roi me donne ce droit, que les histoires qu'on racontera pendant mon règne roulent sur les personnes dont les amours ont fini malheureusement; car je ne vous cacherai point que je m'attends à voir finir le mien de la manière la plus fâcheuse. C'est pour cela sans doute qu'on m'a surnommé *Philostrate*, et la cruelle qui m'a donné ce surnom savait bien ce qu'elle disait.

Le roi, ayant parlé de la sorte, se leva, et permit à chacun d'aller où bon lui semblerait jusqu'à l'heure du souper.

Le parc était si beau, si charmant, que personne ne fut tenté d'en sortir pour aller prendre son divertissement ailleurs. Le soleil touchait alors à la fin de sa carrière. On voyait les chevreuils, les lapins, et plusieurs autres animaux bondir sur le même tapis de verdure où se trouvait la compagnie. On ne jugea donc pas à propos de se séparer. Dionéo et Flamette se mirent à chanter la chanson de messire Guillaume et de madame Vertu. Philomène et Pamphile s'amusèrent à jouer aux échecs. Comme ils s'occupaient les uns les

autres de différentes choses pour passer le temps, l'heure du souper arriva qu'ils ne s'y attendaient pas encore. Les tables furent dressées autour de la belle fontaine, et l'on fit le repas le plus gai, dans le lieu le plus agréable du monde. La chère fut délicate, les fruits et les vins parurent délicieux.

Dès qu'on eut desservi, Philostrate, pour suivre les exemples des reines qui l'avaient précédé, voulut qu'on dansât, et commanda à Laurette d'ouvrir le bal. Elle ne se le fit pas dire deux fois, et dansa avec toutes les grâces possibles. Le reste de l'assemblée imita son exemple. Le roi ordonna ensuite à la même dame qui avait ouvert le bal de chanter une chanson : Monseigneur, lui dit-elle, je ne chante jamais les chansons d'autrui, et n'en sais pas d'ailleurs une seule; quant aux miennes, je ne me souviens d'aucune qui soit digne d'amuser une aussi agréable compagnie; mais, si vous voulez vous contenter de celle qui s'offre à ma mémoire, je la chanterai très-volontiers. Il ne peut rien venir de vous, madame, repartit le roi, qui ne soit charmant et parfait; ainsi n'hésitez pas un instant de nous dire celle dont vous vous souvenez. Alors Laurette chanta d'une voix fort douce, et du ton et de l'air le plus tendres et le plus touchans.

Le roi fit encore chanter d'autres dames à la clarté des flambeaux, jusqu'à ce que les étoiles commencèrent à pâlir. Alors, voyant qu'il était temps d'aller se coucher, il renvoya chacun dans son appartement, en souhaitant à tous une bonne nuit.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Je croyais, mes chères et aimables dames, que le vent brûlant et furieux de l'envie n'exerçait sa violence que sur les lieux élevés; je l'avais entendu dire aux personnes les plus éclairées, et je l'avais moi-même lu dans les meilleurs auteurs : mais j'ai fait la triste expérience du contraire. J'ai eu beau suivre le droit chemin, et chercher les lieux les plus bas et les plus retirés, il ne m'a pas été possible d'échapper à ses fureurs : j'ai eu beau ne publier que de misérables nouvelles, et ne les écrire qu'en prose très-simple et très-familière, je n'ai pas laissé d'exciter les clameurs de cette implacable furie. Mais en vain a-t-elle déchaîné ses serpens contre moi, leurs sifflemens, ni leurs morsures, n'ont pu ni arrêter ni suspendre mon entreprise : j'ai continué l'ouvrage que j'avais commencé. Je trouve même une espèce de consolation dans les persécutions odieuses que mon travail m'a attirées, puisque, selon

la remarque des hommes sages, il n'y a guère que les auteurs sans talent et sans mérite qu'on laisse en repos.

Croiriez-vous, mesdames, que plusieurs de mes critiques me font un crime de vous trouver aimables, et soutiennent qu'il n'y a aucun honneur à vous amuser, à vous plaire, et à célébrer vos charmes? Rien n'est cependant plus vrai. D'autres, plus circonspects, prétendent qu'il ne convient nullement à un homme de mon âge de se livrer à de semblables frivolités, et que c'est aux jeunes gens tout au plus qu'il appartient de causer si long-temps de galanterie, et de vous faire la cour. Quelques-uns, feignant de s'intéresser à ma réputation et à ma gloire, disent que je ferais beaucoup mieux d'aller avec les Muses sur le Parnasse que de perdre le temps avec vous. D'autres, moins prudens et plus aigres, n'ont pas craint de dire qu'au lieu d'employer le temps à composer des niaiseries, je devrais plutôt songer à amasser de quoi vivre. Il y en a qui, pour décrier mon travail et le dépriser à vos yeux, ont cherché à vous persuader que les événemens que je vous ai racontés se sont passés d'une autre manière, et qu'ils sont devenus méconnaissables sous ma plume.

C'est ainsi, mesdames, que, pendant que je travaille pour vous, l'envie me poursuit de tous les côtés sans aucun ménagement; mais Dieu sait avec quelle patience et quel courage je supporte ses sifflemens et ses morsures lorsqu'il s'agit de vous plaire! Quoiqu'il n'appartienne qu'à vous de me défendre avec succès, je ne crois cependant pas devoir garder le silence dans cette

occasion. Ce n est pas que je veuille répondre en forme, et traiter mes ennemis comme ils le mériteraient; non, une réponse courte et sans préparation me suffira; encore même m'épargnerais-je ce soin si je ne craignais qu'ils ne prissent mon silence pour un effet de ma timidité. Mais, avant de répondre à aucune de leurs critiques en particulier, permettez que je raconte une nouvelle : j'aurai soin de la laisser inachevée, pour qu'on ne la mette point au rang de celles qui vous sont spécialement consacrées. Je m'adresse à mes censeurs.

A MES CENSEURS.

LES OIES DU PÈRE PHILIPPE.

Il y avait autrefois, dans notre bonne ville de Florence, un citoyen d'une naissance peu relevée, mais riche dans son état, et fort entendu dans les affaires. Cet homme s'appelait Philippe Balduci. Sa femme et lui s'aimaient passionnément; ils vivaient en bonne intelligence, et bornaient leurs soins à se plaire l'un à l'autre. La mort de la femme rompit une union si parfaite : elle laissa Philippe avec un fils âgé d'environ deux ans. Il ne pouvait se consoler d'avoir perdu ce qu'il avait de plus cher; dans son désespoir, il résolut de renoncer entièrement à la société, et de se consacrer, avec son fils, au service de Dieu; pour cet effet, il distribua tout son bien aux pauvres, et se retira sur le mont Asinaire, au milieu des bois, dans une petite grotte, où il passait son temps en prières et en mortifications, et où il ne subsistait que des charités des bonnes âmes. Il se fit un devoir d'élever son fils dans la piété et dans l'ignorance des choses du monde, de peur qu'elles ne le détour-

nassent du chemin du ciel ; il ne lui parlait que de la vie éternelle, de la gloire de Dieu et du bonheur des saints. Il le garda plusieurs années dans la grotte, sans le laisser sortir, et sans lui laisser voir d'autres objets que des oiseaux et des bêtes fauves ; il était dans l'habitude de l'y enfermer toutes les fois qu'il allait à Florence pour y faire la quête ; enfin son fils était parvenu à l'âge de dix-huit ans sans être jamais sorti du bois, et sans savoir qu'il y eût au monde ni femme ni fille. Un jour que l'ermite, déjà vieux, allait à la ville pour y recueillir les charités accoutumées, le jeune homme lui demanda où il allait. Je m'en vais faire la quête, lui répondit-il, dans une ville appelée Florence, voisine de notre ermitage.

Vous devriez m'y mener une fois, mon père, pour me faire connaître les personnes pieuses et charitables qui nous assistent ; car vous êtes déjà vieux, et bientôt hors d'état de soutenir la fatigue; moi, qui suis plus jeune, plus vigoureux, j'irai désormais chez ces bonnes âmes, pour leur demander ce qui nous fait vivre, et vous vous reposerez. Dieu peut d'ailleurs vous retirer de ce monde ; et que deviendrais-je, ne connaissant personne ?

Le bon homme goûta fort une proposition si raisonnable ; et, croyant son fils bien affermi dans la sainteté et bien fortifié contre les tentations et les vanités de la vie humaine, il ne fit aucune difficulté de le mener à Florence. Le jeune homme, comme s'il fût tombé des nues, arrête ses yeux avec étonnement sur tous les objets qu'il aperçoit, et, ravi d'admiration

à la vue des maisons, des palais, des églises, demande à son père le nom de chaque chose. Son père le lui dit, et il paraît enchanté de l'apprendre. Pendant qu'il continuait ses questions, et qu'il contemplait des beautés qu'il n'avait jamais vues, et dont il n'avait même pas entendu parler, il aperçut une troupe de jeunes dames bien mises, qui venaient d'une noce. Il les examine attentivement, et demande au vieillard ce que c'était.—Ne regarde point cela, mon fils : c'est quelque chose de dangereux. — Mais comment cela s'appelle-t-il? Le père, qui veut écarter de l'esprit de son fils toute idée charnelle, et qui craint de nouvelles questions capables d'exciter dans son enfant les désirs de la concupiscence, ne croit pas devoir lui dire leur nom, et lui répond que ce sont des oies. Chose étonnante! celui qui n'avait jamais vu ni entendu parler de ces oies se sentit vivement ému à leur aspect, et, ne se sentant plus touché ni de la beauté des palais, ni de la gentillesse du cheval, ni de la grosseur du bœuf, ni des autres objets qu'il venait de voir pour la première fois, il s'écria aussitôt : Mon père, je vous en prie, faites-moi avoir une de ces oies. O bon Jésus! répondit le père étonné, ne songe point à cela, mon fils; c'est une mauvaise chose! —Quoi! mon père, les mauvaises choses sont-elles ainsi faites? — Oui, mon fils. — Je ne sais, mon père, ce que vous voulez dire, ni pourquoi ces choses-là sont mauvaises; mais il me semble que je n'ai encore rien vu de si beau et de si agréable. Je doute que les anges peints que vous m'avez montrés soient aussi gentils que ces oies. Mon père, ne pourrions-nous pas en mener une

dans notre ermitage ? ce sera moi qui aurai soin de la faire paître. — Je ne le veux point, mon fils ; tu ne sais pas de quelle façon on les repaît. Le père reconnut alors que nature avait plus de force, par son instinct, que tous les préceptes de l'éducation, et se repentit d'avoir mené son fils à Florence... Mais je m'arrête, et je laisse là la nouvelle pour retourner à ceux pour qui je l'ai racontée.

Quelques-uns de mes critiques, mes jeunes et charmantes dames, me font donc un crime de ce que je m'attache trop à vous faire ma cour. J'avoue, et j'avouerai devant tout l'univers, que vous me plaisez infiniment. J'ajoute même que je me ferai toujours un devoir de vous plaire. Tant pis pour eux s'ils le trouvent mauvais : je me contenterai de leur demander ce qu'ils trouvent là de blâmable et de surprenant. Pourraient-ils m'en faire un crime, quand même je serais du nombre des amans que vous favorisez ? Mais, jusqu'à présent, mes seules jouissances sont de vous voir tous les jours, de contempler vos charmes, vos grâces naturelles, d'admirer votre enjouement, votre douceur, votre honnêteté et toutes les rares qualités dont vous êtes pourvues. Si, dès le premier moment qu'il vous vit, vous fûtes un objet de tendre affection pour celui qui avait été nourri et élevé au milieu des bois, sur le sommet d'une montagne déserte, doit-on me blâmer, me mordre et me déchirer à belles dents, moi, à qui le ciel n'a donné un cœur que pour vous aimer ; moi, qui, dès ma plus tendre jeunesse, ai mis en vous toute mon espérance ; moi,

qui n'ai pu me défendre du pouvoir de vos charmes, des feux dévorans qui partent de vos yeux, des sons enchanteurs de votre voix douce et touchante? Si, après avoir considéré l'effet que votre seul aspect a produit sur l'esprit et le cœur d'un pauvre ermite, et d'un jeune homme sans aucune expérience des plaisirs que vous procurez, ou plutôt d'une véritable bête sauvage, il se trouve encore quelqu'un qui ose blâmer les soins que je vous rends, ce censeur sera certainement un homme disgracié de la nature, un homme incapable de connaître le plaisir et la force du sentiment, et dès lors il ne mérite que mon mépris.

Quant à ceux qui parlent de mon âge, ils font bien voir leur ignorance. Qui ne sait qu'on peut avoir de la vigueur jusque dans la vieillesse même? Il suffit d'avoir été sage dans son printemps. Je ne suis pas encore si vieux; et, quand mon âge serait plus avancé, qui ignore que, quoique le poireau ait la tête blanche, il ne laisse pourtant pas d'avoir la queue verte? Mais, quittant la plaisanterie, je réponds à ceux-ci que je ne rougirai jamais de faire jusqu'à la fin de mes jours ce que firent Guide Cavalcanti, Dante Alighieri et Cino de Pistoie, qui s'étudièrent toute leur longue vie à rendre des soins aux personnes de votre sexe. Je pourrais leur citer mille autres exemples de gens de mérite, qui, dans l'âge le plus avancé, se sont fait un plaisir et un honneur de plaire aux dames; mais c'est à eux à les chercher s'ils les ignorent; je ne veux ni ne dois m'écarter de mon sujet.

Me conseiller d'aller établir mon séjour sur le Par-

nasse avec les Muses, j'avoue que l'avis est très-bon. Mais pouvons-nous toujours demeurer avec elles, et sont-elles d'humeur à demeurer toujours avec nous? D'ailleurs, si on ne les quitte que pour des objets qui leur ressemblent, mérite-t-on d'être blâmé? Ce sont les dames qui m'ont inspiré les meilleurs vers que j'ai faits en ma vie; les muses ne m'en ont pas inspiré un seul. Ce n'est pas que je ne leur aie de grandes obligations, puisqu'elles m'ont appris à les faire : c'est peut-être aussi à leur secours que je dois ma facilité d'écrire ces historiettes. Quoiqu'elles soient en prose, et en prose très-simple, les muses n'ont pas laissé de me visiter quelquefois, pour augmenter le plaisir des dames à qui je les destine, par les chansons érotiques dont j'ai orné la fin de chaque journée. Je puis donc conclure qu'en écrivant ces nouvelles, je ne m'éloigne pas si fort du Parnasse qu'on pourrait se l'imaginer.

Mais que dire à ceux qui, pleins de pitié pour moi, me conseillent de chercher de quoi vivre? Certes, je l'ignore; mais je sais bien quelle serait leur réponse, si j'étais dans le cas de leur demander du pain. Ils ne manqueraient pas de me dire : Vas-en chercher parmi tes fables. Mais qu'ils sachent, ces critiques si compatissans, que les anciens poètes en ont plus trouvé avec leurs fables que beaucoup d'autres par leur industrie et leur travail; qu'on a vu des auteurs faire fleurir et honorer leur siècle par leurs fables, et des hommes riches le déshonorer par leur ambition démesurée, et finir par se ruiner et périr misérablement. Que dirais-je de plus? Que ceux qui me parlent si indé-

cemment me chassent sans pitié lorsque j'irai leur demander du pain. Je n'en ai pas eu besoin, grâces à Dieu, jusqu'à présent; et, s'il m'arrive de tomber dans la pauvreté, je saurai, suivant le précepte de l'apôtre, la souffrir et la supporter. Ainsi je les dispense de me plaindre, et les prie de ne pas prendre plus de souci de moi que je n'en prends moi-même.

Pour ceux qui prétendent que les événemens ne se sont pas passés de la manière que je les rapporte, ils me feraient grand plaisir de me montrer les originaux que j'ai ainsi défigurés. S'ils peuvent les produire, et qu'ils ne soient pas d'accord avec les faits que j'ai racontés, j'applaudirai moi-même à leur critique, et je tâcherai de me corriger. Mais, s'ils sont dans l'impossibilité de me les présenter, je les laisserai dans leur sentiment, sans m'en inquiéter, et me contenterai de dire qu'eux seuls altèrent la vérité pour décrier mes productions.

Ces réponses, que je viens de jeter à la hâte sur le papier, me paraissent suffisantes pour le présent. Je me flatte qu'avec le secours de Dieu et le vôtre, mes aimables dames, je pourrai achever l'ouvrage que j'ai commencé sous vos auspices. J'ai assez de sagesse et de courage pour ne pas me laisser abattre par le souffle cruel de l'envie. Je saurai lui tourner le dos. Si mes ennemis augmentent d'efforts pour me nuire, il me sera aisé d'en triompher et de les couvrir de honte. Que peuvent-ils faire? Je ne vois pas qu'il puisse m'arriver pis qu'au tourbillon de poussière agité par le vent : ou le vent n'a pas la force de

l'enlever de terre, ou, s'il l'emporte dans les airs, c'est pour la laisser tomber sur la tête des hommes, sur la couronne des rois et des empereurs, ou bien sur le faîte des palais et sur le sommet des tours. Elle ne peut descendre plus bas que le lieu d'où elle est montée.

Me voilà donc déterminé pour toujours, mes belles dames, à faire tout ce que je pourrai pour vous plaire et vous amuser. Les personnes raisonnables et éclairées conviendront que ceux qui vous aiment, ne font qu'obéir à la nature. Il est difficile de résister à ses lois. Il faudrait de trop grandes forces pour la subjuguer et la vaincre; encore a-t-on vu les hommes qui avaient le plus d'empire sur eux-mêmes, succomber sous leurs efforts, et en être punis par cette même nature, à laquelle on ne désobéit jamais en vain. Pour moi, j'avoue, que je n'ai pas la force de lui résister, et je ne désire nullement de l'avoir. Si je l'avais, je la prêterais à quelque autre plutôt que de m'en servir. Ainsi, le meilleur parti que mes censeurs puissent prendre, c'est de garder un profond silence. Leurs clameurs ne me corrigeront point. S'ils ont le cœur froid et glacé, qu'ils croupissent à plaisir dans leur indifférence, et me laissent passer à mon gré le peu d'années qui me restent à vivre.... Mais revenons à notre sujet, que nous avons assez et trop long-temps perdu de vue.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LE PÈRE CRUEL

Le soleil avait chassé les étoiles du ciel, et dissipé les humides vapeurs de la nuit, lorsque le roi Philostrate fit lever toute la compagnie. On entra dans le parc, où l'on s'amusa jusqu'à l'heure du dîner, qui fut servi à l'heure accoutumée, et dans le même endroit où l'on avait mangé la veille. Après la méridienne, la société se réunit auprès de la belle fontaine; et, quand tout le monde eut pris place, le roi commanda à Flamette de raconter sa nouvelle. Cette dame s'exprima en ces termes :

Il faut avouer, mes dames, que notre roi nous a donné un sujet d'entretien bien désagréable et bien triste. N'est-il pas singulier que, dans un lieu où nous sommes venus pour oublier nos inquiétudes, il nous faille raconter des malheurs propres à assombrir l'esprit et à attendrir le cœur? Mais, puisqu'il faut obéir à notre monarque, et qu'il ne m'est pas libre de chan-

ger de sujet, je vais vous raconter un événement bien capable de faire couler nos larmes.

Tancrède, prince de Salerne, aurait eu la réputation d'un seigneur fort doux et fort humain, si, dans sa vieillesse, il n'eût souillé ses mains dans le sang de sa propre famille. Ce prince n'avait eu de son mariage qu'une seule fille; encore il eût été à souhaiter pour sa gloire, qu'il ne lui eût pas donné le jour. Il l'aimait avec tant de passion, et se plaisait si fort avec elle, qu'il avait toutes les peines du monde à se résoudre de la marier, quoiqu'elle eût passé l'âge nubile. Enfin il la donna au fils du duc de Capoue; mais la mort de ce duc, arrivée presque aussitôt après son mariage, obligea la fille de Tancrède de retourner chez son père. Cette princesse, nommée Sigismonde, était jeune, belle, bien faite, gaie, aimable, d'un esprit supérieur, et peut-être trop pour une femme. Son père, qui l'aimait toujours avec la même ardeur, et qui avait eu de la peine à la marier, n'eut garde de lui parler d'un second mariage. Elle en aurait accueilli l'idée sans aucune répugnance; mais elle ne crut pas qu'il fût de la bienséance de le lui demander. Pour se dédommager de cette dure privation, elle résolut de se choisir secrètement un amant honnête et discret. Après avoir jeté les yeux sur tous les courtisans, elle n'en trouva point qui fût plus à son gré qu'un jeune

homme nommé Guichard, d'assez basse extraction, mais qui avait, en récompense, de la vertu, du mérite et de la noblesse dans les sentimens, qualités que cette dame préférait à la naissance la plus illustre. Comme elle avait occasion de le voir souvent, et qu'un seul coup d'œil lui suffisait pour connaître un homme jusqu'au fond de l'âme, elle en devint, en peu de temps si passionnée, qu'elle ne pouvait s'empêcher de louer publiquement ses belles qualités. Le jeune homme s'aperçut aisément que la princesse avait du goût pour lui, et il ne tarda point à éprouver pour elle les feux de l'amour le plus tendre. Il ne rêvait qu'à son mérite et sa beauté; son image l'accompagnait partout, jusque dans son sommeil.

Pendant qu'ils brûlaient ainsi l'un pour l'autre, sans avoir pu se le dire autrement que par leurs regards, la princesse, qui ne voulait mettre personne dans la confidence, mais qui désirait d'avoir un tête à-tête avec l'objet de son amour, eut recours à un stratagème pour lui en indiquer les moyens. Elle lui écrivit une lettre, où elle lui marquait tout ce qu'il avait à faire pour qu'ils se trouvassent ensemble ; elle mit cette lettre dans le tuyau d'une canne, qu'elle donna à Guichard, en lui disant : Vous donnerez cela à votre servante, elle en fera un soufflet pour allumer votre feu. Il la prit, pensant bien qu'elle renfermait quelque mystère. De retour chez lui, il n'eut rien de plus pressé que de l'examiner. Il s'aperçoit qu'elle est fendue, l'ouvre avec empressement, y trouve une lettre qu'il lit et relit : et, le cœur plein de joie, se dis-

pose à mettre en pratique les moyens que la dame lui indiquait pour la voir en secret.

A un des angles du palais, il y avait une vieille cave, taillée dans le roc, et tirant son jour par un soupirail pratiqué dans le rocher même. Comme elle était abandonnée depuis fort long-temps, le soupirail était fermé par des buissons et des ronces qui avaient poussé tout à l'entour. On pouvait y descendre par un escalier dérobé, qui répondait à l'appartement de la princesse, mais cet escalier était si peu pratiqué, que personne ne s'en souvenait. L'amour, qui découvre tout, en fit souvenir Sigismonde, qui s'efforça aussitôt d'ouvrir la porte de cette cave. Elle s'en occupa secrètement plusieurs jours; et, après en être venue à bout avec une peine extrême, elle visita ce lieu souterrain, remarqua le soupirail, en mesura la hauteur; et voyant que son amant pourrait descendre par ce trou, elle prit alors le parti de lui écrire pour le lui faire savoir.

L'amoureux Guichard, informé par la lettre de sa maîtresse de la profondeur de la cave, se munit d'une grosse corde noueuse, se procura un manteau de cuir pour se garantir des épines, et se rendit, la nuit suivante, au lieu indiqué. Il y descendit sans accident, après avoir bien attaché la corde à un tronc d'arbre situé fort à propos presque à la bouche du soupirail. Il y passa le reste de la nuit et la matinée à attendre sa maîtresse. Celle-ci, feignant de vouloir reposer après son dîner, écarta ses dames d'honneur, et, se voyant seule, descendit ensuite dans la cave, où elle trouva

Guichard fort impatient de son arrivée. Elle lui fit l'accueil le plus gracieux, le plus tendre, et le conduisit bientôt après dans sa chambre, où ils passèrent plusieurs heures dans les plaisirs que l'amour peut faire goûter. Après avoir pris des mesures pour se voir à l'avenir de la même manière, la princesse ramena son amant à la cave, referma la porte, et alla retrouver ses femmes. La nuit suivante, Guichard sortit de la caverne par le même chemin, et s'en retourna chez lui fort satisfait.

Ces deux amans se revoyaient souvent, mais bien moins qu'ils l'auraient désiré. Leurs plaisirs étaient d'autant plus délicieux, qu'ils étaient achetés par la contrainte et la gêne; la fortune en fut jalouse, et changea en pleurs le sujet de leur joie. Le prince allait quelquefois sans suite dans la chambre de sa fille pour causer avec elle. Il s'y rendit un jour, l'après-dîner, pendant qu'elle était dans son jardin avec ses dames d'honneur, et il ne fut vu ni entendu de personne. Ne voulant pas interrompre la récréation de la princesse, et trouvant les fenêtres de la chambre fermées et les rideaux du lit abattus, il s'assit en l'attendant, sur un carreau, la tête appuyée contre le lit, et le rideau tiré sur lui, comme s'il eût voulu se cacher. Bientôt après, il s'endormit dans cette situation. Sigismonde, qui savait que son amant était au rendez-vous, impatiente de le délivrer, se dérobe à sa compagnie, va le tirer de son cachot, et le mène dans sa chambre, où, sans aucune défiance, ils se mettent tous deux sur le lit à leur ordinaire. Après avoir dormi

quelque temps, Tancrède se réveilla. Il entendit des mouvemens et des soupirs qui l'étonnèrent beaucoup, comme on peut l'imaginer. Quand il vit ce qui en était, dans le premier moment de sa colère il eut envie d'appeler du monde; mais il jugea qu'il ferait mieux de se taire et de demeurer caché, afin de pouvoir venger ensuite cette injure plus secrètement et avec moins de honte pour sa fille et pour lui-même. Les amans furent assez long-temps ensemble, selon leur coutume, et se séparèrent sans apercevoir le prince. Pendant que Sigismonde conduisait Guichard au petit escalier qui menait à la cave, Tancrède, tout vieux qu'il était, se glissa par une croisée qui donnait sur une terrasse du jardin, et, le cœur accablé de douleur, se retira ainsi dans son appartement, sans être vu de personne.

La nuit suivante, il mit des gens en sentinelle, et l'on prit Guichard, encore empaqueté de son manteau de cuir, au moment qu'il allait rentrer chez lui. Le prince se le fit mener secrètement, lui fit mille reproches, et lui dit que les bontés qu'il avait eues pour lui ne méritaient pas l'outrage qu'il lui avait fait, et dont il avait été lui-même témoin oculaire. Guichard ne s'excusa que sur la puissance de l'amour, qui ne reconnaissait point de souverain. Le prince ordonna qu'on l'enfermât dans une chambre du palais, et qu'on le gardât à vue.

Le lendemain, il alla voir sa fille, qui ne savait encore rien de l'aventure; il la prit en particulier, et, après s'être enfermé avec elle, il lui dit, les yeux baignés de larmes : Je comptais tellement, ma fille, sur

ton honnêteté et sur ta vertu, qu'il ne me serait jamais venu dans l'esprit, que je n'aurais jamais cru, quand on m'en aurait donné l'assurance, que je ne croirais pas encore, si je ne l'avais vu de mes propres yeux, que tu fusses capable de t'abandonner à un homme, à moins qu'il ne fût ton mari. Une telle infamie de ta part a porté dans mon âme un chagrin que je ressentirai jusqu'à la fin de ces jours languissans que je traîne dans la vieillesse. Puisque tu n'as pas rougi d'une telle démarche, est-il possible que, parmi tant de braves gens qui sont à ma cour, tu te sois déterminée en faveur de Guichard, dont la naissance est obscure, et que j'ai tiré de la bassesse? Mon embarras à ton égard égale ma douleur. Je ne sais le parti que je dois prendre, et ce que je dois faire de toi. La tendresse que j'ai toujours eue pour ma fille me porte à l'indulgence, et la lâcheté dont elle s'est rendue coupable, me sollicite à la punir comme elle le mérite. Je ne suis pas dans la même incertitude à l'égard de ton indigne amant: je l'ai fait arrêter cette nuit et mettre dans les fers. Je sais le sort que je lui prépare. J'ignore encore quel sera le tien; mais, soit que je te pardonne, soit que j'écoute ma juste indignation, je veux, avant de me décider sur ton compte, je veux savoir ce que tu as à dire. Après ces paroles, il baissa la tête et sanglota comme un enfant.

Sigismonde, voyant que son intrigue était découverte et que Guichard était prisonnier, pensa vingt fois faire éclater sa douleur par ses larmes; faible ressource, mais fort ordinaire aux personnes de son sexe. Mais,

comme elle avait l'âme grande, elle vainquit ces mouvemens de faiblesse, et, sentant bien que son amant était un homme perdu sans ressource, elle résolut de ne faire aucune prière pour elle, déterminée à ne point lui survivre. Je n'ai rien à vous nier, mon père, lui répondit-elle, non en femme affligée ou qui se reproche quelque faute, mais d'un œil sec et d'un air tranquille et assuré; je ne vous ferai non plus aucune prière, puisque je sens qu'elle serait inutile; je ne chercherai même point à fléchir votre colère, ni à émouvoir votre amour en ma faveur. Je me bornerai à défendre mon honneur, et m'abandonnerai ensuite à mon courage. Oui, j'ai aimé et j'aime encore Guichard; je l'aimerai tant que ma vie, qui ne sera pas longue, durera; et, si l'on aime après la mort, je vous déclare que je l'aimerai encore. La vertu de ce jeune homme et le peu de soin que vous avez pris de me marier ont eu plus de part à mon amour que la faiblesse du sexe. Comme vous n'êtes ni de fer ni de marbre, vous deviez songer que votre fille n'en était pas non plus; vous deviez, quoique dans l'âge avancé, vous rappeler combien fortes et puissantes sont les passions de la jeunesse. Si vous avez passé vos premières années dans le dur métier des armes, il vous était encore plus aisé de sentir les inconvéniens et les suites de la mollesse et de l'oisiveté, dans les hommes de tous les âges, et surtout dans les jeunes gens. Je suis sensible, je suis à la fleur de mon âge, et à ce double égard sujette à des sentimens que le mariage a tellement irrités, que je n'ai pu m'empêcher de les satisfaire. Mais qu'y a-t-il là de surprenant dans une

jeune femme? J'ai long-temps combattu les mouvemens de la nature, mais tous mes efforts ont été impuissans. Quand j'ai vu qu'il n'y avait pas moyen de résister à ma passion, j'ai pris toutes les précautions possibles pour accorder l'amour avec l'honneur, et c'est à l'insu de tout le monde que j'ai nourri la passion qui me dévorait. De quelque façon que vous ayez été instruit de mon intrigue, je ne la désavoue point. Je vous dirai seulement que ce n'est point le hasard qui m'a déterminée en faveur de Guichard: si je l'ai préféré à tous les autres courtisans, c'est par réflexion; le sentiment de son mérite m'a uniquement décidée en sa faveur. A vous entendre, il semble que vous me pardonneriez mon amour s'il avait eu un homme de qualité pour objet. C'est la faute de la fortune, et non la mienne, si mon amant n'est pas d'un rang distingué ou d'une naissance illustre. Mais pouvez-vous ignorer que cette fortune est aveugle, et que le plus souvent elle n'élève que ceux qui le méritent le moins, tandis qu'elle laisse dans l'obscurité ceux qui, par leur esprit et leurs sentimens, sont dignes de toutes ses faveurs? Est-il possible que vous soyez l'esclave des préjugés vulgaires, et que vous fassiez un crime à un homme de la bassesse de son origine, lorsque ce n'est que la faute du destin? Remontez à la source des conditions, et vous verrez que nous sommes tous enfans d'un même père, formés d'une même chair, sujets aux mêmes infirmités, et que c'est proprement la vertu qui a commencé à mettre de la distinction parmi nous. Les premiers qui se distinguèrent par leurs talens et leurs qualités furent appelés

nobles; les autres rampèrent dans la roture. Quoique la corruption du cœur humain ait abrogé cette loi, elle n'est pas entièrement détruite, et subsiste encore dans les âmes qui ne se laissent point entraîner au torrent des préjugés. La raison ne prescrit jamais; il existe toujours des esprits qui réclament ses droits. D'après ce principe, qui est celui des âmes élevées, si vous voulez jeter les yeux sur tous vos courtisans, et examiner leur mérite sans prévention, vous conviendrez aisément que Guichard est le plus noble de votre cour. Vos paroles, aussi bien que mes yeux, lui ont rendu ce témoignage. Qui le loua jamais plus que vous? Et certainement sa conduite a toujours justifié le bien que vous en disiez; j'ose même dire qu'elle était encore supérieure à vos éloges. Si toutefois je m'étais trompée dans la bonne opinion que j'ai de ce jeune homme, je l'aurais été par vous. C'est donc sans raison que vous blâmez mon attachement pour un homme de basse condition; vous pourriez me reprocher, avec plus de justice, la pauvreté de mon amant; mais ce reproche même retomberait sur vous, de n'avoir pas enrichi et élevé aux dignités un homme d'un si grand mérite, et qui vous a si bien servi. D'ailleurs, la pauvreté n'exclut point la noblesse; elle n'est qu'une privation de richesses : autrement, que deviendrait la noblesse de tant de rois, de tant de princesses de l'antiquité, qui étaient pauvres, tandis que des affranchis et des mercenaires nageaient dans l'abondance? Tel a autrefois gardé les troupeaux et labouré la terre, qui est riche à présent; et tel est aujourd'hui au faîte de la

grandeur et de la fortune, qui sera bientôt réduit à la condition des laboureurs.

Quant à l'incertitude où vous êtes sur ce que vous devez faire de moi, vous pouvez suivre les premiers mouvemens de votre colère, je ne m'y opposerai point. Il dépend même de vous de devenir cruel dans votre vieillesse. Ne craignez pas que je vous fasse la moindre prière pour vous empêcher de tremper vos mains dans mon sang, si vous avez résolu de le faire. Je vous annonce seulement que je suis toute résolue de subir le traitement que vous destinez à Guichard, et que, si ce n'est pas par votre ordre, ce sera de ma propre volonté. Ne pleurez donc plus, et faites-nous mourir tous deux, si vous croyez que nous l'ayons mérité.

Le prince reconnut à ce discours le courage et la fermeté de sa fille. Il ne la crut cependant pas capable d'exécuter ce qu'elle avait annoncé dans ses dernières paroles; il pensait, au contraire, que la perte de son amant la guérirait bientôt de son amour. Il la quitte dans cette idée, et donne aussitôt des ordres pour que la nuit suivante on étrangle Guichard, qu'on lui arrache le cœur et qu'on le lui apporte incontinent. Le prince fut obéi, et ayant mis ce cœur dans une grande coupe d'or, il l'envoya à sa fille par un domestique, avec ordre de lui dire : « Le prince, votre père, vous envoie ce présent pour vous consoler de la perte de celui que vous aimiez le plus. » Sigismonde, qui avait prévu la perte de son amant, s'était munie d'un poison pour l'avoir tout prêt au besoin. Elle n'eut pas plus tôt vu le présent, et entendu le compliment que

son père lui faisait faire, qu'elle ne douta plus que ce fût le cœur de Guichard. Mon père, dit-elle à l'envoyé, agit plus sagement qu'il ne pense peut-être : il a donné à ce cœur la sépulture qu'il méritait. Après avoir baisé ce cœur avec transport : J'ai éprouvé dans tous les temps, continua-t-elle, que mon père m'aimait ; mais il me le fait mieux connaître à présent que jamais, par les honneurs qu'il rend à ce cœur ; fais-lui-en des remercîmens de ma part, et dis-lui que ce seront les derniers qu'il recevra de moi.

Après ces paroles, elle baisa de nouveau le cœur de son amant, en poussant des soupirs qui étonnaient et touchaient également les dames de sa suite, qui se trouvaient alors dans sa chambre, et qui ne savaient ce que c'était que ce cœur, qu'elle ne cessait de contempler. Cœur qui m'as abreuvé de tant de délices, s'écriait la princesse, te voilà donc quitte des misères et des traverses de la vie! Maudite soit à jamais la cruauté de celui qui est cause que je te vois maintenant avec les yeux du corps, après t'avoir vu et admiré si souvent des yeux de l'esprit! Ton destin est fini, te voilà parvenu au terme où nous courons tous, ton ennemi même a cru que tu méritais un tombeau d'or. Il ne fallait plus, pour achever tes funérailles, que les larmes d'une amante qui t'était si chère. Tu les auras ces larmes que tu désires..... père impitoyable!..... J'avais résolu de mourir d'un œil sec, d'un front calme ; mais je ne puis résister aux tendres mouvemens que m'inspire le plus beau de tous les cœurs. Oui, je l'arroserai de mes larmes, ce cœur

qu'un Dieu propice vous a inspiré de m'envoyer. Cœur qui faisais tous mes plaisirs, toute ma volupté, après que mes justes larmes t'auront rendu les hommages que je te dois, je te suivrai dans l'autre monde, j'unirai mon âme à celle qui t'animait. Que dis-je? l'âme de mon amant est encore tout entière dans cette coupe, dans ce cœur que j'idolâtre encore, et cette âme me dit qu'elle attend la mienne pour ne plus s'en séparer.....

Les soupirs, les sanglots, les larmes qui coulaient en abondance des yeux de la princesse, et qui tombaient dans la coupe, l'empêchèrent d'en dire davantage. Les dames qui l'environnaient étaient stupéfaites, attendries, et ne comprenaient rien à cette scène lugubre. Elles lui demandent la cause de son chagrin, elles mêlent leurs larmes aux siennes, et font de leur mieux pour la consoler. La princesse, absorbée dans sa douleur, lève la tête, essuie ses larmes, et paraissant reprendre courage : O cœur chéri, s'écria-t-elle, j'ai rempli mon devoir envers toi, il ne me reste plus qu'à réunir mon âme à la tienne! Elle prend ensuite le poison qu'elle avait préparé ; elle le verse dans la coupe, et avale cette liqueur jusqu'à la dernière goutte, sans montrer la moindre crainte. Elle se jette incontinent sur son lit, sans abandonner la coupe précieuse, qu'elle pencha et renversa sur son cœur pour y coller celui de son amant.

Les dames firent avertir le prince de ce qui venait de se passer. Il arriva, mais trop tard, dans le moment que sa fille venait de se jeter sur son lit. Instruit du

malheur qu'il avait causé, et ne pouvant voir sa fille dans un si triste état sans répandre des larmes de tendresse et de repentir : Ne me donnez pas, mon père, lui dit Sigismonde d'une voix presque éteinte, ne me donnez point des pleurs qui me sont inutiles et que je ne souhaite point; mais, s'il vous reste encore un peu de cette affection que vous m'avez tant de fois témoignée, ne me refusez pas, pour dernière grâce, de me faire enterrer publiquement avec Guichard, puisque vous n'avez pas voulu que je vécusse heureuse avec lui. Le prince était si affligé, qu'il ne put lui répondre un seul mot: il se retira en sanglotant. A peine fut-il sorti, que la princesse, sentant qu'elle allait rendre le dernier soupir, et serrant toujours le cœur de son amant contre le sien, se tourna vers ses femmes et leur dit adieu. Un instant après ses yeux se fermèrent, et, ayant perdu tout-à-fait connaissance, elle expira.

Telle fut la fin malheureuse de Guichard et de la princesse Sigismonde. Jamais affliction ne fut plus grande que celle du vieux Tancrède. Il se repentit, mais trop tard, de sa cruauté, et fit enterrer, avec pompe, dans un même tombeau, les deux amans qui emportèrent les regrets de tous les Salernitains.

NOUVELLE II.

L'ANGE GABRIEL.

La nouvelle racontée par Flamette fit plusieurs fois couler les larmes de ses compagnes. Quand elle eut achevé son récit, le roi dit d'un ton ferme et un peu vif : Je ferais volontiers et sans aucun regret le sacrifice de ma vie, pour goûter seulement la moitié des plaisirs que Guichard dut trouver dans les bras de sa chère Sigismonde. Les tourmens que je souffre à chaque instant sont pires que la mort. Amour! cruel amour! rends-moi mon indifférence, si tu te refuses encore à me donner le bonheur. Mais, sans parler davantage de mes peines, j'ordonne à Pampinée de poursuivre le cours de nos récits. Si la nouvelle qu'elle va raconter ressemble à celle que nous venons d'entendre, je ne doute pas que je n'éprouve bientôt du soulagement, et que le feu qui me consume

ne commence à s'affaiblir. S'il pouvait s'éteindre tout-à-fait!

Madame Pampinée se mit en devoir d'obéir. Elle crut lire dans les yeux de ses compagnes qu'elles aimeraient mieux une histoire plus divertissante; et, comme elle était plus jalouse de leur plaire que de contenter le roi, elle résolut de les satisfaire sans sortir toutefois du sujet proposé. Voici par quelles réflexions elle débuta. Vous savez, dit-elle, mesdames, que, d'après un proverbe, rien n'est plus dangereux qu'un méchant qui passe pour homme de bien : il est donc de l'intérêt public d'arracher le masque aux hypocrites. C'est ce que je me propose de faire dans la nouvelle que je vais raconter. Vous verrez que la plupart des religieux se font une étude particulière d'afficher la dévotion, la pénitence, l'austérité, le zèle pour la religion, pour mieux cacher sous ces beaux dehors les vices qu'ils reprochent aux gens du monde; vous verrez que la pâleur de leurs fronts n'est qu'artificielle, que leur humilité n'est qu'apparente, leur dévotion qu'hypocrisie. Toutes les fois que je pense à ce qu'ils sont, que je réfléchis sur la conduite qu'ils tiennent, j'ai peine à comprendre comment on peut les souffrir et avoir en eux la moindre confiance. Quand on les entend soutenir qu'ils font leur salut en nous prêchant, et que nous faisons le nôtre en leur donnant, et qu'on les voit promettre à celui-ci telle place dans le paradis, à celui-là telle autre, plus ou moins bonnes, selon qu'on est plus ou moins généreux à leur égard, ne dirait-on pas qu'ils ne sont aucu-

nement obligés de travailler comme nous à gagner le ciel, mais qu'ils en sont déjà les possesseurs et les maîtres? Que ne m'est-il permis de les démasquer enfin! Ce n'est pas qu'il n'y ait d'honnêtes gens parmi les moines, mais c'est le plus petit nombre : le reste ne mérite que notre indignation et notre mépris. Que je serais aise de les voir punis de leur mensonge, comme le fut un cordelier de Venise, gros collier de son ordre, un fourbe et un scélérat, quoiqu'il jouît de la meilleure réputation, et qu'il fût reçu et fêté dans les premières maisons de la ville! Je vais vous conter son histoire, pour éloigner de votre esprit la triste image de la mort tragique de la tendre et courageuse Sigismonde.

Il y avait, dans la ville d'Imola, un mauvais sujet, nommé Bertho de la Massa, tellement reconnu pour fourbe et pour méchant, qu'on n'ajoutait jamais foi à ce qu'il disait, et qu'on lui eût prêté de mauvais des seins s'il eût été capable de faire une bonne action. Voyant qu'il était trop connu dans cette ville, il prit le parti d'aller à Venise, refuge ordinaire des bandits et des libertins. Dans l'espérance d'y suivre plus librement ses inclinations perverses, il crut devoir changer de nom, et mettre plus de politique dans sa conduite. Il débuta donc par se montrer tout différent de ce qu'il était. Il afficha la probité, l'amour de la religion, et finit par se faire cordelier, sous le nom de frère Albert d'Imola, non qu'il fût converti, mais

uniquement pour se mettre à l'abri de la misère et se procurer les moyens de satisfaire ses passions, sous le manteau de la religion. Que d'hommes ont embrassé l'état religieux dans ces mêmes vues!

Frère Albert comprit qu'il devait se gêner pour parvenir à son but; il s'y résolut, se proposant de se dédommager quand l'occasion se présenterait. Il commença donc par afficher la plus grande austérité. Louer les dévots, recommander le jeûne et la prière, vanter les douceurs de la pénitence, était l'unique sujet de ses discours. Il ne faisait gras en aucun temps, ne buvait de vin qu'en cachette, s'approchait fort souvent des sacremens, et consacrait les heures de récréation à l'étude. Par ce moyen, il s'acquit bientôt l'estime de ses confrères, qui, le jugeant aussi savant que pieux, ne balancèrent point à lui faire prendre la prêtrise. Il s'adonna ensuite à la chaire; et, comme il avait de l'esprit, et de l'ambition, qui en donne à ceux qui n'en ont pas, il ne tarda pas à devenir célèbre parmi ses concurrens. Il était le plus suivi de tous. A l'entendre prêcher, personne n'eût pu le soupçonner de n'être pas pénétré des vérités qu'il enseignait, tant il avait l'art de se déguiser. Il lui arrivait quelquefois de pleurer, pour mieux paraître touché, et pour toucher davantage ses auditeurs. Enfin il sut si bien faire, qu'il s'acquit en fort peu de temps l'estime et la confiance de toute la ville. On ne parlait que du frère Albert; toutes les dévotes voulaient l'avoir pour directeur; les plus honnêtes gens le faisaient appeler au lit de la mort : plusieurs le nommaient exécuteur de leurs der-

nières volontés ; d'autres mettaient leur argent et ce qu'ils avaient de plus précieux en dépôt entre ses mains. Je vous laisse à penser si le drôle faisait de bons coups quand il était sûr de n'être ni découvert ni soupçonné. Il y était d'autant plus encouragé, que, quand on l'eût surpris en faute, on n'aurait pu le croire coupable, tant il était en grande vénération dans tous les esprits. Jamais cordelier, pas même saint François d'Assise, ne jouit pendant sa vie d'une aussi grande réputation de sainteté.

L'empire que frère Albert avait pris sur lui-même ne s'étendait que sur ses actions extérieures. Il nourrissait ses anciens vices dans le fond de son cœur, et y avait ajouté l'hypocrisie, le plus grand de tous, puisque l'hypocrisie se joue de Dieu même. Comme il avait toujours eu du goût pour les femmes, quand il rencontrait une pénitente facile ou crédule, il la conduisait adroitement dans ses filets. Un jour, une jeune femme d'un esprit faible et niais, nommée Lisette de Caquirino, vint se confesser à lui. Elle était mariée à un riche marchand que des affaires de commerce avaient attiré en Flandre depuis peu de temps. Après qu'elle eut débité assez lentement la kirielle de ses péchés, le moine lui demanda si elle n'avait point de galant La dame, fière et orgueilleuse, comme sont tous les Vénitiens, lui répondit avec humeur : De quoi vous servent donc vos yeux, mon révérend père? croyez-vous que ma beauté soit de nature à être facilement prostituée? J'aurais sans doute plus d'amans que je ne voudrais, si j'étais moins difficile; mais, comme mes

charmes sont extraordinaires, je les réserve aussi pour des gens qui en vaillent la peine. Avez-vous vu des femmes aussi bien faites et aussi belles que je le suis? Elle dit mille autres extravagances au sujet de sa beauté, qu'elle traita plus d'une fois de céleste et de divine. Frère Albert comprit sans peine que sa penitente avait le cerveau un peu creux, quoique effectivement elle fût assez jolie; et, voyant que c'était là précisément ce qu'il lui fallait, il la convoita aussitôt et en devint passionnément amoureux. Il remit cependant à un temps plus favorable le soin de l'apprivoiser; et, pour mieux continuer son personnage d'homme pieux, il lui fit une petite morale, et lui remontra que ce qu'elle disait d'avantageux pour elle était un effet de vaine gloire et d'amour-propre dont elle devait se corriger. La pénitente, qui n'entendait pas raillerie, et qui ne sentait sans doute pas la force des termes, lui répondit tout uniment qu'il était un sot, puisqu'il ne savait pas distinguer une beauté d'une autre. Frère Albert, qui ne voulait pas l'aigrir davantage, lui donna l'absolution et la renvoya sans rien répliquer.

Quelques jours après, accompagné d'un moine qui lui était dévoué, il alla la voir dans sa maison; et, l'ayant prise en particulier, il se jeta à ses pieds. Madame, lui dit-il, je vous prie de me pardonner ce que je vous dis dimanche dernier en vous confessant : j'en fus si sévèrement châtié la nuit suivante, que j'ai passé depuis presque tout le temps au lit. Et qui vous a châtié de la sorte? dit la jeune et folle Lisette. — Vous allez en être instruite. Le soir qui suivit votre

confession, étant à mon ordinaire en oraison dans ma cellule, j'aperçus tout-à-coup une grande lumière. A peine ai-je tourné la tête pour voir ce que c'est, qu'un beau jeune homme saute sur moi et m'assomme de coups de bâton. Après m'avoir ainsi maltraité, je lui demandai qui il était, et pourquoi il m'avait battu; il me répondit qu'il était l'ange Gabriel, et qu'il m'avait châtié parce que j'avais osé censurer la beauté céleste de madame Lisette, qu'il aimait, après Dieu, par-dessus toutes choses. Je lui demandai pardon, comme vous jugez bien. Je te pardonne, me répondit-il, à condition que tu iras trouver cette dame pour lui faire tes excuses. Arrange-toi comme tu pourras, ajouta-t-il; mais sois assuré que, si elle ne veut point te pardonner, je reviendrai et je te donnerai tant de coups, que tu t'en ressentiras le reste de ta vie. Pardonnez-moi donc, madame : je vous rendrai compte ensuite de ce que l'ange me dit de plus.

La petite imbécile était au comble de sa joie d'entendre des choses qui flattaient si fort sa folle vanité, et qu'elle n'avait garde de révoquer en doute. Je vous le disais bien, père Albert, lui répondit-elle d'un ton de gravité, que mes charmes étaient tout célestes. Je suis cependant très-fâchée du mal que vous avez eu; et, afin que vous ne soyez plus maltraité, je vous pardonne, à condition toutefois que vous me répéterez tout ce que l'ange vous a dit. Puisque vous me pardonnez, reprit le moine, je ne vous cacherai rien; mais souvenez-vous bien qu'il vous faut garder un secret inviolable sur ce que je vais vous révéler. — Parlez

sans crainte, et comptez sur ma discrétion. — Vous êtes la plus heureuse de toutes les femmes, lui dit alors le père Albert : l'ange Gabriel vous aime avec passion; et, s'il n'avait pas craint de vous déplaire, ou plutôt de vous effrayer, il y a déjà long-temps qu'il serait venu coucher avec vous. Il m'a chargé de vous dire qu'il en avait la plus grande envie, et qu'il se proposait de venir vous trouver la nuit qu'il vous plaira de lui assigner. Mais, comme il est ange, et que, s'il venait sous cette forme, vous ne pourriez le toucher, il m'a déclaré que, pour vous faire du plaisir, il prendra la figure humaine. C'est pourquoi il m'a donné ordre de vous demander dans quel temps vous voulez qu'il vienne, et sous la forme de qui. Soyez persuadée qu'il sera très-exact au rendez-vous ; par conséquent, vous pourrez vous flatter d'être la plus heureuse des femmes, comme vous êtes la plus belle. La bonne dame répondit naïvement qu'elle était ravie de l'amour que l'ange avait conçu pour elle, parce qu'elle avait toujours eu pour lui beaucoup de dévotion. Je ne vois son image dans aucune église, dans aucune chapelle, que je ne fasse brûler aussitôt un cierge en son honneur. Il peut venir quand il voudra, il sera bien reçu, et me trouvera seule dans ma chambre. Je le laisse le maître de prendre la figure de qui bon lui semblera, pourvu qu'elle ne soit pas effrayante. — Vous parlez à ravir, ma belle dame : laissez-moi faire, vous serez satisfaite. Mais j'aurais une grâce à vous demander : elle ne vous coûtera rien, et me fera grand plaisir : c'est de trouver bon que l'ange emprunte mon corps. Voici le bien

qui en résultera pour moi. L'ange, animant mon corps, enverra mon âme en paradis, et l'y retiendra tant qu'il demeurera avec vous. Il est juste, répliqua Lisette, de vous donner cette consolation pour vous dédommager des coups de bâton que je vous ai attirés. — Vous donnerez donc vos ordres, madame, s'il vous plaît, pour que cette nuit l'ange trouve la porte de votre maison ouverte : venant vous voir avec un corps, il ne peut entrer que par la porte, comme font les hommes. Lisette l'ayant promis, le cordelier se retira, et la laissa si pleine de joie et d'impatience de voir son ange, que chaque moment lui paraissait un siècle.

Frère Albert se prépara d'avance au personnage qu'il devait faire la nuit suivante. Il commença par prendre plusieurs restaurans pour se fortifier et se mettre en état de faire des prodiges de valeur. Sitôt que la nuit fut venue, il sortit accompagné du même moine, et s'en alla dans la maison d'une appareilleuse de sa connaissance, où il avait autrefois accoutumé de prendre ses ébats lorsqu'il trouvait quelque jeune femme de bonne volonté. Après s'être muni d'une longue robe blanche, il se rendit chez la belle Lisette. Il ouvre la porte, qui n'était fermée qu'au loquet, met l'habit blanc, et monte dans la chambre de la dame, qui, ravie de la blancheur éclatante de l'ange prétendu, se met à genoux devant lui. L'ange lui donne sa bénédiction, la relève, et lui fait signe de se mettre au lit. Elle obéit incontinent, et monsieur l'ange de la suivre. Frère Albert était assez bel homme, et d'une constitution vigoureuse ; ainsi, se trouvant dans

les mêmes draps que Lisette, qui était fraîche et délicate, il ne tarda pas à lui faire connaître que les anges de son espèce étaient plus habiles que son mari. Elle était dans le ravissement, et bénissait le ciel de lui avoir donné une beauté assez brillante pour toucher le cœur d'un ange. La scène fut remplie tout autant de temps qu'il en fallait pour contenter la belle sans la fatiguer. Les intermèdes furent employés à s'entretenir de la gloire céleste. A la pointe du jour, le cordelier, jugeant qu'il était temps de se retirer, prit des mesures pour son retour, et alla rejoindre son compagnon, que la charitable vieille avait fait coucher avec elle pour l'empêcher de s'ennuyer.

Madame Lisette n'eut pas plus tôt dîné, qu'elle alla trouver frère Albert pour lui apprendre qu'elle avait reçu la visite de l'ange Gabriel, et lui conter ce qu'il lui avait dit de la gloire céleste, mêlant dans son récit mille fables de sa façon. J'ignore, madame, lui dit le moine, comment vous vous êtes trouvée de sa visite, mais je sais bien qu'après m'être apparu la nuit dernière pour apprendre le succès de mon ambassade, il a fait tout-à-coup passer mon âme dans un lieu de délices, dont les hommes n'ont aucune idée, et où j'ai demeuré jusqu'à la pointe du jour. Pour mon corps, j'ignore ce qu'il est devenu pendant tout ce temps, qui m'a paru très-court. Votre corps, répondit madame Lisette, a été toute la nuit entre mes bras, avec l'ange Gabriel. Si vous en doutez, regardez sous votre mamelle gauche, vous y trouverez une marque qui ne s'effacera pas de long-temps. — Je me déshabillerai

pour voir si ce que vous me dites est vrai. Après un assez long entretien de cette nature, Lisette s'en retourna chez elle, où elle attendit avec impatience une seconde visite de l'ange. Elle la reçut, puis une troisième, qui fut suivie encore de beaucoup d'autres, qui vraisemblablemeut l'auraient été d'un plus grand nombre si son imbécillité n'en avait arrêté le cours.

Elle était un jour avec une de ses amies. La conversation tombée sur la beauté des femmes, la folle ne manqua pas de mettre la sienne au-dessus de toutes les autres. Si vous saviez, ma chère, à qui j'ai le bonheur de plaire, vous ne balanceriez pas de donner la préférence à ma beauté sur celle des femmes que vous venez de me citer. L'amie, qui connaissait sa naïveté, et qui était bien aise de savoir ce qu'elle voulait dire, lui répondit : Cela est peut-être vrai; j'en suis même persuadée; mais tout autre que moi n'en croirait rien, à moins de savoir à qui vous plaisez. Qui que ce soit, je suis sûre que c'est à quelqu'un de bon goût. Je ne devrais sans doute pas le nommer, reprit alors notre étourdie; mais, comme je n'ai rien de réservé pour vous, je vous dirai que c'est l'ange Gabriel. Il m'aime comme soi-même, et me trouve la plus belle femme du monde, ou du moins de l'Italie, à ce qu'il m'a dit. L'amie de Lisette faillit à partir d'un éclat de rire; mais elle se retint, dans l'intention de la faire causer davantage. Si l'ange Gabriel, lui répondit-elle d'un air sérieux, vous a dit cela, il n'y a plus moyen de douter qu'il ne soit votre amant; mais je vous avoue que je n'aurais jamais cru que les anges fissent leur cour aux da-

mes. Sortez de votre erreur, reprit Lisette, ils leur font si bien leur cour, que les hommes ne sont rien en comparaison de ces messieurs. Le beau Gabriel m'a prouvé toutes les fois qu'il est venu coucher avec moi que mon mari n'est qu'un enfant auprès de lui. Au reste, il m'a assuré qu'on fait l'amour en paradis comme ici-bas, et qu'il n'est amoureux de moi que parce qu'il n'a pas trouvé de femme au ciel dont la beauté lui ait plu autant que la mienne. L'entendez-vous maintenant? cela est-il clair?

L'amie, qui avait une impatience extrême d'être en lieu où elle pût rire à gorge déployée de la bêtise de Lisette, la quitta plus tôt qu'elle n'eût fait sans cette intention, et s'en donna tout son soûl quand elle fut seule. Elle se trouva le soir même à une noce avec une grande compagnie de femmes; elle leur raconta, pour les divertir, l'amour angélique de la folle Lisette, dont elle fit le détail d'un bout à l'autre. Ces femmes n'eurent rien de plus chaud que d'en régaler leurs maris; ceux-ci en parlèrent à d'autres femmes : de sorte qu'en moins de deux jours presque tout Venise fut instruit de l'anecdote. Elle parvint aux oreilles des beaux-frères de madame Lisette, qui, connaissant sa grande simplicité, ne doutèrent pas que quelque galant ne se fît passer pour un ange dans son esprit. Ils formèrent aussitôt la résolution de savoir comment cet ange était fait.

Frère Albert, informé du bruit qui courait sur le compte de madame Lisette, l'alla voir une nuit pour lui faire de vifs reproches sur son indiscrétion; mais,

comme les beaux-frères, postés en sentinelle, l'avaient vu entrer et l'avaient suivi de fort près, à peine fut-il déshabillé, qu'il entendit du monde à la porte de la chambre. Il se douta d'abord de ce que c'était, surtout lorsqu'il entendit pousser vivement la porte, qu'il avait fermée au verrou. Il n'avait d'autre parti à prendre, pour s'évader, que de se jeter bien vite par la fenêtre, qui donnait sur le grand canal. C'est ce qu'il fit ; et, comme il y avait beaucoup d'eau, il ne se blessa point en tombant ; il fut seulement étourdi, mais pas assez pour ne pas gagner à la nage l'autre bord. Il se réfugia promptement dans la maison d'un matelot, qu'il trouva ouverte, et pria cet homme de vouloir bien lui sauver la vie. Il donne un tel tour à son aventure, qu'il sait l'attendrir sur son sort, et s'excuser de ce qu'il est tout nu. Le matelot le fait mettre dans son lit, et promet de lui rendre tous les services qui dépendront de lui. Quand le jour fut venu, il lui fit des excuses de ce qu'il était obligé de le quitter pour une affaire qui demandait tout au plus une heure de temps, et le pria de se tenir tranquille jusqu'à son retour.

Quand les beaux-frères furent entrés dans la chambre de la dame, ils trouvèrent que l'ange s'était envolé. Ils dirent mille sottises à leur belle-sœur, la menacèrent de la faire enfermer, et se retirèrent avec les habits du moine angélique.

Cependant, l'aventure s'étant répandue de grand matin, le bon matelot entendit dire, à la place de Realte, que l'ange Gabriel avait couché la nuit précédente avec madame Lisette ; qu'ayant été trouvé chez

elle par ses parens, il s'était jeté dans le grand canal, de peur d'être pris, et qu'on ne savait ce qu'il était devenu. A cette nouvelle, il imagina d'abord que cet ange pourrait bien être l'homme qu'il avait dans sa maison. Il rentre, le questionne, le reconnaît et le menace de le livrer aux beaux-frères de la dame s'il ne lui donne cinquante ducats. Le cordelier écrit un billet que le matelot fait parvenir à son adresse par un commissionnaire, qui rapporte l'argent : il pense en être quitte pour cette somme; mais son hôte, justement indigné de son hypocrisie, ne le croit point assez puni. Père angélique, lui dit-il, vous n'avez qu'un moyen pour sortir d'ici, et échapper aux parens irrités de madame Lisette. Le voici. Nous faisons aujourd'hui une fête à la place Saint-Marc, où chacun peut mener un homme déguisé en ours ou en sauvage. Si vous voulez vous travestir de l'une de ces manières, je vous y conduirai ; et, quand la cérémonie, qui doit représenter une chasse, sera finie, je vous promets de vous conduire en lieu de sûreté, et de vous donner les habits que vous me demanderez ; par ce moyen, vous échapperez aux parens de la dame : car, ayant eu avis que vous vous êtes réfugié dans une des maisons de ce quartier, ils ont fait poster dans les environs tant de gens pour vous saisir, qu'il n'est guère possible que vous sortiez d'ici sans tomber entre leurs mains.

Frère Albert avait bien de la répugnance à paraître sous un pareil accoutrement ; mais que faire? Le matelot lui avait parlé d'un ton à lui persuader qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre. La peur l'y fit con-

sentir. Son hôte le frotte aussitôt de miel, le couvre de plumes, lui attache un masque au visage, lui passe une chaîne au cou, lui met ensuite un bâton dans une main, et dans l'autre une petite corde, à laquelle étaient attachés deux gros chiens de boucher. Pendant qu'il est occupé à le travestir ainsi en sauvage, il dépêche un homme à la place Realte, pour y faire publier, à son de trompe, que ceux qui voudraient voir l'ange Gabriel n'avaient qu'à se rendre à la place Saint-Marc. Le matelot ne fut pas plus tôt dans la rue, tenant son sauvage par le bout de la chaîne, et le faisant marcher devant, qu'il se vit entouré d'une infinité de gens. On ne savait ce que c'était, et chacun questionnait son voisin pour le savoir. La place Saint-Marc était couverte de monde quand ils y arrivèrent. Le premier soin du matelot fut d'attacher son sauvage à un pilier, sur un endroit élevé, sous prétexte d'attendre le moment de la prétendue chasse. Il le laissa plus d'une heure exposé aux mouches, aux taons et aux huées du peuple. Quand il vit que la place était bien garnie de monde, feignant de vouloir déchaîner son sauvage, il lui ôta le masque, en criant à la multitude qui l'environnait : Puisque le sanglier ne vient point, il n'y aura point de chasse aujourd'hui ; mais, messieurs, afin que vous n'ayez pas perdu votre temps en venant ici, je veux vous faire voir l'ange qui est descendu du ciel pour venir consoler la nuit mesdames les Vénitiennes. Le voilà, ce bel ange dont vous avez entendu parler, ajouta-t-il en montrant le visage du frère Albert, qui fut aussitôt reconnu de tout le monde. Je vous laisse à

penser ce qu'il dut souffrir de se voir ainsi joué, et exposé aux huées du peuple, qui fut bientôt au fait de l'aventure de la nuit dernière. On l'insulta, l'injuria de toutes les manières ; on poussa la méchanceté ou plutôt la justice jusqu'à lui jeter des ordures au visage. Les plus honnêtes gens de la ville se firent un plaisir de l'aller voir, et de jouir du spectacle de son humiliation Il passa plusieurs heures dans cette cruelle situation, jusqu'à ce que, la nouvelle de son aventure étant parvenue au couvent, six religieux accoururent pour le réclamer. Ils lui jetèrent une large étoffe sur le dos, le détachèrent et le menèrent au couvent, suivis de la populace, qui ne cessait de huer à pleine tête l'ange et ses confrères.

L'histoire dit que frère Albert, de retour au couvent, fut mis dans une prison, où l'on présume qu'il dut finir ses jours d'une manière misérable. C'est ainsi que ce moine, après avoir long-temps trompé toute une ville par son hypocrisie, avoir abusé de la crédule vanité d'une femme, et avoir peut-être commis mille actions plus noires, mais moins éclatantes, fut démasqué aux yeux du public, et qu'il porta la punition due à ses iniquités. Plaise au ciel qu'il puisse en arriver autant à tous ceux qui lui ressemblent !

NOUVELLE III.

LES MALHEURS DE LA JALOUSIE.

Quand Pampinée eut achevé le récit de sa nouvelle, le roi demeura quelque temps dans le silence. Il y a, madame, dit-il, ensuite, il y a quelque chose de bon et qui m'a fait grand plaisir, dans l'histoire que vous venez de nous raconter ; c'est vers la fin. Le reste ne m'a pas paru assez sérieux. Puis, se tournant vers Laurette. Faites en sorte, madame, lui dit-il, de nous en raconter une meilleure. C'est fort bon à dire, répondit-celle-ci ; mais vous êtes un peu trop cruel envers les amans, puisque vous ne voulez entendre parler que de ceux qui sont malheureux. Puis, s'adressant à toute la compagnie, elle commença par ces réflexions morales pleines de sagesse et de raison :

Tout vice, mes jeunes dames, tourne, comme vous le savez sans doute, au désavantage du vicieux, et fait

souvent le malheur d'autrui; mais, de tous les vices, celui qui nous précipite dans les dangers et les malheurs les plus grands, c'est, à mon avis, la colère. Je la définis une haine subite et violente, enflammée du désir de la vengeance, et causée par le ressentiment d'une injure reçue. Il n'en est point qui subjugue et aveugle davantage notre raison. Quoiqu'elle soit le partage ordinaire des hommes, les femmes y sont fort sujettes, et la portent quelquefois à des excès beaucoup plus dangereux et plus funestes. La délicatesse de leur organisation, leur sensibilité extrême font, qu'elles s'enflamment plus aisément, et qu'elles ont moins de temps pour la réflexion. Un rien les affecte, les irrite et les met hors d'elles-mêmes. Mais, si, nous autres femmes, nous nous irritons facilement, il faut convenir que nous nous apaisons de même, et que nous avons beaucoup plus de douceur et d'aménité que les hommes. Notre grande sensibilité nous rend compatissantes, affables, prévenantes, d'un commerce agréable, et c'est principalement par ces qualités que nous nous attachons les hommes. C'est pour vous maintenir dans ces vertus et vous prémunir contre la colère, qui les fait perdre, que je vais vous conter l'histoire suivante.

Marseille est, vous le savez, une des villes les plus anciennes et les plus considérables de la Provence. Son port de mer la rend fort commerçante, mais aujourd'hui moins qu'autrefois. Parmi les négocians de cette

ville, il y en avait un extrêmement riche en terres et en argent, nommé Narnald Cluade, de très-basse origine, mais plein d'honneur et de probité. Il avait de sa femme plusieurs enfans, trois filles, entre autres, plus âgées que les garçons. Les deux aînées avaient quinze ans, et la cadette quatorze. Leur mère n'attendait, pour les marier, que le retour de son mari, qui était en Espagne pour les affaires de son commerce. L'une se nommait Ninette, l'autre Madelaine, et la troisième Bertelle.

Un jeune gentilhomme, peu favorisé des biens de la fortune, nommé Restaignon, était amoureux passionné de Ninette, qui ne l'aimait pas moins tendrement. Fort aimable et fort insinuant, il sut obtenir ses faveurs. Au lieu d'affaiblir son amour, elles ne firent que l'augmenter et le rendre plus violent. Pendant qu'il jouissait de son bonheur, deux jeunes cavaliers, qui étaient frères et orphelins, et à qui leurs parens avaient laissé de grands biens, devinrent amoureux, l'un de Madelaine, l'autre de Bertelle. Le premier portait le nom de Foulques, et le plus jeune le nom d'Huguet. L'amant de Ninette n'en fut pas plus tôt informé, qu'il forma le projet de sortir par leur secours de son état de pauvreté. Dans cette idée, il fait connaissance avec eux, s'empresse à leur procurer les moyens de voir leurs maîtresses, les accompagne aux rendez-vous qu'ils obtiennent par l'entremise de la sienne; en un mot, il laisse rarement échapper l'occasion de leur montrer son zèle pour les obliger. Quand il crut avoir gagné leur amitié, il les invita un jour à

déjeûner chez lui ; et après avoir parlé de différentes choses :

Mes amis, leur dit-il, vous me rendez assez de justice pour penser que je suis très-aise d'avoir fait votre connaissance et de m'être lié avec vous. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous en donner les preuves les moins équivoques. Je ne doute pas non plus de la sincérité de votre attachement pour moi, et c'est ce qui m'engage aujourd'hui à vous faire une proposition qui, si vous l'acceptez, peut nous rendre tous trois heureux. Vous savez que je suis, pour le moins, tout aussi amoureux de Ninette que vous pouvez l'être de ses sœurs; vous savez combien nous avons de difficulté les uns et les autres pour les voir : eh bien, je m'engage à lever tous les obstacles, si vous consentez à ce que je vais vous proposer. Vous êtes riche, et moi je ne le suis pas. Si vous voulez me faire part de vos biens, et convenir d'un lieu où nous puissions nous retirer et vivre en commun, comme de bons amis, je me fais fort de déterminer les trois sœurs à nous suivre. Quels amans, quels hommes seront plus heureux que nous? Voyez maintenant ce que vous avez à faire. Les deux frères, qui étaient amoureux à la folie, voyant qu'ils pourraient jouir de leurs maîtresses en toute liberté, ne balancèrent pas un instant à accepter la proposition. C'est à vous à choisir le lieu, lui dirent-ils; nous sommes prêts d'aller nous établir où bon vous semblera, pourvu que nous soyons avec nos maîtresses.

Restaignon fut enchanté, comme on peut le croire,

de cette réponse. Quelques jours après, il trouva moyen d'avoir un tête-à-tête avec sa chère Ninette. Il lui fit part du complot qu'il avait fait avec Foulques et Huguet, et la pria d'en faciliter l'exécution. La jeune Ninette, qui brûlait d'envie de pouvoir suivre sans obstacle les mouvemens de son cœur, y consentit volontiers. Elle l'assura qu'elle répondait de ses sœurs, et se hâta de tout disposer pour le départ Restaignon courut vers les deux frères pour les informer d'un si heureux commencement. Ceux-ci, après être convenus de choisir Candie pour le lieu de leur retraite, vendirent leurs biens-fonds et tous leurs immeubles, sous prétexte de vouloir entrer dans le commerce, et achetèrent une frégate qu'ils armèrent secrètement, attendant un moment favorable pour mettre à la voile.

Ninette de son côté, qui savait que ses sœurs n'étaient pas moins gênées, ni moins amoureuses qu'elle-même, sut si bien leur échauffer la tête, qu'elles attendaient l'heure de leur départ avec une extrême impatience. Ce moment si désiré étant venu, les trois Marseillaises trouvèrent moyen de mettre la main dans le coffre-fort de leur père, et prirent tout l'argent qu'elles purent emporter. Elles sortirent pendant la nuit, et allèrent trouver leurs amans, qui les attendaient. Le trio amoureux s'embarqua incontinent, et l'on mit à la voile. Ils voguèrent tout le jour par un vent des plus favorables, et arrivèrent le soir à Gènes, où les deux frères goûtèrent pour la première fois les grands plaisirs de l'amour. Ceux de Restaignon ne furent pas moins vifs, quoiqu'il sût déjà à quoi s'en tenir. Il avait été si gêné les autres fois,

et était d'ailleurs si passionné pour sa belle, que cette jouissance eut pour lui les charmes de la nouveauté.

Après s'être amusés quelque temps à Gènes, et s'y être munis de toutes les choses nécessaires, ils continuèrent leur route. Ils naviguèrent si heureusement, qu'ils arrivèrent dans moins de huit jours en Candie. Ils s'établirent près de la ville de ce nom, où ils achetèrent de fort belles terres et des maisons de plaisance. Ils vivaient très-splendidement : grosse meute, force oiseaux, chevaux de prix, nombreux domestique, ils avaient tout ce que des gens riches peuvent se procurer. C'était chaque jour nouveaux festins, nouveaux plaisirs avec leurs maîtresses; en un mot, ils étaient au comble de la joie et du bonheur.

Comme on se lasse de tout, même d'être heureux; comme la maîtresse la plus jolie et la plus aimable cesse à la longue de le paraître à celui qui en jouit librement, il arriva que Restaignon, qui avait été si épris de la sienne, se refroidit au point de chercher à lui faire infidélité. Dans une fête où il se trouva, il vit une jeune demoiselle de condition, dont il devint amoureux. Il fit de son mieux pour cacher sa nouvelle inclination à tout le monde, surtout à Ninette; mais ses assiduités auprès de sa rivale, les fêtes qu'il lui donnait, son empressement à se trouver partout où elle allait, donnèrent des soupçons et de l'inquiétude à sa première maîtresse, qui l'aimait toujours avec la même ardeur. Depuis ce moment, il ne pouvait faire un pas sans que la Marseillaise ne le suivît ou ne le fît épier: elle l'accablait de reproches, et devint d'une si grande jalousie, qu'elle

s'emportait contre lui pour la moindre chose capable de lui donner de l'ombrage. Mais les difficultés enflamment le désir : plus elle faisait d'efforts pour éloigner son amant de sa rivale, plus elle augmentait la nouvelle passion de Restaignon. On ignore s'il obtint les faveurs du nouvel objet qui l'avait enflammé ; on sait seulement que Ninette, d'après certains rapports ou indices, ne douta point qu'il n'eût consommé l'infidélité. Le dépit qu'elle en conçut la plongea dans une mélancolie extrême ; elle eut bientôt autant d'aversion pour son amant qu'elle avait eu auparavant de passion et de tendresse, et, s'abandonnant à son ressentiment et à sa fureur, elle résolut de se venger. Elle s'adresse à une vieille Grecque, savante dans l'art d'empoisonner, et l'engage, par prières et par argent, à lui composer une liqueur meurtrière, qu'elle fit prendre à Restaignon un soir qu'il était fort altéré. L'effet du poison fut si prompt, qu'il expira pendant la nuit. La nouvelle de cette mort subite fit le plus grand chagrin à Foulques, à son frère et aux deux sœurs, qui en ignoraient la cause. Ninette affecta de la tristesse comme les autres, afin d'écarter le soupçon de son crime.

Quelque temps après, Dieu permit que la vieille Grecque fût arrêtée pour une autre mauvaise action qu'elle avait commise. On la mit à la question ; et, dans la confession qu'elle fit de ses crimes, elle déclara qu'elle avait eu part à la mort de Restaignon, par le poison qu'elle avait délivré à sa maîtresse. D'après cette déclaration, le duc de Candie, sans s'ouvrir à personne,

alla, pendant la nuit, à la tête de plusieurs soldats, entourer le palais qu'habitaient les Provençaux, et fit prendre Ninette. Cette fille, sans attendre qu'on la mît à la question, avoua tout ce qu'on voulut. On imagine sans peine quel dut être l'étonnement de Foulques et de Huguet lorsqu'ils apprirent du duc la cause de l'emprisonnement de la sœur de leurs maîtresses. Celles-ci n'eurent ni moins de surprise, ni moins de douleur. Les uns et les autres employèrent toute sorte de moyens pour la soustraire à la peine qu'elle méritait; mais ils désespéraient d'y réussir, tant le duc paraissait déterminé à ne lui faire aucune grâce. Madelaine, qui était jeune et belle, à qui le duc avait fait quelque temps sa cour, mais sans fruit, pensa qu'un peu de complaisance pourrait sauver sa sœur. Dans cette vue, elle envoya secrètement chez le duc, et lui fit dire par un commissionnaire intelligent qu'elle consentirait à ses désirs s'il voulait lui rendre sa sœur et lui promettre un secret inviolable. Cette proposition fit grand plaisir au duc; il balança toutefois pour l'accorder; mais enfin l'amour l'emporta sur la raison et la justice. Il donna des ordres, du consentement de Madelaine, pour arrêter Foulques et Huguet, sous prétexte qu'ils devaient être ouïs et confrontés à Ninette; et il se rendit secrètement, la nuit suivante, chez la belle. Il avait eu auparavant la précaution de répandre le bruit qu'il avait fait mettre dans un sac et jeter dans l'eau la coupable Ninette, qu'il conduisit cette nuit même auprès de sa charitable sœur. Le lendemain les deux frères furent rendus à la liberté; et, comme ils ne dou-

taient pas que Ninette n'eût été noyée, ils se mirent à consoler leurs maîtresses de la mort de leur sœur. Quelque soin que Madelaine prît de la tenir cachée, Foulques ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était chez lui, et en fut fort étonné. Le mystère qu'on lui en avait fait lui donna des soupçons. Il se souvint incontinent de l'amour du duc pour Madelaine, et il ne douta point que les faveurs de sa maîtresse n'eussent été le prix de la délivrance de Ninette. Il fit part de ses craintes à Madelaine, qui lui tint un long discours pour lui cacher la vérité; mais ce discours ne le persuada point; il augmenta, au contraire, ses soupçons, au point qu'il eut recours aux emportemens pour la contraindre à lui dire ce qui s'était passé. Cette fille, intimidée par ses menaces, eut la faiblesse de lui déclarer ce que son amitié pour sa sœur lui avait fait faire. Cet aveu fut un coup de poignard pour son amant. N'écoutant plus que les mouvemens de sa colère et de sa fureur, il tire aussitôt son épée et la plonge impitoyablement dans le sein de cette infortunée, qui s'était mise à ses genoux pour lui demander pardon. Il alla aussitôt trouver Ninette. Il lui dit, d'un front tranquille et sereiu, qu'il venait la prendre pour la dérober à la cruauté du duc, qui, sachant qu'elle n'était point partie, avait donné ordre de a lui amener. Celle-ci, qui n'avait que trop de raison de craindre, ne balança point à le suivre; et, sans songer à prendre congé de ses sœurs, ils se mirent en chemin au commencement de la nuit, après avoir emporté tout l'argent qu'ils trouvèrent sous leur main. Ils gagnèrent

le port le plus proche, et s'embarquèrent sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étaient devenus.

Le duc, averti que Madelaine avait été tuée, fit arrêter Huguet et son amante. Ils eurent beau protester de leur innocence, et s'excuser sur la fuite de Foulques et de Ninette, ils furent mis tous deux à la question. La violence des tourmens les contraignit de s'avouer complices de la mort de Madelaine ; et, comme il n'y avait que la mort à attendre après un tel aveu, ils trouvèrent moyen de corrompre leur concierge, en lui promettant une somme d'argent qu'ils avaient cachée dans un lieu secret pour les cas de nécessité. Ils s'embarquèrent avec lui pendant les ténèbres, et s'enfuirent à Rhodes, où ils éprouvèrent bientôt toutes les horreurs de la misère, qui les accompagna jusqu'au tombeau.

NOUVELLE IV.

LA FILLE DU ROI DE TUNIS.

Laurette se tut, et chacun se mit à gloser sur l'emportement de Ninette et sur les funestes effets de la jalousie. Le roi, qui gardait un profond silence, sortit de sa rêverie par un soupir, et levant les yeux vers le ciel, comme pour se plaindre de sa malheureuse destinée, il ne les laissa retomber sur l'assemblée que pour donner ses ordres à Elise. Cette dame obéit sur-le-champ, et voici en quels termes elle s'exprima :

Ceux-là sont certainement dans l'erreur qui prétendent que l'amour entre dans notre cœur seulement par les yeux. Mon histoire prouvera qu'il s'y glisse aussi par les oreilles, et qu'il suffit souvent d'entendre parler du mérite d'une personne pour en devenir amoureux. C'est du moins ce qui arriva autrefois à un prince et à une princesse, qui, sans s'être jamais vus, conçurent l'un pour l'autre une passion des plus vives, et, comme vous allez le voir, des plus funestes.

Guillaume II, roi de Sicile, eut deux enfans; un garçon, nommé Roger, et une fille, appelée Constance; Roger mourut avant son père. Il laissa un fils, que le grand-père fit élever avec beaucoup de soin. Ce jeune homme devint un prince accompli. On ne parlait dans toute la Sicile que des agrémens de sa personne, et des heureuses dispositions de son esprit. La réputation de son mérite croissait avec son âge; elle pénétra dans les pays étrangers, et fit surtout beaucoup de bruit dans la Barbarie, alors tributaire du roi de Sicile. La fille du roi de Tunis, à force d'entendre louer ce prince, conçut pour lui de l'attachement. Elle se plaisait à en demander des nouvelles à tous les étrangers qui venaient de Sicile. Cette princesse jouissait, de son côté, d'une grande réputation. C'était un des plus beaux ouvrages de la nature, au dire de tous ceux qui l'avaient vue. Esprit, grâces, beauté, douceur, politesse, elle avait tout ce qui fait admirer et adorer la grandeur. La noblesse de ses sentimens répondait parfaitement aux charmes de sa figure. Elle aimait les hommes vertueux; et on lui dit tant de merveilles de la valeur et des autres qualités de Gerbin (c'était le nom du jeune héros), que, le regardant comme un prince accompli, elle passa bientôt de l'estime à l'amour. Chercher toutes les occasions d'en avoir des nouvelles, en parler elle-même avec un ton et des expressions qui laissaient aisément apercevoir le penchant de son cœur, était pour elle la plus agréable des occupations.

Si le mérite du prince de Sicile faisait du bruit à la cour du roi de Tunis, la rare beauté et les vertus de

la princesse sarrasine n'en faisaient guère moins à celle du roi Guillaume. A force de l'entendre louer, Gerbin s'en forma une si belle image, qu'il devint également amoureux. Il brûlait du désir de la voir, et, en attendant qu'il pût, sous un honnête prétexte, obtenir de son grand-père la permission d'aller à Tunis, il y envoya un courtisan affidé. Vous y séjournerez, lui dit-il, jusqu'à ce que vous ayez trouvé une occasion favorable pour faire mes complimens à la princesse sur son rare mérite, et lui peindre les sentimens d'estime, de respect et d'amour que j'ai conçus pour elle. Vous remarquerez l'effet que cette déclaration produira sur son âme, et vous reviendrez aussitôt m'en rendre compte.

L'envoyé s'acquitta à merveille de la commission. Arrivé à Tunis, il se déguisa en marchand, et pénétra jusqu'à la fille du roi, sous prétexte de lui montrer des bijoux. Pendant qu'elle les examinait, il trouva moyen de lui déclarer l'amour qu'elle avait inspiré au célèbre Gerbin, et lui offrit les services et la main de ce prince. La Sarrasine, flattée de cette déclaration, répondit à l'ambassadeur que son cœur avait déjà prévenu les intentions de Gerbin; qu'elle l'aimait tendrement, depuis qu'elle avait entendu parler de ses grandes qualités; qu'elle s'estimait heureuse de pouvoir lui en donner des preuves. Puis elle ôta de son doigt le plus précieux de ses anneaux, et le lui remit, avec ordre de le donner au prince, comme un gage de la sincérité de son estime et de sa tendresse.

Gerbin reçut cet anneau avec la plus grande joie qu'il soit possible d'imaginer. Il lui écrivit pour lui

peindre l'excès de sa satisfaction, et lui envoya par le même confident des presens magnifiques. Ce commerce dura quelque temps à l'insu des deux rois. Rien n'était plus tendre, plus passionné que les lettres de ces amans. Il ne manquait à leur bonheur que de se voir pour ne plus se quitter. Ils paraissaient formés l'un pour l'autre. Mais, tandis qu'ils s'occupaient des moyens de se réunir, le roi de Tunis promit sa fille au roi de Grenade. A la nouvelle de cette future alliance, la princesse faillit mourir de chagrin. Elle était inconsolable de se voir à la veille de perdre un amant qui pouvait seul la rendre heureuse. Elle aurait été le joindre bien volontiers, s'il lui eût été possible de se dérober à l'autorité paternelle; mais le peu d'apparence du succès l'empêcha de rien hasarder.

La nouvelle de ce mariage fut pareillement un coup de foudre pour Gerbin. Il voyait ses plus douces espérances trompées; mais, comme l'amour qui l'enflammait était fondé sur l'estime, il paraissait moins touché de son propre malheur que de celui de sa maîtresse. Ce qui achevait de le désespérer, c'est qu'il ne voyait point de remède à son infortune. Il ne pouvait cependant se déterminer à renoncer à la princesse. La seule idée de la voir passer dans d'autres bras, le faisait frémir. Certain de n'être heureux qu'avec elle, persuadé qu'elle ne pouvait l'être qu'avec lui, il forme enfin la résolution de l'enlever, si elle est conduite par mer à son époux. Ce projet était sans doute extravagant: mais les passions fortes raisonnent-elles? Elles cherchent à se satisfaire sans tenir compte du prix ni des obstacles.

Le roi de Tunis, ayant appris l'amour de Gerbin pour sa fille, et craignant que ce prince, dont il connaissait le courage, ne se portât à quelque violence, prit le sage parti d'envoyer des ambassadeurs au roi de Sicile, pour lui notifier le mariage de sa fille, et lui demander un sauf-conduit, qui la mît à couvert de toute insulte. Le vieux roi Guillaume, qui ignorait parfaitement l'amour de Gerbin, accorda volontiers le sauf-conduit, et, pour preuve de sa bonne foi, envoya un de ses grands au roi de Tunis. Celui-ci, muni de ce gage d'amitié, ne songea plus qu'aux préparatifs du départ de sa fille. Il fit équiper un grand et beau vaisseau au port de Carthage, qu'on chargea de munitions de guerre.

Pendant qu'on disposait toutes choses pour son voyage, la princesse, ne pouvant se résoudre à renoncer à Gerbin, lui envoya secrètement un de ses confidens, avec ordre de lui retracer son chagrin, de lui dire qu'elle devait partir incessamment pour Grenade, et qu'elle s'attendait qu'il profiterait de cette occasion pour lui faire connaître s'il était aussi brave qu'on l'assurait, et s'il l'aimait autant qu'il le lui avait fait entendre dans ses lettres.

Gerbin ne demandait pas mieux que d'enlever sa maîtresse. Tel avait été d'abord son projet; mais le sauf-conduit que son grand-père avait donné s'opposait à cette entreprise. Il ne savait à quoi se résoudre. L'amour, plus fort que toute autre considération, joint la crainte de paraître lâche aux yeux de la personne qu'il aimait le plus, le détermina à suivre son premier

dessein. Il part pour Messine, fait armer promptement deux galères, et s'embarque, suivi d'une troupe de soldats d'un courage éprouvé. Il prend sa route vers la Sardaigne, persuadé que le vaisseau de la princesse passera de ce côté. En effet, à peine fut-il arrivé sur les côtes de cette île, qu'il le vit venir à l'aide d'un petit vent vers l'endroit où il s'était posté pour l'attendre.

Mes amis, dit-il aussitôt à ses compagnons, je vous connais sensibles, je suis sûr qu'il n'est aucun d'entre vous qui n'ait éprouvé ou qui n'éprouve peut-être encore l'empire de l'amour, de cette passion énergique qui a fait entreprendre et exécuter tant de grandes choses; il ne vous sera pas difficile, dès lors, de comprendre ce que je désire et ce que j'attends de vous. Mon cœur, au moment où je vous parle, est enflammé de l'amour le plus tendre et le plus violent; je vous avoue même que c'est uniquement cette brûlante passion qui m'a porté à vous conduire ici : celle qui en est l'objet est la vertu et la beauté mêmes. Vous la verrez, mes amis, cette belle princesse que j'idolâtre : elle est dans le vaisseau qui paraît devant vous. Ce vaisseau est chargé de richesses, nous pouvons les acquérir à peu de frais, en l'attaquant : vous vous les partagerez, je vous les abandonne en entier; je ne désire pour ma part que la fille du roi de Tunis, que son père veut immoler à son ambition. Sauvons cette auguste victime, allons l'arracher des mains de ces persécuteurs; vous ferez son bonheur et le mien. Attaquons courageusement ces barbares, ils sont en petit nombre. Le ciel fa-

vorise déjà notre entreprise, puisqu'ils ne peuvent même nous éviter, faute de vent.

Gerbin eût pu se dispenser de parler si long-temps. Les Messinois, naturellement avides de rapines, ne demandaient pas mieux. Ils ne lui répondent que par des cris de joie. Aussitôt trompettes de sonner, et chacun de se préparer au combat. Les Messinois s'avancent vers le vaisseau à force de rames. Les Barbaresques, qui se doutent de leur projet, et qui ne peuvent fuir, courent soudain aux armes, et se mettent en défense. Gerbin, se voyant à une portée de flèche du vaisseau, détacha une chaloupe vers l'équipage, pour lui proposer de se rendre s'il voulait éviter le combat. Les chefs répondirent aux députés qu'ils étaient d'autant plus étonnés de la proposition, qu'elle était directement contraire à la foi que le roi de Sicile leur avait donnée; et ils montrèrent, en témoignage de cette foi, le sauf-conduit et le gant du roi, ajoutant qu'ils ne se rendraient que par la force des armes. Pendant cette espèce de négociation, la princesse avait paru sur la poupe. Gerbin la trouva plus belle encore qu'il ne se l'était figurée. Plus enflammé que jamais, il se moqua des représentations des Sarrasins, et leur fit dire, pour la dernière fois, que, s'ils ne consentaient à lui livrer la future épouse du roi de Grenade, ils devaient se résoudre à combattre. Ils prirent ce dernier parti, et commencèrent à faire voler les flèches et les pierres. Le combat fut sanglant, et la perte grande des deux côtés. Le prince sicilien, désespéré de voir la victoire demeurer incertaine, ranime le courage de

ses soldats, met du feu dans un petit navire qu'il avait amené de Sardaigne, et ordonne aux rameurs de s'avancer vers les flancs du vaisseau. Les Sarrasins, contraints de périr ou de se rendre, ne consultent plus que leur désespoir; ils amènent de force sur le tillac la princesse, qui s'était réfugiée au fond du vaisseau pour cacher ses alarmes; puis, la faisant voir à Gerbin, ils l'égorgent impitoyablement à ses yeux, et la jettent aussitôt dans la mer, en lui criant : Tiens, la voilà, puisque tu la veux; mais nous te la donnons comme tu l'as méritée. A la vue d'une pareille férocité, Gerbin, aimant autant mourir que vivre, et n'écoutant plus que son désespoir, crie aux rameurs de s'avancer; il s'accroche au vaisseau, y monte, et, malgré la résistance des Sarrasins, et tel qu'un lion affamé, qui, s'élançant au milieu d'un troupeau, assouvit sa rage plutôt qu'il ne rassasie sa faim, il abat à coups de sabre tout ce qui se présente devant lui, et le sang ruisselle de toutes parts. Son exemple est bientôt suivi par tous ses soldats, qui achèvent de tout exterminer. Pour récompenser leur courage, il fait enlever ce qu'il y a de plus précieux dans le vaisseau; il y met ensuite le feu, et redescend dans sa galère, peu touché de la victoire qu'il venait de remporter. Il fait tirer de la mer le corps de sa maîtresse, qu'il arrose de ses larmes. De retour en Sicile, il la fit enterrer avec pompe dans la petite île d'Ustica, située presque vis-à-vis celle de Drapani, puis il retourna à Palerme, plein de tristesse et de douleur.

Le roi de Tunis ne tarda pas à être informé de ce

qui s'était passé. Il envoya incontinent au roi de Sicile des ambassadeurs vêtus de deuil, pour se plaindre d'une violation de foi si insigne, et l'instruire de tout, afin d'obtenir la vengeance qu'il était en droit d'attendre. Le roi Guillaume, irrité de la conduite de son petit-fils, et ne pouvant refuser la justice qu'on lui demandait, fit arrêter Gerbin, et le condamna lui-même à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté, malgré les prières et les sollicitations de tous les barons, qui cherchaient à le fléchir. Il aima mieux n'avoir point d'héritier que de passer pour un prince injuste et sans foi.

Telle fut la fin tragique de ces deux amans fidèles, qui se suivirent de près dans le tombeau, avant d'avoir pu goûter les fruits de leur amour.

LE BASILIC SALERNITAIN.

NOUVELLE V.

LE BASILIC SALERNITAIN.

Le roi donna des éloges à la nouvelle d'Élise. Il ordonna ensuite à Philomène de dire la sienne. Cette dame, qui paraissait vivement touchée du sort malheureux de Gerbin et de sa chère maîtresse, commença ainsi :

Mes héros ne seront pas, à beaucoup près, d'aussi haut parage que ceux dont on vient de parler ; mais je puis vous assurer d'avance que mon histoire n'en sera pas moins touchante. Le nom de Messine l'a rappelée dans mon souvenir ; car l'événement dont il s'agit se passa dans cette ville.

A Messine vivaient autrefois trois frères, marchands, qui demeurèrent très-riches après la mort de leur père, né à San Géminiano (1). Ils avaient une sœur, jeune,

(1) Bourg de Toscane.

belle et bien faite, nommée Isabeau, qui n'était pas encore mariée, quoiqu'ils en eussent souvent trouvé l'occasion. Ils avaient aussi pour commis un jeune homme de Pise, nommé Laurent, sur qui roulaient presque toutes les affaires de leur négoce. Il était d'une figure agréable et d'un caractère plein de douceur. La charmante Isabeau en devint amoureuse. Laurent s'en aperçut, en fut très-flatté, et renonça, pour sa nouvelle conquête, à ses autres maîtresses. A portée de se voir et de se parler fort souvent, ils ne furent pas longtemps à se donner des preuves de tendresse. Le commencement de leur intrigue fut accompagné de tout le succès et de tout le secret qu'ils pouvaient désirer; mais enfin le malheur voulut que l'aîné des trois frères rencontrât Isabeau, une nuit qu'elle allait trouver son cher Laurent dans sa chambre. Le jeune homme, quoique irrité de la conduite de sa sœur, dont il n'avait point été aperçu, sut se contenir, et attendit jusqu'au lendemain pour faire part de sa découverte à ses frères. Après s'être bien consultés, ils résolurent de supporter secrètement un affront dont ils ne pouvaient interrompre le cours sans se venger, et dont ils ne pouvaient tirer vengeance sans déshonorer leur sœur et se couvrir eux-mêmes de honte. Ils espéraient que le moment de pouvoir remédier à ce désordre sans se compromettre ne tarderait pas à se présenter. Ils feignirent donc de tout ignorer, et se conduisirent avec Laurent comme à l'ordinaire.

Cependant, comme le commerce de galanterie allait toujours son train, et qu'il pouvait en résulter des

suites fâcheuses pour leur sœur, ils se lassèrent d'attendre, et prirent le parti de le rompre pour jamais. Dans cette idée, ils engagèrent un jour leur commis d'aller se promener avec eux hors de la ville. Arrivés dans un lieu extrêmement solitaire, ils se jettent tout-à-coup sur lui et le poignardent, avant qu'il ait le temps de faire la plus petite résistance. Après l'avoir enterré sans être vus de personne, ils retournèrent à Messine, où ils firent courir le bruit qu'il voyageait pour les affaires de leur commerce. On le crut facilement. Mais, comme il ne revenait pas, Isabeau, qui ne s'accommodait point de son absence, ne cessait de demander à ses frères quand est-ce qu'il serait de retour. Un jour qu'elle le demandait très-instamment : Que signifie donc ceci? lui dit un de ses frères. Qu'as-tu à faire de Laurent, pour te montrer si empressée de le revoir? S'il t'arrive encore d'en parler, tu dois t'attendre à être traitée comme tu le mérites. Isabeau, intimidée par une réponse si brusque, et ne sachant à quoi attribuer cette menace, n'osa plus en demander des nouvelles; mais elle ne cessait de penser à lui et de gémir sur la longueur de son absence. Elle l'appelait souvent pendant la nuit, et le conjurait de venir essuyer les larmes que le chagrin d'en être séparée lui faisait répandre. Elle était inconsolable; mais elle n'osait se plaindre à personne; l'image de son amant ne la quittait pas un seul instant. Une nuit, après avoir long-temps soupiré avec larmes sur une absence aussi cruelle, elle s'endormit. Le sommeil ne se fut pas plus tôt emparé de ses sens, qu'elle crut voir Laurent en personne, pâle, défait,

vêtu d'habits déchirés et couverts de sang, et lui entendre dire ces propres mots : Hélas! ma chère Isabeau, c'est vainement que tu m'appelles et que tu te tourmentes, en me reprochant ma longue absence. Apprends, ma chère amie, que je ne peux plus revenir : tes frères m'ont tué le dernier jour que tu me vis. Et, après lui avoir indiqué le lieu où ils l'avaient enterré, il disparut.

La jeune fille, à son réveil, crut à son songe comme à un article de foi, et se mit à pleurer amèrement. Lorsqu'elle fut levée, elle fut tentée d'en parler à ses frères; mais, après réflexion, elle n'en fit rien, de peur de les aigrir davantage. Elle résolut de se rendre seulement à l'endroit désigné pour voir si celui qui lui avait apparu était réellement mort. Ayant obtenu de ses frères la permission d'aller se promener hors de la ville avec son ancienne femme de chambre, elle va tout droit en ce lieu. Son premier soin est de chercher la terre qui paraissait le plus fraîchement remuée. Elle s'arrête et creuse dans l'endroit où elle aperçoit une petite éminence. Elle ne fouille pas longtemps sans trouver le corps de son cher amant, qui n'était encore ni corrompu ni défiguré, et voit alors avec douleur son songe réalisé. Ce triste spectacle renouvela ses gémissemens et ses larmes; mais, jugeant que ce n'était pas là un lieu à s'abandonner au chagrin, elle suspendit ses sanglots pour songer à ce qu'elle devait faire du corps de son amant. Elle l'eût enlevé, si elle l'eût pu, pour le faire enterrer honorablement. Dans l'impossibilité d'exécuter ce projet,

elle lui coupa la tête avec son couteau, l'enveloppa d'un mouchoir, la mit dans le tablier de sa domestique, et s'en retourna au logis, après avoir recouvert de terre le reste du corps. Arrivée dans sa chambre avec cette tête, elle la baisa mille fois et l'arrosa de ses larmes. Ne sachant comment la soustraire aux regards de ses frères, elle s'avisa de la mettre dans un de ces grands vases où l'on plante de la marjolaine ou d'autres fleurs odoriférantes. Elle commença par l'envelopper d'un beau mouchoir de soie, la couvrit ensuite de terre, et y planta dessus un très-beau basilic salernitain, dans l'intention de ne l'arroser jamais que d'eau de rose, ou d'eau de fleurs d'oranger, ou de ses larmes. Elle ne se lassait point de regarder ce pot chéri qui renfermait les restes précieux de son cher Laurent. Elle pleurait quelquefois si abondamment, que le basilic, sur lequel elle se penchait, en était inondé.

Les soins continuels qu'elle en prenait le firent croître à vue d'œil, et le rendirent plus beau et plus odoriférant. Isabeau, au contraire, dépérissait tous les jours; ses yeux étaient enfoncés, son visage devint maigre et décharné; en un mot, sa figure parut aussi hideuse qu'elle avait été agréable. Ses frères, surpris d'un si grand changement, apprirent, d'une de leurs voisines qui avait souvent aperçu de sa fenêtre cette amante infortunée, qu'elle ne cessait de gémir et de pleurer devant un vase qu'elle ne quittait point. Ils lui en firent des reproches; et, voyant qu'elle ne laissait pas de continuer, ils trouvèrent moyen de le lui dérober. La pauvre fille, ne le voyant plus, le demanda avec

les plus vives instances. On ne crut pourtant pas devoir le lui rendre; ce qui lui causa tant de douleur, qu'elle tomba dangereusement malade. Elle ne fit que demander son vase durant sa maladie. Ses frères, surpris d'un attachement si singulier, voulurent voir ce qu'il y avait dedans. Ils ôtent la terre, et trouvent une tête de mort. Elle n'était pas encore assez pourrie pour ne pas reconnaître à ses cheveux bouclés que c'était celle de Laurent. Il est aisé de se figurer leur étonnement. La peur qu'ils eurent que leur crime ne fût découvert les détermina à enterrer cette tête et à sortir promptement de Messine. Ils se retirèrent secrètement à Naples, et laissèrent leur sœur Isabeau en proie à sa propre douleur. Cette pauvre fille, qui ne cessait de demander son vase, mourut bientôt après. Le genre de sa mort, la disparition de ses frères, et quelques indiscrétions de la femme qui l'avait accompagnée dans l'endroit où Laurent avait été enterré, rendirent la chose presque publique, et l'on fit sur cette aventure une romance qu'on chante encore aujourd'hui; c'est celle qui commence ainsi :

Quel est le mortel inhumain
Qui m'a volé sur ma fenêtre
Le Basilic salernitain ?

NOUVELLE VI.

LES DEUX SONGES.

L'histoire de Philomène plut extrêmement aux autres dames, qui en avaient plusieurs fois entendu chanter la chanson, sans avoir jamais pu savoir à quelle occasion elle avait été faite. Quand cette nouvelle fut achevée, le roi commanda à Pamphile de dire la sienne. Celui-ci débuta en ces fermes :

Les objets que nous voyons dans nos rêves nous paraissent aussi réels que s'ils existaient véritablement, et nous sommes bien étonnés, en nous éveillant, de trouver notre songe destitué de toute réalité, et quelquefois même de toute vraisemblance. Cependant, comme il arrive quelquefois que les choses que nous rêvons s'effectuent en tout ou en partie, beaucoup de gens regardent les songes comme autant d'articles de foi, et

s'en affectent au point de s'en affliger ou de s'en réjouir, selon qu'ils sont fâcheux ou agréables. D'autres, au contraire, traitent tous les rêves d'autant de mensonges, qui ne sauraient influer le moins du monde sur les événemens de leur vie. Je ne blâme ni les uns ni les autres. Sur des objets de cette nature, il est libre à chacun de penser ce qu'il veut. Je dirai seulement que, si les songes sont d'ordinaire mensongers et hors de toute vraisemblance, il n'est pas moins vrai qu'on en voit se réaliser jusque dans la moindre circonstance : la nouvelle de Philomène en est une preuve, et celle que je vais raconter vient à l'appui de cette observation.

Il y eut autrefois dans la ville de Brescia un gentilhomme connu sous le nom de messire Le Noir, de Ponte-Carraro. Entre autres enfans, il avait une fille, nommée Andrée, que la nature et l'art avaient pris plaisir d'orner de leurs dons les plus précieux. Elle était dans l'âge de se marier, quand elle devint amoureuse d'un de ses voisins, nommé Gabriel, de naissance obscure, mais doué de toutes les qualités qui font l'honnête homme et l'homme aimable. La jeune demoiselle trouva moyen de lui faire savoir l'inclination qu'elle avait pour lui, en se servant du ministère d'une femme de chambre qui lui était fort dévouée. Cette fille lui ménagea plusieurs rendez-vous dans le jardin de messire Le Noir, où nos amans ne tardèrent

pas à se livrer à toutes les jouissances de l'amour. Pour cimenter leur union jusqu'à la mort, ils prirent le parti de se marier secrètement, si l'on peut appeler mariage une promesse réciproque, faite par serment et par écrit, d'être toujours unis, et de s'épouser dès qu'ils en auraient la liberté.

Pendant qu'ils continuaient ainsi à se voir comme mari et femme, la jeune demoiselle rêva une nuit qu'elle était dans le jardin avec son cher Gabriel, qu'elle le tenait entre ses bras; que, dans cette situation, elle avait vu sortir du corps de son amant quelque chose de noir et d'affreux dont elle n'avait pu démêler la forme; que ce je ne sais quoi, ayant saisi Gabriel, l'avait, malgré ses efforts, arraché d'entre ses bras, et qu'ensuite cette espèce de fantôme était disparu avec sa proie, après s'être roulé quelque temps par terre. La douleur que lui causa ce songe, vraiment effrayant, la réveilla en sursaut; elle eut peine à revenir de sa terreur. Quoiqu'elle eût repris l'usage de ses sens, et qu'elle fût ravie de voir que ce n'était qu'un rêve, elle ne laissait pas d'être tourmentée par une sombre inquiétude. Elle fit son possible pour empêcher Gabriel de se rendre au jardin la nuit suivante. Néanmoins, comme son amant s'obstinait à ne pas vouloir faire le sacrifice de ce rendez-vous, et qu'elle craignait de lui déplaire et de donner lieu à des soupçons injurieux à sa fidélité, elle consentit à le recevoir. Après s'être amusés un moment à cueillir des roses blanches, des roses vermeilles et d'autres fleurs, ils allèrent s'asseoir auprès d'une fontaine où ils avaient

coutume de se rendre pour goûter les divins plaisirs de l'amour. Quand ils se furent assez prodigué les caresses, Gabriel voulut savoir pourquoi sa maîtresse l'avait fait prier de remettre ce rendez-vous à un autre jour. Elle ne se fit aucun scrupule de la lui dire, et lui raconta son rêve, en lui témoignant combien elle en avait été alarmée. Le jeune homme rit beaucoup de sa simplicité, et lui fit remarquer que les songes ne signifient rien, et qu'ils n'ont, le plus souvent, d'autre cause que l'excès ou le trop de sobriété dans le manger. S'il fallait ajouter foi aux songes, continua-t-il, j'en ai fait un aussi la nuit dernière qui m'aurait empêché de venir ici. J'ai rêvé que, chassant dans une belle et vaste forêt, j'avais rencontré une biche extrêmement blanche et jolie, qui s'était en peu de temps si bien familiarisée avec moi qu'elle me suivait partout. Flatté d'une telle affection, j'ai beaucoup caressé ce joli petit animal. De peur de le perdre, j'ai mis à son cou un collier d'or, d'où pendait une chaîne du même métal, que je tenais à la main. Après avoir marché quelque temps, je m'arrête pour me reposer, et mets sur mes genoux la tête de la biche, qui me paraissait également fatiguée, lorsqu'une lionne noire, affamée et horrible à voir, sortie de je ne sais où, s'offre tout-à-coup à mes regards. Ce hideux animal se jette aussitôt sur moi, et me déchire le côté gauche, comme s'il voulait m'arracher le cœur, sans que je fasse le moindre mouvement pour fuir ou pour lui résister. La violence du mal que je croyais sentir m'ayant alors éveillé, mon premier mouvement a été de porter ma main sur le côté; et,

le trouvant sans blessure, je n'ai pu m'empêcher de rire, un moment après, de ma crédulité. Ce songe, continua-t-il, ne signifie absolument rien; j'en ai fait cent fois de pareils et de plus terribles encore, sans qu'il m'en soit jamais rien arrivé de fâcheux. Ainsi, ma chère amie, moquez-vous de celui que vous avez fait, comme je me ris du mien; ne pensons qu'à nous bien aimer et qu'à jouir des plaisirs de l'amour.

Le récit de ce songe redoubla la frayeur de la belle; mais, pour éviter d'attrister son amant, elle lui cacha ses craintes autant qu'il lui fut possible. Afin de mieux lui donner le change sur ses noirs et confus pressentimens, et pour tâcher de les oublier elle-même, elle l'embrassait et le couvrait de ses baisers. Mais elle avait beau lui prodiguer ses caresses et en recevoir de sa part, qui n'étaient ni moins tendres ni moins vives, son imagination alarmée lui présageait continuellement quelque malheur, et lui causait des distractions. Elle regardait son amant plus que de coutume, et ne détournait ses regards que pour les porter de tous les côtés du jardin, pour voir s'il ne paraissait rien de noir. Dans un des momens où elle était occupée de regarder de part et d'autre, elle entend Gabriel pousser un gros soupir, et lui dire, d'une voix presque éteinte : A mon secours, ma chère amie! hélas! je me meurs! A peine a-t-il prononcé ces paroles qu'il tombe à ses pieds. Andrée se hâte de le relever, appuie sa tête contre ses genoux, et, l'arrosant de ses larmes, lui demande, tout éperdue, la cause de son mal. Son amant n'a pas la force de lui répondre; une sueur froide couvre son

visage; il se sent suffoquer : un moment après il rend le dernier soupir.

Il serait difficile d'exprimer la douleur de sa maîtresse, qui l'aimait avec passion. Elle l'appelle, porte ses mains tremblantes sur tous ses membres ; et, le trouvant sans mouvement et froid comme glace, elle gémit, elle pleure, elle se désespère. Ne pouvant plus douter qu'il ne soit mort, elle va, tout éplorée, appeler sa femme de chambre, et lui faire part, en sanglotant, du malheur qui vient d'arriver. Après avoir follement tenté de rappeler Gabriel à la vie, et avoir répandu bien des larmes sur son corps, Andrée dit à sa domestique, d'un ton de désespoir, que, puisqu'elle avait perdu ce qu'elle avait de plus cher au monde, elle était résolue de renoncer à la vie; mais qu'avant que de se donner la mort elle voudrait bien trouver moyen de mettre son honneur à couvert, et de faire rendre à son cher amant les honneurs de la sépulture. Dieu vous préserve, mademoiselle, répondit la confidente, de devenir homicide de vous-même ! Ce serait le vrai moyen de perdre votre amant dans l'autre monde, comme vous l'avez perdu dans celui-ci : vous iriez droit en enfer, où je suis assurée que cet honnête jeune homme n'est point allé; il vaut mieux vous consoler et soulager l'âme de Gabriel par vos bonnes œuvres, si elle en a besoin. Pour ce qui est de la sépulture, cela ne doit pas vous inquiéter : il importe peu en quel lieu on soit inhumé, pourvu qu'on le soit. Nous enterrerons votre amant dans le jardin; personne n'en saura rien, puisqu'on ignore qu'il y soit venu. Nous pou-

vons aussi le porter dans la rue ; les premiers qui l'y trouveront ne manqueront pas d'en avertir ses parens, qui se chargeront du soin de le faire inhumer. La jeune veuve, tout affligée qu'elle était, ne laissait pas d'écouter la servante. A Dieu ne plaise, répondit-elle en sanglotant, qu'un amant qui m'a été si cher, qu'un mari si tendre, soit enterré comme un chien ou jeté dans la rue! Il a eu mes larmes, et je veux qu'il ait celles de ses parens, s'il est possible ; je sais ce que nous avons à faire. Elle lui donna ordre aussitôt d'aller prendre une pièce de drap de soie qu'elle avait dans son armoire ; elles enveloppèrent le mort de ce drap, après avoir fermé ses yeux et avoir mis sous sa tête un petit carreau. Andrée dit ensuite à sa femme de chambre : J'ai encore besoin de ton secours, ma chère amie. La maison de Gabriel n'est pas fort éloignée : nous pouvons l'y porter aisément ; nous le placerons sur le seuil de la porte : on ne manquera pas de le recueillir quand le jour paraîtra. Ce ne sera pas sans doute une grande consolation pour ses parens, mais c'en sera une grande pour moi de lui voir rendre les derniers devoirs. Après ces mots elle se jeta de nouveau sur le corps, et le baigna de ses larmes ; elle ne pouvait s'en séparer. Mais, pressée par la domestique, qui voyait le jour approcher, elle se leva, et tira alors de son doigt le même anneau que Gabriel lui avait donné en l'épousant, comme un gage de sa fidélité, et le mit à celui du mort, en disant : Si ton âme voit mes larmes, ou si quelque sentiment reste au corps quand l'âme en est séparée, reçois, cher amant,

avec reconnaissance, le dernier présent que te fait celle que tu as si tendrement aimée! A peine eut-elle fini ces mots, qu'elle tomba évanouie. Aussitôt qu'elle fut revenue, elles prirent le drap chacune par un bout, et se mirent en devoir de porter le mort devant sa maison. Elles furent surprises et arrêtées en chemin par la garde du podestat, qu'un accident avait attirée dans ce quartier. A cette rencontre imprévue, Andrée eût voulu être morte. Elle prit cependant son parti sur-le-champ : Je sais, leur dit-elle en les reconnaissant, qu'il ne me servirait de rien de prendre la fuite; me voilà disposée à comparaître devant le podestat, pour lui raconter la vérité; mais qu'aucun de vous ne soit assez hardi pour mettre les mains sur moi, puisque j'obéis volontairement, ou pour ôter rien de ce qui est sur ce mort, s'il ne veut s'exposer à être sévèrement puni. Ils la menèrent donc chez le gouverneur, qui la fit entrer dans sa chambre, où elle lui raconta ce qui s'était passé. Après que le magistrat l'eut interrogée minutieusement, il fit visiter le mort par des médecins, pour voir s'il n'avait point été empoisonné, ou tué d'une autre manière. Tous assurèrent qu'il avait été étouffé par un abcès qu'il avait auprès du cœur. Le gouverneur, assuré par ce rapport de l'innocence de la demoiselle, dont la beauté l'avait vivement frappé, s'avisa de vouloir lui faire entendre par ses discours qu'il était maître de son sort, qu'il ne tenait qu'à lui de la faire enfermer; mais que, si elle voulait se prêter à ses désirs amoureux, il lui rendrait la liberté. Il ne négligea rien pour la séduire;

et, voyant que les supplications ne servaient de rien, il voulut user de violence; mais la demoiselle, que l'indignation rendait courageuse, se défendit avec vigueur, et le repoussa en lui parlant d'un ton fier et imposant. Il était déjà grand jour. Le père d'Andrée, qui, dans cet intervalle, avait été instruit de tout, courut au palais, accompagné de plusieurs de ses amis, pour réclamer sa fille. Il arriva assez à temps pour la délivrer des persécutions du gouverneur. Celui-ci, qui voulait prévenir les plaintes de la demoiselle, fit au père l'éloge de sa vertu, déclarant lui-même qu'il avait tâché de la séduire pour l'éprouver. Il ajouta qu'il était si enchanté de sa résistance et si épris de ses charmes, que, s'il voulait la lui donner en mariage, il était prêt à l'épouser, quoiqu'il n'ignorât pas le peu de naissance de son premier mari.

Le podestat avait à peine achevé de parler, qu'Andrée, entendant la voix de son père de la pièce où elle était restée, courut se jeter à ses pieds, et pleurant à chaudes larmes : Il est inutile, lui dit-elle, mon cher père, que je vous entretienne de ma faute et de mon malheur; vous en êtes suffisamment informé : je me borne à vous demander très-humblement pardon de m'être mariée à votre insu. Le pardon que je sollicite à vos genoux n'est pas pour prolonger ma vie; je mourrai, s'il le faut, de grand cœur, pourvu que je meure avec votre amitié.

Messire Le Noir, déjà vieux et naturellement bon et sensible, ne put retenir ses larmes; il la releva, en lui disant d'une voix pleine d'attendrissement : J'au-

rais sans doute mieux aimé, ma chère enfant, que tu m'eusses marqué plus de soumission en prenant un mari de ma main; mais je ne suis pourtant pas fâché que tu en aies pris un à ton gré; je ne me plains que de ton peu de confiance dans le plus tendre des pères. Pourquoi m'avoir fait un secret de ton mariage? Je l'aurais certainement approuvé, puisque ton bonheur en dépendait. Ainsi, comme j'aurais reconnu Gabriel vivant pour mon gendre, je veux qu'on le reconnaisse pour tel après sa mort. Puis, se tournant vers ses parens et ses amis, il leur dit de se préparer à lui rendre les honneurs de la sépulture.

Les parens du défunt, avertis de l'accident qui était arrivé, se réunirent à ceux de la jeune veuve. On mit le corps au milieu de la cour, toujours étendu dans le drap de soie. On l'exposa ensuite dans une plus grande cour, qu'on ouvrit à tout le monde, où il fut visité de presque tous les honnêtes gens de la ville, qui l'honorèrent de leurs regrets et de leurs larmes. Il fut ensuite porté au tombeau sur les épaules de plusieurs nobles citoyens, et avec toutes les cérémonies d'usage aux funérailles des gens de distinction.

Quelque temps après, le podestat, toujours épris des charmes de la belle Andrée, revint à la charge auprès du père. Celui-ci en parla à sa fille, qui n'y voulut jamais consentir. Elle lui demanda la permission de se retirer dans un couvent avec sa femme de chambre. Le père, qui ne voulait point la gêner, lui donna son consentement, et elle pratiqua les devoirs de religion avec plus d'ardeur encore qu'elle n'avait rempli ceux de l'amour.

NOUVELLE VII.

LA JUSTIFICATION TARDIVE.

Quand Pamphile eut achevé le récit de sa nouvelle, le roi, qui paraissait vivement affecté du malheur de la belle Andrée, fit signe à Emilie de raconter la sienne.

Mes chères et charmantes compagnes, dit aussitôt cette aimable dame, l'histoire que nous venons d'entendre m'a fait naître l'envie de vous en conter une qui lui ressemble beaucoup. L'amante dont je vais vous entretenir perdit, comme la belle Andrée, son amoureux au milieu d'un jardin, et, comme elle, cette infortunée fut traduite devant les juges. Elle échappa également des mains de la justice; mais ce ne fut ni par la force de son courage, ni à cause de son innocence.

La scène se passa dans notre bonne ville de Florence,

d'où nous ne nous sommes sans doute éloignés que pour mieux varier nos récits, mais où je reviens avec plaisir.

Il n'y a pas encore beaucoup de temps qu'il y avait à Florence une jeune fille nommée Simone, issue de parens pauvres, mais jolie à ravir, et assez bien élevée pour son état. Obligée de vivre du travail de ses mains, elle filait de la laine pour différens particuliers. Le soin de songer à gagner sa vie ne la rendait point inaccessible à l'amour. Pasquin, jeune homme d'une condition à peu près égale à la sienne, eut occasion de la connaître en lui apportant de la laine à filer de la part d'un fabricant dont il était commis; et, la trouvant aussi honnête que jolie, il ne put se défendre d'en devenir amoureux. Il lui fit assidument la cour, et ne tarda pas à se rendre agréable. S'apercevant qu'il commençait à faire impression sur le cœur de la belle, il redoubla de soins, pressa, sollicita, et acheva de l'enflammer, au point qu'elle soupirait après lui presque à chaque tour de son fuseau. Sous prétexte de veiller à ce que la laine de son patron fût bien filée et le fût avant toute autre, il lui rendait de fréquentes visites. Le temps qu'il passait auprès d'elle lui paraissait toujours trop court; il l'employait à lui parler de sa tendresse, à lui vanter les plaisirs de l'amour, à l'exhorter, à la solliciter de répondre à sa flamme et de le rendre le plus heureux des hommes, en consentant à l'être elle-même. Le cœur de Simone était de moitié dans tous les discours de son

amant ; mais la timidité l'empêchait de céder à ses sollicitations. L'un devenu plus hardi et l'autre moins honteuse, ils mêlèrent enfin leurs fuseaux, et trouvèrent tant de plaisir dans ce mélange, qu'ils s'exhortèrent mutuellement à le continuer.

Leur amour, au lieu de s'affaiblir par la jouissance, devenait chaque jour plus ardent ; ils ne laissaient jamais échapper l'occasion d'en goûter les fruits ; elle se présentait souvent, mais beaucoup moins qu'ils ne désiraient ; d'ailleurs, la crainte d'être surpris abrégeait souvent leurs plaisirs : c'est ce qui fit naître à Pasquin le désir de voir sa maîtresse ailleurs que chez elle, afin de pouvoir se livrer tout à son aise à ses transports. Dans cette intention, il lui indiqua un jardin où ils seraient à l'abri de toute espèce d'alarme. Simone accepta avec joie la proposition, et promit de s'y trouver le dimanche suivant après dîner. Le jour arrivé, elle dit à son père qu'elle allait avec Lagine, une de ses bonnes amies, à l'église de Saint-Gal, pour y gagner l'indulgence plénière ; et, accompagnée de sa camarade, elle court droit au jardin. Son amant l'y attendait avec un de ses amis, nommé Puccin, mais qu'on appelait le plus communément le Strambe. Celui-ci profita de l'occasion pour faire connaissance avec Lagine. Il la complimenta sur sa gentillesse, et ils devinrent bientôt bons amis. Pendant que ceux-ci étaient tout occupés à s'entretenir d'amourettes, Pasquin et Simone se retirèrent à l'écart : il est aisé de deviner ce qu'ils y firent. Il y avait dans cet endroit une grande et belle plante de sauge. Pendant que nos deux amans

se félicitent de se trouver dans un lieu si agréable, et qu'ils prennent des mesures pour y revenir bientôt, Pasquin cueille une feuille de cette sauge et s'en frotte les dents, sous prétexte qu'il n'y avait rien de meilleur pour les blanchir. Mais à peine cette plante a-t-elle touché les gencives, qu'il pâlit; bientôt après, il perd la vue, la parole et la vie. Simone, surprise d'un accident si funeste et si prompt, jette les hauts cris, pleure, se désespère; elle appelle Strambe et Lagine, qui volent à son secours. Rien d'égal à leur étonnement quand ils voient Pasquin étendu par terre et sans mouvement. Le Strambe, qui s'aperçoit que le corps de son ami est enflé et son visage couvert de taches noires : Ah! malheureuse, s'écrie-t-il, tu l'as empoisonné! Les voisins et les maîtres du jardin, accourus aux cris de Simone, et trouvant le corps de son amant tout noir et enflé, joignent leurs soupçons et leurs reproches à ceux de Strambe, et cette pauvre fille, que l'excès de la douleur empêchait de se justifier, achève, par son silence, de leur persuader qu'elle est coupable. Quand ses sens furent un peu calmés, elle eut beau vouloir s'en défendre, on la saisit, et elle fut conduite devant le podestat. Elle fut accusée par Strambe et par deux amis de Pasquin qui étaient survenus, dont l'un portait le nom d'Attio, et l'autre celui de Mal-Aisé. Le juge travailla sans délai à l'instruction de l'affaire. Il interrogea Simone, et, d'après ses réponses, ne pouvant se figurer qu'elle fût criminelle, voulut se transporter avec elle à l'endroit où l'événement était arrivé et où le corps était encore

étendu, pour apprendre d'elle-même toutes les circonstances de cette mort subite. Arrivés sur les lieux, Simone raconta au juge, dans le plus grand détail, comment la chose s'était passée. Pour mieux persuader qu'elle n'en imposait pas, elle se mit à répéter les discours de Pasquin, la situation et l'attitude où il se trouvait, ses mouvemens, ses gestes, et porta la représentation jusqu'à prendre une feuille de la même sauge, dont elle se frotta les dents, à son imitation. Les spectateurs traitèrent toutes ces simagrées de dessein frivole. Strambe et les deux autres témoins l'accusaient avec encore plus de chaleur, et demandaient instamment que le feu fût son supplice, lorsque la malheureuse Simone, à qui le chagrin d'avoir perdu son cher amant, et la crainte de la peine sollicitée par ses accusateurs, ôtait l'usage de la parole, tomba morte, au grand étonnement de tous les assistans.

Ainsi finit en un jour, et presque à la même heure, l'amour et la vie de ces deux amans : heureux tous deux s'ils s'aiment dans l'autre monde comme ils s'aimaient dans celui-ci ! Mais trois fois plus heureuse la tendre Simone, dont l'innocence triompha, par cette mort, du faux témoignage de Strambe, d'Attio et de Mal-Aisé, gens de la lie du peuple, mais plus méprisables encore par la bassesse de leurs sentimens que par l'obscurité de leur naissance.

Le juge et le reste des spectateurs étaient au comble de l'étonnement. Cependant, après les premiers momens de surprise, le podestat, voyant que cette sauge devait être venimeuse, donna des ordres pour qu'on

l'arrachât, afin de prévenir de pareils accidens. A peine en eut-on abattu le pied, qu'on trouva sous les racines un crapaud d'une grosseur énorme, et l'on ne douta point qu'il n'eût infecté cette plante de son venin, et que ce ne fût la cause de la mort de ces deux personnes. La vue de cet animal fit tellement frémir les assistans, que personne n'eut le courage de le tuer : chacun craignait, avec raison, d'en approcher, de peur du venin qu'il pouvait exhaler. On prit le parti de jeter beaucoup de feu dans le creux où il était, et de le brûler vivant avec la plante qu'il avait empoisonnée.

Il est, je pense, inutile de dire qu'on ne continua pas le procès commencé contre l'infortunée Simone. On l'enterra, avec son amant, dans l'église de Saint-Paul, sa paroisse, et ses propres accusateurs se firent un devoir d'assister à ses funérailles.

NOUVELLE VII.

LA FORCE DU SENTIMENT.

Émilie avait à peine fini son récit, que Néiphile Il prit la parole pour se conformer aux ordres du roi : est une infinité de gens qui se croient plus éclairés que les autres, esprits présomptueux, qui ne doutent de rien, qui se croient en état de tout entreprendre, qui rejettent avec dédain les conseils qu'on veut leur donner, et qui finissent par échouer dans toutes leurs entreprises. Ils veulent en savoir plus que les hommes expérimentés, plus que la nature elle-même. C'est cette aveugle présomption qui enfante presque tous les désordres de ce monde, sans produire jamais aucun bien ; et, malgré la triste expérience qu'on en fait tous les jours, le nombre des hommes vains, bien loin de diminuer, augmente tous les jours.

La plus terrible, la plus opiniâtre de toutes les passions, celle qui écoute le moins les conseils, c'est l'amour. Les reproches, les remontrances, au lieu de

l'affaiblir et de l'éteindre, ne font que l'aigrir, l'irriter, l'allumer plus vivement et le porter aux plus terribles excès. A ce sujet, je vous raconterai l'histoire d'une femme, qui, voulant faire à sa tête, et user d'une prudence hors de saison, pour chasser l'amour du cœur de son fils, fut cause de sa mort. Si elle eût écouté les avis des gens sages, elle se serait épargné cette terrible affliction.

S'il faut en croire la tradition, il y avait autrefois dans notre ville de Florence un riche marchand, nommé Léonard Sighieri, qui eut de sa femme un seul fils, à qui l'on donna le nom de Jérôme. Sa naissance fut suivie de très-près de la mort du père, qui laissa heureusement ses affaires en fort bon état. Les tuteurs de l'enfant régirent son bien avec beaucoup de probité, conjointement avec la veuve. Jérôme, devenu grand, se familiarisa avec les autres enfans du voisinage, et particulièrement avec la fille d'un tailleur. Cette familiarité devint, avec l'âge, un amour aussi tendre que violent. Jérôme n'était content que lorsqu'il était avec cette fille, ou qu'il la voyait, ou qu'il parlait d'elle. Sa mère s'en aperçut; elle lui en fit des reproches, et le châtia même plusieurs fois à ce sujet. Quand elle vit qu'il persistait à l'aimer et à rechercher les occasions de se trouver avec sa maîtresse, qui ne l'aimait pas moins tendrement, elle prit le parti de s'en plaindre à ses tuteurs. Cette femme, qui avait l'ambition d'élever son fils au-dessus de son état, leur tint à peu près ce langage :

Mon fils, quoiqu'il ne soit encore âgé que de quatorze ans, est passionnément amoureux de la fille d'un tailleur, notre voisin, nommé Silvestre. Si nous n'apportons un prompt remède à cette passion, il pourra fort bien se faire qu'il l'épouse un jour secrètement; et je mourrais de douleur si cela arrivait. Pour prévenir ce malheur, je serais d'avis que nous l'envoyassions dans quelque ville éloignée, chez un bon négociant. Je suis intimement persuadée qu'il n'aura pas plus tôt perdu de vue l'objet dont il est épris, qu'il l'oubliera; et, à son retour, nous pourrons le marier à une demoiselle de bonne maison. Les tuteurs approuvèrent fort son avis, et lui promirent de se prêter de tout leur pouvoir à ses vues. Ils appellent d'abord le jeune homme dans le magasin : Mon cher enfant, lui dit l'un d'eux avec beaucoup de douceur, te voilà assez grand pour commencer à prendre connaissance de tes affaires. Nous serions donc charmés que tu allasses passer quelque temps à Paris, pour apprendre le commerce chez quelque habile négociant, et te mettre en état de juger ensuite par toi-même si nous avons bien ou mal régi tes biens, dont une partie se trouve d'ailleurs dans les comptoirs de cette ville. Outre les lumières que tu acquerras sur le commerce, tu pourras te former, te polir dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, qu'il te sera facile de fréquenter. Il n'y a pas de ville au monde où il y ait plus de politesse et plus de gens aimables; tu en prendras les mœurs et les manières, après quoi tu reviendras ici.

Le pupille écouta ce discours avec beaucoup d'at-

tention, et répondit, sans balancer, qu'il pouvait faire tout cela à Florence, et qu'il n'irait point à Paris. On eut beau insister, lui vanter tous les avantages qui devaient lui revenir; on eut beau le flatter, le caresser, il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre chose.

Les tuteurs en firent le rapport à la mère. Cette femme irritée, non de ce que son fils refusait d'aller à Paris, mais de ce qu'il était toujours amoureux, l'accabla de reproches et d'injures. Elle eut ensuite recours à la douceur; elle le flatta, le caressa, le pria de toutes les manières de se conformer à la volonté de ses tuteurs : enfin elle sut si bien faire, qu'elle le fit consentir d'aller passer un an en France, avec promesse de le rappeler après ce temps expiré. On ne lui tint pas parole, car on le fit demeurer deux ans entiers à Paris, sous l'espoir de l'envoyer chercher de jour en jour. Jérôme, qui n'en avait pas passé un seul sans penser à la fille de Silvestre, que l'éloignement lui rendait plus chère encore, était furieux de tous ces délais, et serait venu de lui-même à Florence, si l'on n'eût eu l'art de lui faire continuellement envisager son rappel comme très-prochain.

De retour enfin dans sa patrie, toujours possédé du même amour, impatient de savoir des nouvelles de celle qui en est l'objet, il s'empresse d'en demander, en attendant qu'il puisse la voir. On lui dit qu'elle est mariée. Cette nouvelle fut pour lui un coup de poignard. Il était inconsolable; mais le mal était sans remède, il fallut prendre patience. Une passion que l'ab-

sence n'avait fait qu'augmenter ne se déracine pas aisément : Jérôme était trop dominé par la sienne pour songer seulement à vouloir en guérir. Il ne perdit point l'espérance d'être heureux. Persuadé que sa chère maîtresse conservait toujours pour lui les mêmes sentimens, il s'informa de la maison qu'elle habitait. Il passe et repasse devant ses fenêtres, mais toutes ses démarches sont inutiles; soit que la belle ne l'aperçut point, soit qu'elle l'eût entièrement oublié, elle ne lui donna aucun signe de vie. Jérôme ne perdit point courage; il tenta toute sorte de moyens pour la voir et tâcher de regagner ses bonnes grâces, supposé qu'il les eût perdues. Il résolut de lui parler à quel prix que ce fût. Il forme donc le projet de s'introduire secrètement dans sa maison. Il en apprend tous les êtres par un voisin de la dame, et, après avoir guetté le moment favorable, il y entre sans être aperçu, un soir qu'elle et son mari étaient allés veiller chez un de leurs amis. Il se cache dans la chambre à coucher, derrière un lit de camp. Là, le cœur agité par l'amour et la crainte, il attendit qu'ils fussent rentrés et couchés. Aussitôt qu'il comprit que le mari dormait, il alla sur la pointe des pieds, vers le lit, du côté où la femme s'était couchée. Encouragé par le sommeil du mari qui ronflait, il se hasarde à poser sa main sur la gorge de son ancienne maîtresse, et se courbant en même temps, lui dit d'une voix extrêmement basse : Ne dis rien, ma chère amie, si tu ne dors pas : je suis Jérôme, ton bon ami, qui ne peut vivre sans t'aimer, et qui t'aimera jusqu'au tombeau : ne dis rien, je t'en prie. La belle,

qui ne dormait pas, faillit à se trouver mal de frayeur. A quoi vous exposez-vous? lui répondit-elle toute tremblante? Au nom de Dieu, au nom de l'attachement que vous dites avoir pour moi, retirez-vous, je vous en conjure. Si mon mari se réveille, vous êtes perdu, et vous serez cause que nous vivrons mal ensemble, ce que nous n'avons pas fait jusques ici. Il m'aime, il me rend heureuse : vous êtes trop honnête pour vouloir troubler notre repos. Qu'on juge de l'impression que dut faire ce discours sur le cœur du jeune homme. Il ne laissa pourtant pas de rappeler à sa maîtresse leur amitié passée, de lui jurer que l'éloignement et l'absence, au lieu de nuire à sa tendresse, n'avaient fait que l'augmenter, et lui déclara que, si elle ne consentait à l'aimer comme autrefois, il se tuerait de désespoir. Ni ses prières, ni ses menaces ne purent déterminer la dame à lui accorder la moindre faveur. Jérôme était trop amoureux pour lâcher prise; un baiser qu'il déroba à la dame avait porté un feu dévorant dans son âme; mais ce feu ne l'empêchait sans doute pas d'avoir son corps gelé de froid. On était dans l'hiver : il demanda, pour dernière grâce, qu'il lui fût au moins permis de se coucher à côté d'elle, pour se réchauffer un peu, avec promesse de ne lui rien faire qui pût lui déplaire le moins du monde, et de se retirer aussitôt après qu'il se sentirait réchauffé. La jeune femme, touchée de compassion, lui accorda cette petite grâce, à condition toutefois qu'il ne lui parlerait plus de rien. Elle se pousse donc pour lui faire place, et Jérôme se met doucement de son côté. Le pauvre gar-

çon ne jouit pas long-temps de cette légère faveur; car, soit que, succombant à la douleur de n'être plus aimé de celle qu'il avait lui-même tant aimée et qu'il idolâtrait encore, soit que les efforts qu'il faisait pour retenir les mouvemens impétueux de sa passion eussent détraqué ses organes, il mourut incontinent, sans proférer une seule parole. La dame, surprise de sa grande tranquillité, et voyant qu'il ne se pressait point de se retirer, prit le parti de l'en prier. Comme elle n'en recevait point de réponse, elle crut qu'il s'était endormi. Elle avance alors sa main, et se met en devoir de l'éveiller. Étonnée de le trouver froid comme glace, elle le touche, le secoue, le retouche, et ne doute pas qu'il ne soit mort. On peut imaginer quelle dut être sa douleur et son embarras. Quel parti prendre? Que faire en pareille conjoncture? Que dira-t-elle à son mari? Elle imagina de le pressentir sur le fait, avant de lui dire qu'il lui fût personnel. Après l'avoir éveillé, elle le lui raconta comme étant arrivé à une femme de sa connaissance; puis elle lui demanda quel conseil il lui donnerait si elle se trouvait elle-même dans un cas pareil. Le mari répondit qu'il faudrait porter, sans bruit, le corps du galant devant sa maison, sans savoir mauvais gré de l'aventure à la femme, puisqu'elle n'y aurait point donné lieu. C'est donc, répliqua-t-elle, ce que nous avons à faire. Elle lui prit en même temps la main, et lui fit toucher le corps glacé de Jérôme. Le mari, fort chagrin d'un pareil événement, se lève, allume une chandelle, prend le mort sur ses épaules, et, sans faire le moindre reproche à sa femme, qu'il croit

vraiment innocente, le porte devant la maison de sa mère, et revient tranquillement se coucher.

Le lendemain, toute la ville fut instruite de cette mort. On ne savait à quoi l'attribuer. La mère de Jérôme était inconsolable. Elle fit examiner le corps de son fils par des médecins, qui, n'y trouvant ni plaie, ni meurtrissure, dirent qu'il devait être mort de chagrin. Il fut porté à l'église, où la mère, suivant notre usage, se rendit en habits de deuil, accompagnée des parens et des amis du voisinage.

Cependant le mari de la fille de Silvestre, curieux d'apprendre si l'on savait quelque chose de l'aventure, engagea sa femme de se couvrir d'un voile, d'aller à l'église, et de se mêler parmi les femmes du deuil, pour tâcher de découvrir ce que l'on pensait de cette mort inopinée. J'irai aussi de mon côté, ajouta-t-il, et je me glisserai parmi les hommes, pour entendre ce qu'on dira.

La cruelle amante de Jérôme, sensible, mais trop tard, à l'amour extrême que ce jeune homme avait eu pour elle, fut charmée de la proposition de son mari, qui la mettait à portée de rendre les derniers devoirs à celui dont elle avait sujet, en quelque sorte, de se reprocher la mort. Elle se couvrit d'une cape, et arriva à l'église le cœur plein de tristesse. Qu'il est difficile de connaître les puissans effets de l'amour ! Le cœur de cette femme, que la brillante fortune de Jérôme n'avait pu toucher, fut vivement ému et attendri à la vue du convoi ; la passion qu'elle avait eue autrefois pour ce fidèle amant reprit tout-à-coup son premier

empire. Son cœur s'ouvrit au repentir et à la plus vive compassion ; et, s'abandonnant entièrement à la douleur, elle suit le deuil dans l'église, perce la foule, pénètre jusqu'à l'endroit où repose le corps de Jérôme, se jette sur lui en sanglotant, et en poussant un cri qui alla jusqu'au cœur des assistans. A peine eut-elle vu le visage de celui que le chagrin de n'avoir pu l'attendrir avait étouffé, qu'elle fut étouffée elle-même par la force du sentiment douloureux de l'avoir perdu. Les autres femmes, sans savoir qui elle était, à cause du voile qui la couvrait, et qui la prenaient pour être la mère du défunt, se mettent aussitôt en devoir de la consoler et de la faire retirer; voyant qu'elle ne bougeait pas de place, elles la saisissent par les bras et la trouvent morte. Leur étonnement redoubla lorsque, après lui avoir retiré le voile, elles la reconnaissent pour la fille de Silvestre, que Jérôme avait tendrement aimée. Alors les pleurs de la mère de recommencer, et les gémissemens des autres femmes de se faire entendre. Le bruit de cette mort parvint bientôt à l'endroit où étaient les hommes. Le mari, qui fut des premiers à en être informé, se livra à la douleur et aux larmes, sans vouloir recevoir aucune consolation. L'excès de son affliction ne lui laissant plus l'usage de sa raison, il se mit à conter ce qui était arrivé la nuit précédente, et chacun vit plus clairement la cause de la mort de ce couple d'amans infortunés. On suspendit l'inhumation de Jérôme pour l'ensevelir dans le même tombeau que sa maîtresse; de sorte que la mort fit ce que l'amour n'avait pu faire, en les unissant pour ne plus se séparer.

NOUVELLE IX.

LA VENGEANCE.

La nouvelle de Néiphile attendrit toute l'assemblée. Le roi, ne voulant point violer les droits du joyeux Dionéo, qui devait parler le dernier, se mit à raconter la sienne, et débuta en ces termes :

Personne n'ignore qu'il y eut autrefois en Provence deux nobles chevaliers de réputation, connus, l'un sous le nom de Guillaume de Roussillon, et l'autre sous celui de Guillaume Gardastain, tous deux célèbres par leurs exploits militaires. Ils se lièrent d'amitié, et se trouvaient toujours ensemble aux tournois, aux joutes et aux autres exercices de chevalerie, et prenaient plaisir à porter les mêmes couleurs. Ils faisaient leur séjour ordinaire chacun dans son château, à cinq ou six lieues l'un de l'autre. Malgré l'amitié qui les unis-

sait, Gardastain devint passionnément amoureux de la femme de Roussillon, qui était très-belle et très-bien faite. La dame, sensible aux attentions, aux prévenances et au mérite du chevalier, ne tarda pas à s'apercevoir de son amour. Flattée de cette conquête, elle attendait avec impatience qu'il lui déclarât ses sentimens, bien résolue d'y répondre d'une manière à lui donner toute la satisfaction qu'il pouvait désirer. Elle ne languit pas long-temps; Gardastain lui ayant ouvert son cœur, ils furent bientôt d'intelligence, et se donnèrent réciproquement les plus tendres preuves d'amour. Soit que leurs rendez-vous fussent trop fréquens, soit qu'ils fussent mal concertés, le mari s'aperçut de leur intrigue. Dès ce moment, l'amitié qu'il avait pour Gardastain se changea en aversion; mais il fut plus politique en haine que les deux amans ne l'étaient en amour. Il sut si bien cacher son ressentiment, qu'on ne se doutait même point qu'il pût être jaloux. Il l'était cependant à tel point, qu'il jura au fond de son cœur d'arracher la vie au perfide chevalier. On venait de publier, à son de trompe, qu'il devait y avoir un grand tournoi dans une ville voisine de la Provence. Cette circonstance parut favorable à l'exécution de son dessein. Il fait savoir à Gardastain la nouvelle du tournoi, en le priant de le venir trouver, pour délibérer ensemble s'ils s'y rendraient, et de quelle manière ils s'habilleraient. Celui-ci, charmé de l'invitation, répondit qu'il irait sans faute le lende main souper avec lui.

Guillaume de Roussillon crut ne pas devoir différer

plus long-temps sa vengeance. Dès le matin, armé de pied en cap, il monte à cheval, suivi de quelques domestiques, et va se mettre en embuscade à une demi-lieue de son château, dans un bois par où Gardastain devait passer. Après avoir attendu quelque temps, il le voit venir, accompagné de deux valets seulement, et sans armes, comme gens qui ne se défient de rien. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il court à lui comme un furieux, la lance à la main, et la lui plonge dans le sein en lui disant : Voilà comme je me venge de la perfidie de mes amis. Le chevalier, percé d'outre en outre, tombe mort, sans avoir eu le temps de proférer une seule parole. Ses domestiques piquent des deux, et s'en retournent au grand galop d'où ils venaient, sans savoir par qui leur maître avait été assassiné.

Roussillon, se voyant seul avec ses gens, descend de cheval, ouvre avec un couteau le corps de Gardastain, lui arrache le cœur, l'enveloppe d'une banderolle de lance, et ordonne à un de ses domestiques de l'emporter, avec défense à tous de jamais parler de ce qui venait de se passer, s'ils ne voulaient s'exposer à son ressentiment. Il reprit ensuite le chemin du château, et y arriva qu'il était déjà nuit.

La dame, qui savait que Gardastain devait aller souper chez elle, l'attendait avec l'impatience d'une femme qui aime tendrement. Surprise de ne le voir point venir avec son mari, elle lui en demanda la raison. Il m'a fait dire, lui répondit-il, qu'il ne viendrait que demain. Cette réponse ne plut guère à la belle; mais force lui fut de n'en rien témoigner.

A peine Guillaume avait-il mis pied à terre, qu'il appela son cuisinier. Tiens, lui dit-il, prends ce cœur de sanglier, et prépare-le de la manière la plus délicate et la plus ragoûtante. Tu me le feras servir dans un plat d'argent. Le cuisinier lui obéit et employa toute sa science pour l'apprêter; il en fit le meilleur hachis du monde.

L'heure du souper arrivée, Guillaume se mit à table avec sa femme. L'idée du crime qu'il venait de commettre le rendait rêveur, et lui ôtait l'appétit; aussi mangea-t-il fort peu. On servit le hachis, dont il ne mangea point. La dame, qui, ce soir-là, était de bon appétit, en goûta, et le trouva si bon, qu'elle le mangea tout.

Comment avez-vous trouvé ce mets? lui dit alors son mari. Excellent, répondit-elle. Je n'ai pas de peine à le croire, répliqua Guillaume : il est assez naturel de trouver bon mort ce qui nous a tant plu étant vivant. Comment? dit la dame après un moment de silence; que m'avez-vous donc fait manger? Le cœur du perfide Gardastain, répond le chevalier, ce cœur que vous n'avez pas eu honte d'aimer, ce cœur que je lui ai arraché de mes propres mains un moment avant mon arrivée; oui, c'est ce cœur que vous venez de manger.

Je n'essaierai point de rendre la douleur de la dame à cette horrible nouvelle; il suffit de savoir, pour s'en former une idée, qu'elle aimait Gardastain plus que sa vie. Son âme, naturellement sensible, était en proie à tous les sentimens capables de la déchirer. L'accable-

ment où elle se trouvait l'empêcha quelque temps de parler; mais enfin revenue à elle : Vous avez fait le personnage d'un lâche et perfide chevalier, lui dit-elle en soupirant; Gardastain ne m'a fait aucune violence : moi seule je vous ai trahi, et c'était moi seule qu'il fallait punir. A Dieu ne plaise qu'après avoir mangé d'une viande aussi précieuse que l'est le cœur du plus aimable et du plus vaillant chevalier, je sois tentée de la mêler avec d'autres, et de prendre jamais de nouveaux alimens! Elle se lève de table en achevant ces mots, se jette, sans balancer, par une fenêtre très-élevée, et meurt en tombant.

Guillaume de Roussillon connut alors sa faute, et se la reprocha amèrement. La peur le saisit, et lui fit prendre promptement la fuite. Le lendemain, l'aventure ayant été divulguée jusqu'aux moindres circonstances, les amis, les parens de la dame et du comte de Provence recueillirent les restes de ces corps, et les firent ensevelir ensemble, avec beaucoup de pompe, dans l'église du château du barbare chevalier. On grava sur leur tombeau une épitaphe qu'on y voit encore, et qui contient les qualités de ces deux amans infortunés, et l'histoire de leur mort.

NOUVELLE X.

ROGER DE JÉROLI.

Quand le roi eut cessé de parler, Dionéo, le seul qui n'eût pas encore rempli sa tâche, se mit aussitôt en devoir de commencer son récit.

Il n'y a pas encore long-temps qu'il existait à Salerne un célèbre chirurgien appelé maître Mazzeo de la Montagne, à qui il prit fantaisie de se marier dans un âge fort avancé. Il épousa donc une demoiselle de sa ville, jeune, fraîche, tout-à-fait gentille, et qui eût mérité un homme moins cassé par les années. Le bon homme n'épargnait rien pour lui plaire; il lui prodiguait bagues, bijoux, robes du meilleur goût, enfin tout ce qui est capable de flatter la vanité d'une jeune femme. Ce qu'il ne lui prodiguait pas, et ce qu'elle ambitionnait plus que toute autre chose, c'étaient les plaisirs de l'amour conjugal. Il la laissait se morfondre

dans son lit, et agissait avec elle à peu près comme un autre Richard de Quinzica, dont nous avons parlé ci-devant (1), en lui prêchant le jeûne et l'abstinence sur ce chapitre, sous de vains prétextes dont elle n'était jamais la dupe. Il voulait lui faire entendre, entre autres choses, qu'une femme devait s'estimer heureuse quand son mari la caressait une fois par semaine. La belle, qui n'en croyait rien, et qui voyait que tous les principes de son mari provenaient de son impuissance, résolut, en femme sage et de bon appétit, de se régaler aux dépens d'autrui, puisque son mari était si économe. Après avoir jeté les yeux sur plusieurs jeunes gens, elle se détermina en faveur d'un beau garçon nommé Roger de Jéroli, qui passait pour le plus mauvais sujet de la ville. La jeune dame, qui cherchait plus la vigueur que la probité, résolut d'en faire son amant, sans s'inquiéter de tout ce que l'on en publiait. Dans cette intention, elle chercha les occasions de le voir, et ne cessait de le regarder dès qu'elle le rencontrait quelque part. Roger, qui s'aperçut de ses sentimens, ne négligea pas une si précieuse conquête. Il lui fit parler; et, comme la belle n'aimait pas les longueurs, elle lui accorda bientôt un rendez-vous, où elle se trouva seule avec lui par l'habileté d'une jeune servante qui lui était affidée.

Pendant que ces amans se divertissaient ainsi à petit bruit, le chirurgien eut occasion de voir un malade qui avait une jambe pourrie. Très-habile dans son art,

1 Nouvelle X de la seconde journée.

il connut d'abord la cause du mal, et dit aux parens que, s'il ne lui ôtait un os carié, il faudrait bientôt lui couper entièrement la jambe, ou s'attendre à le voir mourir dans fort peu de temps; encore ne voulait-il pas répondre du succès de l'opération. Les parens, aimant mieux hasarder sa guérison que de le laisser mourir faute de secours, donnèrent leur consentement. Maître Mazzeo, craignant que le malade ne pût supporter la douleur de l'opération, résolut de l'endormir aupa ravant avec une eau dont il avait seul la recette. L'opération fut donc remise à un autre moment. Il se mit aussitôt à distiller cette eau soporifique, et la mit ensuite dans une fiole qu'il posa sur la fenêtre de sa chambre, sans dire à personne ce que c'était.

Dans l'après-dînée, il reçut de Melfi un exprès, avec une lettre d'un de ses intimes amis, qui le priait très-instamment de partir tout de suite pour venir panser plusieurs personnes de sa connaissance qui avaient été blessées à une batterie qu'il y avait eu la nuit précédente. Il remit l'opération de la jambe au lendemain, et, montant sur un batelet, il partit sur-le-champ pour Melfi.

Sa jeune et fringante moitié, instruite qu'il ne reviendrait au logis que le lendemain, envoya querir Roger, et l'enferma dans sa chambre jusqu'à ce que tout le monde de la maison fût couché. Soit que le galant eût travaillé le jour, soit qu'il eût mangé salé, il éprouvait une soif ardente; et, ne trouvant dans la chambre d'autre eau que celle que le chirurgien avait mise sur la fenêtre, il ne fit aucune difficulté de l'avaler jusqu'à

la dernière goutte. L'eau fit son effet, et notre homme s'endormit un moment après. La belle vint le trouver aussitôt qu'elle fut libre. Le voyant dans cet état, elle se met à le secouer, lui disant tout bas de se lever; mais, à tout cela, ni mouvement ni réponse. Dépitée de sa lenteur à s'éveiller, elle le secoue plus vivement. La secousse qu'elle lui donna fut si forte, qu'il tomba de dessus un coffre sur lequel il s'était endormi. Cette chute ne fit pas plus d'effet sur Roger que s'il eût été mort. La dame, un peu surprise de ce qu'il ne donnait aucune marque de sentiment, se met à lui pincer le nez et à lui arracher, par douzaine, les poils de la barbe. Elle n'en est pas plus avancée : pas le moindre signe de vie. Elle l'agite de nouveau, le pince plus vivement, lui pose les doigts sur la flamme de la chandelle, et, voyant qu'il se brûle sans les retirer, elle ne doute plus qu'il ne soit mort. Elle pleura, se lamenta avec le moins de bruit qu'il lui fut possible; mais, craignant enfin d'ajouter la honte et le déshonneur à son chagrin, elle commença à rêver aux moyens de mettre sa réputation à couvert. Elle va trouver sa fidèle servante, lui raconte en peu de mots sa triste aventure, et lui demande conseil. La confidente, bien étonnée, comme on l'imagine, fut d'avis de le porter hors de la maison. Comment faire, répondit sa maîtresse, pour qu'on ne soupçonne pas qu'il soit mort en cette maison ? — Ne vous inquiétez point, madame : j'ai vu tantôt, à nuit close, devant la boutique du menuisier du coin, une espèce de coffre qu'on a sans doute oublié, et qui fera notre affaire, s'il y est encore. Cette caisse n'est pas

trop grande ; mais nous pourrons le mettre dedans ; puis, quand nous l'y aurons enfermé, nous lui donnerons trois ou quatre coups de couteau, qui persuaderont qu'il a été assassiné ; on le croira d'autant plus aisément, que sa conduite, comme vous le savez, lui a fait beaucoup d'ennemis : on imaginera qu'il a été tué en flagrant délit, et votre honneur, par ce moyen, sera à couvert. Le conseil de la servante fut trouvé bon. Sa maîtresse consentit à le suivre, aux coups de couteau près, qu'elle ne pourrait jamais se résoudre de lui donner, et qui lui paraissaient d'ailleurs inutiles. Cette fille intelligente alla donc voir si la caisse était encore au même endroit ; et, l'y ayant trouvée, elle revint promptement l'annoncer à sa maîtresse, qui l'aida à charger le corps de Roger sur ses épaules, et qui sortit devant pour faire sentinelle, afin de n'être rencontrées par personne. Arrivées à l'endroit où était le coffre, elles l'ouvrent, y mettent le corps de Roger, et s'en retournent précipitamment après l'avoir refermé.

Ce même jour, deux jeunes gens qui prêtaient sur gages étaient venus se loger dans ce quartier, deux ou trois maisons au-dessus de celle du menuisier. Ayant aperçu le coffre, et n'étant pas riches en meubles, ils avaient formé le projet de l'emporter chez eux, dans le cas qu'on ne le retirât point. Ils sortent vers minuit, dans l'intention de s'en assurer, et, le trouvant à la même place, ils se hâtent de l'emporter, sans s'inquiéter ni du poids, ni de ce qu'il y avait dedans. De retour chez eux, où ils étaient sans lumière, ils le posèrent dans un coin de la chambre où couchaient

leurs femmes, et s'en allèrent dormir dans la leur, qui donnait dans celle-là.

Or il advint que Roger, qui avait cuvé son breuvage, et qui dormait depuis long-temps, se réveilla un peu avant le jour, le corps brisé, moulu, et la tête étourdie. Il ouvre les yeux, et, ne voyant rien, il tâtonne, et il étend les bras. Se trouvant dans une caisse, il ne sait s'il dort encore ou s'il veille. Où suis-je donc? Qu'est-ce que ceci? disait-il en lui-même. Je me souviens fort bien que j'étais hier dans la chambre de ma bonne amie, que je m'endormis sur un coffre; et, Dieu me pardonne, me voilà à présent dedans, si je ne me trompe. Qu'est-ce que cela signifie? Serait-il arrivé quelque accident? Le chirurgien serait-il de retour? Sa femme m'aurait-elle caché ici pour me soustraire à sa jalousie? Cette pensée l'engagea à se tenir tranquille, et à écouter s'il n'entendrait pas quelque chose.

Il n'était là rien moins qu'à son aise; la caisse était petite et étroite; il s'était tenu si long-temps dans la même attitude, que le côté sur lequel il était couché lui faisait beaucoup de mal. Pour soulager sa douleur, il voulut changer de situation et se mettre sur l'autre côté. Il le fit si lestement, que, donnant des reins contre un des panneaux du coffre, qui n'était pas en lieu uni, il le fit d'abord pencher, et, par un second mouvement, le renversa sur le plancher. Le bruit de la chute fut assez grand pour éveiller les femmes, dont le lit était fort près. Elles furent saisies de frayeur, sans néanmoins oser dire mot. Roger, qui

sentit que la caisse s'était ouverte en tombant, et croyant qu'il valait mieux, en cas de malheur, être libre qu'enfermé, sortit tout doucement de cette étroite prison. Ignorant le lieu où il est, il va, tâtonnant çà et là, dans l'espérance de trouver quelque porte par où il puisse gagner l'escalier. Les femmes, en entendant marcher et tâtonner, se mettent à crier d'une voix timide et tremblante : Qui va là? Roger, qui ne reconnaît par leurs voix, demeure coi et ne répond rien. Alors les femmes d'appeler leurs maris; mais ils dorment si profondément, qu'ils ne les entendent pas. Ne voyant venir personne à leur secours, leur peur augmente. Enfin elles prennent le parti de sauter du lit, courent aux fenêtres, et crient à pleine tête : Au voleur! au volenr! Pendant que les voisins accourent à leurs cris et entrent dans la maison, les uns par les toits, les autres par la porte, les maris, éveillés par ce grand bruit, se saisissent de Roger. Celui-ci, bien surpris de se trouver là, et de ne pouvoir s'évader, se laissa lier les bras sans dire mot. Il fut mis entre les mains des sergens du gouverneur de la ville, qui étaient accourus. En faveur de sa bonne réputation, il fut d'abord appliqué à la question ; croyant en être plus tôt quitte, il convint qu'il était entré chez les usuriers pour les voler; sur quoi le gouverneur délibéra de le faire pendre.

Dès le matin, on sut dans tout Salerne que Roger avait été pris chez des prêteurs sur gages qu'il avait intention de voler Quand la nouvelle parvint aux oreilles de la dame et de la confidente, elles furent s.

surprises, qu'elles étaient tentées de croire que ce qui s'était passé la nuit dernière était un songe. Cependant la belle, considérant le péril où était son amoureux, se tourmentait et aurait voulu le sauver au péril de sa pauvre vie; mais le moyen?

Le chirurgien, arrivé sur les neuf heures du matin, dans l'intention d'aller opérer son malade, court à la fenêtre où il avait posé son eau, et, trouvant la fiole vide, fait un si grand bruit, que personne n'ose se montrer devant lui. Sa femme, l'esprit occupé de toute autre chose que de son eau, lui dit avec mauvaise humeur qu'une fiole d'eau jetée par inadvertence ne valait pas la peine de faire un si grand fracas, comme si l'eau était rare. Le chirurgien lui répondit qu'elle était dans l'erreur d'imaginer que ce fût de l'eau commune; il lui dit que c'était une eau composée pour faire dormir, et lui apprit à quoi il l'avait destinée. Sa femme comprit alors que Roger devait l'avoir bue.

Sur ces entrefaites, la servante, qui était sortie par ordre de sa maîtresse pour apprendre des nouvelles plus positive de l'affaire de Roger, arriva, et rapporta qu'on parlait fort mal de lui, et qu'on ne doutait pas que le prevôt ne le fit pendre le lendemain. J'ai rencontré, ajouta-t-elle, le menuisier, qui était en grande contestation avec un homme que je ne connais pas, au sujet de la caisse où nous avons porté le pauvre Roger, et qui la réclame comme lui appartenant. Le menuisier, qui l'avait sans doute en garde chez lui, prétend qu'elle lui a été volée, l'homme l'accuse de

l'avoir vendue à deux prêteurs sur gages, chez lesquels il l'a vue au moment où l'on a arrêté Roger. Ce sont des fripons, a répliqué le menuisier, s'ils disent qu'ils me l'ont achetée, ils l'ont enlevée cette nuit devant ma porte, où je l'avais oubliée; ainsi ils me la paieront, où ils vous la rendront tout-à-l'heure. Sur cela, ils sont allés chez les prêteurs sur gages, et je m'en suis revenue. Je comprends, madame, d'après cette contestation, et vous jugerez vous-même, que Roger a été transporté, dans la caisse, au lieu où il a été pris; mais de savoir comment il est ressuscité, c'est ce que j'ignore.

La dame, comprenant alors très-bien ce qui devait s'être passé, apprit à la confidente ce que son mari lui avait dit, et la pria de faire tout ce qu'elle pourrait pour tâcher de sauver son amant, sans toutefois la compromettre. Enseignez-m'en les moyens, et je vous promets de faire avec zèle tout ce qui dépendra de moi. La dame, comme la plus intéressée à la chose, fut la première à trouver un expédient. Elle en fit part à sa servante, qui, le trouvant assez de son goût, consentit volontiers à le mettre en pratique. Cette fille, aussi obligeante que rusée, commença donc par aller se jeter aux pieds de Mazzeo; elle lui demande pardon de la faute qu'elle a commise. Son maître ne sachant ce qu'elle voulait dire : De quelle faute veux-tu parler? lui dit-il. Vous connaissez Roger de Jéroli, répondit-elle en pleurant; eh bien! monsieur, il m'aimait depuis près d'un an! et moitié de gré, moitié de force, il m'avait obligée de l'aimer aussi. Il apprit hier au

soir que vous étiez allé à Melfi, et que vous ne passeriez pas la nuit au logis : il fit tant par ses sollicitations et ses promesses, qu'il me força de consentir à le laisser coucher avec moi. Il ne fut pas plus tôt dans ma chambre, qu'il eut une soif démesurée. Ne sachant avec quoi le désaltérer, j'allai prendre une petite bouteille pleine d'eau, que je me souvins d'avoir vue sur la fenêtre. Je la lui donnai ; et, après qu'il l'eut bue, je reportai au même endroit cette fiole, pour laquelle vous avez fait tant de bruit.

Malgré sa mauvaise humeur contre sa servante, le chirurgien ne put s'empêcher de la plaisanter sur son aventure. Te voilà punie, lui répondit-il d'un ton railleur, par l'endroit sensible. Tu croyais avoir cette nuit un galant frais et dispos, et tu n'as eu qu'un dormeur. Je te permets d'aller le délivrer, si tu peux, du danger qui le menace ; je te pardonne ; mais songe à ne plus donner de rendez-vous chez moi.

L'obligeante fille alla sur-le-champ à la prison où était Roger, et sut si bien amadouer le concierge, qu'elle parvint à lui parler en particulier. Après l'avoir instruit de ce qu'il devait dire pour se tirer d'affaire sans compromettre sa maîtresse, elle alla chez le prevôt pour en obtenir une audience particulière. Le prevôt, la trouvant à son gré, voulut en tâter avant de l'entendre. La suppliante, pour mieux réussir dans son dessein, ne fit de résistance qu'autant qu'il en fallait pour attacher plus de prix à sa complaisance. La besogne achevée, elle répéta au prevôt l'histoire déjà faite au chirurgien.

Le prévôt, porté à obliger cette fille, qui venait elle-même de l'obliger, appela devant lui le chirurgien et le menuisier pour entendre leurs dépositions Trouvant l'aventure fort plaisante, il se plut à faire répéter plusieurs fois à chacun son rôle, renvoya Roger, qu'il reconnut innocent, et condamna les prêteurs sur gages à une amende de dix onces d'argent.

Si les premières nouvelles avaient rembruni l'esprit des dames et affligé leur cœur, celle de Dionéo y ramena la gaîté la plus vive. Philostrate, voyant que le soleil en se couchant annonçait la fin de son règne, ôta la couronne de lauriers de dessus sa tête, pour la poser d'un air gracieux sur celle de Flamette. Cette dame, dont les blonds cheveux tombaient en boucles sur ses épaules blanches, et dont le visage, orné des plus beaux yeux du monde, offrait l'agréable mélange des roses et des lis, dit avec un sourire enchanteur : Afin qu'on se souvienne mieux de votre règne, mon cher Philostrate, je veux qu'il soit encore question des amans dans nos entretiens de demain, mais des amans qui sont parvenus à surmonter les obstacles qui s'opposaient à leur félicité, et dont les amours ont eu une heureuse fin.

A l'heure du souper, on se réunit auprès de la belle fontaine. Quand on se fut levé de table, la reine, ordonna à Philostrate de chanter. Celui-ci fit entendre aussitôt une romance plaintive, où il peignit longue-

ment son martyre, l'ardeur de sa passion, l'infidélité de sa maîtresse et le malheur de l'aimer encore malgré sa perfidie.

Les paroles de cette chanson montraient assez clairement ce que Philostrate désirait. Les regards de la dame dont il avait si fort à se plaindre, et la rougeur qui lui était montée au visage, l'auraient décelée à toute l'assemblée, si l'obscurité de la nuit n'eût servi à cacher son trouble. Après cette chanson, on en chanta plusieurs autres, mais plus gaies, jusqu'à l'heure du coucher. Alors la reine ordonna que chacun se retirât dans son appartement.

FIN DU TOME PREMIER.

Author Boccaccio, Giovanni 316764

A.R
C.Upper VII

Title Contes de Boccace; [ed. par. Rastoin-Brémond].
Vol.1.

DATE.	NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED